

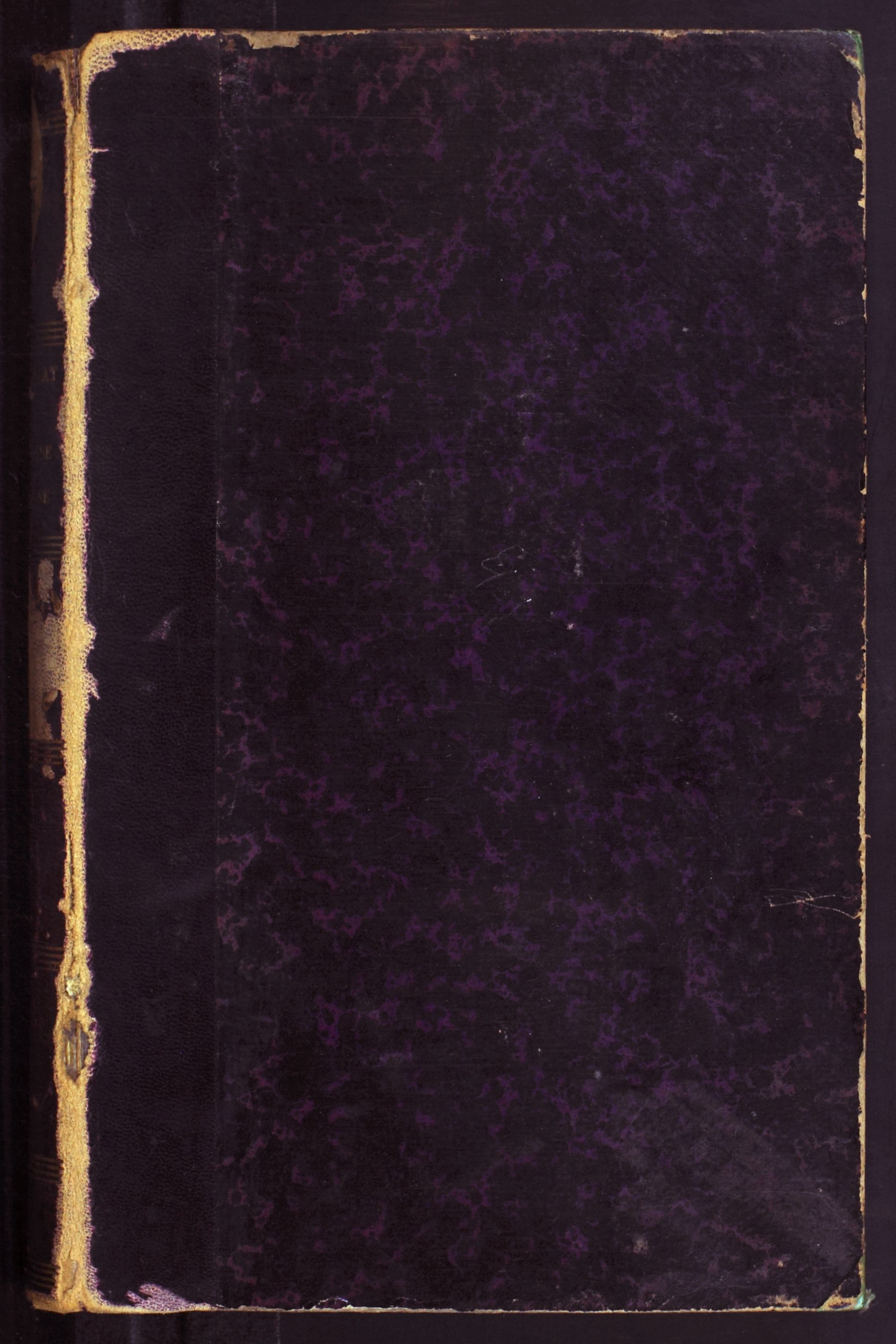
DICK DE LONLAY

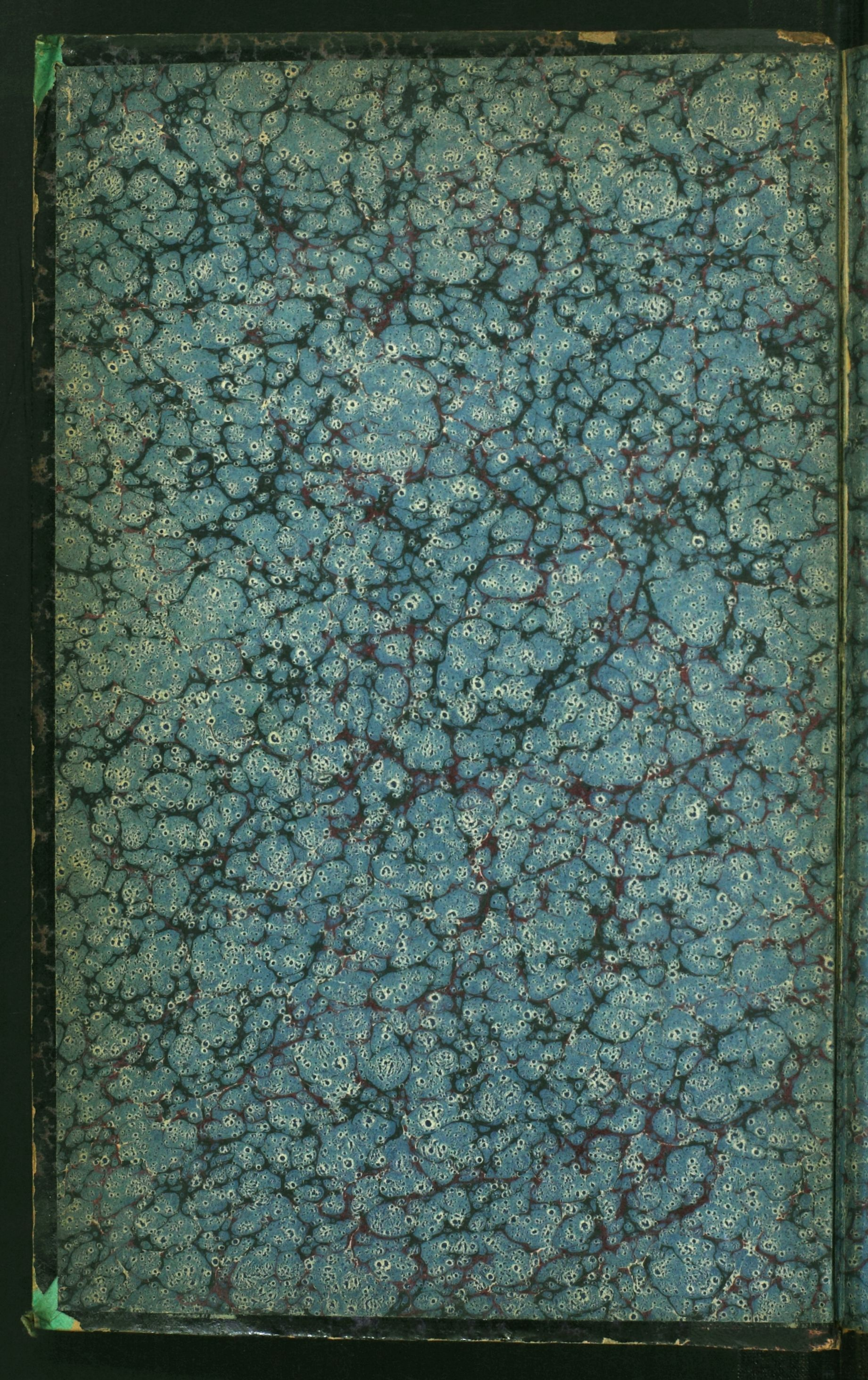
L'ARMÉE RUSSE
EN CAMPAGNE



MALRAISON REL

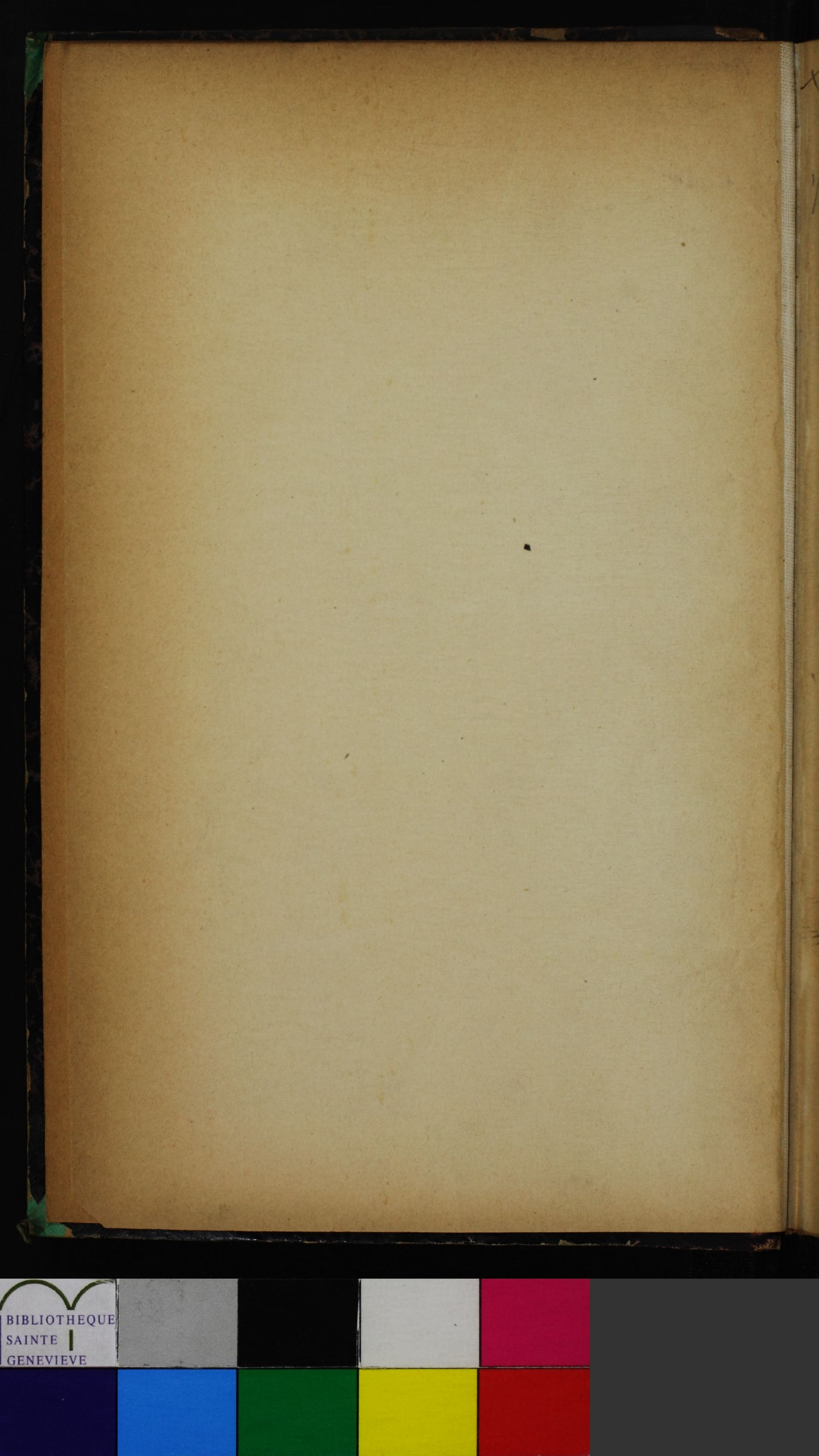








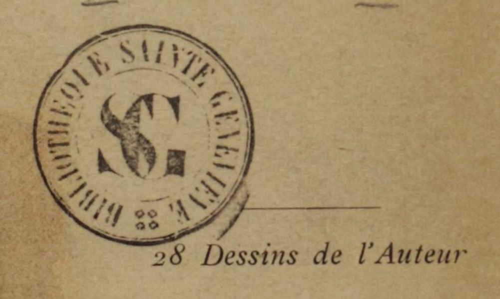

BIBLIOTHEQUE SAINTE - GENEVIEVE
D
910 593937 4


BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

DICK DE LONLAY

L'Armée Russe

EN CAMPAGNE

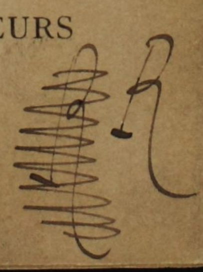


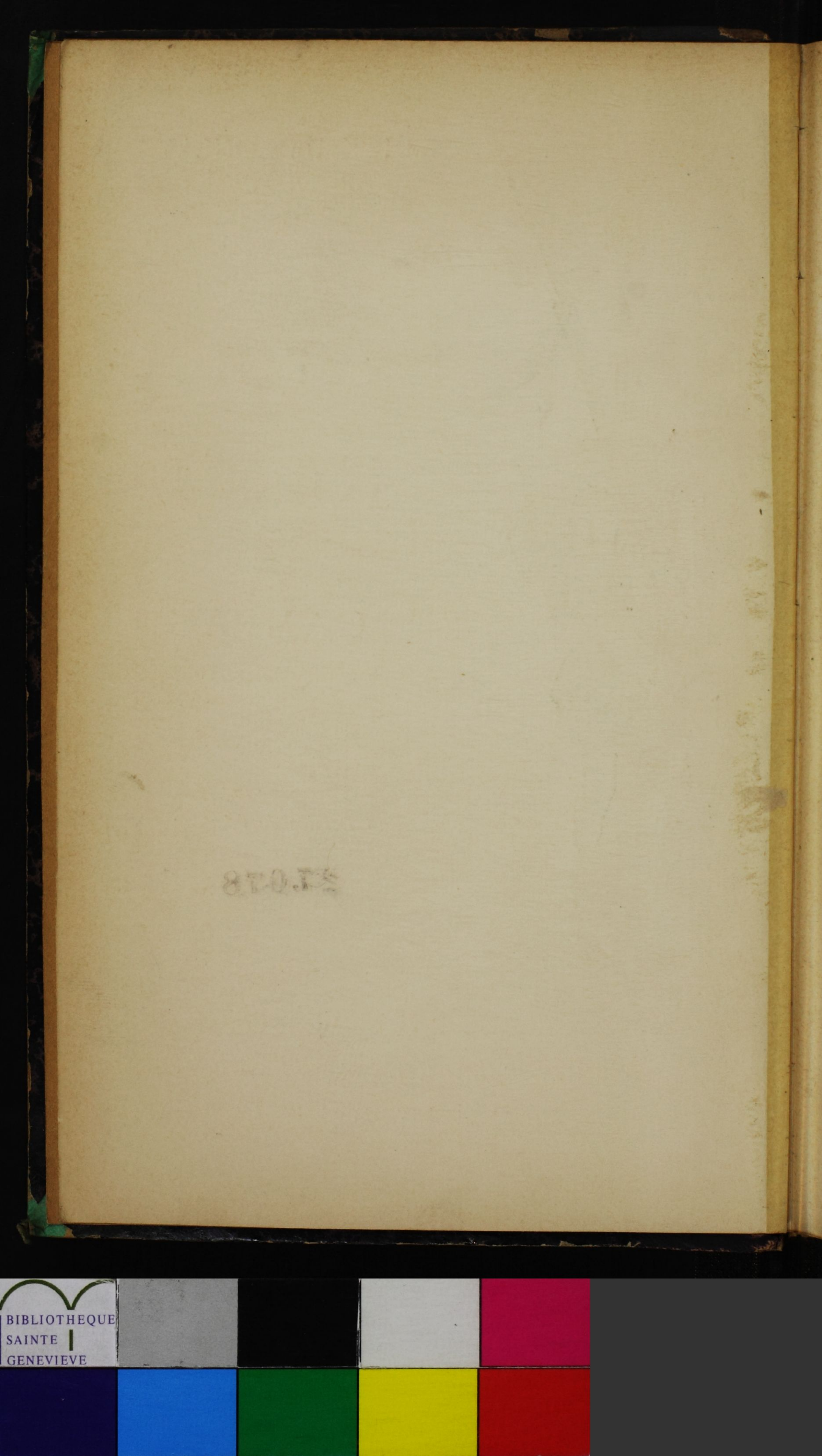
28 Dessins de l'Auteur

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6





L'ARMÉE RUSSE

EN CAMPAGNE

DU MÊME AUTEUR

En Bulgarie : Ploïesti — Matchine — Sistova — Tirnova — Kézanlyk.

A travers la Bulgarie : Les Balkans — Etropol — Tchélopetz — Plevna — Araba-Konak — Sofia — Tatar-Bazardjeck — Philippopoli — Le Rhodope — Hermanli — Andrinople — San-Stefano — Stamboul.

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX, 20, RUE BERGÈRE. — 24254-7.

DICK DE LONLAY

L'ARMÉE RUSSE

EN CAMPAGNE

SOUVENIRS DE GUERRE ET DE VOYAGE

PAR

UN VOLONTAIRE DU 26me RÉGIMENT DE COSAQUES DU DON

Djouranli — Eski-Zara

Schipka — Pélichat — Lovtcha — Plevna

Gorny-Doubnick

ILLUSTRÉ DE 28 DESSINS PAR L'AUTEUR

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1888

A L'AUGUSTE COMMANDANT EN CHEF

DE L'ARMÉE DU LOM (1877-1878)

Hommage respectueux et profondément dévoué d'un ex-volontaire au 26ᵐᵉ régiment de Cosaques de la ligne du Don.

DICK DE LONLAY.

Paris, ce 15 février 1888.

PRÉFACE

En ce moment, où l'attention générale en Europe est portée sur la frontière austro-russe, j'ai cru qu'il serait intéressant pour le public de publier mes souvenirs se rattachant à la campagne d'été au Nord des Balkans, en 1877.

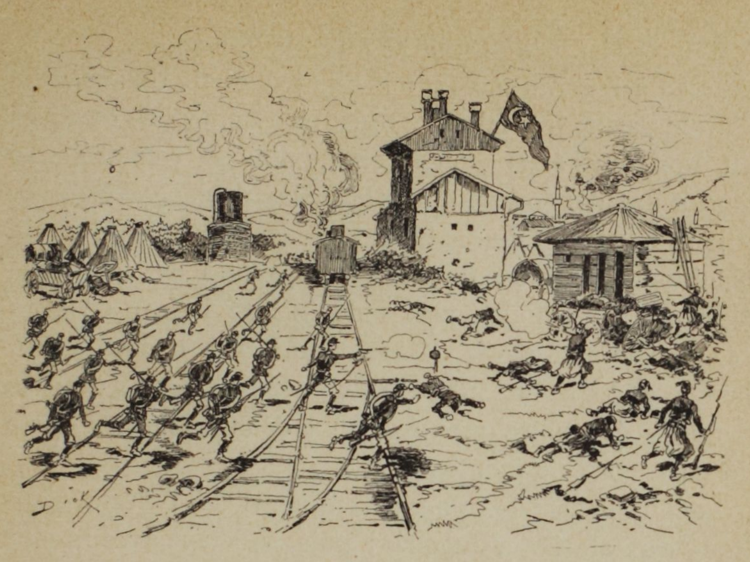
Là, on apprendra à connaître, et sur le vif, le soldat russe, avec ses nombreuses qualités militaires. On le verra à Schipka, combattant avec une ténacité indomptable, comme enraciné sur les rochers du Mont Saint-Nicolas et rappelant cette parole de Napoléon Ier : « Quand un soldat russe est tué, il faut encore le pousser pour le renverser à terre. »

A Plevna, au contraire, ainsi qu'à Lovtcha et à Gorny-Doubnick, on le verra attaquant à la baïonnette avec une furia *toute française, et dans une journée entière d'assauts incessants ne brûler qu'une moyenne d'une cartouche et demie par homme.*

Heureux si, en lisant ce livre, le lecteur partage mon admiration et mon amitié toute fraternelle pour ces braves soldats, qui ne nous ont jamais appelé nos ennemis de Crimée, mais bien nos camarades de Sébastopol.

Paris, ce 15 février 1888.

DICK DE LONLAY.



Les chasseurs à pied du général Gourko s'emparent de la gare de Yeni-Zara.
(30 juillet 1877.)

CHAPITRE Ier

Prise de Yeni-Zara.

Arrivée de Suleïman-Pacha à Andrinople. — Départ de Kezanlyk. — Marche dans les Petits-Balkans. — Le pope de Sofular. — Une étape de 55 kilomètres. — Le Plan du général Gourko. — En vue de Yeni-Zara. — Attaque de l'artillerie. — Les chasseurs à pied. — Incendie de la ville — Déroute des Turcs. — La poursuite. — Un *bin-bachi* pris au lazzo. — Trait de courage de mon cosaque Samokine. — 4,500 francs en fumée ! — Le champ de bataille. — Incendie de la gare. — Nos pertes. — Trente-quatre cadavres turcs pour un cadavre russe. — En ville. — Aspect des rues. — Les ruines de la grande mosquée. — La demeure de Mouddin. — Départ de Yeni-Zara. — Surprise d'un campement de bachi-bouzouks. — Massacre d'estafettes de hussards et de dragons. — Atrocités. — Marche pendant l'incendie. — A Karabounar. — Le porte-cigare du général Boreïcha. — Le campement du général Gourko.

Le 27 juin 1877, l'armée russe, sous les ordres du Grand-duc Nicolas Nicolaïewitch, forçait le passage du

Danube à Sistova après un brillant combat. Une colonne d'avant-garde, dont faisait partie le 26e régiment de cosaques du Don, où j'étais attaché en qualité de volontaire, se lançait aussitôt en avant, sous les ordres du général Gourko. Elle se composait de quatre bataillons de chasseurs, de six bataillons bulgares, de deux compagnies de *Plastounes* (cosaques à pied des postes de la mer Noire), de cinq régiments de cavalerie : dragons de Kazan et d'Astrakan, hussards de Kiew, 21e et 26e cosaques du Don ; de trois batteries de quatre montées, dont deux cosaques, et de douze canons de montagnes.

Le 7 juillet, cette colonne s'emparait de Tirnova, l'antique capitale de la Bulgarie ; puis, se jetant avec la plus rare audace dans les Balkans, traversait cette chaîne de montagnes par le défilé, jusqu'alors inaccessible, de Zelenskirad, débouchait à l'improviste dans la vallée des Roses et le 17 juillet entrait à Kezanlyk.

Dès le lendemain, le général Gourko attaquait par le sud le défilé formidable de Schipka que le général Skobeleff attaquait par le nord et, sous leur action combinée, les Turcs, le 19 juillet, abandonnaient cette importante position. Maîtres des débouchés des Balkans sur la Roumélie, les Russes avaient occupé, en avant de Kezanlyk, les deux petites villes de Kalofer et d'Eski-Zara et poussé de hardies reconnaissances dans la vallée de la Maritza, sur la voie ferrée de Philippopoli à Andrinople.

Tel est le rapide résumé des faits qui constituent mon premier volume de la guerre de Bulgarie. A partir de cette date du 27 juillet, je reprends mes souvenirs au jour le jour, sur cette intéressante campagne, où la valeur du soldat russe s'est affirmée de la plus brillante façon.

Kezanlyk, 28 juillet 1877.

Après quelques jours de repos à Eski-Zara, nous espérions que la colonne du général Gourko reprendrait sa marche en avant, et que sous peu nous entrerions à Philippopoli; déjà nous nous voyions sous les murs d'Andrinople.

Depuis l'occupation d'Eski-Zara par notre cavalerie, les troupes d'avant-garde et la légion bulgare s'étaient portées, partie dans la direction de Yeni-Zara, partie sur la route de Kalofer, où même deux sotnias de cosaques s'étaient établies.

Les troupes de la division du prince Mirsky (9e division du 8e corps), qui occupaient les hauteurs du col de Schipka, commençaient à descendre dans la vallée; le régiment d'Orel, qui formait tète de colonne, était déjà arrivé à Hadikioj, à moitié chemin de Schipka à Kezanlyk, quand il reçut soudainement l'ordre de se replier et de remonter occuper les redoutes du col. On se demandait ce que voulait signifier cette contre-marche, quand le lendemain l'on vit les troupes campées dans la direction Kalofer se replier sur Kezanlyk. En même temps, la nouvelle se répandait que la 9e division (général Schildner-Schudner) du 9e corps, commandé par le baron Krudner, avait subi un grave échec à Plewna, échec qui, pour le moment, suspendait tout mouvement en avant.

En même temps, les détachements des 21e et 26e régiments de cosaques du Don, qui se trouvaient à Eski-Zara, reçurent l'ordre de se replier sur Kezanlyk, laissant dans cette première ville la brigade de dragons, les hussards de Kiew et la Légion bulgare.

D'un autre côté, nous apprîmes que Suleïman-Pacha, ce général de quarante ans, qui s'était déjà signalé par son courage fougueux à la prise d'Alexinatz en 1876 et qu venait de montrer tout récemment une incomparable énergie au Monténégro, avait débarqué, le 18 juillet, à Dédé-Agatch, tête de la ligne ferrée qui descend d'Andrinople par la vallée de la Maritza, avec quarante-cinq bataillons, la fleur de cette armée qui avait ravitaill Nicksich, et s'était battue si vaillamment dans les défilés de la Montagne Noire. Recrutant, en outre, toute la pittoresque mascarade des peuples de l'Asie, Zeïbecks, Syriaques, Kurdes, Arabes, Nègres, qui campaient autour de Constantinople, ce pacha avait formé une armée de quarante à quarante-cinq mille hommes, dont les têtes de colonnes étaient déjà arrivées à Andrinople.

Egri-Armud (Petits-Balkans), 30 juillet, une heure du matin.

Hier, 29 juillet, à cinq heures du matin, nous quittons Kezanlyk avec le général Gourko et prenons la route de Yeni-Zara.

Notre petite colonne se compose de la brigade de tirailleurs, des deux compagnies de Plastounes, du 26e régiment de cosaques du Don et de 16 pièces d'artillerie.

Nous devions faire halte à Sofular, afin de laisser passer le fort de la chaleur ; mais, à notre approche, les bachi-bouzouks, postés dans ce village, l'évacuent en toute hâte, en y mettant le feu, et nous sommes forcés de pousser plus loin notre première étape.

Après avoir traversé la Toundja, vis-à-vis de Kisla, nous faisons halte au pied des Petits-Balkans, vers une heure de l'après-midi. Après trois heures de repos, nous nous

remettons en route à travers les sentiers de la montagne; à sept heures du soir nous traversons Elgovo, qui est tout en flammes. En se retirant, les Turcs incendient tous les villages bulgares et en massacrent les habitants.

A Sofular, nous avons rencontré le pope de cette localité, à moitié fou de douleur. Ce malheureux nous raconte que les tcherkesses lui ont arraché son jeune fils, qu'il emportait dans ses bras et l'ont enterré vivant sous ses yeux.

A minuit et demi nous arrivons à Egri-Armud, point de notre première étape. En déduisant toutes les haltes, les troupes ont marché pendant dix-sept heures, parcourant ainsi cinquante-cinq kilomètres, et cependant, un seul fourgon d'ambulance a suffi pour contenir tous ceux qui ont été incapables de continuer cette formidable marche jusqu'à la fin.

Comme je l'avais pensé, en quittant ce matin Kezanlyk, l'objectif de notre petite armée est Yeni-Zara. Le but que se propose le général Gourko, est de disperser les corps isolés que Réouf-Pacha commande dans la vallée de la Toundja, principalement autour de cette ville, et d'empêcher, aussi longtemps qu'il lui sera possible, la concentration des troupes que Suleïman-Pacha amène d'Andrinople.

Nos forces sont divisées en trois colonnes : la colonne du général Gourko forme le centre; celle de droite, commandée par les princes Nicolas et Eugène de Leuchtenberg-Beauharnais, composée de quatre *droügines* (bataillons) de la Légion bulgare, de trois régiments de cavalerie et de deux batteries d'artillerie, doit partir d'Eski-Zara où elle tient garnison; quant à la colonne de gauche, elle est formée par la 1re brigade (régiments d'Eletz et de Sievsk, général Boreïcha) de la 9e division d'infanterie, mise à la

disposition du général Gourko par le prince Sviatopolk-Mirsky.

Notre général, au lieu de prendre avec l'aile droite la route d'Eski-Zara à Yeni-Zara, est passé par la montagne pour rejoindre les troupes du général Boreïcha (cinq bataillons, six pièces de campagne et environ trois cent cinquante cosaques), qui débouchent par le défilé d'Haïn-Kïeu et font ainsi croire à l'ennemi qu'elles forment un nouveau corps d'armée russe arrivant par ce passage.

Ces deux colonnes comptent près de huit mille hommes, et en y ajoutant l'aile droite, on arrive à un total de douze mille. Comme je l'ai déjà dit, notre général sait que Suleïman-Pacha est parvenu à Andrinople avec l'armée du Monténégro; il espère arriver à son tour à Eski-Zara avant le gros des forces turques; son plan consiste à détruire les troupes établies à Yeni-Zara pour ne pas laisser d'ennemis en arrière, revenir ensuite à Eski-Zara, recevoir des renforts et continuer sa marche en avant.

Yeni-Zara, 30 juillet.

A quatre heures et demie du matin, notre colonne se remet en marche après quatre heures de repos seulement et, vers sept heures, couronne les crêtes des hauteurs dominant Yeni-Zara.

En avantde la ville, douze mille Turcs sont établis dans de solides retranchements, appuyés par deux batteries, qui se défendent énergiquement. L'aile gauche du général Boreïcha est déjà en position, et sa batterie bombarde la ville pour en chasser l'ennemi; quant à l'artillerie légère de notre colonne, descendant à fond de train les pentes de la montagne, elle vient prendre position dans la plaine en avant du village de Kavlikioj.

Nous attendons avec la plus vive impatience l'aile droite des princes de Leuchtenberg-Beauharnais qui doit déboucher à l'ouest de la ville et couper la retraite aux Turcs avec sa cavalerie. Malheureusement nous ne voyons rien venir, et le général Gourko est obligé de détacher de notre centre plusieurs compagnies de tirailleurs pour prolonger notre ligne sur la droite.

Ces braves petits soldats sont admirables, et bondissant dans la plaine au pas de course, remplissent le rôle de la cavalerie et poursuivent les Turcs comme de véritables dératés.

Pendant ce temps, le tir de notre artillerie redouble avec rage : sous ses salves répétées, la ville est criblée d'obus, les batteries turques démontées et la gare, qui est un de nos principaux objectifs, entièrement incendiée. Encouragés par notre succès, les Bulgares incendient le quartier musulman, de sorte que toute la ville ne forme bientôt plus qu'un gigantesque brasier.

Vers une heure de l'après-midi, les nizams, après une furieuse mêlée à l'arme blanche en avant de la gare, cessent le feu et s'enfuient avec la population turque de Yeni-Zara. Dans les retranchements abandonnés nous trouvons deux canons Krupp, dont les culasses ont été enlevées, des armes, des munitions, des tentes, etc...

Dans leur déroute les nizams sont poursuivis avec le plus grand acharnement par les tirailleurs et deux sotnias de notre régiment.

Les Turcs se sauvent à toutes jambes, chargeant leurs Peabody-Martini avec la plus grande précipitation et, tout en courant, déchargent leurs armes par-dessus l'épaule, sans se donner le temps de s'arrêter, ni même de détourner la tête. La plus grande partie d'entre eux sont coupés

dans leur fuite, et impitoyablement massacrés à coups de lance et de baïonnette.

Que de scènes épisodiques dans cette poursuite ! Un cosaque me fait un instant rappeler les scènes des Prairies de l'Amérique. Se lançant à la poursuite d'un *Bin-Bachi*, (major) qui détale au galop de son cheval smyrniote, notre brave cavalier, avec la même dextérité que le plus adroit gaucho mexicain, lance sa corde de piquet comme un véritable lazzo, sur le Turc; celle-ci s'enroule autour du bras droit du musulman et par la violence de tension, lui fait vider les étriers, et le jette à terre d'où il se relève tout penaud et tout confus au milieu des éclats de rire des cosaques.

De son côté mon cosaque d'ordonnance, le brave Samokine, avisant un officier supérieur de nizams qui cherchait à retenir ses soldats, se précipite sur lui la lance en arrêt.

Le Turc l'attend de pied ferme et tire, à bout portant, trois coups de revolver dont les balles heureusement passent par-dessus la tête de mon cosaque. Celui-ci, doué d'une force peu commune, crève la poitrine du lieutenant-colonel par un si furieux coup de lance, que la pointe ressort tout entière entre les épaules du malheureux officier, et qu'en ramenant son arme, le fanion bleu de la 5me sotnia qui est roulé autour de la hampe se déchire et reste engagé dans la plaie, d'où mon cosaque le retire couvert de sang.

Quelques instants après, le même Samokine et un autre cosaque, apercevant un nizam qui s'enfuit, traînant par la bride un mulet portant une caisse peinte en rouge et cerclée de fer, courent après lui, le tuent et s'emparent de cette caisse. Celle-ci contient le trésor d'un régiment de nizams, s'élevant à cinq mille cinquante piastres en caïmés (soit quatre mille cinq cents francs en livres d'or); mais dans

leur parfaite ignorance du papier turc, nos deux braves cosaques font un petit feu de joie de ces billets de banque avec lesquels ils allument gravement leurs pipes.

Nous entrons en ville, en traversant le talus du chemin de fer. Autour de la voie ferrée et dans les champs où a eu lieu la poursuite, le carnage a été horrible. Partout des monceaux de cadavres en vestes bleues entremêlées de loin en loin de quelques tuniques vertes ; le sol est jonché d'armes brisées, de fez, de vêtements et, détail curieux, de nombreux parasols de femmes turques abandonnés dans cette fuite précipitée.

La station est entièrement détruite ; à peine reste-t-il debout un pan de muraille, auquel pend encore le drapeau rouge à croissant blanc de la gare, à moitié rongé par les flammes et noirci par la fumée.

Un camp d'infanterie établi autour de la station, et qui durant l'engagement a été criblé par nos obus, présente le plus lamentable aspect avec ses tentes trouées, lacérées et dont la toile pend en lambeaux.

Sur la voie ce ne sont qu'arbres brisés, poteaux télégraphiques fracassés, éclats de bois et de pierres, et pour ajouter à l'horreur du tableau, un énorme train, tout chargé d'obus et de cartouches, est en ce moment la proie des flammes, et ces munitions éclatant sous l'action du feu, font entendre un pétillement incessant, saccadé et accompagné, de temps en temps, par de formidables détonations.

Nos pertes se montent aujourd'hui à deux cents hommes environ ; celles des Turcs sont énormes : sur le terrain où a eu lieu l'action on compte au moins trente-quatre cadavres musulmans pour celui d'un soldat russe. En outre plus de deux cents nizams sont restés prisonniers entre nos mains.

En pénétrant au milieu des ruines de Yeni-Zara, un spectacle indescriptible s'offre à nos yeux. Presque tous les cadavres des Bulgares massacrés le 15 juillet dernier n'ont pas encore été enterrés; les victimes gisent là où elles sont tombées.

Dans les rues, à chaque pas, on rencontre des restes humains, couverts de vêtements en laine blanche et coiffés du bonnet en peau de mouton du paysan bulgare, pourrissant ou se desséchant au soleil.

Ici, c'est le crâne d'une vieille femme auquel tiennent encore des cheveux blancs; là, celui d'une jeune fille dont la tresse a été coupée par le yatagan... En dehors de la ville, je compte plus de soixante crânes entassés dans un trou et portant la trace du sabre qui les a détachés du tronc. Des restes de vêtements dont le sol est jonché indiquent, par leur nature, que ces victimes furent en grande partie des femmes.

Yeni-Zara est devenu un véritable charnier, où les miasmes de la décomposition prennent à la gorge. J'ai rarement vu spectacle plus horriblement repoussant.

Quelques morts ont été enterrés à deux pieds de profondeur. En divers endroits, un bras, une jambe, une tête sortent du sol fraîchement remué. Ceux qui restent étendus dans les cours, dans les rues, dans les enclos sont dépouillés de vêtements, et leurs têtes confondues roulent çà et là. Je compte peu de cadavres qui aient leurs têtes, et Dieu sait combien il y en a! L'eau même, dans cet affreux endroit, est corrompue, les Tcherkesses ayant jeté des cadavres dans les puits.

Guidé par deux Bulgares, je parcours ces ruines ensanglantées.

Partout des décombres, des morceaux de briques, des

poutres noircies, des arbres à moitié carbonisés, au feuillage roussi; et de distance en distance, les cheminées, restées pour la plupart seules debout, dominent ce champ de destruction comme un jeu de quilles gigantesques.

Au centre du quartier turc le spectacle est lamentable. D'un magnifique établissement de bains, de la tour de l'horloge et de la grande mosquée, une coupole défoncée et couverte de plomb à moitié fondu, un minaret étêté, un pan de muraille avec un cadran brisé, voilà tout ce qu'il reste aujourd'hui.

Sur la grande place tout encombrée de cendres et de gravats, le pied se heurte, à chaque instant, contre des squelettes de bœufs et de buffles, des charognes immondes répandant une odeur infecte, des paniers brulés, des tessons de poterie, et au milieu de tout ce chaos, quelques oies voletant, les ailes étendues et d'un air tout effaré.

Sur les indications de mes deux guides, je veux visiter dans un faubourg la demeure d'un nommé Mouddin dont la femme, paraît-il, a été assassinée par les Turcs.

En y arrivant, je recule d'horreur : l'entrée est barrée par un cadavre livide étendu sur le seuil. Réprimant ce premier mouvement, je pénètre néanmoins dans cette habitation : après avoir soulevé quelques décombres, les deux Bulgares retrouvent le cadavre de la femme et ensuite le cadavre de Mouddin qui me paraît âgé de trente ans. Ce malheureux avait la tête fendue par deux larges coups de sabre, et la cervelle sortait de son crâne troué par une balle. Horrible! Horrible!!

Karabounar (1), 30 juillet.

A trois heures de l'après-midi, clairons et trompettes sonnent la marche des régiments, et notre colonne prend la route d'Eski-Zara. Inquiet de l'absence de la colonne des princes de Leuchtenberg, et pensant que la route a dû lui être barrée par de nombreuses forces turques, le général Gourko se dirige en toute hâte au secours de nos braves camarades.

Au sortir de Yeni-Zara, nous traversons le petit ruisseau l'Orülmis sur un pont provisoire construit en toute hâte avec des débris de charrettes, des planches, des tentes et même des capotes de nizams.

En arrivant près du village de Kesbetlü, ma sotnia, qui flanque la droite de la colonne, en longeant le pied des Petits-Balkans, arrive à l'improviste sur un petit campement de cavalerie turque, où une centaine de bachi-bouzouks et de tcherkesses se sont endormis sous les gourbis en paille de maïs.

A peine les vedettes ont-elles eu le temps de crier : « *Les Moscows* ! », qu'elles sont immédiatement sabrées, et les dormeurs réveillés à coups de lance. Une trentaine à peine de ces irréguliers peuvent s'échapper, laissant en notre pouvoir leur campement encombré de chevaux de main, de buffles, de vêtements et d'une foule d'objets pillés dans les villages bulgares environnants.

A chaque instant, nous arrêtons nos chevaux, croyant

(1) Il ne faut pas confondre cette localité, située sur la route de Yeni-Zara à Eski-Zara, avec une autre du même nom, située sur le chemin de fer de Yeni-Zara à Hermanli, et dont les dragons d'Astrakan et nos cosaques avaient détruit la station dans le *read* du 26 juillet.

entendre une fusillade lointaine dans la direction d'Eski-Zara, où s'est sans doute repliée la colonne des princes de Leuchtenberg, dont nous sommes toujours sans nouvelles.

De distance en distance nous rencontrons le long de la chaussée les cadavres de un ou plusieurs dragons et hussards russes, horriblement mutilés et étendus dans des mares de sang contre le corps de leurs chevaux.

Je remarque surtout un maréchal des logis des hussards de Kiew, qui, ayant la croix de Saint-Georges sur la poitrine, a été mutilé, sans doute, pour cela même, d'une manière toute particulière; il a treize trous de balles dans le corps, tirées à bout portant, la gorge coupée, le corps balafré en cinq endroits, la tempe percée d'un coup de baïonnette, et la cervelle ouverte en croix par deux coups de sabre.

Un hussard et plusieurs dragons ont la tête détachée du corps; un autre dragon a tous les membres coupés; d'autres ont les mains liées derrière le dos, et on voit qu'on a mis le feu à leurs vêtements, leurs corps étant couverts de brûlures; enfin, un hussard a sur la poitrine une large croix faite avec des charbons ardents ou une torche.

Toutes ces malheureuses estafettes envoyées par les princes de Leuchtemberg avec des ordres pour le général Gourko, sont tombées dans des embuscades de tcherkesses, qui les ont impitoyablement massacrées et leur ont enlevé leurs dépêches.

Le long de la route, nous trouvons le pays complètement dévasté; les tcherkesses, en se retirant, incendient les villages et massacrent les habitants; quatorze hameaux et un grand village sont en flammes, toute la plaine est en feu et les bruits de cet immense incendie viennent jusqu'à nous, tandis que le ciel se colore à l'horizon de

lueurs rougeâtres ; la dernière partie de notre marche se fait aux reflets de ces brasiers ardents, qui éclairent comme en plein jour.

Entre sept et huit heures du soir, nous arrivons à Karabounar, situé à mi-chemin de Yeni-Zara à Eski-Zara ; ce village est également tout en flammes. Nous avions passé la nuit précédente sur les hautturs des Petits-Balkans, avec ordre exprès de n'allumer aucun feu de bivouac pour ne pas attirer l'attention des Turcs; mais ce soir, nos soldats s'en donnent à cœur joie et cuisent leur soupe au foyer même de l'incendie.

Peu après notre arrivée, je suis rejoint par Ivanoff et le prince Tchakovskoï, qui me présentent au général Boreïcha, commandant la brigade d'infanterie.

Ce brave vétéran, ancien aide de camp du général Mourawieff durant l'insurrection polonaise, est on ne peut plus joyeux, ayant ce matin reçu le baptême du feu des Turcs. Durant l'action, un nizam a déchargé sur lui à bout portant son Peabody-Martini, dont la balle s'est heureusement aplatie sur la large boîte à cigarettes en argent que le général portait dans la poche de son pantalon, et l'a simplement contusionné au lieu de lui traverser la cuisse.

Le père Boreïcha, comme nous l'appelons, est enchanté de cette aventure, et montre à tout le monde son porte-cigarette à moitié défoncé par le choc du projectile ; dans sa joie il me prie même de lui en faire le croquis pour l'envoyer à sa famille.

Nos troupes sont campées à Karabounar, dans une vallée encaissée au bord du ruisseau, qui traverse le village ; l'état-major s'installe dans des huttes de terre autour du commandant du corps, dans la masure duquel j'entre un

instant pour voir le capitaine Soukomlinoff, des hussards rouges de la garde.

C'est un va-et-vient continuel d'ordonnances, d'adjudants, de soldats, de bulgares, d'interprètes, d'officiers de toutes armes, de secrétaires, de cosaques et de *denstchiki* (domestiqnes des officiers), tout ce monde parlant, criant, dans le cliquetis des sabres et des éperons.

Au milieu de ce brouhaha, dans une atmosphère d'écurie, à la lueur tremblotante de deux bougies, les rapports arrivent, les dispositions se prennent, les ordres partent et les dépêches s'expédient. On écrit sur des tables de campagne, contre les murs, sur ses genoux, sur l'épaule du voisin. Partout des cartes, des plans, des papiers, des dépêches.

Un léger roulement de tambour donne le signal du repos, et le calme règne bientôt sur le camp.



Bataille de Djouranli (31 juillet). — Amusement des Plastounes.

CHAPITRE II

Bataille de Djouranli.

Arrivée d'une patrouille. — Les tumulus de Djouranli. — Les Turcs dans la forêt. — Combat d'artillerie. — Fuite des tcherkesses. — Incendie de Djouranli. — Amusement des Plastounes. — Engagement de l'infanterie. — Dans les blés. — Trait de courage d'un colonel russe. — Mouvement de retraite. — La chaleur. — Sauvetage par la cavalerie des tués et blessés. — Arrivée de la brigade de chasseurs à pied. — En avant! — Attaque de trois mille cavaliers tcherkesses. — Une ruse déloyale. — Charge des hussards de Kiew et des dragons d'Astrakan. — Fuite des Turcs. — Réouf-Pacha culbuté de son cheval. — Nos pertes. — Trait de courage du docteur Cary. — En vue d'Eski-Zara. — Incendie de la ville. — En retraite. — Arrivée à Dalboka. — Le champ de bataille pendant la nuit. — Une désagréable rencontre. — Dévouement du cosaque Basile Yermischkine. — Ralliement des troupes. — Le hangar aux cadavres. — Transport des blessés. — Sauvetage de l'artillerie. — Abandon de deux canons turcs. — Les faux trophées. — Une nuit dans les Petits-Balkans. — Arrivée à Haïn-Kïeu. — Retraite

des Russes par le défilé de Zelenskirad. — Fuite des paysans bulgares. — Un blessé tcherkesse. — Le champ de bataille d'Ouflanli. — Turcs cachés dans les vignes. — Dévastation de la vallée. — Une tombe russe. — Ouragan de sable. — Gobelets improvisés. — Halte à Maglis.

Dalboka, 31 juillet.

La nuit passée, nous avons enfin recu des nouvelles de la colonne des princes de Leuchtenberg.

Vers deux heures du matin, nous sommes réveillés par le bruit d'un piquet de cavalerie arrivant au galop, et nous voyons, à la lueur incertaine des feux du campement, défiler une dizaine de hussards de Kiew, l'uniforme en désordre, la carabine encrassée par la poudre, les flancs de leurs chevaux déchirés et ensanglantés par l'éperon.

Ces braves gens, grâce à la faveur de la nuit, ont réussi à franchir les lignes turques et annoncent au général Gourko que les princes de Leuchtenberg se sont battus hier et avant-hier, près de Karabounar, avec le gros des troupes de Réouf-Pacha; mais que, devant le nombre considérable de l'ennemi, notre aile droite, après avoir éprouvé des pertes sensibles, a dû se replier sur Eski-Zara.

A trois heures du matin nos grands-gardes nous signalent que les Turcs se sont établis en grand nombre en avant du Djouranli, pour couper nos communications.

En effet Réouf-Pacha, ayant rallié dans la nuit ses troupes battues à Yeni-Zara et rejoignant le détachement qui a arrêté notre aile droite, est venu se poster en travers de la route dans une forte position couverte par une forêt près de Djouranli, à dix ou douze kilomètres en avant d'Eski-Zara.

A trois heures et demie, les troupes se mettent en mou-

vement. Les premiers pelotons commencent à peine à défiler, quand le général Gourko et son état-major, escortés seulement par notre sotnia de cosaques, partent au grand galop de charge; bientôt ils arrivent un peu en avant de Dalboka à la ligne extrême de nos avant-postes établis en face de la forêt de Djouranli.

En cet endroit s'élèvent deux antiques tumulus, en forme de taupinières et formant de magnifiques observatoires pour étudier la position ennemie. Se dirigeant vers le plus élevé, le général Gourko met à pied à terre, et laissant nos chevaux à l'abri derrière cette butte de terre, nous montons à sa suite sur le sommet de cet observatoire.

A peine y sommes-nous installés, que nous devenons le point de mire de l'artillerie turque rangée aux abords de la forêt, à gauche de la route, et un premier obus vient s'enfoncer dans la base du tumulus heureusement sans éclater. Le général Gourko, afin de diviser l'attention de l'ennemi, envoie notre escorte s'établir sur le second mamelon.

Bientôt la clairière la plus rapprochée de la route se remplit d'infanterie, criant à tue-tête « *Padischachya tchok y assa!* » (Longue vie au Padischach!)

Pendant ce temps notre aile gauche commandée par le colonel Voulfert, beau-frère du général Tchernaïeff, et le voïvode Radonitch, cousin du prince régnant du Monténégro, se glisse silencieusement à travers les buissons; le centre s'établit en avant des deux tumulus, et l'aile droite suit les pentes des montagnes.

Dans la forêt, il y a bien vingt mille Turcs commandés par Réouf-Pacha, ex-ministre de la marine, brave et vaillant général, que nous voyons tout le temps de la ba-

taille, à la tête de ses soldats, monté sur un magnifique cheval blanc.

Les Turcs sont tellement supérieurs en nombre, que leur feu tombe dru comme la grêle sur tous les points où nos troupes essaient de se rassembler pour la charge, tandis que leurs batteries balayent la grande route et un petit bois où les Russes s'efforcent de prendre position à droite. Nous éprouvons cependant peu de pertes; car, si les artilleurs turcs ont un coup d'œil magnifique pour pointer leurs pièces, le calcul scientifique de la portée leur fait totalement défaut; aussi, bien que lancés dans une direction excellente, leurs obus passent tous par-dessus nos têtes.

Sous ce feu d'enfer, l'artillerie russe est obligée de suivre la chaussée balayée par les obus. Nos vingt-deux pièces de canon défilent au grand galop pour prendre position et sans perdre un seul homme, tous les projectiles ennemis tombant entre les intervalles des attelages.

Deux canons de l'artillerie cosaque s'établissent dans un champ de blé et bombardent Djouranli; un violent incendie dévore bientôt ce village et couvre l'horizon d'une noire fumée; au centre deux autres pièces cosaques sont mises en position sur un remblai, couvertes par un bouquet de brousailles et d'arbrisseaux, et en quelques coups font détaler les Turcs postés dans la clairière en avant de la forêt; mais ceux-ci y retournent immédiatement, et ne cèdent la place que sous la pression des obus cosaques.

Pendant cet acte préliminaire de la bataille, une canonnade générale s'engage; notre artillerie, avec la plus grande audace, s'établit à demi portée seulement des batteries turques, tire sans relâche pour éteindre le feu de celles-ci et démonte plusieurs pièces de canon.

En ce moment plusieurs centaines de tcherkesses sortent

de la forêt; les canonniers russes les voient et leur envoient un obus; personne n'est touché, mais cela suffit pour déterminer, de la part des peu belliqueux circassiens, une fuite désordonnée qui fait rire aux éclats le grave général Gourko lui-même; cette débandade, toutefois, n'influe en rien sur l'attitude des nizams, qui tiennent admirablement.

Seule, notre artillerie soutient le feu de l'ennemi pendant deux heures. Durant ce temps, les Plastounes postés en avant du tumulus où nous sommes établis, s'amusent, comme de grands enfants, aux dépens des tirailleurs turcs.

Se tenant couchés, derrière un pli de terrain, les hommes ont planté leurs fusils en terre et les ont recouverts de la bourka et du bonnet fourré, de façon à les faire prendre de loin pour une troupe de Plastounes. Les bons Turcs donnent en plein dans le panneau et, durant une heure, dirigent sur ces mannequins improvisés une fusillade enragée, à la grande joie de nos tirailleurs, qui perdent, il est vrai, à ce jeu plus de soixante bourkas entièrement lacérés par les balles des nizams.

Vers six heures du matin, nous voyons s'avancer les lignes de notre infanterie; soudain un coup de feu part du centre, puis est suivi par le grondement d'un feu de file : les soldats sont arrivés à portée des Osmanlis.

Dans la plaine, les tiges de maïs hautes comme un homme cachent complètement les combattants à la vue, et c'est merveille d'ouïr les bruits d'une bataille dans des champs et une forêt où l'on ne voit personne; mais aux flocons de fumée qui marquent les lignes de la fusillade, au scintillement des armes visibles à travers les éclaircies, on peut cependant suivre les péripéties de la lutte.

Beaucoup de bravoure est déployée dans l'attaque de la forêt. Le colonel d'un des régiments de la brigade Boreï-

cha, voyant ses hommes hésiter sous l'avalanche de balles, s'empare du drapeau et s'élance en avant en s'écriant :

« Voyons qui osera rester en arrière ! »

Avec un cri enthousiaste, ses hommes se lancent à sa suite et repoussent les Turcs qui s'accumulent sans cesse.

Toutes nos réserves sont forcées d'entrer en ligne, et il n'y a plus aucune troupe de disponible si ce n'est l'escorte de cinquante cosaques du général Gourko.

Bientôt les Turcs gagnent du terrain ; nos soldats sortent les uns après les autres des champs de maïs, reculant pied à pied, tout fumants de transpiration et fatigués par une chaleur excessive.

Tous nos canons sont envoyés en arrière, et au pétillement de la mousqueterie succède le roulement des volées, et la détonation plus forte des canons turcs s'approche de plus, ébranlant l'air.

Un soleil impitoyable nous accable de ses rayons ; nous sommes assourdis par le sifflement des balles et le bruit sec des obus.

Derrière nous, sur la chaussée poudreuse de Yeni-Zara, nous voyons les blessés, de vaillants soldats, tout éclaboussés et trempés de sang, se traînant à l'arrière.

Des cavaliers ont mis pied à terre, et emportent couchés en travers de la selle, les cadavres de leurs camarades tués, pour les soustraire aux mutilatious affreuses de l'ennemi, devant le retour offensif de celui-ci.

Tout autour et devant nous les balles tombent par averses. La crête du tumulus, où nous sommes, est parsemée de bouffées de fumée bleuâtre, et de tous côtés des nuages de poussière et de terre soulevés à proximité de nous, montrent que les Turcs connaissent bien la portée.

Nous regardons avec anxiété vers Egliani, où la brigade

de tirailleurs a été laissée au repos, après ses deux jours de terrible marche. Pendant de longues heures, nous restons sur notre observatoire, tandis qu'un feu incessant d'infanterie se poursuit et nous ne cédons pas un pouce de terrain.

Tout à coup, vers midi, une pause bien venue interrompt le tir des deux armées et, ce qui est mieux venu encore, nous voyons, avec une joie intense, reluire les fusils Berdan des chasseurs, le long de la route de Yeni-Zara.

Bientôt ils nous rejoignent, marchant avec autant de fermeté que s'ils sortaient de la caserne, sous le commandement de leur vaillant chef, le général Switsinsky, tous impatients de se mettre à l'œuvre.

Ils ne sont pas plutôt arrivés sur le théâtre de l'action qu'ils se lancent joyeusement dans la forêt et repoussent les Turcs pas à pas.

La ligne de la fusillade recule rapidement, s'enfonçant daus les fourrés de verdure; l'infanterie ottomane commence à battre en retraite, quand tout à coup une masse de cavalerie circassienne, trois mille hommes environ, sort de derrière le bois, passe la route et, tournant au-dessus des déclivités de la droite, cherche à écraser l'arrière de notre armée et à couper sa retraite.

Déjà cette subite attaque jette quelque désordre dans nos rangs, quand soudain, nous voyons un nuage de poussière s'élever au loin sur la chaussée et un gros de cavalerie accourir sur nous, venant de la direction de Eski-Zara.

Bientôt avec nos jumelles nous reconnaissons les uniformes russes. Ce sont les dragons d'Astrakan et les hussards de Kiew, conduits par le prince Nicolas de Leuchtenberg, que le général Rauch est allé la veille mettre au courant de la situation et qui accourent d'Eski-Zara.

En approchant de notre ligne, les cavaliers découvrent dans les champs de maïs cette masse de tcherkesses qui, à leur vue, ôtent leurs bonnets fourrés et font des signes de croix.

Notre cavalerie, les prenant alors pour des cosaques du Kouban et des Plastounes en embuscade contre les Turcs, avance tranquillement; arrivés à courte distance des prétendus cosaques du Caucase, les dragons qui forment tête de colonne reçoivent à bout portant une fusillade meurtrière de la part des tcherkesses, qui sont armés de carabines Winchester à douze et dix-huit coups.

Il n'y a pas un instant à perdre. Presque aussi rapide que la pensée, notre petite brigade de cavalerie — deux régiments réduits — se lance au milieu des tcherkesses à bonnets de fourrure noire, qui vacillent de çà et de là à mesure que les tuniques vertes à collets et parements jaunes des robustes dragons, et les dolmans bleus à tresses jonquilles des brillants hussards, se fendent le chemin à travers leur masse.

La lutte ne dure pas longtemps. Les vagues se brisent et se dispersent. Hussards et dragons se sont ouvert le chemin, frémissant sous l'ardeur du choc, et se reforment, la lame des sabres rouge jusqu'à la garde, pour poursuivre l'ennemi vaincu.

Avec la cavalerie est arrivée une batterie d'artillerie à cheval, qui prend la place des canons, qui sont en action et dont les munitions sont complètement épuisées.

En même temps, notre infanterie fait un dernier effort et culbute les Turcs dans la forêt.

Réouf-Pacha, qui s'est tenu tout le temps de l'action en première ligne, donnant sans cesse des coups de plat de sabre à ses hommes pour les faire avancer, roule à bas

de son cheval qu'un sergent de tirailleurs vient de frapper mortellement; sa chute est le signal de la fuite des Turcs, qui se sauvent dans le plus grand désordre.

Il est une heure de l'après-midi : les chasseurs et les cosaques se jettent dans les bois à la poursuite de l'ennemi, tuant beaucoup de fuyards, mais en revanche faisant peu ou point de prisonniers. Nous avons perdu dans cette journée près de quatre cents hommes tués ou blessés.

Un médecin russe, M. Cary, correspondant spécial du *Goloss*, s'est signalé aujourd'hui par un trait de courage et de sang-froid, qui lui fait le plus grand honneur. Mettant à profit son talent de chirurgien, M. Cary pansait nos blessés ; ceux-ci, accablés par un soleil ardent, se plaignaient vivement de la soif; malheureusement il était impossible de trouver une seule goutte d'eau sur le terrain occupé par nous.

A une vingtaine de mètres en avant de notre première ligne de tirailleurs, se dressait un puits au milieu des champs de maïs.

Il faut savoir que, durant chaque engagement, les soldats turcs éprouvent le besoin de boire souvent : aussi, dans leur armée existe-t-il des individus appelés *Soudjis*, spécialement chargés de porter, au travers les rangs de la troupe, durant la bataille, de larges outres en cuir remplies d'eau.

Croyant que les Russes souffraient de la soif autant que leurs propres soldats, les officiers turcs avaient donné l'ordre à deux pièces de canon de surveiller les abords de ce puits et de faire feu sur quiconque s'en approcherait.

Voyant les blessés se plaindre de plus en plus de la soif et n'écoutant que son courageux dévouement, M. Cary se dirigea cependant vers ce puits, autour duquel on apercevait les cadavres de cinq ou six de nos chasseurs, étendus

la face dans les sillons, et, malgré la grêle de balles et d'obus dont il fut accueilli, accomplit plusieurs fois ce périlleux trajet.

La route étant balayée par la nouvelle défaite de Réouf-Pacha, le général Gourko continue sa marche en avant, en ayant soin de faire déployer la brigade de cavalerie du prince Nicolas de Leuchtenberg, sur un front extrêmement étendu, de manière à en imposer aux Turcs sur le nombre réel de ses forces.

Vers trois heures de l'après-midi, nous atteignons une position d'où l'on aperçoit au loin la ville d'Eski-Zara, toute environnée par un cercle épais de fumée.

Là, le général Gourko fait halte jusqu'au soir avec les troupes qui lui restent — dragons, hussards et une brigade d'infanterie, — la brigade de chasseurs et les cosaques, c'est-à-dire la majeure partie de nos forces, s'étant dispersés à la poursuite de l'ennemi.

Pendant cette halte, un cosaque qui a réussi à percer les lignes turques, annonce à notre commandant en chef que la colonne de droite, réduite par le départ du prince Nicolas de Leuchtenberg à un régiment de cavalerie, — dragons de Kazan, et à quatre bataillons bulgares, est cernée dans la ville par Suleïman-Pacha dont les forces sont évaluées à plus de trente mille hommes.

Notre hardi général conçoit un moment le projet de la délivrer avec sa petite troupe, mais les hommes sont fatigués par trois jours de marche et par un combat qui a duré toute la matinée ; tenter une aussi périlleuse aventure dans de pareilles conditions eût été une impardonnable folie.

Bientôt nos vedettes se replient sur nous, signalant la présence de nombreuses colonnes ennemies ; grâce au crépuscule qui descend peu à peu dans la vallée, nous

apercevons des feux sur toutes les hauteurs en arrière d'Eski-Zara. Au même instant, une masse profonde de Turcs, ayant fait mine de s'approcher en flanc, le général Gourko jette un dernier regard de désespoir sur Eski-Zara, qui est tout en flammes, et où les habitants sont en train de mourir, puis il fait faire volte-face à ses troupes.

Il est, en ce moment, huit heures du soir, et la retraite commence ; nous jetons une partie de nos morts dans les puits de la vallée pour les soustraire aux mutilations habituelles des tcherkesses ; les blessés sont placés par les fantassins sur leurs carabines arrangées en forme de litière, et des chevaux sont donnés à ceux qui peuvent s'y tenir. Entre minuit et une heure du matin nous arrivons à Dalboka.

Sur les hauteurs des Petits-Balkans, 1er août, 11 heures du soir.

A peine installés à Dalboka, nous recevons l'ordre d'aller prévenir les tirailleurs et les cosaques lancés à la poursuite des Turcs, de la retraite de notre colonne à laquelle ils doivent se rallier en toute hâte.

Nos éclaireurs se dispersent de tous côtés et s'enfoncent dans les ténèbres d'une nuit sombre et sans étoiles.

Bientôt nous arrivons sur le champ de bataille de Djouranli.

Je sens à chaque instant mon cheval franchir des obstacles, et lorsque mes yeux commencent à s'habituer à l'obscurité, je distingue de nombreux cadavres, ce qui m'explique les soubresauts de ma monture, car l'expérience a prouvé depuis longtemps que ce noble animal ne foule jamais volontairement le corps de l'homme.

Les cris des blessés turcs que nous avons abandonnés sur le théâtre de la lutte, les hurlements des bachi-bou-

zouks dépouillant les morts, de temps en temps l'explosion de quelques caissons de cartouches, dans le ciel chargé de fumée la lueur de l'incendie qui dévore le village de Djouranli, tout concourt à donner au tableau une lugubre grandeur.

A ce moment notre peloton fait halte. Une rumeur confuse, produite par une nombreuse troupe en marche, se fait entendre au loin sur la chaussée d'Eski-Zara. Pensant avoir affaire à nos troupes qui reviennent de la poursuite de l'ennemi, le capitaine de Martinoff et moi, avançons tranquillement dans cette direction et faisons seuls plusieurs centaines de mètres en avant.

Tout à coup, la lueur d'une lanterne sourde subitement démasquée vient nous frapper en plein visage.

Un cri : « *Moscows !* » — Les Russes ! — retentit.

Dans ce jet de lumière rapide, nous avons aperçu toute une caravane de bestiaux, de charrettes chargées de femmes et d'enfants et de bachi-bouzouks. Celui qui tient la lanterne, un grand gaillard tout vêtu de rouge, nous lâche à bout portant deux coups de revolver ; nous sommes tombés au beau milieu des habitants des villages turcs de la vallée se sauvant sur Eski-Zara.

Nous sommes seuls, perdus dans l'obscurité, loin de notre peloton ; aussi tournons-nous bride immédiatement et rejoignons-nous à fond de train nos cosaques qui nous attendent avec la plus vive anxiété, ayant entendu les deux coups de feu tirés sur nous, mais sans résultat heureusement. De leur côté, les Turcs se sauvent au plus vite, car nous entendons le bruit de leur fuite précipitée se perdre dans l'éloignement.

Pendant que nous nous reposons, nous voyons arriver à pied quatre cosaques du 21e régiment, qui nous racon-

tent qu'ayant eu leurs chevaux tués dans la forêt, ils ont pu se cacher derrière des broussailles et échapper ainsi jusqu'à la tombée de la nuit aux recherches des Turcs, qui sont revenus sur leurs pas pour enlever leurs blessés.

Un capitaine de chasseurs qui nous rejoint au même instant, nous raconte que l'un de nos cosaques, nommé Basile Yermischkine, lui a sauvé la vie de la manière suivante :

« J'étais démonté, nous dit-il, mon cheval ayant été abattu au milieu de la poursuite et étant tombé au milieu d'un gros de nizams en retraite ; je fuyais à toutes jambes sans savoir où aller, quand je vis un cosaque du 26e régiment, appuyé contre un tronc d'arbre et tenant son cheval par la bride ; il avait toute la poitrine en sang. Levant les yeux sur moi, il me dit :

» — Mon capitaine, prenez mon cheval, sauvez-vous et souvenez-vous dans vos prières de Basile Yermischkine ; je vais mourir, car ma blessure est mortelle.

» — Je ne me fis pas prier, ajoute le capitaine, et il était temps, car les Turcs n'étaient plus qu'à quelques pas de moi. »

Peu à peu nous rencontrons des détachements de cosaques et de chasseurs revenant de leur chasse aux Turcs qu'ils ont accompagnés, la baïonnette et la lance dans les reins, jusqu'aux portes d'Eski-Zara.

Au petit jour, quand nous rejoignons le campement de Dalboka, grâce à nos nombreux pelotons d'élaireurs, toutes les troupes sont ralliées et réunies sur ce point.

Voilà vingt-trois heures consécutives que nous sommes en selle ; aussi, je suis tellement accablé par le sommeil et la fatigue que, m'arrêtant sous un hangar à moitié incendié et passant dans mon bras la bride de mon cheval,

je me couche par terre à ses pieds, en priant mon ordonnance de me réveiller, si nous recevions un ordre de mouvement, et je m'endors profondément.

Ce village de Dalboka a été abandonné par les Bulgares. Cependant, dans l'après-midi, nous trouvons une chaumière que son propriétaire n'a pas encore quittée, et où de Martinoff et moi nous pouvons nous réconforter avec un peu de pain, d'eau-de-vie et les restes d'une volaille froide; puis, nous allons visiter les environs en nous dirigeant d'abord vers une maison incendiée d'où s'élève encore de la fumée. Le toit s'est effondré et l'un des murs est tombé.

Nous avons déjà vu tant d'horreurs que nos nerfs supportent parfaitement la vue d'une tête coupée, ayant les joues et le nez hachés à coups de sabre, d'un enfant cloué à une porte, d'un monceau de cadavres de soldats blessés que l'on a décapités. Toutes ces atrocités sont devenues pour nous choses journalières, mais ce que je vois dans cette maison dépasse tout ce que j'ai eu le malheur de pouvoir observer jusqu'alors.

En regardant par une ouverture du mur écroulé, nous voyons un spectacle, qui est certainement celui du maximum de souffrances que des créatures humaines puissent endurer.

Cette maison, qui est un grand hangar, contient trente-trois cadavres carbonisés, mais ayant, toutefois gardé leur forme.

Nous voyons, entre autres, le cadavre d'une jeune femme, gracieusement couchée, la face contre terre, la tête appuyée sur son bras, comme si elle dormait; puis le corps d'un homme de grande taille, la poitrine percée de trous, ce qui fait croire que, cherchant à fuir de la

maison, à laquelle les Turcs ont mis le feu, ceux-ci l'ont accueilli par une pluie de balles.

On aperçoit plus loin le cadavre d'un individu tordu par la souffrance, au point que les muscles du dos se sont détachés et ont mis à nu l'épine dorsale.

Toutes ces victimes sont réunies dans un coin du hangar; mais comme toutes les autres parties du sol de ce bâtiment sont couvertes d'une épaisse couche de cendres, il se peut parfaitement qu'il s'y trouve un nombre encore plus grand de corps humains.

Notre colonne passe toute la journée à Dalboka, pour se reposer avant de reprendre sa retraite; les soldats, surmenés depuis trois jours, succombent à la fatigue : de nombreux cas d'insolation se sont déclarés dans les rangs.

Mettant cette halte à profit, nous évacuons nos blessés sur Balabanli par les défilés de la montagne. Beaucoup de ces malheureux meurent comme des mouches, par suite des cahots des chariots et de l'excessive chaleur de juillet.

Nous faisons ensuite défiler notre artillerie au prix d'efforts surhumains; par moments, le sentier tracé sur le flanc de la montagne devient tellement étroit qu'une seule roue des canons porte sur la voie et que l'autre s'appuie sur le talus.

Pour empêcher les pièces, ainsi inclinées sur un angle de plus de 45°, de rouler dans les précipices, on dételle les chevaux; de solides cordages sont attachés autour des affûts et tenus par des soldats marchant sur le haut de la montagne, au-dessus du sentier; d'autres hommes tirent sur les flèches et poussent aux roues.

Quand le sentier redevient praticable, on attelle de nouveau les chevaux, auxquels on adjoint toutefois plusieurs

paires de bœufs. Les deux pièces turques prises à Yeni-Zara, d'un plus fort calibre que notre artillerie légère, ne pouvant être emmenées bien loin, sont jetées dans un ravin et recouvertes de terre (1).

Vers cinq heures du matin, nous avons vu les Turcs se retirer en grandes masses vers le sud ; cependant, vers quatre heures du soir, ceux-ci, s'apercevant enfin de notre petit nombre, envoient de nombreuses forces à notre droite par la chaussée de Yeni-Zara et à gauche par le défilé de la Sara, afin de nous devancer dans la vallée de la Toundja et nous couper la retraite.

Nous partons immédiatement pour passer la nuit sur le col, au milieu des rochers, roulés dans nos manteaux, et sans feu, par une nuit glaciale des montagnes, car nous devons tromper les Turcs sur notre départ, et nous avons eu soin de laisser de nombreux feux allumés autour de Dalboka.

Maglis, 2 août.

Avant le jour, nous nous remettons en marche et nous débouchons par Balabanli, bien avant les premiers éclaireurs turcs, dans la vallée de la Toundja. Après avoir traversé cette rivière, nous faisons halte à Esekci, puis nous nous dirigeons sur Haïn-Kïeu.

De là, les troupes doivent se retirer par le défilé de Zelenskirard, laisser le régiment d'Eletz en garnison à

(1) Dans la soirée, quelques-uns des soldats turcs, qui nous suivaient dans notre retraite, remarquèrent cette terre fraîchement remuée; espérant découvrir un trésor enfoui par les Bulgares fugitifs, ils creusèrent le sol et mirent à découvert ces deux canons. Ces trophées, sortant de l'arsenal de Top-Hané, figurèrent dans les bulletins de Suleïman-Pacha comme ayant été pris pendant la bataille de Yeni-Zara.

Parovci, au sommet de la passe, et se concentrer autour de Tirnova.

Quant à moi, un officier de cosaques ayant été chargé de dépêches importantes pour Kesanlyk et Schipka, j'obtiens l'autorisation de l'accompagner.

Sans autre escorte que nos deux cosaques d'ordonnance, nous prenons la route de Maglis, que nous avons déjà suivie le 16 juillet dernier, et nous filons ventre à terre, car les éclaireurs tcherkesses sont déjà arrivés sur la rive droite de la Toundja, où nous les voyons caracoler au milieu des prés, et il ne fait pas bon flâner en route avec un aussi désagréable voisinage.

De tous cotés de nombreux villageois effarés gagnent en toute hâte l'entrée du défilé de Zelenskirad, pour échapper aux Turcs. Presque tous ces malheureux sont à pied, car les tcherkesses leur ont volé la plupart de leurs bestiaux; quelques-uns ont même été dépouillés de leurs habits et n'ont pour tout vêtement qu'un misérable jupon de femme.

Nombre d'enfants, de femmes, de jeunes filles sont en haillons et présentent l'image de la plus affreuse misère. Tous sont brisés par la fatigue, et plus d'un tombe en route. N'importe! les plus forts entraînent les autres et tous se hâtent; car ils ont peur d'être poursuivis et arrêtés par les Turcs, avant d'avoir pu atteindre la montagne.

Au sortir d'Haïn-Kïeu, dans un fossé d'eau courante au bord de la route, je crois distinguer une forme humaine. Je pousse mon cheval, appelle mes compagnons et me trouve en présence d'un malheureux entièrement nu, blessé d'un coup de feu à la tête et portant sur le dos une large zébrure faite probablement par le fer d'un yatagan.

Presque sans connaissance, il conserve encore assez d'ins-

tinct pour essayer d'écarter de la main les mouches qui s'amassent sur la plaie de son dos, tandis qu'il baigne dans l'eau la partie blessée de sa tête.

On l'appelle, point de réponse. Un de nos cosaques dit : « C'est un tcherkesse. » En voyant ce malheureux abandonné ainsi aux tortures d'une longue agonie, j'éprouve un instant la tentation de mettre fin à ses souffrances, en lui cassant la tête d'un coup de revolver; mais sur les représentations de mon compagnon, qui espère que plus tard cet irrégulier pourra être retrouvé par ses camarades, je remets mon arme dans sa gaine, et nous laissons le tcherkesse livré à son triste sort.

En passant sur le terrain où a eu lieu l'engagement d'Ouflanli, nous voyons le sol encore jonché d'une masse de guenilles et chiffons multicolores, de fragments de papiers arrachés à des exemplaires du Coran, et que les pillards bulgares ont jetés, des sacs turcs abandonnés pendant la déroute. Sur notre gauche, de hautes et épaisses colonnes de fumée indiquent l'emplacement du village d'Ouflanli, auquel les Bulgares viennent de mettre le feu.

Avant la guerre, paraît-il, cette vallée de la Toundja ressemblait à un véritable paradis terrestre, avec ses champs de roses aux parfums aromatiques, ses milliers de rossignols chantant dans les bosquets, et ses charmantes filles bulgares occupées à la récolte des roses. Et maintenant, quel contraste, grand Dieu!

Les rosiers ont été coupés pour la plupart et ont servi à alimenter les feux de bivouacs. Au lieu de roses rouges on voit des mares rouges de sang humain sur le gazon foulé. Au lieu du parfum des roses, l'atmosphère est infectée de miasmes pestilentiels qui s'élèvent de centaines et de centaines de cadavres putréfiés d'hommes et d'animaux. Au

lieu des rossignols ce sont les vautours qui s'abattent en vols nombreux sur une proie, hélas! trop abondante.

Les jolies et laborieuses filles bulgares, qui naguère travaillaient en chantant de joyeuses chansons, sont remplacées maintenant par de hideux tcherkesses en haillons, qui errent çà et là sur leurs maigres haridelles, ressemblant plutôt à des diables qu'à des hommes, et qui massacrent et brûlent tout sans pitié ni ménagement.

En arrivant à hauteur d'Ouflanli, nos chevaux exténués de fatigue buttent à chaque pas, et avancent à grand peine. Comme les bachi-bouzouks peuvent déboucher à tout moment, nous décidons de nous arrêter en cet endroit, une heure et demie, le strict nécessaire.

Durant cette halte, mon cosaque qui s'est aventuré dans des vignes situées au pied de la montagne, afin de cueillir quelques grappes de raisin, revient nous avertir qu'il a vu cinq nizams couchés derrière un fossé et observant tous nos mouvements. Ce sont sans doute des fuyards du 16 juillet, qui depuis ce moment se sont réfugiés dans la montagne.

Sans s'inquiéter de leur nombre, mon cosaque saisit son berdan qu'il avait accroché à l'arçon de sa selle et se dispose à aller faire le coup de fusil avec eux. Nous le faisons rester tranquille, en lui disant que nous devons avant tout arriver à Kezanlyk et que le bruit des coups de feu pourrait attirer sur notre dos d'autres Turcs cachés dans les environs.

En ce moment un paysan bulgare qui accourt monté sur un méchant bidet, de la direction de Haïn-Kïeu, nous apprend que l'avant-garde turque, arrivant de Yeni-Zara, vient d'occuper déjà ce village auquel elle a aussitôt mis le feu.

Peut-être en avant, la route est-elle également occupée. Nous sommes dans une situation peu amusante ; mais n'importe ! Comme dit le proverbe : « Le vin est tiré, il faut le boire ! » et nous repartons au grand trot, courbés sur nos selles, nous attendant à chaque instant à recevoir une décharge des nombreux buissons qui bordent la route. Le long de celle-ci nous voyons des charrettes brisées, des tonneaux défoncés, indices de la fuite des Bulgares ; au pied d'un arbre est enterré un officier russe tombé à l'attaque d'Ouflanli, et sa tombe est surmontée d'une modeste croix faite de deux branches d'arbre encore toutes garnies de leurs feuilles.

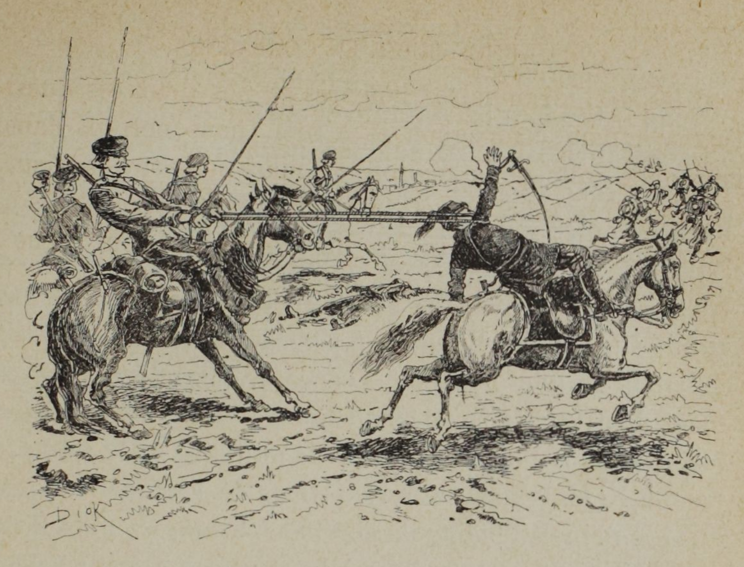
Nous arrivons à Maglis vers dix heures du soir, accompagnés d'un véritable ouragan se déchaînant sous un ciel étoilé, une vraie « *tournade sèche* » des côtes occidentales de l'Afrique.

Aveuglés et le gosier desséché par ces tourbillons de poussière, nous nous arrêtons devant une fontaine située à l'entrée du village, et sans prendre le temps d'extraire nos gobelets des sacoches, nous recueillons dans nos casquettes de toile doublées en cuir une eau fraîche et limpide, que nous buvons à longs traits au moyen de ces vases improvisés.

L'heure avancée de la nuit nous empêche d'aller plus loin : Maglis semble entièrement désert et abandonné ; cependant, en arrivant sur la place du village, nous voyons de la lumière briller à la porte d'un café entr'ouvert, où nous apercevons une dizaine de soldats de la Légion bulgare, qui sont venus là en maraudant.

Ces volontaires nous indiquent la maison d'un notable de l'endroit qui est entourée d'une large cour, dont nous barricadons solidement la porte d'entrée et où s'établis-

sent les dix légionnaires bulgares et nos deux cosaques. Quant à mon compagnon et à moi, nous entrons dans la grande salle de la maison, où nous nous étendons sur des nattes, le sabre nu et le revolver tout armé placés à proximité de notre main, en un mot prêts à tout événement, afin d'être aussitôt sur pied.



Cosaque du Don capturant au lasso un major turc.

CHAPITRE III.

Gabrova.

Aspect désert de Kezanlyk. — Le major Papoff. — La garnison russe. — Alertes de nuit. — Incendie de Kalofer par les bachi-bouzouks. — Au village de Schipka. — Le lieutenant Souhomlinoff. — Belle conduite de la légion bulgare à Eski-Zara. — Les pertes du 3e bataillon. — Sauvetage du drapeau de Samara par le sergent Thimofeïeff. — Mort du lieutenant-colonel Kalitine et de six officiers. — Touchant épisode de la retraite. — La bague du mort. — Arrivée au mont Saint-Nicolas. — Le camp retranché de Schipka. — Les canons turcs. — Une croix commémorative. — Travaux sur la route. — Gabrova. — Les deux ponts de la Yantra. — Aspect de la ville. — Sa population. — Industries locales. — La division Mirsky. — Les « *aigles* » des Balkans. — Le régiment d'Orel à l'attaque du mont Berdek. — Une allocution du général Mirsky. — A la baïonnette. — Le commandant Galdine et le capitaine Andrianoff. — Belle conduite des officiers russes.

Gabrova, 3 août.

Ce matin, nous quittons Maglis, à quatre heures, et nos chevaux entièrement reposés nous conduisent, en un temps

de galop, jusqu'à Kezanlyk, où nous arrivons à six heures.

Cette petite localité si riante et si animée, lors du séjour du général Gourko, est aujourd'hui morne et silencieuse. Les rues sont désertes, les boutiques fermées. A peine, au bruit de notre marche, apercevons-nous quelques têtes de Bulgares, se hasardant avec timidité derrière un volet entre-bâillé. Beaucoup des habitants chrétiens se sont déjà enfuis au-delà des Balkans, à Gabrova et à Tirnova.

Sur la grande place, nous rencontrons enfin un campement de cavalerie russe et quelques patrouilles de Bulgares. Le major Papoff, gouverneur militaire de la ville, est resté à Kezanlyk, avec deux sotnias de cosaques et quelques centaines d'habitants chrétiens, armés au moyen des fusils Martini, enlevés à Schipka. Cet énergique officier a réuni les notables Turcs et leur a annoncé qu'eux et leurs coreligionnaires n'avaient rien à craindre, mais qu'à la moindre velléité de révolte de la part de ces derniers, le quartier musulman serait immédiatement livré aux flammes et sa population passée à la pointe de la baïonnette.

Déjà, depuis notre départ, les grand'gardes russes échangent, toutes les nuits, de nombreux coups de fusil avec des bandes de bachi-bouzouks, débouchant du côté de Kalofer. Ce village a été incendié, il y a trois jours, après avoir eu sa population bulgare massacrée.

Du reste, le major Papoff et ses deux sotnias n'occupent Kezanlyk que comme poste avancé, et ont reçu l'ordre, à la vue de toute force turque considérable, de se replier en toute hâte sur le défilé de Schipka.

A huit heures du matin, et après avoir souhaité bonne chance au brave major Papoff, nous partons pour le village de Schipka, où nous faisons halte vers dix heures.

Contre les premières maisons, j'ai le plaisir de serrer

la main à un de mes bons amis, M. Souhomlinoff, capitaine dans la légion bulgare, qui a eu le bonheur d'échapper sain et sauf à la terrible boucherie de Eski-Zara, du 31 juillet dernier.

Dans cet engagement, cette vaillante légion, entourée par les Turcs, a dû traverser la ville en flammes et se faire jour à la baïonnette à travers l'armée entière de Suleïman-Pacha.

Les Bulgares ont perdu ce jour-là plus de six cents hommes. Sur 496 soldats que comprenait le 3e bataillon, 207 seulement sont restés dans le rang, et sur 14 officiers, 5 seulement sont sortis de la lutte sains et saufs. C'est ce bataillon qui possédait l'étendard offert par la ville de Samara; trois officiers furent tués successivement en le portant. Alors, le brave lieutenant-colonel Kalitine le saisit pour entraîner ses hommes, mais lui-même tomba mort, la tête percée d'une balle ; un cinquième et un sixième porte-étendard furent encore atteints; enfin ce drapeau, tout lacéré par les balles turques, fut enlevé du champ de bataille par le sous-officier Thimofeïeff..

Un de ces officiers, me raconte le capitaine Souhomlinoff, était emporté à bras par ses soldats, les Turcs serraient de près; aussi se voyant mortellement atteint, il ordonna à ses hommes de le déposer dans un fourré et de continuer leur retraite.

Le lendemain, quelques soldats revinrent avec le capitaine Souhomlinoff, jusqu'à l'endroit où ils avaient caché leur officier, qu'ils trouvèrent mort et roulé dans son manteau; son cadavre, parfaitement intact, preuve évidente que les Turcs ne l'avaient pas découvert, fut rapporté à Kezanlyk où il fut inhumé dans le cimetière bulgare, et le capitaine me montra une petite bague en or ornée d'une

grosse turquoise gravée en caractères persans, qu'il avait ôtée du doigt de son malheureux ami pour la rapporter à la fiancée de celui-ci.

A midi, nous arrivons sur la hauteur du mont Saint-Nicolas. Depuis quelques jours les Russes ont travaillé avec une activité remarquable et, de tous côtés, de nombreux retranchements hérissés de canons sont sortis de terre comme par enchantement. Deux d'entre eux, qui dominent la vallée de Kezanlyk, sont armés de cinq pièces Krupp en acier enlevées aux Turcs le 19 juillet. Ces canons sont de toute beauté et portent, gravée sur leur brillante culasse en acier poli, l'inscription suivante : « Krupp. Essen. 1875. » L'armement de cette batterie est complété par trois petits canons de montagne également pris à l'ennemi. En arrière, sur les caissons turcs, flotte encore l'ancien étendard ottoman, en soie rouge, avec le croissant et l'étoile blancs.

Une brigade occupe ce vaste camp retranché, où on accumule sans cesse une énorme quantité de munitions et d'approvisionnements, qui permettraient au besoin de soutenir un long siège.

A l'endroit où j'ai vu, le 19 juillet dernier au soir, un amas de têtes coupées, livides et sanglantes, se dresse maintenant un léger tumulus que surmonte une modeste croix en bois ornée de couronnes de fleurs naturelles.

Du creux des ravins s'élève par moments une odeur infecte et au fond de l'un d'eux je parviens à découvrir au bout de mes jumelles un cadavre à moitié dévoré, revêtu des lambeaux de l'uniforme des nizams, et sur lequel s'acharne une bande de corbeaux.

De Saint-Nicolas à Gabrova la route est moins raide, mais encore plus cahotante et défoncée que celle de

Schipka à cette même hauteur. Aussi le chemin est-il couvert de travailleurs bulgares qui l'améliorent rapidement et, d'ici à une dizaine de jours au plus tard, en feront une chaussée qui permettra aux voitures d'atteindre facilement le sommet des Balkans. Vers cinq heures du soir, après avoir traversé une masse de campements de cavalerie, infanterie, ambulances, trains des équipages, etc., nous arrivons à Gabrova, but de notre première étape.

Cette petite ville d'une dizaine de mille âmes, resserrée dans une étroite vallée entre la montagne d'un côté, et la Yantra de l'autre, est des plus pittoresques avec ses rues étranglées et ses toitures élevées, recouvertes de larges dalles de pierre en guise d'ardoises. Deux ponts en dos d'âne sont jetés sur la rivière: l'un est de construction bulgare, l'autre porte sur une large dalle en marbre des versets du Coran, et le thourag d'Abdul-Medjid sous le règne duquel il a été construit en 1855.

La population de Gabrova est entièrement bulgare; avant l'occupation russe on ne comptait sur ses dix mille habitants que cinq ou six Turcs, fonctionnaires publics du gouvernement de Constantinople.

Le sol des montagnes environnantes étant des plus rocailleux et n'offrant aucune ressource pour l'agriculture, les habitants de Gabrova se sont rejetés sur l'industrie locale dont les principales branches sont la coutellerie, la fabrique des babouches jaunes à bouts pointus et de ces galons de laine noire dont sont soutachés les vêtements blancs des Bulgares.

En ce moment le général Mirsky avec une brigade de sa division s'est établi à Gabrova, surveillant la route de Selvi, qui est en ce moment occupé par trois mille Russes.

En ville je rencontre le lieutenant Eshertkoff, du régiment d'Orel, qui me raconte la part brillante que son régiment a prise à l'attaque des redoutes de Saint-Nicolas, et à la suite de laquelle la population de Gabrova a appelé les hommes de ce corps les « aigles des Balkans », dénomination non seulement très flatteuse, mais aussi très juste, car le nom du régiment Orel signifie aigle en langue russe.

Voici les quelques renseignements qu'il m'a donnés sur la prise de la hauteur boisée de Berdek, qui domine les redoutes de Saint-Nicolas à huit kilomètres de distance. Le 16 juillet dernier, au matin, la 1re et la 2e compagnies du bataillon de tirailleurs du régiment d'Orel, présentant un effectif total de trois cents hommes, reçurent l'ordre de marcher pour cette attaque :

« Il faut vaincre ou mourir, mes enfants ! » leur dit le général Mirski au moment du départ.

« Ainsi soit-il ! » répondirent les officiers, ainsi que leurs hommes, en faisant le signe de la croix, et ils partirent en avant.

De huit heures du matin jusqu'au lendemain matin trois heures et demie, ils marchèrent sans relâche par des chemins impossibles ; à ce moment ils étaient arrivés en rampant sans être aperçus jusqu'à deux cents mètres de distance d'un camp de quinze cents à deux mille Turcs, établis sur le sommet du mont Berdek, quand un des Bulgares qui servait de guide, pressa involontairement la gachette de son fusil. Le coup partit et sa détonation mit sur pied tout le campement, dont les soldats commencèrent aussitôt une fusillade enragée.

On était découvert ; pas une minute à perdre : les officiers se lèvent, et montrant de la pointe de leurs sabres le camp turc, se lancent en avant en criant : « Hourra !

A la baïonnette ! » Les hommes les suivent, et en un clin d'œil sont au milieu des nizams.

Le commandant Galdine et le capitaine d'état-major Andrianoff sautent les premiers dans les retranchements du Berdek. Pendant une demi-heure les fantassins d'Orel, sans tirer un seul coup de feu, se battent corps à corps, à la baïonnette et à coups de crosse, en faisant preuve d'un acharnement terrible, me dit le lieutenant Eshertkoff, qui dans cette affaire a tué deux Turcs à coups de revolver.

Les officiers, comme on le voit, combattirent en personne, quelques-uns à la baïonnette avec des armes prises aux morts, et presque tous tuèrent plusieurs musulmans.

Enfin, au soleil levant, les deux compagnies russes étaient maîtresses de la position, après y avoir perdu près de quarante hommes. Sur les pentes étaient étendus les cadavres de deux cents nizams, tous tués à la baïonnette, comme par autant de coups de poignard.



Cosaques du Don enlevant sur leurs chevaux les cadavres des soldats russes pour les soustraire aux mutilations des Turcs.

CHAPITRE IV

Poradine.

Dissolution du corps du général Gourko. — A Tirnova. — Panique des habitants. — Un reporter israélite. — Départ du quartier général. — Massacres de Lovtcha. — Les émigrants bulgares. — Halte à Ebeli et à Bulgareni. — Etablissement du télégraphe militaire. — Avant-postes russes. — Une désagréable rencontre. — Des yeux de lynx. — Camp des régiments de Rylsk et de Koursk à Poradine. — Le fanion du prince Tchakovskoï. — Une habitation bulgare. — La brigade Tchakovskoï à la bataille du 30 juillet. — Massacre des blessés russes. — L'argent des morts. — Pertes des Russes. — Types de soldats russes. — Au camp des cosaques du Caucase. — Les fourrageurs. — Engagement de tirailleurs. — Des poulets qui tettent encore. — Des coqs sans asile. — A Karagatch-Bulgarski. — Une batteuse à blé primitive. — Passage du Danube par les Roumains. — Un officier roumain.

Tirnova, 4 août.

Hier, en arrivant à Gabrova, j'appris que notre corps d'avant-garde venait d'être dissous. L'infanterie a servi à

renforcer les garnisons des défilés de Schipka et de Haïn-Kïeu ; la cavalerie, inutile dans le pays des montagnes où elle a dû se retirer, a reçu l'ordre de rejoindre les divers corps d'où elle a été distraite ; le général Gourko est parti pour la Roumanie, au-devant de la 2e division de cavalerie de la garde qui arrive et dont il doit reprendre le commandement ; quant à ses officiers d'ordonnance, les uns sont rentrés dans leurs régiments respectifs, quelques autres à l'état major du grand-duc Nicolas dont ils ont été détachés.

Après de pareilles nouvelles, je comprends que ma place n'est plus dans les Balkans, où pour le moment ne se passeront que des événements secondaires et qu'il me faut aller au plus vite à Plevna, où est le véritable nœud de cette première partie de la campagne.

Aussi ce matin, après avoir obtenu l'autorisation du colonel Krasnoff du 26e cosaques, qui vient d'arriver à Gabrova, je repars aussitôt pour Tirnova, où j'arrive à la nuit tombante.

En atteignant les premières maisons, je rencontre une brigade de la 14e division, passant à gué la Yantra et qui se porte en toute hâte sur Selvi. Presque aussitôt, j'apprends qu'un combat acharné a eu lieu en avant de Plevna le 30 juillet, que les Russes ont été encore repoussés avec des pertes considérables et que le grand-duc Nicolas s'est rendu avec le premier échelon du quartier général, à Biela, pour conférer avec l'Empereur ; de là il se rendra devant Plevna prendre le commandement et la direction des attaques contre cette ville.

Après le départ du grand-duc de Tirnova, une véritable panique s'est emparée des habitants. Aucune proclamation n'a été publiée. L'effroi est d'autant plus grand

que les autorités civiles et militaires n'ont rien dit de la situation. Tout le monde croit que les Turcs sont déjà devant la ville et que l'état-major est près d'y être cerné. Un fait pourrait pourtant tranquilliser la population, c'est qu'un corps de troupe assez nombreux est resté ici; mais les habitants aveuglés par la peur ne voient rien, n'entendent rien. Tirnova et ses environs comptent bien quelques milliers de citoyens capables de se défendre, mais aucun d'eux n'y songe.

Je dois citer à cette occasion la brillante conduite d'un jeune reporter israélite, M. Lichtental, correspondant de *la Presse de Vienne*, lequel, avec le courage inhérent à sa race, s'est enfui à pied sur la route de Tirnova; il est vrai qu'une fois arrivé à Vienne, le courage lui est revenu pour insulter, dans sa feuille teutonne, M. Debains, notre sympathique consul de France à Bukarest.

En entrant à Tirnova, je vois partir le deuxième échelon du quartier général. — Les cosaques du convoi, les cosaques rouges de la garde, les équipages, les chariots de fourrage et les bagages remplissent les rues étroites. Les habitants sortent de leurs maisons pour s'assurer de ce qui se passe. Comprenant la gravité de la situation, ils se tordent les mains; l'anxiété se peint sur leurs visages.

D'innombrables voitures défilent; pas un mot n'est prononcé; chacun ne s'occupe que de soi; les officiers chevauchent en silence.

Après avoir occupé Plevna, Osman-Pacha a fait également occuper Lovtcha où se trouvait un faible détachement russe qui, à l'approche de l'ennemi, s'est replié sur Selvi.

Un officier blessé quelques jours auparavant, et qu'on avait transporté dans une maison de Lovtcha, a pu s'échap-

per en se traînant à travers les bois, et a raconté l'horrible massacre qui signala l'entrée des Turcs : maisons incendiées, habitants égorgés, les bachi-bouzouks se lançant au galop de tous côtés, criant comme des fous et déchargeant leurs pistolets en l'air.

Dans la soirée, arrivent plusieurs convois des malheureux habitants bulgares de cette ville. Le sort de Magdebourg pendant la guerre de Trente ans ne peut pas avoir été plus horrible que celui qu'a souffert Lovtcha, et les hordes les plus sanguinaires de lansquenets, de reîtres et de pandours ne peuvent pas avoir massacré, pillé et brûlé avec une rage plus farouche que ne l'ont fait ici les tcherkesses et les bachi-bouzouks.

Rien de plus lamentable que ces convois de fuyards qui, abandonnant leurs maisons, ont attelé à la hâte quelques bœufs ou buffles et suivent tant bien que mal, à distance, les bataillons en retraite.

Sous les tentes de toile recouvrant les chariots, les femmes sont accroupies au milieu de leurs enfants et des paquets de hardes. Sur le timon, le chef de la famille au teint bronzé et hâlé par les rayons du soleil, jette un regard soucieux sur ces champs fertiles que les armées lui disputent.

Ebeli, 5 août.

Ce matin je prends l'ancienne route que nous avions suivie avec le quartier général en venant de Sistova et je passe successivement par Samovoda, Ivanovtza et vais coucher à Ebeli, dans une ferme bulgare, dont les braves propriétaires m'offrent une hospitalité tout à fait écossaise.

Bulgareni, 6 août.

De Ebeli je repars pour Plevna en passant par Aktchaïr et le village de Ontcha-Mahala, où je m'arrête pour déjeuner. Là, j'apprends que le grand-duc Nicolas a passé ici, il y a à peine une demi-heure, se dirigeant vers Plevna.

Un peu avant d'arriver à Bulgareni, je rencontre son Altesse Impériale qui revient avec sa suite établir son quartier général à Chaouch-Mahala (Fusil du Chaouch).

Poradine, 7 août.

Ce matin, je quitte Bulgareni à cinq heures, afin d'aller visiter nos positions de gauche, qui sont situées à deux heures de marche en avant. Il a plu abondamment toute la nuit, et l'eau a complètement abattu cette poussière épaisse et suffocante qui nous accablait depuis plusieurs semaines.

Si diligent que j'aie été à me mettre en route, j'ai déjà été devancé, et tout le long de la grande chaussée de Plevna, j'aperçois de nombreux détachements du télégraphe militaire, occupés à placer le fil télégraphique qui se déroule d'une petite charrette à bras poussée par deux hommes. Les piquets volants qui supportent ce fil, sont entassés dans de grands chariots attelés de cinq chevaux de front.

Après deux heures de marche, j'aperçois à ma droite et dans une petite vallée les toits de chaume du village de Karagatch-Bulgarski, où le général Krudner, commandant le 9e corps, a établi son quartier général. Grâce à l'obligeance d'un officier d'état-major qui lève en ce moment le plan des courbes du terrain, je prends à gauche un chemin à peine tracé par les voitures et qui passe au travers de champs de maïs et de blés dans la direction de Poradine.

Bientôt j'arrive à la ligne des avant-postes, dont les sentinelles sont les unes établies dans de petits trous creusés derrière les buissons, les autres couchées à plat ventre sur le sommet d'anciens *tumuli* ayant la forme de gigantesques taupinières et qu'on rencontre à chaque pas dans cette partie de la Bulgarie.

Un officier m'apprend que six verstes de distance me séparent encore du village de Poradine, mais que je dois marcher avec la plus grande circonspection, les bachi-bouzouks fourmillant dans ces parages et massacrant sans pitié les traînards et les hommes isolés.

Hier encore, ils ont surpris un malheureux Bulgare, qui revenait de Poradine, auquel ils ont coupé la main droite après lui avoir volé sa charrette et ses bœufs. N'ayant avec moi que mon cosaque d'ordonnance, le fidèle Samokine, je continue néanmoins ma route, mais au pas et ayant soin de regarder de tous côtés dans les champs de maïs qui bordent le chemin.

En arrivant sur un petit plateau couvert de chênes nains, je distingue, à un demi-kilomètre en avant, une vingtaine de cavaliers se tenant immobiles. Je les regarde avec mes jumelles et reconnais qu'ils portent le costume circassien. Comme la brigade de cosaques du Caucase du général Skobéleff est campée dans les environs, je conclus que ces cavaliers appartiennent à ces troupes, et je continue ma marche avec la plus parfaite tranquillité.

Juste à ce moment et par un hasard providentiel, j'entends derrière moi le roulement rapide d'une troupe de cavaliers au galop, et presque aussitôt une dizaine de cosaques du Caucase et de dragons passent ventre à terre, en criant : « Hourra ! » et se jettent sur cette troupe de cavaliers, qui ne sont autres que des tcherkesses turcs. Ceux-ci leur en-

voient une volée de coups de carabine et se sauvent à bride abattue.

Je l'ai échappé belle, car, quelques pas de plus, et je tombais dans un véritable traquenard. Les cosaques, qui ont arrêté leur poursuite, reviennent vers moi et je leur demande comment ils ont pu deviner des ennemis dans ces cavaliers.

La seule différence qui existe entre les tcherkesses et les cosaques de la ligne du Caucase, qui portent un costume absolument identique, consiste dans les pattes de couleurs différentes (rouge pour le régiment du Kouban, bleu pour le régiment de Vladikavkas), que les Russes portent sur les épaules, tandis que les premiers ne portent aucun signe distinctif. C'est égal, il faut avoir de véritables yeux de lynx, comme nos cosaques, pour distinguer, à cinq cents mètres de distance, sans le secours de jumelles, ce signe imperceptible.

Escorté par mes sauveurs, je dépasse bientôt une longue chaîne de sentinelles avancées et j'arrive au camp du prince Tchakovskoï, commandant le XIe corps, qui campe sur un plateau dominant le village de Poradine avec la 1re brigade de la 32e division d'infanterie (régiments de Koursk et de Rylsk). Contre la tente du général en chef, un cosaque monte la garde auprès du fanion de commandement, enfoncé en terre. La soie de cet étendard est rouge et porte peintes les armes du prince Tchakovskoï, qui consistent en un ours de sable (noir) sur une large bande jaune.

Je descends au village afin de trouver une maison bulgare pour y passer la nuit; quand je dis une maison, je devrais plutôt employer le mot souterrain, car toutes les demeures des villages bulgares de cette contrée sont de véritables terriers creusés sur les pentes des collines. A

l'entrée se trouve toujours un large hangar dont les parois sont blanchies à la chaux, et muni d'une estrade en terre sur laquelle on dort pendant l'été. En arrière, on trouve une petite pièce servant de cuisine et par où on entre dans une succession de véritables caves, où les Bulgares cachent leur récolte, leurs objets les plus précieux et souvent leurs bestiaux, quand les Turcs viennent pour les réquisitionner.

Au moment où mon cosaque dressait ma tente, je suis abordé par un jeune sous-officier du régiment de Rylsk qui m'adresse la parole en excellent français et me traite de compatriote. Ce jeune homme, né en Alsace, a quitté son pays lors de son annexion à l'Allemagne et s'est retiré auprès d'un de ses parents habitant la Russie. Ayant appris la langue de ce pays avec la plus grande facilité, il a passé ses examens au Gymnase et à l'École polytechnique, puis, s'étant fait naturaliser Russe, il est entré, il y a seulement quatre mois, au régiment de Rylsk avec le grade de sous-officier volontaire.

Je suis tout heureux d'ajouter que, grâce à sa brillante conduite à la bataille du 30 juillet, notre brave compatriote a été nommé sous-lieutenant. Son régiment a été le plus éprouvé de tous les corps qui ont pris part à cette sanglante affaire et a perdu quinze cents hommes, dont vingt et un officiers; l'autre régiment de cette brigade a perdu presque autant de monde.

Ces deux régiments, qui avaient pour mission, ce jour-là, d'enlever les retranchements turcs s'étendant a gauche de la route de Plevna, entrèrent en ligne à onze heures du matin. Toutefois l'attaque ne s'engagea à fond que vers les deux heures de l'après-midi, pour durer sans relâche jusqu'à neuf heures du soir.

Les positions ennemies étaient des plus formidables et

consistaient en trois lignes de redoutes. Pour y arriver, il fallait franchir de hautes collines garnies de trois lignes de tranchées, dont le parapet s'élevait à peine à fleur de terre, et dissimulées par les vignes qui couvrent ces hauteurs. A peine les Russes apercevaient-ils par-ci par-là, à travers les sarments, la pointe de quelques baïonnettes.

Les braves soldats de Rylsk et de Koursk se lancèrent à l'assaut, baïonnette en avant; dès les premiers pas, ils furent accueillis par un feu rasant, ce qui explique la grande quantité d'hommes blessés aux jambes que j'ai vus dans les ambulances russes après la bataille. Les Turcs qui défendaient ces tranchées étaient armés de carabines Vinchester à répétition, avec lesquelles ils firent pleuvoir une véritable grêle de balles sur les assaillants. « Jamais, m'ont dit de vieux officiers russes, même en Crimée, nous ne nous étions trouvés dans un pareil enfer de feu *(sic)*! »

Malgré cette mousqueterie épouvantable, les soldats russes débusquèrent les Turcs, à la baïonnette, de ces trois lignes de tranchées et s'emparèrent de la première redoute qui était armée de trois pièces de 7. Si le prince Tchakovskoï avait eu à sa disposition son corps d'armée en entier, à la place d'une simple brigade, il aurait certainement enlevé toutes les redoutes turques qui lui étaient opposées et serait entré dans Plevna.

Malheureusement aucun renfort ne put lui être envoyé. Après s'être épuisés en efforts inouïs pour enlever les positions ennemies, les soldats de Rylsk et de Koursk battirent lentement en retraite, comme à la parade, laissant les fossés des redoutes littéralement comblés par les cadavres de leurs camarades. La plus grande partie des blessés put être enlevée à bras. Malheureusement beaucoup de soldats atteints durent être abandonnés, faute de

moyens de transport, et presque aussitôt après le départ des Russes, les bachi-bouzoucks les décapitèrent et les mutilèrent de la façon la plus horrible.

De nombreux cadavres de nizams jonchaient le fond des tranchées, tous porteurs de fortes sommes d'argent, auxquelles les soldats russes ne touchèrent pas, car, me dit l'un d'entre eux, cela porte malheur de prendre l'argent d'un mort, et il me cita comme preuve à l'appui deux de ses camarades qui, ayant pris l'argent des tués ennemis, furent frappés à leur tour.

Dans ce combat du 30 août, les pertes des Russes s'élevèrent à près de sept mille hommes tués ou blessés, dont cent soixante-dix officiers (trente-six tués et cent trente-quatre blessés), ce qui prouve la large part qu'ils ont prise à l'action. Bien entendu, les Turcs ont exagéré ce chiffre de victimes déjà bien respectable; il y aurait, selon eux, huit mille Russes tués et seize mille blessés, ce qui donne un nombre supérieur à celui des troupes qui ont attaqué; quant à eux, d'après leurs rapports, leurs pertes n'atteindraient pas quatre cents hommes; cette fois, le petit doigt de M. de Soubise est même dépassé comme exagération.

Les troupes russes du prince Tchakoskoï passèrent la nuit qui suivit la bataille sur la première ligne de retranchements enlevée à l'ennemi, et ne la quittèrent que le lendemain, en voyant que les troupes de Krudner s'étaient également repliées. Avant de battre en retraite, les soldats de Rylsk, ne pouvant emmener les trois pièces enlevées à l'ennemi, eurent soin de les mettre hors de service et d'en emporter les culasses.

J'ai vu à Poradine le brave régiment de Rylsk qui, comme je l'ai déjà dit, a perdu quinze cents hommes à cette

dernière affaire; j'ai parlé avec les officiers et soldats, qui n'ont demandé qu'une seule faveur quand le grand-duc les a félicités de leur belle conduite. Cette faveur, c'est de former la tête des colonnes d'attaque à la prochaine bataille.

« Comme c'est nous qui avons le plus souffert, disent-ils, c'est à nous qu'il appartient d'entrer les premiers dans Plevna. »

Si cette preuve ne suffit pas, en voici une seconde de leur courage : « le colonel Gaillard, notre attaché militaire de l'armée russe, et dont l'autorité en pareille matière ne tarit pas d'éloges sur la conduite des soldats russes, » et ce qui prouve qu'ils n'ont pas fui, c'est que notre brave compagnon a passé la nuit avec les régiments de Rylsk et de Koursk sur les positions enlevées aux Turcs et évacuées seulement le lendemain matin.

Ces deux régiments ont établi leur campement, bien diminués, hélas ! par les balles turques, sur les bords du petit ruisseau qui traverse Poradine. Les bataillons sont réduits à l'effectif d'une compagnie; les compagnies à celui d'un peloton.

La vue de ces vaillants soldats de Rylsk et de Koursk réjouit le cœur et l'enorgueillit. Tous cuivrés par le soleil, fiers, hâlés, ils attendent avec impatience l'heure de nouveaux combats. Leurs visages qu'on dirait taillés dans du bronze florentin, ont cette ardeur mâle et cette confiance que donne l'habitude de longs dangers.

A moins de les avoir vus en campagne, on ne connaît pas les soldats. Qu'ils ne ressemblent plus à ces bataillons arrangés pour les parades de la place du Palais d'Hiver! Quel aspect et quelle attitude! Les capotes sont usées par les manches, les pantalons éraillés et flétris; mais quelle

élasticité dans le pas des hommes! quelle souplesse dans leurs mouvements!

La brigade de cosaques du général Skobéleff occupe les villages de Pelichat et de Sgalevitza, situés à quatre kilomètres en avant de Poradine.

Quand j'arrive, vers midi, à leur campement, les cosaques se sont portés en avant, afin de récolter du maïs et de la paille dont le manque ici se fait vivement sentir, et occupent les crêtes des collines nous faisant face. Je les vois, pareils à de petits points noirs, se détacher sur le fond bleu du ciel et échanger de temps à autre quelques coups de feu avec les tcherkesses, qui se sont repliés dans les bas fonds voisins. Une trentaine de bœufs et de vaches, et autant de porcs, que les soldats ont trouvés dans les *Tchiflicks* (fermes turques) environnants, sont ramenés par quelques cosaques, dont l'un d'eux tire des sons aigus et discordants d'une petite flûte en roseau.

Vers six heures du soir les trompettes sonnent la retraite; bientôt je vois les cosaques descendre les pentes des collines; les tirailleurs, qui ont mis pied à terre pour soutenir l'arrière-garde, se replient au pas gymnastique par échelons et tiennent en respect les tcherkesses, qui ont pris l'offensive et réoccupent leurs anciennes positions, à mesure que les cosaques les abandonnent.

Bientôt les cosaques rentrent dans leurs cantonnements. La moitié d'entre eux sont descendus de cheval et, crottés de la tête aux pieds, conduisent par la bride leurs montures chargées de véritables montagnes de paille. Après eux viennent les cavaliers, presque tous portant accrochés à la selle des quartiers d'agneau, d'énormes morceaux de viande ficelée, des salades, des choux et des légumes de toute espèce. Sur l'arçon de l'un deux se tient perché un

vieux coq attaché à la selle pour plus de précaution.

Si la Bulgarie manque de bœufs en ce moment, grâce aux tcherkesses et aux Turcs, cette province va également manquer de poulets, grâce aux cosaques. On n'en voit plus qu'à la broche. C'est le massacre des innocents; on ne respecte ni l'âge ni le sexe.

— Des poulets qui tettent encore, — me disait un trompette de Vladikakas en regardant les pauvres petits volatiles qu'il avait pris dans une ferme des environs de Pélichat. Et comme ces malheureuses bêtes ont conscience du danger qui les menace! Celles qu'on rencontre par hasard dans la campagne, se sauvent dès qu'elles aperçoivent la moindre casquette en toile blanche.

Et à propos de poulet, ce soir, en passant le long d'un vieux mur où des cosaques du Kouban ont établi leur cuisine provisoire faite de quatre briques, le chef de l'établissement me fait admirer son *borch* (pot-au-feu russe), dont les parfums caressent l'odorat. Mais voilà qu'au milieu des pommes de terre et des choux, qui dansent dans la marmite en ébullition, j'avise la tête et les pattes d'une paire de coqs qui faisaient la cabriole. J'interroge du regard et du doigt le cordon bleu en caftan rouge.

— Ils s'étaient perdus, me dit-il,... des coqs sans asile. J'ai certainement une grande foi dans l'orthodoxie de MM. les cosaques du Kouban, mais j'ai grand'peur que ces poulets qu'on fait cuire en pays chrétien ne soient pas très chrétiens.

Karagatch-Bulgarski, 8 août.

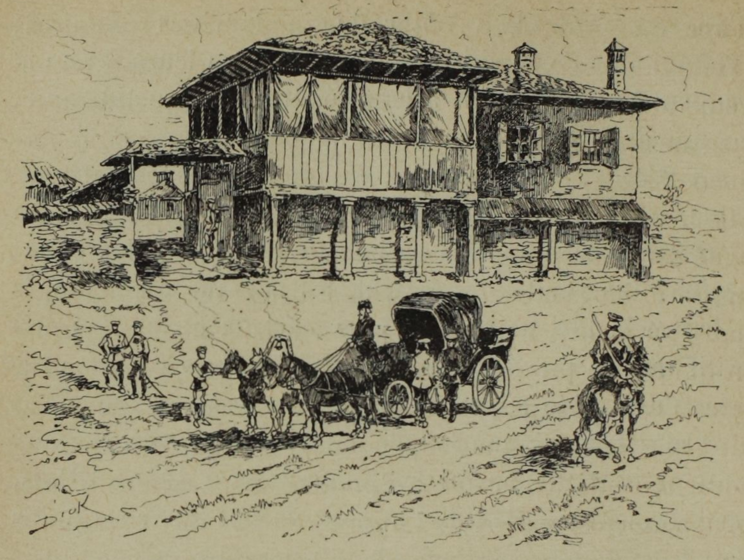
Après un séjour de vingt-quatre heures à Poradine, je reviens à Karagatch-Bulgarski, petit village perdu dans un massif de verdure. J'établis mon campement dans la cour

d'une ferme bulgare, à l'ombre de grands arbres séculaires ; les habitants de ce village sont restés dans leurs foyers et vaquent tranquillement à leurs occupations quotidiennes, au milieu de tous ces mouvements de troupes.

La récolte, cette année, a été non seulement magnifique, mais surtout abondante, car les Turcs ont fui en abandonnant leurs moissons intactes dont les Bulgares ont profité. Dans toutes les fermes, les paysans sont occupés à battre le blé, et rien de plus curieux et de plus primitif que le procédé qu'ils emploient dans ce but. Autour d'un solide piquet enfoncé en terre, et auquel ils sont attachés par une longue corde, deux petits chevaux trottent continuellement sur une épaisse litière d'épis, qu'ils broient sous le sabot et dont ils font sortir les grains de blé.

Cet après-midi, j'apprends que deux divisions de l'armée roumaine ont passé le Danube et qu'une brigade de leur cavalerie s'est avancée par Trestnik dans la direction de Karagatch-Bulgarski. Accompagné de deux kalaraches au dolman bleu galonné de rouge, un jeune officier valaque, tout pimpant, tout pommadé et frisé, arrive au quartier général. Sa tunique-blouse en toile d'une blancheur éclatante coquettement empesée et ornée de jolis galons bleus de ciel, fait rire aux éclats nos cosaques et donne à son propriétaire un cachet funambulesque, qui jure étrangement avec les uniformes sobres et sévères de l'armée russe.

La plus vive irritation règne ici contre le général roumain Mano, qui, en n'occupant pas Nikopoli quand l'état-major russe le lui demandait, a empêché le général Krudner de se porter le 20 juillet avec toutes ses forces sur Plevna, et est la cause indirecte de ces deux insuccès du 20 et du 30 du même mois.



Quartier général de l'Empereur Alexandre à Gorny-Studen.

CHAPITRE V

Gorny-Studen.

A Gorny-Studen. — Parcs d'artillerie. — Départ du grand-duc Nicolas pour Biéla. — La panique du 31 juillet à Sistova. — « Les Turcs arrivent ! » — Fuite des habitants. — Passage d'un convoi sur les ponts de bateaux. — A Simnitza. — La cité juive. — L'hôpital militaire. — Attentat commis contre M. Pognon de l'*Agence Havas.* — Sauvetage par les marins du *Sébastopol.* — Arrestation de l'assassin. — La pluie. — Gorny-Studen. — Le quartier général du grand-duc Nicolas. — Campement des cosaques rouges de la garde. — La maison du Tsar. — Existence de l'Empereur. — Le déjeuner. — Le dessert. — Etat sanitaire des troupes. — La chasse aux maraudeurs. Rapacité des Bulgares. — Retour de la chaleur. — Construction de travaux défensifs.

Simnitza, 10 août.

De Karagatch-Bulgarski, je me suis rendu à Gorny-Studen, où le grand-duc Nicolas vient d'établir son quartier général et autour duquel se concentrent de nombreuses

troupes de renfort. Parmi les batteries d'artillerie parquées à l'entrée de ce village, je remarque au milieu des nombreux canons en bronze de l'armée russe, six pièces en acier au reflet sombre et glacial, provenant de la prise de Nikopoli.

Ce matin, à sept heures, le grand-duc Nicolas, accompagné seulement par quelques officiers, se rend à Biela auprès de l'Empereur, avec lequel il doit revenir ici dans quatre ou cinq jours. On prépare en ce moment la maison qui doit recevoir le Tsar. Aussi, profitant de ce temps d'arrêt, comprenant bien qu'une action décisive ne pouvait avoir lieu avant au moins une semaine, je monte à cheval afin d'aller visiter à Simnitza mon excellent ami Pognon, correspondant de *l'Agence Havas*, qui a été transporté à l'ambulance militaire de cette localité après le lâche attentat dont il a été victime avant-hier.

En quittant le village, je prends un chemin de traverse à travers les collines, qui me fait éviter la grande route tout encombrée en ce moment par de nombreux convois et les nouvelles troupes arrivant journellement, et en quatre heures de marche nous sommes à Sistova.

La ville est à peine remise de l'inexplicable panique qui eut lieu le 31 juillet, le lendemain de la bataille de Plevna. Ce jour-là, une vieille femme entra en ville, criant comme une folle :

« Les Turcs arrivent ! »

A ces mots, une panique épouvantable s'empara des habitants, qui s'enfuirent au plus vite vers les ponts de bateaux. Un grand nombre se précipitèrent vers les barques pour franchir le Danube ; mais celles-ci, trop chargées, coulèrent bas, et une quinzaine de ces malheureux furent noyés.

La panique s'étendit jusqu'à Bucharest, où l'on prétendait même que les Turcs étaient déjà arrivés à Alexandria. Heureusement les quelques officiers russes qui se trouvaient à Sistova, purent rétablir un peu d'ordre dans cette panique; ne voyant pas arriver les Turcs, les habitants revinrent peu à peu, et aujourd'hui la population tout entière est rentrée dans la ville.

En arrivant à la tête des ponts, nous voyons flotter des drapeaux verts, ce qui indique que le passage est interdit pour les personnes venant de notre côté. Nous devons attendre pendant de longues heures qu'un régiment d'infanterie et un interminable convoi conduit par des paysans de la Bessarabie, aient défilé venant de la Bessarabie.

Enfin, nous voyons flotter les drapeaux blancs, annonçant que le passage est libre pour nous. Le Danube a considérablement baissé depuis le mois de juillet. Aussi aujourd'hui n'y a-t-il plus que deux grands ponts de bateaux, et un petit pont sur chevalets, près de Simnitza.

En y arrivant je ne reconnais plus cette petite localité, dont les rues sont encombrées de boutiques en planches où l'on vend tous les objets possibles et utiles pour une armée en campagne. Simnitza s'est transformée en une véritable cité juive. On ne voit plus partout que nez crochus, barbes de boucs, longues lévites : toutes les castes de cette race y sont représentées, depuis le fournisseur en chef, en casquette blanche et bottes vernies, jusqu'au petit changeur ou marchand de cirages, à la longue houppelande crasseuse.

Dès mon arrivée je me rends à l'hôpital militaire, situé à trois kilomètres de distance, sur la route de Giurgewo, établissement composé de grandes tentes à triples enve-

loppes de toiles et de petites tentes kirghizes *(kibitkas)* de forme ronde et à la carcasse d'osier.

Je trouve mon ami Pognon dans le meilleur état de santé possible. Le crâne n'a pas été sérieusement atteint; quant à la fracture de la clavicule de l'épaule droite, elle a été remise en place avec la plus grande habileté. Mon ami n'a pas encore eu de fièvre ; il est seulement un peu surexcité. Sa blessure à l'épaule le fait à peine souffrir : six semaines de repos, il sera complètement rétabli.

Voici comment M. Pognon m'a raconté l'agression dont il a été victime. Le 8 août dernier il s'était rendu à cheval de Sistova à Simnitza pour remettre au télégraphe roumain les dépêches destinées à son Agence. Les nombreuses formalités exigées pour l'envoi des télégrammes privés le retinrent plus tard qu'il ne pensait, et, vers neuf heures et demie du soir, il put seulement se mettre en marche pour regagner Sistova.

La nuit était des plus noires ce soir-là ; la lumière électrique qui éclaire ordinairement les ponts n'était pas mise en jeu. Aussi mon collègue s'égara dans l'obscurité et mit pied à terre afin de chercher sûrement sa route. A ce moment un de ces bandits que l'on rencontre toujours à la suite des armées, et qui suivait, paraît-il, mon collègue depuis Simnitza, s'approcha de lui.

Pognon lui demanda son chemin, et l'individu voulut l'entraîner dans un marais profond qui s'étendait sur leur droite, tandis que la véritable route pour aller au pont se trouvait à gauche. Heureusement mon ami aperçut l'eau qui brillait par places devant lui et, quittant son compagnon, se dirigea vers la gauche. Celui-ci courant à pas de loup derrière lui le frappa violemment sur la

tête avec un instrument contondant qu'on n'a pu retrouver, mais qui doit être une hachette.

Dans le premier moment, M. Pognon ne pouvant comprendre une si inqualifiable agression, se retourna croyant que son cheval avait buté et s'était abattu sur lui. Presque aussitôt il reçut un second coup qui lui cassa la clavicule droite. Bien qu'aveuglé par le sang qui coulait en abondance de sa blessure à la tête et privé de l'usage d'un de ses bras, il maintint son agresseur pendant cinq minutes, appelant au secours avec une énergie désespérée, et recevant quelques contusions heureusement sans gravité. Cependant, ses forces s'épuisant, il fut renversé à terre et le bandit se mit en devoir de lui emplir la bouche de sable afin de l'étouffer complètement. Heureusement pour mon collègue, un campement de marins russes, appartenant à l'équipage du *Sébastopol*, se trouvait à cinq cents mètres de distance.

Au premier abord, les soldats crurent à une attaque des Turcs et sautèrent sur leurs fusils. Mais un jeune lieutenant, M. de Martinoff, comprit le véritable motif de ces cris désespérés et partit en avant avec une dizaine de matelots qu'il disposa en tirailleurs. A leur approche, l'assassin prit la fuite laissant M. Pognon à moitié étouffé, et emporta la sacoche qu'il portait en bandouillère, mais dans laquelle se trouvait seulement quelques papiers insignifiants. Une partie des marins se lancèrent à sa poursuite et le rattrapèrent bientôt. « Laissez-moi m'échapper, leur dit-il, j'ai une sacoche pleine d'or, je vous en donnerai la moitié. » Bien entendu, les marins ne le relâchèrent nullement et le conduisirent à la prison militaire où il sera jugé et sans doute fusillé. Quant à M. Pognon, qui était sans connaissance, on le transporta au poste de la marine où il reçut les premiers soins, et de là à la grande ambulance.

Depuis mon arrivée à Simnitza, il pleut à verse dans la vallée du Danube, et le temps me paraît pris pour plusieurs jours, ce qui va retarder d'autant plus la reprise des opérations contre Plevna.

Quelle agréable situation est la mienne en ce moment avec la riante perspective de faire soixante kilomètres à cheval sous ce déluge continu et par des chemins défoncés pour regagner Gorny-Studen !

Gorny-Studen, 15 aout.

Gorny-Studen, où le Tsar et le granc-duc Nicolas, ont pour le moment établi leur quartier général, est un petit village situé non loin d'Aktchaïr sur la grande route qui va de Plevna à Biela. Comme presque tous les villages bulgares, il est séparé par un petit ruisseau qui coule entre ces deux quartiers si différents de construction et d'aspect.

Dans le premier, le grand-duc Nicolas a établi sa tente dans un enclos ombragé de grands arbres; contre la palissade qui en défend l'entrée, est planté un long mât auquel flotte, pendant le jour, le pavillon du commandant en chef, et où, pendant la nuit, on hisse une énorme lanterne de forme cylindrique, dont la clarté, qui s'aperçoit au loin, sert à indiquer aux officiers d'ordonnance ainsi qu'aux estafettes l'emplacement précis du quartier général.

Partout, les officiers du grand état-major ont établi leur gîte, les uns sous des tentes en toile de toutes formes et de toutes dimensions, les autres sous des tentes kirghises de forme ronde dont la carcasse en bois, ressemblant exactement à nos tonnelles, est recouverte par d'épais tapis de feutre; quelques-uns même sous des huttes en feuillage construites par les cosaques, où sous la véranda qui s'élève en avant de la porte de chaque maisonnette bulgare.

Tout autour du quartier général sont campés les cosaques de la garde, à la casquette écarlate et à la courte tunique bleue dont le col et les poignets sont ornés de galons en laine jaune; contre leurs chevaux attachés au piquet, les longues lances au bois peint en rouge sont piquées en terre et ressemblent aux perches d'une houblonnière alsacienne.

Dans la partie qui fut le village turc, et où on ne voit plus que les pans noircis et à moitié écroulés des maisons incendiées par les Bulgares, on a installé le Tsar dans l'unique maison de tout Gorny-Studen qui possédât un premier étage entouré d'un large balcon.

Cette maison n'a aucun ornement ni à l'extérieur ni à l'intérieur. C'est une simple habitation (du reste la meilleure du village), appartenant à une famille turque médiocrement aisée, qui évidemment ne faisait pas grand cas du confort.

Sa Majesté occupe dans cette maison une seule petite chambre; les autres pièces sont occupées par les membres de la famille impériale qui se trouvent au quartier général et quelques personnes de sa suite, dont la majeure partie est logée dans des tentes disposées à proximité de l'habitation impériale.

L'Empereur se lève tous les jours à sept heures, et se rend vers neuf heures dans une tente dressée dans la cour et qui sert de salle à manger. On y sert le matin le thé et le café, avec crème, pain et biscuits.

A midi, toute la suite, soit près de cinquante personnes, se réunit dans la salle à manger, où vient encore l'Empereur, qui salue gracieusement tout le monde et se met à table. En fait de hors-d'œuvre, on sert avec l'eau-de-vie, du caviar, du fromage de gruyère, des sardines, des ha-

rengs, puis on apporte du bouillon et un rôti; le déjeuner se termine par une tasse de café noir ou de thé; en fait de vins, du madère et du bordeaux. Le déjeuner dure environ une heure.

A six heures du soir, dîner. Sa Majesté dîne aussi avec sa suite, et le dîner se compose de quatre plats : soupe, mouton, veau ou bœuf; comme rôti, des poulets avec de la salade et des concombres, et un dessert qui est généralement une compote de fruits, ananas, melons, abricots, prunes, etc... Outre le vin rouge et le madère, on sert à dîner un verre de champagne. Le dîner dure près d'une heure.

A neuf heures du soir, on sert le thé, et l'Empereur reste dans la salle à manger jusqu'à dix heures, dix heures et demie ou onze heures.

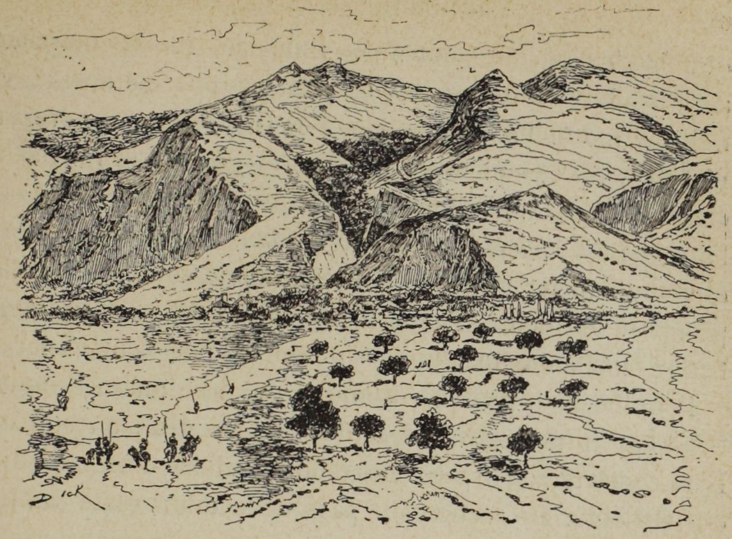
La santé des troupes est bonne et le fourrage est abondant. Le colonel de chaque régiment achète le bétail pour ses soldats et le fourrage pour ses chevaux.

Il n'y a pas de police régulière du camp, ni même de sentinelles dans les villages entourés par les camps, et pourtant, maintenant, les poules et autres volailles picorent dans les champs sans être touchées, au grand désespoir de MM. les cosaques.

Le grand-duc Nicolas a publié un ordre général interdisant toute maraude et prescrivant que tout violateur de cet ordre soit traduit devant un conseil de guerre et fusillé, et cet ordre est si strictement obéi que le général Zotoff lui-même, commandant le 4ᵉ corps, a dû se passer de poulets pendant plusieurs jours, parce que les Bulgares de Poradine refusaient de lui en vendre pour sa table personnelle. Ces chrétiens ne négligent, du reste, aucun des avantages de leur position et ils font payer l'orge et le foin

plus cher ici, au cœur de la Bulgarie, que les marchands de Bukarest, qui est notoirement connue comme la ville la plus coûteuse du monde. Les Russes tolèrent les astucieuses exigences de ces misérables bulgares avec une longanimité qui est réellement merveilleuse.

Aux pluies de la semaine dernière, a succédé une chaleur intense. On étouffe littéralement sous une véritable calotte de plomb fondu. Il est impossible d'entreprendre des opérations militaires sur une grande échelle par une pareille température, attendu que les hommes malades sortent des rangs par centaines. Les Russes continuent la construction d'ouvrages défensifs dans toutes les directions, et cette section du pays devient un vaste camp retranché.



La passe de Schipka, vue prise de la vallée de Kezanlyk.

CHAPITRE VI

Premières attaques de Schipka (21-22 août).

La passe de Schipka. — Son altitude. — Les sept redoutes russes. — La garnison. — Apparition de l'ennemi. — Attaque et incendie du village de Schipka. — Première attaque de Suleïman. — Les fougasses. — Attaque de la petite batterie turque. — Le plan de Suleïman. — Arrivée du régiment de Briansk. — Un feu d'enfer. — Attaque de la batterie d'acier — Massacre des Turcs. — Attaque de nuit. — Pertes russes et turques. — Fatigue des troupes russes. — Combat d'artillerie du 22 août. — Préparatifs de l'assau général. — Arrivée de la 4e brigade de chasseurs à Gabrova. — 61 degrés de chaleur. — Marche dans la poussière. — Le supplice de Tantale. — Fuite des fournisseurs militaires de Gabrova. — Trait de courage d'une ambulancière de Saint-Georges.

Gabrova, 23 août, dix heures du matin.

Depuis quarante-huit heures, une bataille formidable s'est engagée au pied des Balkans dans la passe de Schipka,

que les Turcs commandés par Suleïman Pacha attaquent avec des forces énormes, et en faisant preuve d'un acharnement inouï. Voilà deux jours que l'on se bat sans repos ni trêve, les engagements continuant pendant la nuit à la clarté de la lune. Autant la défense est tenace, autant l'attaque est furieuse et violente. Comme me le fait remarquer un officier russe, l'issue de cette lutte dépend de la première des deux armées à laquelle la fatigue fera tomber les fusils des mains.

Pour bien comprendre l'importance de cette position de Schipka, il faut savoir que la route venant au sud de Kezanlyk arrive au petit village de Schipka, situé au pied des Balkans. De ce côté, la montagne est presque taillée à pic, et il faut plus d'une heure de marche pour arriver au sommet de la passe dont le point le plus élevé s'élève à 4,749 pieds au-dessus du niveau de la mer et porte le nom de mont Saint-Nicolas.

Passé ce point, la route s'abaisse légèrement pour former une étroite vallée longue à peine de sept à huit cents mètres, remonte sur le Tcherveni-Breg (montagne rouge), et redescend en pente assez douce sur le flanc droit du ravin de la Koscritza jusqu'à deux kilomètres de Gabrova. De ce côté la route a été travaillée depuis un mois environ par de nombreuses corvées de paysans bulgares, lesquels, sous l'intelligente direction des pionniers russes, l'ont transformée en un chemin escarpé, il est vrai, mais large et parfaitement carrossable.

Quand les Russes s'emparèrent, le 19 juillet dernier, de cette importante position, elle était seulement défendue par quelques tranchées et épaulements en terre, tous tournés vers le nord, c'est-à-dire du côté de Gabrova, et armés de cinq pièces Krupp en acier et d'un petit canon

de montagne que les Turcs, dans leur fuite précipitée, avaient laissés intacts ainsi que les avant-trains et de nombreuses caisses de munitions remplis d'obus.

Depuis, les Russes avaient complété ces essais d'ouvrages en garnissant ces positions de sept solides redoutes armées d'une puissante artillerie.

C'étaient : au sud, *la Batterie du mont Saint-Nicolas*, clef de la position qu'elle couvrait de ses feux de tous côtés, et deux batteries dites *les Batteries turques*, parce qu'elles étaient établies sur des tranchées ébauchées à la hâte par les soldats ottomans quand le général Gourko les attaqua par le sud; celle de ces batteries qui était la plus rapprochée du mont Saint-Nicolas était désignée sous le nom de *Batterie d'acier*, parce qu'elle était armée des Krupp pris aux Turcs; à l'est se trouvait *la Batterie ronde;* au nord, la *Lunette turque* également établie sur un ancien ouvrage ennemi; à l'ouest *la Redoute du mont Berdek-ko* et *la Batterie verte*.

Dans la petite vallée qu'entouraient ces lignes de défense, la garnison campait sous de vastes et solides tentes turques, de forme conique, que l'on avait trouvées au même endroit, lors de la prise de Schipka. Un karaula (corps de garde) et un han (auberge), qui s'élevaient le long de la route, avaient été convertis : le premier en dépôt de munitions, le deuxième en hôpital.

La garnison, commandée par le général de brigade Stolétoff, se composait du régiment d'Orel, fort de trois bataillons, qui s'était couvert de gloire le 17 juillet en s'emparant du mont Berdek, et les 18 et 19 du même mois en attaquant par le côté nord les hauteurs de Saint-Nicolas, assaillies au même moment au sud par les tirailleurs de Gourko. A ce régiment on avait adjoint les cinq bataillons

de la Légion bulgare, qui avaient pris part aux expéditions de Kezanlyk et d'Eski-Zara, troupe sur laquelle on comptait peu au début de la campagne, mais qui depuis se montra constamment à la hauteur des meilleurs régiments russes.

Telle était, au début, la première garnison du défilé de Schipka, qui eut l'honneur de soutenir le commencement de l'attaque des Turcs.

Le 18 août, vers dix heures du matin, la garnison de Schipka remarqua pour la première fois un mouvement extraordinaire de troupes du côté du Kezanlyk. Une colonne forte de six bataillons se montra sur les hauteurs en avant de la ville et d'épais nuages de poussière indiquaient que ces bataillons étaient suivis par d'autres troupes. Dans l'après-midi on vit la cavalerie ennemie occuper les villages de Senovo et de Yanina

Le 20, au point du jour, l'on voit sortir de la forêt d'Haïn-Kieu de sombres et profondes colonnes, dont les premiers rayons du soleil levant font étinceler les baïonnettes, et que précède une nuée d'irréguliers.

Vers quatre heures de l'après-midi, les forces turques se déploient, et on peut compter distinctement dans la plaine quarante bataillons de nizams. De petites troupes de cavalerie et d'infanterie s'avancent vers le village de Schipka; plusieurs décharges de pièces de 9 sont faites sur elles pour fixer le tir du mont Saint-Nicolas.

Bientôt l'on entend la fusillade s'engager au pied de la montagne entre l'avant-garde turque et les quelques compagnies bulgares chargées de défendre le village de Schipka. Après quelques heures de défense, les Bulgares se retirent sur la montagne, après avoir fait subir des pertes nombreuses à l'ennemi, grâce aux nombreux mas-

sifs et murs de clôture qui abondent dans ce village auquel les Turcs mettent immédiatement le feu. Les nombreuses colonnes de flammes et de fumée qui s'élèvent en tourbillonnant vers le sommet des hauteurs apprennent aux Russes la destruction de cette charmante et pittoresque localité.

Les Turcs s'établissent en arrière de ce village et adossent leur camp contre trois gigantesques tumulis en terre, affectant la forme de trois immenses taupinières, à l'endroit même où les troupes du général Gourko avaient campé en juillet dernier, il y avait juste un mois. Tout fait présager pour le lendemain une attaque que les Russes attendent tranquillement, en faisant toutefois bonne garde.

Le 21 août, en effet, dès sept heures du matin, on voit apparaître les fez rouges à gauche sur le mont Berdek, où les Turcs commencent la construction d'une batterie, en face de la *Batterie d'acier*. Les Russes ouvrent immédiatement le feu contre les travailleurs, mais ne peuvent les arrêter, et à dix heures du matin, quatre pièces sont en position.

En même temps, un grand mouvement se manifeste dans le camp turc de la plaine; les quarante bataillons de nizams se forment en colonnes et, à neuf heures, s'engagent avec la plus grande résolution sur la route escarpée qui commence à la sortie du village de Schipka.

Les Turcs sont disposés en lignes profondes, comme pour la parade, tambours et musiques en tête. Suleïman veut sans doute terrifier la faible garnison de Schipka par cet écrasant déploiement de forces. Il n'y réussit guère, et les trois mille Russes enfermés dans la passe, sans savoir si des renforts arriveraient, se préparent à ce duel inégal et formidable d'une poignée d'hommes contre une armée.

Les colonnes d'attaque accomplissent assez facilement les deux premiers tiers de la montée. Les Turcs, protégés par la pente escarpée de la montagne, sont à couvert du feu de l'artillerie et refoulent devant eux les tirailleurs ennemis. Mais une fois arrivées sur le petit plateau où se trouve une auberge en construction, leurs colonnes sont obligées de s'avancer sur un terrain entièrement nu et découvert.

Trois redoutes et de nombreuses tranchées commandent ce point; la plupart des canons qui arment ces ouvrages se composent des pièces abandonnées par les Turcs en ce même endroit, et c'est avec leurs propres projectiles qu'on leur souhaite la bienvenue. Leurs premiers rangs tombent littéralement fauchés sous cette véritable pluie de fer.

En même temps d'effrayantes explosions se font entendre sur toute la longueur du chemin occupé par les Turcs. Ce sont les nombreuses fougasses dont les Russes ont parsemé le terrain, auxquelles on a mis le feu au moyen de l'électricité, qui anéantissent des bataillons entiers en faisant voler en l'air une pluie de pierres et de débris humains et bouleversent tellement la route qu'elle devient impraticable pendant tout le reste de la journée.

A dix heures, les quatre canons installés sur le Berdek se mettent à tonner et les nizams, se déployant sur tout le front sud de la position russe, ouvrent un feu de mousqueterie terrible. Mais que peuvent des balles contre des retranchements? Les Russes, bien abrités, prennent leur temps, ménagent leurs munitions et tirent à coup sûr. En même temps, une forte colonne turque donne l'assaut à la petite batterie du Sud-Est, où se trouve la 3e compagnie du bataillon de tirailleurs du régiment d'Orel; elle arrive facilement jusqu'au pied de la redoute, mais

ne peut aller plus loin. Renforcée sans cesse par des troupes fraîches, elle charge deux fois encore avec fureur, et deux fois elle est repoussée par la compagnie de tirailleurs appuyée par une compagnie bulgare détachée de la réserve. Elle recule enfin, laissant des centaines de morts sur la pente qu'elle a en vain essayé de gravir.

Le plan, fort simple du reste, de Suleïman-Pacha, est, sans se soucier des soldats qu'il y peut perdre, de tâter, par des assauts successifs, tous les points de la position jusqu'à ce qu'il trouve le point faible par où il lancera alors ses meilleurs régiments et forcera ainsi la place.

Repoussé devant la batterie du Sud-Est, il fait alors une tentative à l'autre extrémité du front, sur le versant occidental du mont Saint-Nicolas. Malgré des pertes effrayantes, les intrépides nizams, qu'il a ramenés du Monténégro, s'élancent en une colonne profonde et serrée, dans laquelle les obus russes tirés à bout portant ouvrent de larges et sanglantes ruelles, mais le courage ne peut réaliser l'impossible ; balayés par un feu insoutenable, gênés dans leurs mouvements par les morts et les blessés mêmes qui rompent tous les rangs et encombrent le passage, ils doivent encore se retirer.

A ce moment (onze heures et demie du matin), la garnison de Schipka pousse des hourras joyeux en voyant arriver le régiment de Briansk, qui s'établit en réserve derrière la batterie ronde. Ce régiment vient de faire quarante-deux kilomètres d'une traite.

Sans se décourager et poursuivant son plan funeste, Suleïman cherche un autre point d'assaut. D'abord, il fait placer sur tout le front, des rangs épais de tirailleurs qui couvrent de balles, pendant tout le reste de la journée, non seulement les ouvrages, mais encore la petite vallée

située derrière, où les balles perdues causent des pertes sérieuses à la réserve, moins abritée par le fait que les troupes placées dans les retranchements.

Puis reformant une colonne d'assaut, le général musulman fait attaquer la batterie d'acier sur le flanc gauche du mont Saint-Nicolas. Le premier assaut est donné vers midi. Les Russes voient avec angoisses de grandes et profondes masses d'infanterie turque descendre, sur trois lignes, des bois voisins dans le vallon, qui s'étend au pied de la hauteur où s'élève la batterie. Elles traversent l'espace découvert en courant et gravissent les pentes de la montagne au son de leurs tambours battant la charge et aux cris mille fois répétés de : « Allah illah Allah ! » Mais, malgré l'énergie et l'opiniâtreté extraordinaires avec lesquelles elles sont menées, le feu meurtrier des assiégés les décime et les repousse.

Dix fois de suite, les colonnes se reforment, et dix fois de suite elles renouvellent avec le même courage cette attaque insensée. Suleïman-Pacha envoie troupes fraîches sur troupes fraîches et fait recommencer l'assaut. Les valeureux nizams grimpent péniblement la pente abrupte; à chaque mètre gagné les rangs s'éclaircissent et, quand ils approchent du sommet, de l'épaisse colonne il ne reste qu'une poignée d'hommes ; alors les survivants, découragés par la grandeur de l'effort qui reste à faire, lâchent pied et reculent, malgré les exhortations des officiers.

Que de sang ruisselle sur ce fatal versant de la montagne! Les évaluations les plus modérées portent à trois mille hommes les pertes des Turcs dans cette folle journée. Jusqu'au soir les Russes et les Bulgares qui, en raison de leur petit nombre, combattent sans repos, entendent battre et sonner la charge, et les assaillants pousser des hurlements affreux.

Quand la nuit arrive, les Turcs ont six canons en batterie. En outre, ils ont occupé les hauteurs d'Aikiridjebel, et malgré le tir de la batterie verte que commande le capitaine Policarpoff, ils y ont installé deux pièces.

A huit heures du soir, jugeant la garnison de Schipka épuisée par cette effrayante lutte de dix heures, Suleïman-Pacha fait exécuter une dernière attaque.

Une forte colonne se dirige silencieusement vers les ouvrages russes; déjà les premiers assaillants portent la main sur les parapets de la redoute pour l'escalader, quand les sentinelles, grâce au clair de lune, les aperçoivent, donnent l'alarme, et une vive fusillade nettoie presque immédiatement les approches de cette position.

Cette premièrejournée n'a coûté,en somme, que deux cents hommes à l'héroïque garnison de Schipka. Quelque grand que soit l'écart que ce chiffre présente avec celui des pertes turques, il n'est nullement invraisemblable, car il ne faut pas oublier qu'il n'y a pas eu de toute la journée un combat corps à corps : tout s'est borné à une lutte d'artillerie et de mousqueterie dans laquelle les Russes, abrités par de solides retranchements, tiraient sur des masses profondes où pas une balle ne se perdait.

Les troupes du général Stolétoff sont harassées, mais elles ne peuvent prendre qu'un repos bien troublé. Outre les clameurs déchirantes des blessés musulmans qui appellent au secours, à quelques pas des retranchements près desquels ils sont tombés, la fusillade ne discontinue pas de toute la nuit, car les Turcs construisent une nouvelle batterie et creusent des tranchées, dont deux à cent pas au plus des positions russes. Le commandant de Schipka ne peut songer à faire une sortie pour disperser ces travailleurs : il a trop peu de monde pour cela. Il se contente, sous la protection

des réserves, de faire réparer les batteries et les tranchées et augmenter leur force, surtout à la batterie dite d'acier, dont les pièces et les hommes ont été toute la journée à découvert et où les pertes ont été très fortes.

La journée du 22 est moins fatigante que la précédente. La nuit a porté conseil, et Suleïman-Pacha s'est résigné à ne plus envoyer ses soldats se briser inutilement la tête contre des rochers et des murs et prépare un peu le nouvel assaut qu'il médite pour le lendemain.

A six heures du matin, avec huit pièces de 4 et de 6 et deux de campagne qu'il a en position, il fait ouvrir un feu qui se continue sans relâche durant toute la journée.

Ce jour-là, l'artillerie russe ne peut répondre à l'ennemi par un tir aussi nourri que le sien, car elle ne doit pas recevoir de munitions avant le 24 et il ne lui reste que quatre-vingts coups pour ces pièces d'acier (celles prises aux Turcs). Néanmoins, elle démonte plusieurs canons de l'ennemi, et fait sauter deux de ses caisses de munitions.

Pour achever de lasser la petite garnison, Suleïman-Pacha fait continuer la fusillade sans interruption, non seulement sur le front sud, mais encore sur les flancs et simule plusieurs attaques, ce qui oblige les Russes à se tenir constamment sous les armes.

En même temps, le général turc appelle de Kezanlyk et des villages voisins toutes les troupes qui y sont disséminées et réunit son armée tout entière au village de Schipka, soit cinquante mille hommes et plus de quatre-vingts bataillons pour l'attaque du lendemain.

La nuit ne met pas fin à la fusillade. Les Turcs entretiennent sans relâche un feu d'enfer, comme s'ils étaient prêts à donner l'assaut. Excellent stratagème qui empêche la garnison de Schipka de fermer l'œil, bien que depuis

quarante-huit heures elle n'ait pas encore pris un moment de vrai repos.

Hier, dans la nuit, je suis arrivé à Gabrova avec le général Radetzky et la 4e brigade de chasseurs, composée des 13e, 14e, 15e et 16e bataillons, déjà fameuse par sa campagne des Balkans avec le général Gourko ; en outre, toutes les autres troupes disponibles ont reçu l'ordre de se diriger en toute hâte vers Schipka.

Cette malheureuse brigade de chasseurs, fatiguée par trois jours de marches forcées, est littéralement sur les dents. En outre, la température est des plus accablantes ; il règne une véritable chaleur sénégalienne : le thermomètre marquait hier, à midi, jusqu'à 61° centigrades au soleil et 45° à l'ombre.

Notre marche de Tirnova à Gabrova a été plus pénible, car ce n'était pas seulement l'ardeur du soleil que nous avions à supporter, mais plus encore les vapeurs torrifiées de la terre.

Nos chevaux élevaient sous leurs pas un nuage de sable brûlant dont nous étions tellement couverts, qu'il eût été difficile de distinguer la couleur de nos uniformes. La poussière, en s'introduisant dans les yeux, occasionnait d'atroces douleurs.

A peine pouvais-je respirer, et malgré la soif dévorante produite par le concours de ces circonstances, nous ne pouvions nous arrêter pour nous rafraîchir et nous désaltérer dans l'eau limpide de quelques sources que nous traversions.

Nos chevaux, plus heureux, y trempaient avec une sorte de fureur leurs naseaux brûlants, mais n'avaient ni le temps ni la possibilité de boire avec le mors dans la bouche. Quelques-uns se roulaient dans l'eau avec délices,

malgré les efforts feints ou véritables de leurs cavaliers, qui n'étaient pas fâchés d'avoir un prétexte pour en faire autant. Enfin, je n'ai jamais éprouvé, en Espagne et en Serbie, une chaleur aussi insupportable.

En arrivant à Gabrova, nous n'avons pas trouvé de vivres pour nos hommes. Voilà déjà la troisième fois depuis deux jours que les intendants et les fournisseurs se sont enfuis de cette ville, où ils ne courent aucun danger, après en avoir fermé les magasins d'approvisionnements; aussi le commandant militaire, le capitaine Masloff, un brave officier qui a servi dans les campagnes du Turkestan, a dû faire ouvrir ces magasins de force, pour ne pas laisser mourir de faim nos soldats.

En regard de la conduite de ces braves fournisseurs, j'opposerai le trait suivant d'énergie de la part d'une ambulancière russe :

Hier, au plus fort de la chaleur, en sortant de Drenova, nous aperçûmes, marchant à pied, au milieu de la route poudreuse, une jeune femme, frêle et délicate, portant le costume des Sœurs de l'ordre de Saint-Georges. L'ayant forcée à monter sur un des chariots accompagnant la colonne, nous apprîmes qu'abandonnée par le voiturier bulgare qui la conduisait à Gabrova et s'était enfui, croyant voir arriver les Tcherkesses, cette courageuse enfant n'en continuait pas moins sa route à pied, malgré un soleil de feu, sous les rayons duquel les hommes tombaient foudroyés dans les rangs.



Défense de la lunette turque par les volontaires bulgares et les soldats du régiment d'Orel (23 août).

CHAPITRE VII

Attaque générale de Schipka du 23 août.

Plan de l'attaque générale de Suleïman. — La pince d'écrevisse. — Batteries turques. — Défense héroïque des bataillons bulgares. — Quatre attaques contre la batterie d'acier. — Défense du Berdek-Ko. — Le colonel Schwabe.— Courage des blessés. — Manque d'eau. — La compagnie spéciale pour travailler à la baïonnette. — « Ils sont tous morts ! » — Une ruse ennemie. — Le moment critique. — Plus de munitions. — Défense désespérée à la Lunette turque. — Combat à coups de pierres et de troncs d'arbres. — Attaques furieuses des Turcs. — Arrivée des renforts. — « Dieu soit loué ! » — Départ des chasseurs de Gabrova. — « A cheval les chasseurs ! » — Attaque de l'avant-garde des chasseurs. — Délivrance de Schipka. — Arrivée de Radetsky. — Fuite des Turcs. — Dernière attaque du 16e bataillon de chasseurs. — Pertes russes et turques. — Courage des médecins et des

infirmiers. — Une fusillade de nuit inattendue. — L'éclipse. — La lune et le dragon. — *Guérison de la lune !*

Lunette turque (Passe de Schipka), 23 août. Minuit.

Aujourd'hui la poignée de braves défendant la position de Schipka vient de repousser victorieusement une série d'attaques formidables et a montré jusqu'à quel degré d'héroïsme peut atteindre le courage humain.

Au feu de moins en moins nourri des Russes pendant la journée du 22 août, Suleïman Pacha avait compris que leurs munitions devenaient rares et il savait en outre qu'ils n'avaient pas encore reçu de renforts. Au lieu d'émietter son armée dans des attaques successives, il résolut cette fois d'envelopper la position tout entière dans son attaque, de donner l'assaut de tous les côtés à la fois et d'étouffer en quelque sorte la petite garnison russe sous le poids de ses cinquante mille hommes.

Le succès paraissait infaillible; il semblait impossible que la ligne russe, ainsi pressée de toutes parts, ne se rompît pas sur quelque point, et en effet, si l'arrivée des renforts amenés par le général Radetzky avait tardé une demi-heure de plus, Schipka était pris.

Ce matin, avant le lever du jour, la canonnade, qui n'a cessé de toute la nuit, éclate avec une violence furieuse. Les Turcs ont maintenant dix canons sur le Berdek et quatre sur l'Aikiridjebel ; à midi il y en a huit sur ce dernier point.

En même temps, l'armée ottomane s'ouvre comme la pince d'une écrevisse gigantesque pour étreindre les positions russes.

Une colonne file le long du Berdek pour tourner la gauche, un détachement se porte sur le front sud, et le

reste de l'armée se dirige vers le petit village de Senovo; là prenant un petit sentier à peine tracé, par où s'était enfuie, en juillet dernier, l'ancienne garnison de Schipka, cette colonne s'engage dans les montagnes boisées qui font face au flanc droit des Russes, afin de tourner également la position ennemie de ce côté, de se réunir en arrière avec les forces venant du mont Berdek, et de couper ainsi les communications des redoutes avec Gabrova.

Sur les hauteurs de gauche s'élèvent trois petits mamelons sur lesquels les Turcs installent leur artillerie de montagne, dont le tir plongeant atteint tous les points de la vallée où campent les Russes. En même temps, des colonnes d'attaque s'avancent de tous côtés.

Pour tenir tête à ces quatre-vingts bataillons musulmans, les Russes n'en ont que dix à leur opposer. Pendant toute la moitié de la journée, ces braves soldats, accablés de fatigue par quarante-huit heures de lutte sans repos ni trêve, résistent aux Turcs dans une proportion de un contre dix.

La gauche russe est attaquée vers sept heures du matin par des troupes qui montent du village d'Etter par deux ravins. Les 2ᵉ, 3ᵉ et 5ᵉ bataillons bulgares, qui sont placés en face de ces ravins, et qui, par ordre du colonel comte Tolstoï, ont été renforcés de deux compagnies des 1ᵉʳ et 4ᵉ bataillons bulgares, qui leur sont envoyés de la batterie d'acier, sous le commandement du colonel prince Viazemsky, reçoivent les assaillants par une vigoureuse fusillade.

Durant la journée, six *tabors* (bàtaillons) attaquent à plusieurs reprises les tranchées occupées par les *drougines* (bataillons) bulgares, et chaque fois ils sont repoussés. Ce soir, quand on a relevé de leur poste ces braves gens

enrôlés pour la délivrance de leur pays et qui ont déjà perdu la moitié des leurs à Eski-Zara, les trois quarts de leur effectif manquaient à l'appel.

Sur le front sud, les Turcs tentent quatre fois l'assaut de la batterie d'acier, et quatre fois sont repoussés avec de grandes pertes. Les Russes, de leur côté, perdent beaucoup de monde en cet endroit; fusillés en flanc et en queue, ils doivent y creuser à la hâte plusieurs rangées de tranchées pour s'abriter. Trois des pièces d'acier sont démontées dans la journée. Les autres, à cause de la pénurie des munitions, ne répondent pas au feu des Turcs et ne tirent que dans les cas extrêmes, quand les colonnes d'attaque s'approchent.

Mais les tentatives faites par les Turcs sur le front sud ne sont rien en comparaison des assauts répétés qu'ils donnent sur les flancs. Là, les positions ont été remises au colonel Lipinsky. L'objectif des Turcs sur le flanc droit est le mont Berdek-Ko et ils s'y acharnent avec une persistance désespérée.

Dès cinq heures du matin, le lieutenant-colonel Schwabe, qui commande ce poste, défendu par le 3e bataillon de Briansk, voit s'avancer quatre fortes colonnes ennemies. Il demande des renforts : on lui envoie une compagnie et demie.

A six heures, les Turcs chargent avec fureur; le lieutenant-colonel Schwabe qui a engagé jusqu'à son dernier homme, demande une seconde fois du secours. Le colonel Lipinsky lui envoie deux compagnies du régiment d'Orel.

A sept heures et demie, les Turcs qui ont reçu des troupes fraîches donnent un nouvel assaut; les soldats russes éprouvent des pertes énormes.

Les Ottomans tirent au hasard, il est vrai, et nos hom-

mes ne sont atteints que par des balles perdues, mais il y a une telle grêle de plomb, tant de balles perdues, que les rangs s'éclaircissent avec une effrayante rapidité.

Le lieutenant-colonel Schwabe demande une troisième fois des renforts, et on lui envoie encore un détachement de la réserve. En même temps le général Stolétoff envoie un peloton de la 6e compagnie de Briansk et un peloton de la 2e compagnie du bataillon de tirailleurs d'Orel, occuper la Lunette turque, avec quatre canons, afin de soutenir la garnison de Berdek-Ko et de tirer en flanc sur les colonnes qui attaqueraient cette dernière position.

Cependant les pinces de l'écrevisse se resserrent. Tout à coup les colonnes turques qui ont filé sur le flanc gauche le long du Berdek, débouchent des bois, derrière la batterie ronde, et s'élancent sur la route pour prendre le mont Berdek-Ko à revers. Si ce brusque mouvement réussit, Schipka est cerné et les Russes perdus.

La 5e compagnie et le peloton de la 6e compagnie du 2e bataillon de Briansk qui sont en réserve à la batterie ronde, ont à peine le temps de se déployer et sont assaillis à cent pas de distance par un feu violent ; cette compagnie et ce peloton se jettent alors à la baïonnette sur les Turcs, sans brûler une seule amorce, et les culbutent d'emblée ; une vive fusillade s'engage ensuite. Les assaillants, renforcés par des troupes fraîches, reprennent plusieurs fois l'offensive, mais chaque fois, ils sont repoussés par le feu des Russes.

Le mont Berdek-Ko continue à dévorer les détachements qu'on lui envoie successivement ; les balles turques n'y laissent pas un défenseur debout.

A dix heures, nouvelle demande de renforts du lieutenant-colonel Schwabe. On lui envoie la dernière compagnie

qui est disponible avec l'ordre de tenir jusqu'au dernier homme. On a reçu avis que le général Radetzky vient de partir de Gabrova avec une brigade, et le vaillant général Stolétoff est résolu à faire l'impossible pour lui donner le temps d'arriver.

Pendant quatre heures encore, le combat continue ainsi avec une incroyable furie ; on dirait que les bois qui environnent la passe, vomissent des Turcs par milliers ; toujours il en sort de nouvelles masses ; mais les Russes, impassibles, sous un feu épouvantable, ne perdent pas un pouce de terrain.

Que de traits admirables, d'épisodes héroïques ! Beaucoup de compagnies restent sans un seul officier et n'en continuent pas moins à se battre héroïquement et à repousser de leur propre initiative les attaques de l'ennemi.

Beaucoup des blessés rentrent dans les rangs après un premier pansement. Quand leurs chefs les engagent à se rendre à l'hôpital de Gabrova, ces braves gens répondent :

« Nous en avons bien le temps ; les hôpitaux sont faits pour ceux qui sont blessés grièvement, nous ne le sommes que légèrement et pouvons encore nous servir tant bien que mal de nos fusils... on a besoin de tout le monde, ce n'est pas le moment de se soigner... on ne meurt qu'une fois ! » Et ils meurent en héros.

Officiers et soldats rivalisent d'héroïsme et savent succomber simplement et stoïquement.

Exténués, à moitié malades, affamés, ils n'ont point emporté de pain avec eux, étant partis à jeun, et il ne faut pas songer sous la grêle de projectiles qui s'abat sur la colline, à leur en faire porter. L'eau manque totalement aussi dans ce cratère dont l'air brûlant dessèche les yeux et le gosier.

Malgré tout cela, les braves défenseurs du Berdek-Ko ne demandent qu'à se battre, et comme toujours les officiers sont en avant.

Dans beaucoup de cas, des soldats dont les fusils sont abîmés gardent leurs places dans les rangs.

« Pourquoi restez-vous ici, leur disent les officiers, vous ne pouvez pas tirer?

— C'est vrai, mon officier, répondent-ils, mais nous nous réunissons en compagnie spéciale pour travailler à la baïonnette. »

Rendons hommage aux miliciens bulgares. Ils sont de ceux qui travaillent le mieux de cette façon.

Le général Derojinsky faisant une tournée, aperçoit dix-sept soldats couchés derrière un des retranchements et un officier debout, mais le visage et la jambe en sang. Cet officier fait à son supérieur le salut militaire.

« Que font donc vos hommes? Ils dorment? lui demande le général, en montrant les dormeurs.

— Oui, Excellence, ils dorment, mais ils ne se réveilleront pas, ils sont tués.

— Et vous, que faites-vous ici?

— J'attends mon tour; c'était ma compagnie », répond l'officier à voix basse.

Les Turcs emploient tous les moyens possibles pour tromper leurs ennemis. Un capitaine de tirailleurs, placé dans un avant-poste avec sa compagnie, la fait tirer sur une barricade avancée, quand une voix partant de derrière cet abri, l'appelle par son nom et lui crie :

« Un tel : cessez le feu, vous tirez sur nous.

— Qui a donné cet ordre? dit le capitaine.

— C'est le commandant du corps, répond-on.

— Mais de quel corps? » demande le vigilant officier.

Cette fois, les Turcs voyant leur ruse découverte, répondent seulement par une décharge.

A deux heures de l'après-midi, un officier envoyé par le lieutenant-colonel Schwabe, vient annoncer qu'en présence du grand nombre de blessés et des forces constamment croissantes de l'ennemi, il n'y a plus pour le détachement du mont Berdek-Ko aucune possibilité de maintenir la position, si l'on n'envoie pas de nombreux et nouveaux renforts. Malheureusement il ne reste en réserve qu'un demi-peloton avec les drapeaux.

Ordre est donc donné au détachement de tenir coûte que coûte, et, en cas de nécessité extrême, de se replier, en évitant les fougasses qui ont été posées en arrière du Berdek-Ko et d'occuper des tranchées; le lieutenant Romanoff du 7e bataillon du Génie reçoit en même temps l'ordre de tenir prête la batterie galvanique, afin de faire sauter les Turcs, s'il est nécessaire d'abandonner la position.

Ce fut là l'un des moments les plus critiques de la journée. Une fusillade terrible continua de crépiter autour de la batterie ronde, des tcherkesses donnent l'assaut à la Lunette turque, et la batterie du Bedek-Ko va être abandonnée. Il n'y a plus de réserves, tous les hommes ont donné et sont engagés.

Heureusement l'attaque s'est fort ralentie sur le front sud et le comte Tolstoï peut envoyer une compagnie au colonel Lipinsky. Entre trois et quatre heures, voyant que l'ennemi dirige sa principale attaque contre le détachement du flanc droit, il lui envoie encore une compagnie et détache sa dernière réserve, c'est-à-dire deux compagnies du 1er bataillon et une du 4e bataillon de la Légion bulgare pour défendre la base de la passe vers

la Lunette turque. A cinq heures, le colonel Tolstoï se rend de sa personne auprès du colonel Lipinsky, en confiant son commandement au major Redkine, commandant du 4e bataillon bulgare.

Malgré tous ces secours, la situation reste fort menaçante sur la droite. Les Turcs, arrêtés dans le bois par les salves russes, se déploient sur la lisière et tirent sans relâche. On voit des masses de blessés se diriger du Berdek-Ko, vers le lieu de pansement provisoire.

La poignée d'hommes qui reste sur la montagne, et qui, depuis l'aube, lutte contre des forces décuples, commence vers cinq heures de l'après-midi à se replier par petits groupes, en relevant ses derniers blessés. Les officiers de ce détachement sont presque tous, tués ou blessés; les compagnies ne sont plus que de petits groupes mêlés. Dans les tranchées et la réserve, les pertes sont également considérables, par suite du feu croisé auquel la position est exposée depuis douze heures.

La partie semble alors bien irrémédiablement perdue pour les Russes. La Légion bulgare a les trois quarts de ses hommes hors de combat; les régiments de Briansk et d'Orel sont réduits à la moitié de leur effectif; les survivants sont démoralisés par cet effroyable carnage, et ce qui est le plus triste, ils commencent à manquer de munitions.

Après trois jours du feu le plus violent, le parc d'artillerie se vide, et, tandis que les Turcs renouvellent sans cesse leurs attaques, les Russes doivent économiser leur poudre et tirer le moins possible Qannt aux renforts, on n'en a reçu de nulle part, et Dieu sait quand Radetzsky arrivera !

Les Turcs finissent par avoir le dessus, refoulant leurs

adversaires de tous côtés et occupant un nombre de plus en plus grand de positions avantageuses. Voyent le feu ennemi faiblir, ils renforcent leurs attaques; Suleïman croit tenir le succès.

A cinq heures le parc d'artillerie russe n'a plus que des caissons vides; plus un seul obus à envoyer, la baïonnette reste seule pour terminer victorieusement la journée. Les batteries cessent leur feu, et les soldats moscovites s'élancent à la baïonnette; devant leur élan irrésistible, les Turcs ne peuvent tenir et reculent encore une fois; mais les batteries russes ne rouvrant pas leur feu après leur retraite, ils devinent sans doute la cause de ce silence forcé et donnent un nouvel et furieux assaut.

Les troupes de Stolétoff épuisées par trois jours de combat continu, sans nourriture et sans repos, manquant de cartouches, ne peuvent soutenir l'effort des Turcs; les larmes aux yeux, les soldats russes commencent à rétrograder, abandonnant les positions arrosées de leur sang.

Dans la Lunette turque les munitions manquent comme partout, et le feu cesse également. Enhardis par ce silence, les Turcs se lancent avec la plus grande audace à l'assaut de cette importante position. Déjà ils touchent le sommet, quand les Russes, sortant de leurs retranchements, font pleuvoir sur eux une grêle de grosses pierres, de troncs d'arbres, etc., qui les envoient rouler au bas du ravin d'où ils sont sortis. Quelques audacieux qui ont escaladé le plateau, sont percés à coups de baïonnette et vont rejoindre leurs camarades.

Pendant une heure, les Russes se défendent avec ces énormes projectiles; un moment même, les grosses pierres leur faisant défaut, ils jettent sur les Turcs des fusils

cassés, des mottes de terre, leurs cartouchières qu'ils ont remplies de petites pierres, etc. Néanmoins, les nizams excités par leurs officiers qui déploient la plus grande valeur (l'un deux même grièvement blessé s'est cramponné à une racine à mi-chemin du plateau et de là appelle ses hommes), arrivent plusieurs fois jusqu'au bord de ce plateau.

Les Russes se jettent sur eux et il s'ensuit des combats corps à corps, des plus meurtriers, assez rares dans les guerres contemporaines. Les Turcs s'accrochent des pieds et des mains aux anfractuosités du rocher, tandis que les Russes les « travaillent » à coups de crosses de fusil, de baïonnette ou de sabre. Beaucoup d'assaillants roulent du haut des rochers et vont se briser plus bas, mais leurs camarades ne s'occupent pas de les voir disparaître : le soldat musulman fait bon marché de sa vie et combat avec une ténacité sans exemple. Des Turcs saisissent, au-dessous de la baïonnette, les fusils des Russes et se font ainsi hisser sur la crête par ceux-là même qui la défendent. Lorsque l'un deux est bien arcbouté, trois, quatre de ses camarades grimpent sur ses épaules et se font la courte échelle pour arriver au sommet.

On se prend littéralement aux cheveux; on se bat à coups de poing, à coups de pied; on se déchire même à coups de dent; maint Turc, mortellement atteint, saisit un Russe dans ses bras crispés et roule avec lui du haut du rocher. Une vingtaine de nizams parviennent à s'installer au centre de la redoute; mais les Russes les culbutent les uns après les autres.

Il est six heures du soir; à ce moment il se produit dans le combat un léger ralentissement dont les Russes ne peuvent profiter, attendu que toutes leurs réserves sont

engagées; les troupes, brûlées par le soleil, sont accablées de fatigue, de faim et de soif. Il y a trois jours que l'on n'a pas fait la cuisine, et l'eau manque totalement dans les lignes russes.

De malheureux soldats sont couchés, haletants, sur les collines nues sans se soucier de la pluie de balles que les Turcs y lancent; d'autres combattent férocement sur les rochers, obligés de reculer, mais non sans se défendre avec rage. L'écho renvoie de toutes parts le cri de triomphe des Turcs : « *Allah illah Allah!* »

Les deux généraux Stolétoff et Dérojinsky sont sur la hauteur du Berdek-Ko. A l'aide de leurs lunettes, ils parcourent avec inquiétude la route qui conduit à la vallée de la Yantra, semée de buissons et de rocs sombres.

Tout à coup, Stolétoff, saisi d'une émotion violente, jette un cri et prend le bras de son frère d'armes en étendant la main vers le fond du défilé. On voit apparaître la tête d'une longue colonne noire, serpentant le long de la route.

« Que Dieu soit loué! » s'écrie solennellement Stolétoff.

Les deux généraux se découvrent. Les troupes sont en un instant sur pied et aperçoivent les renforts.

Schipka est sauvé!

Un rayon de soleil tombant d'aplomb sur les buissons fait étinceler de loin les baïonnettes. Les Russes poussent alors un cri de joie immense qui fait trembler les sommets des collines, et les clameurs des Turcs se noient complètement dans ce hourra dont les Russes saluent leurs sauveurs.

Quelque temps s'écoule ainsi. Peu à peu la tête de la colonne s'approche du Han et apparaît sur le petit plateau devant le camp de munitions.

Mais ce sont des cavaliers : Radetzky est-il donc tellement

à bout de ressources, qu'il n'a pu envoyer que de la cavalerie pour tenir tête à l'infanterie turque dans les précipices des Balkans?

Quoi qu'il en soit, ces troupes apportent un utile appoint. A la droite du camp, se dresse soudain un canon de campagne dirigé contre l'artillerie turque, installée sur la colline boisée dont l'occupation a permis aux Turcs de tourner la droite des positions russes.

Tout à coup, et en un clin d'œil, il n'y a plus de cavaliers sur les chevaux. Les troupes descendent la colline; une colonne d'infanterie russe apparaît à portée de la fusillade turque, se disperse et, s'embusquant derrière les rocs, les buissons et les arbres, vomit des bouffées de fumée blanche. Ce ne sont donc pas des cavaliers. Non, c'est l'avant-garde des chasseurs.

Voici ce qui s'est passé. Ce matin, en apprenant que le combat a recommencé avec encore plus de violence que les jours précédents, nous repartons en toute hâte de Gabrova avec la brigade de tirailleurs,

La journée s'annonce comme devant être très chaude ; le ciel est d'une magnifique pureté, des senteurs balsamiques montent des bois environnants; au fond des gorges on entend le murmure de l'eau sous les feuilles et le chant des oiseaux que le bruit de la bataille n'a pas encore effrayés; la mort, qui fauche tant d'existences en cet endroit, perd de son horreur au milieu de cette nature en fête.

Au moment où la colonne va s'engager dans la montagne, nous rencontrons un officier d'ordonnance qui descend la pente à bride abattue sur son cheval blanc d'écume.

« Vite, mon général, s'écrie-t-il en apercevant le général Radetzky, nous ne pouvons plus tenir : les Turcs vont couper la route. »

Le cas est pressant, pas une minute à perdre ; mais le général n'est pas un homme à s'embarrasser pour cela. Aussitôt il fait poser les sacs à terre par son avant-garde et la fait monter sur les chevaux de plusieurs sotnias de cosaques qui sont campées en cet endroit.

Cette avant-garde gravit les pentes au galop, les soldats piquant les chevaux de la pointe de leurs baïonnettes pour les faire aller encore plus vite. Plus nous avançons et plus nous rencontrons de nombreux convois de blessés qui redescendent vers Gabrova.

Au loin retentit une canonnade formidable dont les échos répercutent les roulements. Par instants, quand l'artillerie se tait, nous entendons crépiter une fusillade enragée; du haut des montagnes nous voyons ondoyer de vastes panaches d'une fumée blanchâtre.

En approchant des positions russes on distingue, à droite et à gauche, des colonnes de nizams se glissant à travers les taillis d'où jaillissent une foule de petits flocons de fumée, et cherchant à couper la route sur laquelle quelques-uns de leurs tirailleurs avancés se sont déja installés.

Les chevaux, comme s'ils sentaient qu'il s'agit d'une question de minutes, bondissent; l'ardeur des hommes se communique à eux, ils vont comme le vent. Enfin, ils parviennent jusqu'au champ de bataille. Les chasseurs ne sont que deux cent cinq, mais ils valent une armée. Se jetant immédiatement à bas de cheval et laissant leurs montures aux mains des quelques cosaques qui les ont guidés, les chasseurs se lancent à la baïonnette sur l'ennemi.

L'effet moral que produit leur arrivée est immense ; les défenseurs de Schipka brûlent maintenant avec prodigalité les dernières cartouches qu'ils ménageaient parcimonieusement jusque-là.

Devant cette attaque furieuse et imprévue et croyant à l'arrivée de forces plus nombreuses, les Turcs se replient; ils sentent que la journée leur échappe et faiblissent.

Bientôt, après une résistance désespérée, les nizams sont rejetés dans les rochers; un grand nombre d'entre eux sont tués sur place, et beaucoup périssent sous les balles en s'enfuyant; tout le versant gauche de la montagne est jonché de monceaux de cadavres. Dans le nombre de ces nizams, il s'en trouve qui ne veulent céder à aucun prix, et que les chasseurs sont obligés d'abattre comme des moineaux, sur les pointes de rocher où ils se sont perchés.

Le général Radetzsky qui a lui-même amené les chasseurs, et dont on peut dire qu'il a sauvé la journée, s'avance sur la route à la tête de son état-major, brave les tirailleurs turcs et rejoint les deux autres généraux sur la colline près des batteries de première position.

A titre d'ancienneté et de supériorité de grade, il prend immédiatement le commandement et relève le général Stolétoff après l'avoir félicité de ses bonnes dispositions stratégiques et de l'énergie de sa défense.

Sur la gauche la garnison de Schipka a réussi à repousser les attaques de l'armée de Suleïman-Pacha, mais sur la droite la situation est fort compromise. Des masses turques restent concentrées sur une montagne en face et à huit cents mètres à peu près du Berdek-Ko, dont elles sont séparées par un profond et difficile ravin, et de là elles menacent toujours les derrières de la position russe.

C'est là qu'il faut attaquer encore, pour compléter la délivrance de la passe. Le général Radetzsky, ayant immédiatement apprécié ce qu'il y a à faire, dirige vers la montagne les trois compagnies du 16e bataillon de chasseurs qui viennent d'arriver. Le feu des tranchées dure

encore une demi-heure environ, jusqu'au moment où ces compagnies, parvenues à la montagne, se jettent sur le flanc de l'ennemi.

Mis en désordre par la charge intrépide des chasseurs, les Turcs reculent rapidement. Il est impossible alors d'arrêter l'entraînement général des troupes russes ; les hommes qui sont dans les tranchées avancées se lancent en avant au cri de *hourra !* Ce n'est qu'avec peine qu'on parvient à les arrêter à cette première montagne, ce qu'on fait, car leur élan est inutile, vu l'approche de la nuit et la retraite de l'ennemi sur une seconde hauteur.

Vers huit heures du soir tout rentre dans le calme, et, pour la première fois depuis trois jours, la fusillade et le canon cessent complètement:

Cette sanglante journée a été désastreuse pour l'armée de Suleïman-Pacha qui y a perdu sept à huit mille hommes. Les pentes du Berdek-Ko sont couvertes de cadavres. Les Russes ont de leur côté plus de deux mille hommes hors de combat, c'est-à-dire près de la moitié de leur effectif.

De toutes les troupes envoyées successivement à la défense du Berdek-Ko, il ne reste que cent cinquante hommes sans blessures. Il est impossible de concevoir pire acharnement. Les braves soldats que nous venons de délivrer, sont pâles, affaiblis, exténués de fatigue, et peuvent à peine se tenir debout. Depuis trois jours ils n'ont pu se reposer un seul instant; à peine ont-ils mangé : la fusillade incessante ne leur en laissait pas le loisir ; en outre, ils ont horriblement souffert de la soif, car les Turcs, dès le premier jour, avaient coupé les sources, et ils ont combattu par une chaleur qui atteignait quarante-cinq degrés à l'ombre.

La réverbération des rayons du soleil sur les rochers aveuglait les combattants, les arbres ont leur feuillage presque désséché, et c'est dans cette atmosphère que les Turcs ont laissé leurs morts se décomposer tout près des positions russes, s'en servant même pour s'abriter contre les balles. La puanteur faisait faiblir le cœur de ces hommes dont ni les privations, ni les fatigues excessives, ni le danger n'ont pu faire mollir l'énergique résolution.

Aucun point dans nos positions de Schipka n'était à l'abri de leurs balles et de leurs obus. Un blessé que soignait un chirurgien fut de nouveau frappé dans les bras de celui-ci pendant le pansement.

Le 21 août, le docteur Ougrioumoff, médecin de la Légion bulgare, a été blessé dans l'ambulance volante établie en arrière du mont Berdek-Ko.

Les infirmiers allaient enlever les blessés sous un feu meurtrier, avec un dévouement qu'on ne saurait trop admirer, et les conduisaient loin des endroits particulièrement exposés. Bon nombre de ces hommes dévoués ont payé de leur vie leur fidélité au devoir.

Des aides-chirurgiens aussi ont péri au moment où ils donnaient les premiers soins aux blessés. Les balles tombaient jusqu'au milieu des feux où cuisaient les cosses de maïs qui depuis trois jours constituaient presque entièrement la nourriture des soldats.

Il est minuit ; nos troupes, harassées de fatigue, se reposent enfin. La nuit est étoilée, admirable ; le disque rouge de la pleine lune éclaire les montagnes, mais les tons sont trop opaques pour que nous puissions distinguer aucun détail. Nous apercevons cependant les formes du mont Saint-Nicolas, et plus loin, en arrière, les lignes faiblement estompées de la montagne boisée occupée par

les Turcs. Aucun coup de feu ne vient troubler le profond silence de la nuit.

Il est une heure. Tout à coup la crépitation de la fusillade éclate, et des myriades d'étincelles enveloppent les positions ennemies. Puis des éclairs, suivis de coups sourds, nous annoncent que l'artillerie s'est également mise de la partie.

Ce combat de nuit a quelque chose de fantastique. Pendant plus d'une heure, les montagnes semblent embrasées par les étincelles des coups de feu.

Tous les soldats russes sont sur pied et ont pris les armes. Nous écoutons anxieux, groupés autour du général Radetzky, accroupis ou étendus dans l'herbe fraîche. Le moment est tellement grave que nous avons négligé, pour la plupart, de nous garantir du froid de la nuit, qui cependant nous pénètre.

Détail curieux cependant, les Turcs ne paraissent pas s'avancer, et aucune balle ne vient siffler de notre côté. Heureusement, un sous-officier de la Légion bulgare, qui a longtemps habité Constantinople, nous explique la cause de cette fusillade enragée.

Aujourd'hui est jour d'éclipse, événement que nous n'avons pas prévu, ayant depuis longtemps négligé de consulter le calendrier.

La lune, que tout à l'heure nous avions vue si brillante sur le mont Saint-Nicolas, s'est éteinte là-haut dans l'immensité; ce n'est plus qu'une tache rouge, terne et sanglante.

Notre Bulgare nous apprend que c'est là un cas grave et sinistre pour les Turcs; d'après leur croyance, la lune est en ce moment aux prises avec un dragon qui la dévore. On peut la délivrer cependant en intercédant auprès

d'Allah, et en tirant à balle sur le monstre. Dans ce but, on tire des coups de fusil à la lune, afin d'obtenir une heureuse solution de l'effrayant phénomène.

L'éclipse continue sa marche, malgré la fusillade ; le disque entier est même d'une nuance rouge extraordinairement prononcée, au milieu des étoiles brillantes, dans le plus radieux de tous les ciels.

A deux heures du matin, la fusillade cesse, et nous pouvons enfin nous endormir : le traitement a réussi ; la lune est *eyu yapilmich* (guérie).

En effet, l'astre de la nuit, tout à fait rétabli, brille comme une splendide lampe bleue dans le beau ciel d'Orient.



L'avant-garde des tirailleurs du général Radetsky, montée sur des chevaux cosaques, arrive au secours des défenseurs de Schipka (23 août).

CHAPITRE VIII

Attaque du Mont-Boisé.

Ravitaillement de Schipka. — Courage des refugiés bulgares. — Attaque de la batterie turque.— Attaque des trois hauteurs de l'Aikiridjebel. — Arrivée du régiment de Jitomir. — Blessure de Dragomiroff. — « Nous vous vengerons ! » — Attaque des régiments de Podolie et de Jitomir. — Les ouvrages turcs du Mont-Boisé. — Une route périlleuse. — Mort du général Derojinsky. — Attaque du 25 août. — Les abatis d'arbres. — Belle conduite du général Dimitrievsky. — Attaque du Mont-Boisé par trois colonnes russes. — Prise des redoutes turques. — Un mouvement imprudent. — Évacuation par les Russes des ouvrages ennemis. — Cessation du feu. — Pertes générales des Russes et des Turcs. — Les balles turques explosibles. — Cruauté des Musulmans.

Redoute du Berdek-Ko, 24 août.

La brigade de chasseurs arrive dans la nuit et aujourd'hui, de grand matin, le ravitaillement en munitions et en vivres commence et se continue dès lors sans interruption.

De Tirnova à Gabrova, paraît-il, le pays présente l'aspect d'un camp misérable et la route est encombrée par

une procession ininterrompue de familles fuyant Kezanlyk et les villages du Sud des Balkans où ont recommencé les massacres.

Les Bulgares de Gabrova, aidés par quelques-uns de ces réfugiés, rendent courageusement les plus grands services aux soldats russes. Au nombre de plus d'un millier, ils conduisent les convois, travaillent à l'entretien de la route et, bravant les balles et les obus qui font plusieurs victimes parmi eux, ils montent dans de petits barils portés à dos d'âne, ou dans des jarres en terre, l'eau qui fait totalement défaut à la garnison de Schipka.

Il n'y a eu aujourd'hui, sur la gauche et sur le front sud, que des affaires d'importance secondaire. Vers midi, une violente fusillade retentit au-dessous des rochers de la petite batterie, dite batterie turque.

Bientôt nous voyons les vestes bleues d'un bataillon de nizams escalader les rochers sous un grêle de balles. Deux autres bataillons restent en soutien. La 4e compagnie du régiment de Briansk et la 4e compagnie du régiment d'Orel laissent tranquillement les assaillants aborder la crête ; puis, par une charge à fond, nettoient la position de ce bataillon, dont la plupart des fuyards vont se briser dans les creux des précipices. Au même moment le 13e bataillon de chasseurs enlève les retranchements de la droite turque, retranchements qui inquiétaient beaucoup notre gauche.

Mais tout l'intérêt de la journée est sur la droite, où les Turcs occupent les trois hauteurs de l'Aikiridjebel et pressent vivement le flanc russe. L'une de ces hauteurs, située en face du Berdek-Ko, est une menace perpétuelle pour les communications avec Gabrova; un détachement composé du 16e bataillon de chasseurs, de la 11e compa-

gnie de Briansk et de deux compagnies du 14e bataillon de chasseurs, est chargée d'en déloger l'ennemi, et de grand matin le combat s'engage dans les bois qui entourent la position.

Vers neuf heures, le général Dragomiroff, le héros de Sistova, arrive avec le régiment de Jitomir, qui marche depuis deux jours, prenant juste le temps de manger et à peine celui de dormir.

Le régiment de Podolie de la même brigade arrive un peu plus tard.

Dragomiroff laisse un détachement en réserve près du Han, et s'avance vers la Lunette turque. La route, dans cette partie, est balayée par les balles ennemies qui labourent le sol en faisant jaillir de petits flocons de poussière, et le régiment de Jitomir y éprouve des pertes sensibles. Il ne trouve pas même d'abri sur la hauteur et doit se coucher dans les tranchées de la Lunette en attendant qu'on ait besoin de lui.

Le général Radetzsky est sur le versant de la colline avec son état-major, observant les péripéties de la bataille. Dragomiroff va l'y rejoindre. Les deux généraux se concertent et, comme les Turcs paraissent en nombre et tiennent ferme contre le détachement qui les attaque, on envoie au feu le 2e bataillon de Jitomir.

Je remarque que le général Dragomiroff est soucieux et préoccupé, contrairement à son habitude; sans doute a-t-il le pressentiment de ce qui va lui arriver.

Comme il revient d'examiner la position et qu'il est descendu de cheval, quelqu'un d'entre nous lui propose de prendre un peu de repos et de s'asseoir sur un pliant dont on s'est muni. A ce moment même, le général s'affaisse en disant :

« Çà y est ! »

On croit qu'il s'est assis, ainsi qu'on le lui a offert. Nous ne faisons également pas attention aux gémissements douloureux que vient de pousser le capitaine Maltsoff, qui s'est laissé choir à côté du général.

« Il paraît que je suis blessé, » dit ce dernier.

Effectivement une balle lui a traversé la jambe au-dessous du genou, sans atteindre l'artère, mais en labourant les muscles. La même balle a atteint le capitaine Maltsoff qui se tient à côté.

On peut s'imaginer quel trouble produit cette blessure dans l'entourage du général ; celui-ci est connu par son intrépidité et par l'empire qu'il a sur ses soldats ; dans la situation critique où se trouvent les défenseurs de Schipka, c'est une double perte.

Le 2e bataillon de Jitomir défile pour prendre position au moment où l'on dépose le général sur un brancard porté par deux fantassins d'Orel et deux soldats de la Légion bulgare.

« Allons, mes braves, dit Dragomiroff, ne boudez pas devant le feu ; à chacun son sort et, ma foi ! si l'on est tué, le mal n'est pas grand... »

Les soldats veulent se précipiter vers le brancard qui emporte leur chef, mais il les arrête du geste.

« Continuez votre chemin, dit-il. Je vous prie de vous battre en braves que vous êtes, malgré mon absence.

— Nous vous vengerons ! » crie-t-on de toutes parts.

Le premier mot que prononce le général arrivé à l'ambulance, est la question suivante: « Quand pourrai-je monter à cheval ?

— Ne craignez rien, général, répond le médecin, après avoir inspecté la blessure, vous vous rétablirez !

— Au diable ! qui est-ce qui parle de peur ? riposte Dragomiroff avec violence. Je veux savoir si je serai en état de reprendre bientôt le commandement, et de faire le coup de sabre dans quelques jours. »

Les médecins s'entre-regardent en silence. Enfin l'un d'eux se décide à dire : « Mais avant six semaines, vous ne serez pas sur pied, général. »

Pendant ce temps, le bataillon de Jitomir, plein d'ardeur pour venger son chef bien-aimé, s'élance dans le bois au pas de charge. Les Turcs plient. Nous voyons leur artillerie quitter la première hauteur et les flocons de fumée blanche qui marquent la ligne de bataille au-dessus du taillis reculer rapidement.

Le général Radetzsky se met alors à la tête de trois compagnies de réserve, et la hauteur est emportée après une lutte terrible à la baïonnette. Les Turcs essaient vainement de reprendre la position, et la journée se termine par une attaque infructueuse du regiment de Podolie contre les autres positions que les Turcs occupent sur l'Aikiridjebel.

Dans la nuit, arrivent à leur tour les régiments de Volhynie et de Minsk, ce qui porte l'effectif de la garnison du col de Schipka à plus de vingt mille hommes. Les débris de la Légion bulgare, qui est au feu depuis cinq jours, sont alors autorisés à descendre à Gabrova pour se remettre un peu des fatigues et des privations endurées.

Redoute Saint-Nicolas, 25 août.

Maintenant le plus pressé est fait, la situation est sauvée, mais la passe est cependant loin d'être dégagée.

Dans les premiers jours de la lutte, la garnison russe était trop peu nombreuse pour songer à gêner les mouvements de l'ennemi, hors du rayon immédiat de son feu. Les Turcs en ont profité pour déborder notre droite, redescendre le versant des Balkans du côté de Gabrova et établir à droite de la route, sur une hauteur que nos rapports appellent le *Mont-Boisé*, au point où elle laisse la vallée de la Yantra et commence à grimper le défilé, trois séries de retranchements appuyés par une batterie.

Qu'on se figure un profond ravin : sur la pente de gauche, la route court en lacets ; sur la pente de droite, à quatorze ou quinze cents mètres environ, se dressent les ouvrages turcs, qui enfilent la route par endroits et la rendent par conséquent excessivement périlleuse.

Voilà l'état de choses que les Russes, à cause de leur faiblesse numérique, ont laissé créer. Tant que ces ouvrages ne seront pas détruits, le ravitaillement de Schipka et les mouvements de troupes ne pourront se faire qu'en passant sous le feu de l'ennemi et en s'exposant à des pertes sensibles.

Aujourd'hui les balles venaient s'aplatir contre les rochers dans lesquels la route est taillée, les soldats tombaient de-ci de-là dans les convois, frappés souvent sans qu'on entendît la détonation lointaine de l'arme qui avait envoyé le projectile.

Le brave général Derojinsky reçoit ainsi une balle en plein cœur et tombe foudroyé sans pouvoir dire une seule parole avant de mourir. Cet officier supérieur est universellement regretté et laisse sans ressources une nombreuse famille que le Tsar, avec sa bonté habituelle, a promis de prendre sous sa protection.

A peine arrivé à Schipka, le général Radetzsky a

compris qu'il faut chasser à tout prix les Turcs du Mont-Boisé et, dès le 24 août, il prend toutes ses dispositions de combat.

Le 3e bataillon de Jitomir est alors envoyé pour tourner la gauche de l'ennemi; il descend jusqu'à Gabrova, remonte la montagne par une rampe à peine praticable et arrive ce matin même auprès des retranchements turcs.

Aujourd'hui, dès l'aube, un feu terrible de mousqueterie annonce que les combattants sont aux prises et que l'attaque est sérieusement engagée. Pendant des heures entières l'écho des montagnes répercute le bruit de la fusillade et le tonnerre des canons. Le fond de la vallée est entièrement voilé par un épais nuage blanchâtre rayé par les éclairs de la mousqueterie.

Des hauteurs où nous nous tenons, nous ne pouvons voir les soldats de Jitomir s'avançant à la manière des Indiens, couverts par les arbres, mais protégés d'une façon insuffisante, parce que leur feu trahit leur présence.

En peu de temps les petits flocons de fumée indiquant leurs lignes d'attaque s'approchent jusqu'à cinquante mètres du premier ouvrage; mais là les Russes se heurtent à des obstacles insurmontables pour le moment.

Les Turcs ont pratiqué tout autour de la redoute des abatis d'arbres presque impossibles à franchir. Les assaillants se massent derrière les arbres et se jettent soudain sur l'abatis, mais sont refoulés avec des pertes énormes; les soldats s'embarrassent dans ce fouillis inextricable de branches et de verdure, pendant que les Turcs tirent sur eux à bout portant et les fauchent comme de l'herbe.

Fort peu d'hommes reviennent de ce premier assaut de la redoute; une compagnie y est entièrement détruite.

Dès qu'il a entendu la fusillade du bataillon de Jitomir,

Radetzsky a ordonné au colonel Lipinsky d'attaquer l'ouvrage avec les troupes de l'avant-garde de flanc, renforcées par un bataillon du régiment de Podolie et trois compagnies du régiment de Briansk.

Le colonel Lipinsky ordonne : 1° à deux compagnies du 14e bataillon de chasseurs de s'avancer en droite ligne par la route, en s'arrêtant aux abatis pour tirer des salves, afin d'attirer sur elles le feu des colonnes qui ont attaqué à droite et à gauche ; 2° au bataillon du régiment de Jitomir de s'avancer à droite des chasseurs ; 3° au bataillon de Podolie de s'avancer à leur gauche. Ces deux bataillons déploient devant eux un fort rideau de tirailleurs, derrière lesquels ils marchent, ayant en première ligne deux compagnies, et en seconde ligne les autres compagnies, deux à deux. Les tirailleurs ont ordre de se porter en avant sans tirer.

Le commandant en chef monte lui-même à cheval et se dirige sur le lieu du combat, suivi de ses aides-de-camp et de ses officiers d'ordonnance.

Le chef de l'état-major, général Dimitrievsky, à pied, tête nue, le visage décomposé par la souffrance et soutenu par deux soldats, se met à la tête d'un bataillon pour le mener à l'assaut. Un obus vient frapper le sol derrière lui, le couvre de terre, le renverse et le laisse sans connaissance.

Au bout d'une heure, les troupes ont atteint le pied du Mont-Boisé, où elles s'arrêtent pour prendre quelques instants de repos. Déjà les chaînes des tirailleurs gravissent les pentes de la montagne. Bientôt les trois colonnes engagent simultanément l'attaque qui force les Turcs à déployer leurs troupes. La colonne du centre se précipite alors au pas de course jusqu'aux deux ouvrages mêmes.

Les Turcs, voyant le petit nombre des assaillants de la

première ligne, se lancent en avant, mais, vigoureusement chargés à la baïonnette, de front par la colonne du centre, et à droite et à gauche par les deux bataillons de Jitomir et de Podolie, ils prennent la fuite en abandonnant un grand nombre de morts sur le théâtre de la lutte.

L'élan des Russes est si impétueux que la réserve des Turcs ne songe pas à se défendre dans le second ouvrage situé en arrière du premier, et se retire précipitamment, en déchargeant ses fusils par-dessus l'épaule et au hasard.

Entraînés par le succès, les Russes, au lieu de s'arrêter et de reformer leurs rangs, se lancent à la poursuite de l'ennemi et arrivent ainsi jusqu'aux troisièmes tranchées. Là ils se trouvent en présence de troupes fraîches; obligés de s'arrêter, ils engagent une vive fusillade. N'ayant pas les moyens de continuer le mouvement en avant, le général Radetzsky envoie le 2e bataillon de Volhynie comme renfort aux combattants et ordonne au colonel Lipinsky de ramener un peu les troupes en arrière : il fait occuper le premier ouvrage, enlevé aux Turcs par le 3e bataillon de Volhynie sous les ordres du colonel comte de Adlerberg, aide-de-camp de l'Empereur; les autres troupes reçoivent l'ordre de rester dans leurs positions.

Les Turcs laissent les Russes opérer tranquillement leur retraite; puis ayant reçu des renforts considérables, ils prennent ensuite l'offensive et engagent un combat opiniâtre pour reprendre leurs premières positions. Le 3e bataillon de Volhynie, renforcé de deux compagnies de Briansk, repousse pendant la nuit toutes leurs attaques; mais devant leurs forces écrasantes, le colonel comte de Adlerberg demande des renforts que Radetzsky, ayant seulement en réserve le régiment de Minsk, ne peut envoyer, et reçoit l'ordre de se replier.

Redoute du Berdek-Ko, 26 août.

Aujourd'hui le feu d'infanterie recommence à six heures du matin : le colonel comte de Adlerberg, après avoir encore repoussé à l'aube deux nouveaux assauts des Turcs, se replie tranquillement. Ceux-ci, qui ont éprouvé des pertes énormes, n'essaient nullement de le poursuivre et se contentent de reprendre possession de tous les ouvrages du Mont-Boisé.

A deux heures et demie de l'après-midi, le feu s'éteint complètement. Les Turcs paraissent vouloir se fortifier sur les hauteurs du Berdek, de l'Aikiridjebel et du Mont-Boisé. Les Russes pallient les difficultés que leur cause cette dernière position en construisant des chemins détournés qui leur permettent d'en éviter le feu le jour; la nuit, ils peuvent employer la route sans danger.

Les deux adversaires gardent ainsi leurs positions respectives.

Batterie verte, 27 août.

Cette journée a été des plus calmes, à part une légère canonnade de la part des Turcs.

Gabrova, 28 août.

Aujourd'hui les Turcs ont complètement cessé leur feu. En même temps du haut de la redoute Saint-Nicolas nous voyons leurs longs convois de matériel se diriger, escortés par de fortes colonnes, dans la direction de Kezanlyk. Cela semble être un commencement de retraite, car les Turcs doivent être découragés par ces sept jours de combats suc-

cessifs, où ils ont subi des pertes effroyables. En tout cas, si cette retraite est une feinte, elle donne au moins quelques jours de repos à la garnison de Schipka.

Aussi le général Radetzky renvoie-t-il les renforts superflus qui sont arrivés pour disputer la route de Schipka à Tirnova, dans le cas où la passe eût été forcée. Il renvoie notamment la 2ᵉ division et un détachement de la 11ᵉ; il conserve la 14ᵉ division, une brigade de la 9ᵉ, les tirailleurs, les Bulgares, et un détachement de cosaques à pied, avec un fort contingent d'artillerie pour garder la passe contre tous venants.

Je quitte cette après-midi les ouvrages russes pour retourner à Gorny-Studen.

La position de Schipka n'est pas agréable. Toute l'eau doit être apportée d'une fontaine au pied de la montagne. Par suite du manque de bois, la plus grande partie des aliments cuits doit être apportée de la Yantra dans de grands chaudrons.

Les émanations des cadavres non enterrés vicient la fraîcheur de l'air pur des montagnes.

Toutes les troupes bivouaquent; le général Radetzsky occupe un domicile qui tient le milieu entre un boyau et une caverne. Il dit, devant moi, que les Turcs ont fait plus de cent attaques successives.

« Avec l'aide de Dieu, dit l'intrépide et vieux général, je resterai ici malgré le Turc et malgré le diable, jusqu'à ce que je sois relevé. »

Dans ces combats, les Russes ont subi une perte de 98 officiers et 2,633 sous-officiers et soldats, dont un millier de morts environ. Les pertes en officiers sont énormes, comme on voit; elles furent surtout sensibles dans les journées du 24 et du 25 août. Les tirailleurs turcs, fort

adroits, dominaient les troupes russes et pouvaient choisir dans les rangs les officiers si aisément reconnaissables aux blancheurs de leur uniforme.

Outre le général Dragomiroff blessé, et le général Derojinski tué, il faut encore citer parmi les blessés le colonel Lipinsky du régiment de Briansk et le lieutenant-colonel des hussards de la garde, Michel Wiazemski, commandant la première brigade de la Légion bulgare.

La brigade de chasseurs a perdu vingt-quatre officiers; les 2e et 3e bataillons du régiment de Jitomir, presque tous; le régiment de Volhynie, onze; celui de Podolie, sept; et le régiment de Briansk, tous les officiers supérieurs.

On remarque, parmi les victimes, un assez grand nombre de blessures faites par des balles explosibles; mais les Turcs n'en sont pas à une infraction près des conventions humanitaires observées par les puissances européennes. La balle explosible turque fait ordinairement un très petit trou à son entrée dans le corps, mais à sa sortie elle fait des blessures d'un verchok et plus de largeur, si elle n'en produit pas plusieurs à la fois, où n'éclate à l'intérieur du corps, en détruisant tout l'organisme.

Comme toujours, les Turcs se sont signalés par leurs cruautés. Dans un de leurs retours offensifs, deux officiers russes se voyant entourés par eux et sachant le sort qui les attendait, se brûlèrent la cervelle; plus tard, on retrouva leurs cadavres mutilés avec les pieds, les mains coupées, etc.

De leur côté, les Turcs ont subi des pertes énormes qu'on peut, sans exagération, porter au moins à seize mille blessés, et, en ajoutant les cinq mille morts restés sur les pentes des montagnes, on arrive à l'effroyable total

de vingt et un mille hommes mis hors de combat sans profit. Rien que sur le flanc de l'Aikiridjebel, les Bulgares, qui font l'office de fossoyeurs pour le compte des Russes, ont relevé un millier de cadavres.

Outre le pacha tué le 21 août, on a retrouvé le cadavre richement galonné d'un autre pacha dont on ignore également le nom.

Les Turcs ont dû également beaucoup souffrir du manque de communication qui les empêchait de recevoir des convois d'approvisionnements. Trois bachi-bouzoucks qu'on a fait prisonniers, dans la vallée, près de la Yantra, prétendent que depuis trois jours les soldats n'ont plus de vivres.

Cet échec démoralisera les Turcs, d'autant plus qu'ils étaient tellement sûrs du succès que le 23 août ils avaient disposé des masses de tcherkesses pour poursuivre les fuyards quand les Russes auraient eu évacué Schipka.



Bataillle de Pélichat (31 août). — Défense de Sgalevitza par l'artillerie russe.

CHAPITRE IX

Bataille de Pelichat.

A Gorny-Studen. — Arrivée d'un parlementaire turc au quartier impérial. — Bataille de Pelichat. — Au galop. — Convoi de blessés. — Le petit tambour. — Humanité d'un soldat russe. — Le général Poméranzoff. — Le Ramadan. — Ivres de fanatisme et de mastic. — Un anniversaire manqué. — Les positions russes de Pelichat et de Sgalevitza. — Sortie des Turcs. — Allah illah Allah ! — Les volontaires Zeïbecks. — Défense de la lunette de Pelichat par le régiment de Souzdal. — Corps à corps. — Combat d'artillerie. — Sang-froid et adresse des artilleurs russes. — Un feu d'enfer. — Canon repris aux nizams. — Dernière attaque des Turcs — Retraite de l'ennemi. — Enthousiasme des troupes. — Une leçon d'escrime à la baïonnette. — Un vainqueur généreux. — La nuit de la bataille. — Le champ de bataille. — Dévastation de la campagne. — Ensevelissement des morts. — Départ pour Lovtcha. — La nuit du 1er septembre 1877.

Sgalevitza, 31 août, minuit.

En guerre, dit avec raison un vieux proverbe, on n'est jamais sûr du lendemain. Avant-hier j'étais encore à Ga-

brova, au pied des Grands-Balkans, et ce soir, je campe à Sgalevitza, petit village situé à quatre kilomètres, en avant de Poradine, et qui est un des postes avancés de l'armée destinée à opérer contre Plevna.

Je suis arrivé à Gorny-Studen, la nuit dernière, tout brisé et fatigué de ma pénible campagne de Schipka ; ce matin, je flânais avec quelques amis, devant le quartier-général du grand-duc Nicolas, afin d'assister à l'arrivée d'un parlementaire turc envoyé de l'armée du Lom, par Méhémet-Ali, pour traiter, paraît-il, du règlement de la convention de Genève. Ce motif ne me parut pas bien admissible, vu la façon toute radicale avec laquelle nizams et tcherkesses traitent les blessés russes qui tombent dans leurs mains.

Vers dix heures, nous voyons arriver par la route de Biela deux cosaques, la carabine au poing, précédant une victoria attelée de trois chevaux, dans laquelle est assis le parlementaire, les yeux bandés par un mouchoir blanc et ayant à sa gauche un officier de hussards. Un peloton de cosaques sert d'escorte.

Arrivée à la porte du quartier général, la voiture s'arrête, l'officier turc en descend et, guidé par deux aides de camp qui le tiennent chacun par un bras, il entre sous la tente du grand-duc.

Cet officier, qui porte les insignes de major, s'appelle Izet-Bey et est le petit-fils de Fuad-Pacha, l'ancien grand ministre des affaires étrangères durant la guerre de Crimée et ancien ambassadeur à Paris. Il a été élevé dans notre capitale et parle, paraît-il, admirablement français. Il est de taille moyenne, et, comme presque tous les Turcs de distinction qui ont dépassé la trentaine, il a contracté un certain embonpoint.

Son costume se compose d'une tunique bleue se boutonnant droit, avec le col et les épaules galonnés d'or : autour de chaque poignet, des galons en même métal indiquent le grade; le pantalon est blanc, et un ceinturon en soie rouge tissée de fils d'or supporte le sabre. Izet-Bey appartient au ministère des affaires étrangères et est attaché à Méhémet-Ali, en qualité de chef de sa chancellerie, et pour traiter les questions diplomatiques qui pourraient surgir durant le cours des évènements militaires.

Tout à coup, un aide de camp du grand-duc sort précipitamment du télégraphe de campagne, et m'apprend que les Turcs ont attaqué aujourd'hui nos premières lignes en avant de Poradine et que l'on se bat avec acharnement depuis sept heures du matin.

Vite, je ne fais qu'un bond jusqu'à l'écurie.

« En route, Samokine, »

Criai-je à mon fidèle cosaque, et bientôt nous voilà filant ventre à terre sur la route de Plevna, sous un soleil d'une cinquantaine de degrés et au milieu d'une poussière suffocante.

En arrivant au pont jeté sur l'Osem, contre le village de Bulgareni, nous rencontrons un convoi de deux cents blessés, appartenant la plupart à la 16e division.

Dans une première voiture sont couchés trois officiers; viennent ensuite les soldats, ceux qui sont gravement atteints étendus sur de la paille, dans des charrettes du train des équipages.

Dans un de ces véhicules sont placés deux blessés: un nizam atteint à la bouche et un soldat d'infanterie de la 30e division, dont la jambe est cassée en deux endroits. Le Turc pousse des cris plaintifs; le Russe pensant qu'il a soif et se relevant sur son coude, malgré ses propres dou-

leurs, retire le bidon qu'il porte à son côté, et chemin faisant, il en verse le contenu entre les lèvres sanglantes du nizam.

Quand aux hommes atteints légèrement aux bras ou à la tête, ils marchent tranquillement à pied; l'un d'entre eux, un petit tambour dont les manches couvertes de galons blancs sont tachées de sang (une balle lui a traversé les deux bras), nous crie en riant : « Je ne puis plus remuer les ailerons *(sic)*; mais c'est égal, nous les avons joliment arrangés ! »

Vers deux heures de l'après-midi, nous arrivons à Karagatch-Bulgarski, après avoir parcouru près de trente kilomètres en moins de quatre heures et à franc étrier.

De cet endroit nous entendons distinctement le roulement de la canonnade comme un bourdonnement dans l'air; et quand, une demi-heure après, nous entrons à Poradine nous voyons toute la ligne de collines située à une lieue en avant, couronnée par des masses de fumée blanchâtre où passent des éclairs.

De temps à autre, on aperçoit un gros nuage floconneux se former subitement au-dessus de la ligne des feux de l'infanterie russe. C'est un obus turc qui vient d'éclater en l'air.

Nous faisons rage de nos *nagaïkas* (fouets de cosaques) sur nos malheureuses montures qui n'en peuvent mais, et nous arrivons à temps pour voir les dernières colonnes turques battant vivement en retraite sous le feu de nos batteries et disparaissant derrière les collines qui s'élèvent en avant des villages de Radichovo et de Tutchenitza.

En approchant du village de Pelichat, nous rencontrons le brave général Poméranzoff, commandant la 16e division d'infanterie, et qui commandait aujourd'hui l'aile gauche.

C'est un homme de haute taille, de forte stature; avec sa longue barbe blanche, il offre la plus grande ressemblance avec les vieux chefs des cosaques de l'Ukraine. Dans l'action, il a eu son cheval blessé grièvement, et se montre très affecté de cette perte, car cet animal, qu'il avait ramené de Russie, était depuis longtemps sa monture favorite.

La journée d'aujourd'hui est un véritable succès qui compense entièrement l'échec de Plevna du 30 juillet dernier.

Vingt-cinq à trente mille Turcs, excités par les prédications fanatiques de leur ulémas, car le mois sacré du Ramazan venait de commencer la veille, et, suivant le Coran, les actions d'éclat accomplies durant cette période sont bien plus méritoires que pendant les autres mois, ont attaqué la ligne russe qui s'étend entre Pelichat et Sgalevitza, et que défendaient deux petites divisions comptant à peine la moitié de leur effectif. Bien qu'ivres de fanatisme, et surtout du mastic que leurs chefs leur avaient fait distribuer abondamment, les Turcs, après plus de sept heures de lutte, ont été repoussés avec une perte de cinq à six mille hommes tués ou blessés, tandis que celle des Russes atteint seulement le chiffre de mille soixante-neuf soldats.

Osman-Pacha, qui comptait obtenir un éclatant succès pour célébrer cette date du 31 août, qui est le jour anniversaire de l'avènement d'Abdul-Hamid II au trône de Turquie, a dû être bien dérangé dans ses calculs de courtisan, quand au lieu d'offrir une victoire à son maître pour le jour de sa fête, il n'a eu qu'une défaite à enregistrer.

La ligne de positions que les Russes ont si brillamment défendue aujourd'hui est loin d'être excellente pour la défensive et présente une foule de points faibles.

D'abord le champ de tir des batteries russes est des plus

limités, car les collines que nous défendons forment du côté de Plevna un large plateau long de près d'un kilomètre et masquant entièrement les mouvements de l'ennemi, qui peut s'approcher de nos positions jusqu'à une distance de mille à douze cents mètres sans être signalé et inquiété par notre feu.

A notre gauche, le terrain s'élève au-dessus du village de Pelichat, et forme un plateau légèrement relevé à sa partie supérieure. Ce point était défendu par la 16e division. A droite, au contraire, se trouvent deux collines escarpées séparées par un ravin profond. Sur celle de gauche, qui formait le centre de la position, est établie une batterie de huit pièces derrière de petits épaulements en terre et en gravier. En avant on a creusé une ligne de tranchées dont le revêtement est couvert de feuillages pour la dissimuler aux regards de l'ennemi. Cette importante position est gardée par la 30e division. De l'autre côté du ravin s'élève le village de Sgalevitza, que dominent une batterie et deux retranchements défendus par deux bataillons de la 5e division, le régiment de hussards de Marioupol, et qui forme la droite de cette ligne de positions.

Personne dans le camp russe ne s'attendait à être attaqué, lorsque aujourd'hui, vers six heures du matin, on reçut des avant-postes occupés par des détachements du 4e régiment de lanciers de Kharkoff et du 4e régiment de hussards de Maroupiol (s'étendant de Bogot par Tutchenitza, devant Radichovo et Grivitza, jusqu'à la chaussée de Plevna à Bulgareni), un avis portant que des forces ennemies considérables sortaient des retranchements établis au delà de Radichovo.

Bientôt une masse de cavalerie turque, forte de plus de deux mille cinq cents hommes, refoule rapidement devant

elle nos faibles escadrons de lanciers et de hussards, et démasque au centre le front d'un épais rideau de tirailleurs. Presque aussitôt des éclairs étincellent dans les champs de maïs et le crépitement de la fusillade retentit en avant d'une petite lunette avancée, défendue par deux compagnies et armée de deux canons.

Les Turcs couronnent de leurs lignes profondes l'extrémité du plateau et se jettent en avant aux cris de : *Allah illah Allah!* (Il n'y a de Dieu que Dieu.) Cela forme un tumulte immense, semblable à celui de ces nuées de corbeaux, qui se réunissent pour gagner les pays du Nord.

Dans les rangs des assaillants marchent des volontaires zeïbecks, portant tous le haut turban pyramidal, en soie rouge, tout agrémenté de fils et de houppes, la veste brodée, aux manches ouvertes et pendantes, les jambes nues et la ceinture chargée de longs pistolets et de *handgiars* (poignard à poignée d'ivoire).

Ces troupes, formées en masses profondes, se ruent sur la lunette en poussant leurs cris sauvages.

Trois fois, elles sont repoussées, décimées par la fusillade des Russes. Des blessés nombreux quittent les rangs ennemis.

Trois fois les Turcs sont ramenés à la charge par leurs officiers et parviennent enfin à s'établir dans l'ouvrage, mais pas pour longtemps.

Appuyé par le feu de trois batteries de la 16e brigade d'artillerie, le régiment de Souzdal se jette vigoureusement sur l'ennemi, le déloge de la lunette après une lutte acharnée à coups de sabre, de baïonnette, de pierres, de crosses de fusil ou de pistolet et le poursuit sur un espace de plus d'un kilomètre. En se retirant, les Turcs essaient

d'emmener avec eux une des deux pièces abandonnées dans l'ouvrage; mais un obus habilement envoyé brise une des roues de l'affût, et ils sont obligés de l'abandonner cent mètres plus loin.

Après le court moment de calme qui suit cet épisode, l'attaque reprend avec une nouvelle énergie. Les masses turques grossissent sans cesse, leurs batteries prennent position à l'extrémité du plateau et leur aile droite déborde la gauche de la position de Pelichat. Le général Pomérantzoff, qui dirige la défense de ce côté, abandonne le village dans lequel les bachi-bouzouks pénètrent et qu'ils incendient aussitôt.

Il est déjà midi. Les masses compactes de l'infanterie turque couvrent tout l'espace compris entre Sgalevitza et Pelichat et l'artillerie turque, forte d'environ quarante à cinquante canons, ouvre un feu violent et continu sur toute la ligne russe. Les parapets de nos batteries sont renversés, les arbres abattus, leurs tronçons rasés; l'infanterie russe, couchée derrière les tranchées de ces ouvrages, a cependant peu d'hommes atteints par les éclats des projectiles ottomans. A chaque instant, les obus ricochent par-dessus nos batteries et vont retomber sur la cavalerie placée en soutien. Plusieurs hussards et lanciers sont écrasés par ces projectiles.

Nos artilleurs, gardant leur sang-froid, ralentissent leurs coups pour en régulariser le tir, et les pointeurs visent avec une extrême attention. Bientôt après, nous voyons un léger désordre se manifester dans les batteries ennemies : plusieurs affûts viennent d'être brisés et les pièces renversées. A chaque instant aussi les artilleurs turcs sont abattus et, au bout d'une demi-heure, les roues de leurs canons baignent dans une mare de sang.

Néanmoins nos adversaires tiennent encore, quand tout à coup un éclair sinistre empourpre l'horizon... Deux caissons viennent de sauter et ont fait de tels ravages que les servants découragés reculent. Dès lors, leur artillerie, presque réduite à l'impuissance, ne nous fait plus éprouver que très peu de pertes.

Vers une heure de l'après-midi, vingt à vingt-cinq mille Turcs sont en ligne sur le plateau et dirigent simultanément une attaque désespérée contre les positions russes, depuis la lunette de Pelichat jusqu'à la droite de Sgalevitza. Ils descendent la colline au pas de course, non pas en masse, ni en ligne, mais en petits groupes épars et désordonnés.

Soudain un feu roulant d'artillerie retentit avec fracas ; la mitraille s'abat sur les Turcs comme la grêle sur un champ de blé ; des rangs entiers s'affaissent. Bientôt un voile de fumée enveloppe cette scène de carnage et nous cache les ravages épouvantables que font les volées d'obus à balles lancés par nos batteries. Nous croyons un instant que pas un nizam n'en réchapperait : rien ne sort du nuage qui couvre leurs tabors. Enfin nous voyons des régiments mutilés, réduits à quelques centaines d'hommes, se retirer avec une confusion indescriptible vers la réserve de leurs colonnes. Ils ont laissé sur le terrain les deux tiers de leur effectif.

Bientôt les Turcs tentent une troisième attaque, conduite énergiquement sur le centre de la position de Sgalevitza et qui faillit réussir.

J'ai déjà parlé des tranchées que masquaient des buissons ; les Turcs, sans tirer, les assaillent à la baïonnette et parviennent à pénétrer jusque dans les retranchements.

La mêlée y est terrible; les cadavres russes s'y empilent sur les cadavres turcs. Nos soldats engagent une fusillade

meurtrière à bout portant, où les coups se succèdent avec une extrême rapidité et où l'on ne vise pas. A quoi bon viser des masses compactes?

A un moment, les servants d'une de nos pièces et le peloton de soutien sont mis hors de combat, deux attelages de six chevaux sabrés, un affût et une roue brisés, et les Turcs emmenaient triomphalement ce nouveau canon, quand ils sont définitivement repoussés par une charge intrépide de quatre bataillons, admirablement appuyés par les batteries du colonel Goudim, lesquelles couvrent littéralement de mitraille les masses profondes de l'ennemi.

Pendant ce temps, les deux mille cinq cents cavaliers dont dispose en ce moment Osman-Pacha, sont envoyés sur notre droite pour tourner la position de Sgalevitza ; mais au moment où cette colonne de cavalerie débouche d'un petit bois de hêtres qui couvrent les hauteurs sur ce côté, cette cavalerie, aperçue à temps par deux escadrons de hussards de Marioupol, commandés par le lieutenant-colonel Andrikaïeff, est couverte d'obus à mitraille, se rejette en désordre en arrière, et derrière elle les chevaux et les hommes étendus marquent ses traces.

Malgré tous ces insuccès et les pertes considérables qu'ils ont éprouvées, les Turcs ne renoncent pas à l'offensive et vers trois heures de l'après-midi, après un violent feu d'artillerie et de mousqueterie, ils se reforment et se précipitent de nouveau en avant au milieu des flammes et de la fumée. Quand la charge arrive à quatre cents pas de nos retranchements, la ligne d'infanterie russe s'éclaire à son tour ; une salve de premier rang part ; on dirait un cratère qui s'allume et lance ses gerbes de lave en fusion ; la salve du second rang suit la première à trois secondes d'intervalle.

Ces deux décharges meurtrières s'abattent sur les tabors d'avant-garde et creusent des vides béants dans les colonnes musulmanes. Les rangs se renversent les uns sur les autres avec un fracas sinistre.

La fusillade redouble, non plus par volées d'ensemble, mais à volonté: c'est un feu d'une violence et d'une intensité inouïes; les brèches s'ouvrent en un instant et, partout, les amoncellements de corps montent avec une prodigieuse rapidité; les balles pleuvent toujours, hachant tout ce qui est chair, broyant tout ce qui est fer; les débris des colonnes turques escaladent ces entassements de cadavres et arrivent sur les ouvrages russes, mutilés, réduits à moitié, mais irrités et indomptables.

Une lutte de géants s'engage sur ce point, car Russes et Turcs se valent en fait de bravoure. Nous avons retrouvé des cadavres turcs à dix pas des tranchées russes. Le versant de la hauteur sur lequel on a creusé les tranchées est littéralement jonché de cadavres. J'en compté sept sur un espace de dix pieds carrés.

Les Turcs sont encore une fois repoussés, et après s'être donné le temps de relever leurs blessés et un certain nombre de leurs morts, battent en retraite sur Plevna. Il est alors quatre heures et demie. Le général Zotoff a bien envoyé la 1re brigade de la 5e division d'infanterie sur la chaussée de Grivitcha, avec mission de prendre l'ennemi en flanc et de le tourner; mais le chef de brigade a commis l'imprévoyance de faire prendre les sacs, la chaleur étant excessive; les hommes épuisés ont marché lentement, ont dû faire une grande halte sur leur route et arrivent trop tard sur le champ de bataille.

Il faut donc faire la conduite aux Turcs avec les troupes qui ont déjà donné et que le général Kryloff lance immé-

diatement à leur poursuite. L'infanterie pousse l'ennemi la baïonnette aux reins jusqu'à environ cinq kilomètres, tandis que la cavalerie le serre de près jusque sous le feu des ouvrages de Plevna et jusqu'à la tombée de la nuit.

Le succès de cette journée contribuera de beaucoup à relever le moral de notre armée et est une excellente préparation à la nouvelle attaque que l'on médite contre Plevna. Il me serait impossible d'énumérer tous les actes de bravoure personnelle, tant ils ont été nombreux. Les soldats tombent et meurent avec une intrépidité remarquable.

« Etes-vous contents, maintenant ? Etes-vous quittes avec les Turcs ? » demande après le combat le général Zotoff aux hommes du régiment de Galitch.

« Non, ce n'est pas assez, répondent ces braves gens ; nous ne serons quittes que quand nous aurons pris Plevna. »

Dans la mêlée qui a eu lieu dans la petite lunette en avant de Pelichat, me raconte un lieutenant de Souzdal, un caporal de ce régiment reçoit au visage un coup de baïonnette mal assuré qui lui déchire la joue. Il regarde son adversaire et hausse les épaules :

« Imbécile ! lui dit-il, est-ce comme cela qu'on lance un coup de baïonnette ? Tiens, voilà comment ça se pratique ! »

Et il enfonce jusqu'à la garde son arme terrible dans la poitrine du nizam.

En arrivant près de l'ambulance établie dans le village de Sgalevitza, j'y vois entrer un tirailleur du régiment de Galitch. Il se traîne péniblement, une main appuyée sur son fusil, une balle lui ayant traversé la jambe. De l'autre main, il soutient un Turc, auquel, dans l'action, il a administré un magnifique coup de baïonnette à l'épaule et l'amène pour le faire panser.

Le sol des redoutes est encombré de biscaïens, d'éclats d'obus, de chevaux morts, de soldats tués ; l'ouragan de fer lancé par les Turcs a brisé les arbres, semé la terre de débris, couché les vignes ; des milliers de sacs, de fusils, de sabres, jonchent le terrain. Il y a tant de cartouchières abandonnées, que les cartouches pavent littéralement le sol, et l'on se sert des baïonnettes rompues en guise de piquets pour établir les tentes. Depuis six heures du matin, on s'est battu avec acharnement, et jusqu'à huit heures du soir, l'on n'a encore ni bu ni mangé ; on est accablé de lassitude.

A minuit, quand je regagne ma tente, l'armée russe dort profondément ; ses tentes blanches se déroulent au loin, du fond de la plaine au sommet des collines, sur une ligne de plusieurs kilomètres d'étendue ; des milliers de feux flambent et font étinceler les armes rangées en faisceaux ; des monceaux de corps inanimés se détachent en masses noires sur les glacis des redoutes ; çà et là apparaissent des sentinelles qui semblent des fantômes veillant sur des morts.

C'est un spectacle à la fois majestueux et sinistre. Le calme qui règne n'est troublé que par les hennissements plaintifs des chevaux blessés errant à l'aventure ou par les coups de feu des vedettes tirant sur des détachements ennemis perdus dans la déroute.

Pelichat, 1er septembre.

Ce matin, je suis allé parcourir le champ de bataille de la veille. Partout et à chaque pas on rencontre des épaves de cette longue lutte de sept heures.

Le terrain est littéralement pavé, en certains endroits,

de milliers de culots en cuivre des cartouches de l'infanterie turque. De distance en distance, on voit de nombreuses caisses à munitions doublées en zinc, portant estampé en noir sur le bois le touragh du Sultan, et qu'on a apportées à dos de mulet pour remplacer les cartouches épuisées.

Partout les sillons sont écornés par les balles, et aux endroits où se tenaient les chaînes de tirailleurs turcs, la terre est profondément labourée par les obus russes et encore imbibée par place de larges plaques d'un brun rougeâtre, qui indiquent que la mort a passé par là.

Plusieurs champs de maïs où se sont abrités les nizams ont été littéralement lacérés et hachés par les balles. Partout des fusils Martini, des sacs éventrés, des fez, des bidons pleins de mastic, des ceintures rouges et des lambeaux de vêtements ensanglantés. A part ces quelques champs de maïs, le terrain est entièrement nu et parsemé seulement, de loin en loin, de quelques arbres écornés par les obus et dans les branches desquels plusieurs Turcs ont essayé de se cacher après le combat.

En ce moment, un bataillon parcourt le champ de bataille, armé de pelles et de pioches afin de découvrir et d'enterrer les nombreux cadavres que les Turcs n'ont pu emporter avec eux dans leur retraite précipitée. Les hommes déployés en tirailleurs fouillent tous les plis et replis de terrain et recouvrent provisoirement les cadavres de feuilles et de terre, laissant à leurs camarades qui viennent en seconde ligne le soin de les enterrer plus profondément.

Comme je l'ai déjà dit, les nizams ont été enivrés ce jour-là par des nombreuses distributions de mastic. Partout après la bataille on a ramassé des bidons en ferblanc pleins de cette liqueur spiritueuse, et les morts turcs

sont devenus presque aussitôt noirs, à cause de cette abondante absorption d'alcool.

Par la chaleur torride qui règne en ce moment, tous ces cadavres sont gonflés, tuméfiés et répandent au loin une odeur infecte. Aussi ne peut-on en approcher qu'en se nouant un mouchoir sur les narines, et les soldats chargés de les ensevelir sont obligés de leur attacher autour des pieds leurs ceintures avec lesquelles ils les traînent dans les fosses.

On a déjà enterré depuis ce matin quatre cents Turcs, et on prétend qu'il y a bien encore près de six cents cadavres privés de sépulture. Aussi le terrain est-il parsemé de nombreux monticules en terre fraîchement remuée, indiquant que là reposent de nombreuses victimes.

En fouillant un champ de maïs, on vient de découvrir un nizam blessé, qui, depuis la veille, se tient caché dans un sillon. Ce malheureux atteint de deux balles, l'une à la cuisse, l'autre dans le bras, est resté sans pousser une plainte, de peur d'être entendu par nos soldats qui passaient et repassaient près de sa cachette. Quand on lui a demandé pourquoi il n'avait point osé appeler à son secours, il a répondu que la crainte seule l'avait retenu. Ses chefs lui avaient dit que les Russes ne faisaient pas de quartier et qu'ils tranchaient la tête de leurs prisonniers.

De tous côtés, des patrouilles de cavalerie reviennent de battre l'estrade en avant des lignes turques, où l'ennemi ne paraît pas bouger, et vont se réunir en cercle autour d'un gros chêne qui leur sert de point de ralliement. En revenant sur nos pas, quand nous arrivons sur la hauteur défendue par la 30e division, nous sommes interrogés par les officiers qui prenaient cette masse d'é-

claireurs pour des tcherkesses, erreur dont nous nous empressons de les dissuader.

En rentrant à Poradine, j'obtiens de la bienveillance du général Zotoff l'autorisation d'accompagner le lieutenant-colonel Bibikoff du régiment de Vladikavkas (cosaques du Caucase), qui part demain matin, au point du jour, afin de rejoindre son régiment, campé avec les troupes de Skobéleff et du prince Imérétinsky, en face de Lovtcha. Il paraît que l'on doit attaquer cette ville afin d'enlever cette importante position, qui protège les communications d'Osman-Pacha avec Orkanié et les Grand-Balkans.

La température est toujours étouffante; aussi, au lieu de rentrer sous la tente, je m'enveloppe dans ma *bourka* et m'étends sur la terre.

Je me souviendrai toujours de cette belle nuit étoilée du 1er septembre 1877.

C'était un calme tiède, inaltérable, un silence mêlé de bruits de cigales, un air pur rempli de parfums d'été; les tentes dessinaient sur les collines des taches blanchâtres, les arbres des masses obscures; de loin en loin, de vieilles bornes séculaires marquaient la place oubliée de quelque derviche d'autrefois; l'herbe sèche, la mousse et le maïs répandaient une bonne odeur; c'était un bonheur d'être en pleine campagne une pareille nuit, et il faisait bon vivre.



Combat dans les rues de Lovtcha (2 septembre).

CHAPITRE X

Prise de la ville de Lovtcha.

Départ pour Lovtcha. — Fertilité du pays. — Dévastation des villages bulgares. — Une jeune orpheline. — En vue de Lovtcha. — Les troupes de Skobéleff et d'Imérétinsky. — Etablissement des batteries sur les hauteurs. — La vallée de l'Osem. — La redoute de la Montagne-Rouge. — Lovtcha. — La grande redoute. — Le général Skobéleff. — Sa carrière militaire au Turkestan. — « *Le Pacha blanc!* » — Les positions des deux armées pendant la nuit. — L'aurore. — Les dianes russe et turque. — Déploiement de l'infanterie. — L'ordre d'attaque. — Duel d'artillerie. — Mort du colonel Kirdan du 9e bataillon de chasseurs. — La chaleur, — Attaque du général Dobrovolsky. — Les chasseurs et les soldats de la garde. — Les Turcs culbutés dans l'Osem. — Attaque du Mont-Rouge par Skobéleff. — « *En avant, les Kazan!* » — Courage du général Tébiakine. — Blessure du général Razguildéïeff. — Prise de la rive droite de l'Osem. — Bombardement de Lovtcha. — Incendie de la grande mosquée. — Les morts. — En avant. —

La charge. — Passage du pont de l'Osem. — Entrée en ville. — Combats dans les rues et les maisons. — « Pas de quartier! » — Courage des nizams. — Prise de Lovtcha. — Enfant turque recueillie par les soldats du régiment de Kazan. — Pillage des maisons. — Chez un pacha. — Un singulier butin. — Aspect des rues. — Les tués dans la rivière. — Les ruisseaux de sang.

Du conack de Lovtcha, 2 septembre, 5 heures soir.

Le 1er septembre, vers quatre heures du matin, au moment du lever du soleil, le colonel Bibikoff et moi, nous nous mettons en route, accompagnés de quelques cosaques de Vladikavkas et de mon cosaque Samokine.

L'air est léger, la fraîcheur délicieuse. Au moment du départ, je regarde avec anxiété le ciel du côté des Balkans, d'où partent trop souvent ces gros nuages cuivrés, indices d'orages et de pluie torrentielle. Aujourd'hui heureusement, de ce côté-là, tout est pur, et les montagnes découpent nettement leurs cîmes sur le ciel profond.

Nous traversons des sites ravissants. Cette région offre une succession continue de collines et de petites vallées où tout est frais et vert. En face de nous se dressent les montagnes de la passe de Trojan et leurs crêtes ondulées perdues dans un horizon bleuâtre. Jamais je n'ai vu un pays plus splendidement fertile.

Malheureusement ce magnifique pays présente l'aspect de la plus affreuse dévastation. Les églises et les villages sont complètement déserts, les enclos abandonnés, les vergers délaissés.

Les charpentes des toits, les meubles des habitants, les instruments d'agriculture en bois, ont été brisés et brûlés par les tcherkesses. La terre tout à l'entour des villages est bouleversée, couverte de débris. Les cadavres et les immondices sont amoncelés dans les fossés, jetés dans les puits pour en corrompre l'eau potable.

En traversant ces lieux désolés, nous apercevons avec étonnement une jeune fille bulgare d'environ seize ans, assise au milieu des décombres et versant des larmes de désespoir. Sa figure douce et charmante porte l'empreinte de la souffrance et de la douleur. En nous voyant, elle paraît vouloir fuir; mais bientôt, reconnaissant l'uniforme russe, elle se rassure.

Nous approchons, et cette infortunée nous apprend que la veille, une bande de tcherkesses s'est abattue sur ce paisible village, en a massacré les habitants, pillé et incendié les maisons.

Seule de toute sa famille, elle a pu s'enfuir dans un bois voisin, où elle s'est tenue cachée pendant près de vingt-quatre heures sans oser bouger; en dernier lieu, épuisée de fatigue et mourante de faim, elle s'est traînée jusqu'à la maison paternelle qu'elle a trouvée en feu. Immédiatement nous donnons des vivres à cette pauvre enfant, et la hissant sur un de nos chevaux de main, nous la conduisons jusqu'à Kakrina où nous la remettons entre les mains d'une famille bulgare habitant ce village.

Après avoir rejoint à cet endroit la route de Selvi à Lovtcha, nous nous dirigeons rapidement dans la direction de cette dernière localité, où depuis quelques instants nous entendons retentir une violente canonnade.

Vers trois heures de l'après-midi, nous débouchons dans la vallée de l'Osem et nous apercevons les troupes de Skobéleff et du prince Imérétinsky prenant position devant les ouvrages turcs et se préparant pour l'attaque générale qui doit avoir lieu demain.

Toutes les troupes sont à leur poste; quelques-unes ont fait près de quatre-vingts kilomètres en deux jours; elles n'en ont pas moins travaillé la nuit dernière à la cons-

truction des batteries destinées à foudroyer les retranchements ennemis.

Nous avons là en ligne à peu près vingt-cinq mille hommes, composés de la 2e division d'infanterie, de la 2e brigade de la 3e division d'infanterie, de la 3e brigade de chasseurs (formant le corps du prince Imérétinsky) (1), du 64e régiment de Kazan, du 1er bataillon du régiment de Schouïa, d'une batterie de la 16e brigade d'artillerie, de la brigade de cosaques du Caucase, du 30e régiment de cosaques du Don, de la 8e batterie du Don, et du détachement de l'escorte particulière de l'Empereur (détachement de Skobéleff.)

L'armée russe s'est déployée sur les pentes de l'amphithéâtre, au centre duquel s'élève la ville de Lovtcha. Ces hauteurs s'élèvent à six cents pieds environ au-dessus de la vallée, et descendent en pentes douces vers la rivière. Le terrain en cet endroit est couvert de blé, de maïs, parsemé d'épais bouquets d'arbres, coupé de nombreuses ravines, et forme un bon abri pour des assaillants débouchant dans le fond de la vallée.

Nos forces ont pris position entre deux hauteurs au milieu desquelles passe la chaussée de Selvi à Lovtcha. Ces deux hauteurs, occupées par les Turcs, ont été enlevées hier et aujourd'hui par les Russes. Hier, vers deux heures de l'après-midi, celle de droite à été prise à la baïonnette par le 1er bataillon de Kazan, et hérissée pendant la nuit de tranchées, de fossés de tirailleurs, et d'épaulements pour recevoir vingt-quatre pièces de canon.

Dans cette même nuit, les fantassins, à force de bras,

(1) Prince d'Imérétie. L'Imérétie était une des plus importantes principautés du Caucase; le prince Imérétinsky est un descendant des anciens souverains qui se donnèrent volontairement à la Russie.

ont hissé une batterie sur cette hauteur dont la pente, en certains endroits, a jusqu'à trente-cinq degrés d'inclinaison. Pour soutenir le courage de ses hommes, Skobéleff a, comme on dit vulgairement, mis la main à la pâte, tirant lui-même sur les cordes avec ses escouades.

Ce matin, au point du jour, cette batterie s'est mise à tirer sur un ouvrage que les Turcs avaient également ébauché, la nuit dernière, sur le flanc de la hauteur de gauche, et en a déterminé l'évacuation. Le régiment de Kazan l'a occupé aussitôt, et en ce moment y construit quatre nouvelles batteries.

En face de nous, s'élèvent les positions ennemies. En première ligne, nous voyons quatre pics situés sur la rive droite de l'Osem, tout hérissés de retranchements, au-dessus desquels brillent les baïonnettes et les fez rouges des nizams. Le pic de gauche, de beaucoup le plus élevé et commandant toutes les hauteurs des environs de Lovtcha, est garni de trois étages de tranchées et surnommé le *Mont-Rouge* par nos troupiers, probablement à cause de la couleur du calcaire dont il est formé.

En arrière de cette première ligne de hauteurs, s'élève la ville de Lovtcha, située sur le cours de l'Osem et séparée en deux parties : la ville musulmane (Moustapha) qui compte douze cents maisons et est bâtie sur les hauteurs de la rive gauche, et la ville bulgare (Dolni-Kraï) qui possède huit cents maisons et s'étend dans la vallée sur la rive droite. Ces deux parties sont reliées entre elles par un pont bâti comme le vieux Pont-au-Change de Paris, pendant le moyen âge, avec des échoppes sur les côtés et surplombant le lit de la rivière.

Des hauteurs, Lovtcha paraît une belle ville d'une dizaine de mille âmes : les arbres couvrent presque les toits des

maisons, et vingt sveltes minarets lui donnent un aspect oriental.

Sur la gauche de l'Osem, les Turcs n'ont pas élevé de retranchements sur les pics de l'amphithéâtre, mais ils ont construit une formidable redoute, dont nous voyons les parapets jaunâtres se profiler sur une hauteur isolée, située au fond de la vallée, derrière la ville, près de la route de Lovtcha à Plevna.

Tout est calme en ce moment. Jamais on ne se douterait que ces retranchements sont occupés par douze mille Turcs, appuyés par une formidable artillerie.

Sur le front de nos lignes, jaillissent, seulement de temps en temps, quelques petits flocons de fumée qui indiquent la position de nos tirailleurs, couchés dans les champs de maïs et échangeant leurs balles avec des nizams tapis dans des trous à loups en avant des tranchées.

Sur notre droite, la brigade de cosaques du Caucase surveille la route de Lovtcha à Plevna, et à gauche, le 30e régiment de cosaques du Don observe les routes conduisant de Trojan à Selvi, ainsi que les passes des montagnes.

En allant rejoindre mon excellent ami, le colonel Orloff, commandant le 30e régiment de cosaques, je rencontre le général Skobéleff qui revient d'inspecter la ligne des positions ennemies

Depuis ma visite à Guirgewo, en juin dernier, je n'avais pas revu ce brillant officier général, dont la vie est devenue la légende favorite que les troupiers russes se répètent le soir autour des feux de bivouac. Ses soldats sont sincèrement persuadés qu'il est invulnérable, et il est constant, en effet, qu'il a assisté à vingt affaires, plus périlleuses les unes que les autres, sans recevoir la moindre blessure; cette croyance s'est répandue jusque dans les troupes

turques qui l'appellent « *le Pacha blanc* » à cause de la couleur de son uniforme, et qui le considèrent comme un être surnaturel.

Le général Skobéleff est doué d'une bravoure telle, qu'on l'a taxée quelquefois de folie.

Au physique, c'est un homme de haute taille et de belle stature, svelte et actif d'allure, avec des yeux bleu clair, et un nez grand, proéminent, mais droit et bien fait, un de ces nez que Napoléon I[er] avait coutume, dit-on, de chercher parmi ses officiers, lorsqu'il avait besoin d'un général résolu et énergique, et aux traits assez juvéniles pour qu'on le prenne pour un sous-lieutenant.

Il est âgé à peine de trente-trois ans, et il est lieutenant-général, grade qui répond à celui de général de division dans notre armée. C'est de beaucoup le plus jeune de ses collègues.

Sa carrière a été extraordinaire et très rapide. Il commença à faire parler de lui, en 1873, lors de l'expédition de Khiva. Il n'était alors que colonel... Accompagné de trois Turcomans armés, et déguisé lui-même en indigène, il s'aventura, pendant plus d'une semaine, au milieu d'un pays couvert d'ennemis, explorant les routes et mesurant la profondeur des puits marquant les diverses stations.

L'année suivante, Skobéleff se signala de nouveau dans le Kokhand, en sauvant avec cinquante cosaques, Koudoyar-Khan, souverain de ce pays, poursuivi par tout son peuple révolté. Plus tard, avec cent cinquante cosaques seulement, il surprit pendant la nuit et mit en déroute une armée régulière de Kokhands, forte de six à sept mille hommes, s'emparant de ses armes et bagages, et ne perdant pas lui-même un seul homme tué ou blessé.

Nommé lieutenant-général pour ce brillant fait d'armes,

il reçut le commandement d'une nouvelle expédition dirigée contre le Kokhand, et y révéla pour la première fois, dans leur entier, les remarquables qualités dont il est doué : la prudence dans la préparation d'une attaque, l'audace dans la conception, un merveilleux courage dans l'exécution, la sûreté du coup d'œil et la promptitude de décision.

En trois mois il conquit à la Russie un vaste et fertile royaume de deux millions d'âmes. Le Kokhand fut érigé en province, réuni sous le nom de Ferghana ; le général Skobéleff en fut nommé gouverneur, et c'est là que la guerre de 1877 le trouva.

On conçoit aisément qu'avec un pareil passé, dont la légende grossit encore les actes héroïques, il ait un grand prestige sur ses troupes. Il en fait à la lettre ce qu'il veut ; les soldats sont fiers de servir sous ses ordres et il en obtient des choses qui seraient impossibles à d'autres généraux.

Dans la soirée, le général Dobrovolsky, commandant la 3e brigade de chasseurs, s'empare des hauteurs de Pressiaka, et pendant la nuit ses soldats se relayent pour fortifier ce village : une batterie à longue portée, composée de canons Krupp, pris aux Turcs à Nikopoli, et la 5e batterie de la 2e brigade d'artillerie y sont établies.

De son côté, Skobéleff travaille plus activement encore que la nuit précédente ; il installe quatre batteries sur la hauteur de gauche et deux nouvelles batteries sur la hauteur de droite.

Il fait un clair de lune magnifique ; tout le pays, et même les hauteurs de la rive gauche, à six kilomètres devant nous, brillent comme de l'argent.

Nous sommes dans un pays de blé comme je n'en ai jamais vu de pareil. Ces blés, en pleine maturité, ploient sous le poids de lourds épis dorés ; les maïs, haut de huit

pieds, ressemblent à une véritable forêt. Cela s'étend à perte de vue.

Au fond dans la vallée, et derrière le *Mont-Rouge*, s'élèvent les pointes de plusieurs minarets et quelques dômes couverts en zinc où donne la lune. Cela doit être Lovtcha.

Plus proche de nous, sur notre droite, se découvrent des huttes en paille, quelques chaumières, une église à coupole dorée ; c'est Pressiaka.

En face de nos avant-postes, le terrain se renfle en quatre pics, et ces pics brillent de feux innombrables. On reconnaît très bien ces collines et elles se voient mieux qu'en plein jour, à cause des feux de l'ennemi. Les Turcs se trouvent là, dans les tranchées, dans les fossés, dans les champs. En arrière de Lovtcha, et beaucoup plus loin, au bout de la vallée, se découvre une autre hauteur, sur la droite, où des feux brillent aussi : c'est la redoute où sont massées les réserves musulmanes.

Longtemps je regarde ce spectacle grandiose, au milieu du plus grand silence. Dans la vallée, sur notre droite, brillent aussi des feux, mais il est clair que ce sont ceux de la brigade de cosaques du Caucase, qui a tourné la gauche ennemie, et s'est arrêtée dans quelque village encore bien loin de Lovtcha. De nombreux feux, sur le flanc des collines de droite et de tous côtés, sont aussi de notre armée.

Durant cette nuit l'air est lourd ; je m'éveille toutes les heures malgré la grande fatigue ; les camarades dorment ; quelques-uns parlent en rêvant. Sur la lisière des campements, les fusils en faisceaux brillent à la lune.

J'écoute. Dans le lointain, à gauche et à droite, on entend des cris de veille en langue turque ; sur notre front, des qui-vive en russe. Beaucoup plus près de nous,

les sentinelles avancées se voient immobiles, à deux cents pas, dans les blés jusqu'au ventre.

Quelle nuit d'émotion ! Qu'on se représente le bruit sourd des roues de l'artillerie qui se meut vers ses positions, le pas cadencé de l'infanterie marchant secrètement en ligne à l'abri de la nuit, le galop rapide des cosaques portant des ordres, les pioches qui sonnent sur le roc, les pièces de bois que l'on frappe, quatre-vingts pièces d'artillerie qu'on installe, le roulement continu des fourgons et des caissons, en un mot ces mille bruits divers d'un camp, traversés de grandes rumeurs qui montent et puis cessent. De l'autre côté de nos lignes, les Musulmans dorment profondément, ignorant le réveil foudroyant que nous leur préparons.

Redoute de Lovtcha, 3 septembre.

Il est quatre heures du matin : une lueur blanche à l'orient profile le contour sombre des montagnes, dont la base est perdue dans l'ombre. Il est impossible d'apprécier encore aucune distance dans l'obscurité projetée par ces hauteurs ; seulement, les étoiles pâlissent.

La fraîcheur humide du matin commence à tomber sur la terre ; la rosée se dépose en gouttelettes serrées sur le drap de nos capotes.

Il est cinq heures, l'aube incertaine encore ; on ne voit que la vapeur du matin, le vide immense du ciel ; et puis, tout en haut, quelque chose se dessine en rose, un dôme et des minarets ; la silhouette de la ville turque s'esquisse peu à peu, comme suspendue dans l'air…

On bat la diane. La nôtre commence toujours avant celle des Turcs ; c'est comme le chant de l'alouette au

petit jour. Les ennemis, au contraire, avec leurs larges tambours, commencent après leurs roulements sourds qui vous donnent des idées d'enterrement. Mais leurs trompettes ont de jolis airs pour sonner le réveil, au lieu que celles de nos cosaques ne donnent que trois ou quatre coups de langue, et semblent dire :

« En route ! nous n'avons pas de temps à perdre ! »

Tout le monde se lève, le soleil magnifique monte sur les blés et sur les maïs ; on sent d'avance quelle chaleur il va faire vers midi. Les hommes de corvée partent avec les bidons chercher de l'eau, pendant que d'autres allument les feux pour chauffer le thé.

A cinq heures et quart, l'ordre arrive de se porter en avant ; toutes les musiques des régiments se mettent à jouer ; tout se mêle : les tambours et les trompettes ! Les lignes d'infanterie partent à travers les blés, les orges, les maïs qui se courbent devant elles.

A un kilomètre et demi de distance du lit de l'Osem tout bordé de saules, on crie : « Halte ! »

Nos troupes sont partagées en trois détachements : la colonne de droite sous les ordres du général Dobrovolsky, commandant de la 3e brigade de chasseurs ; la colonne de gauche sous les ordres de Skobéleff, et une forte réserve composée de trois régiments sous les ordres du général Engman, commandant de la 2e brigade de la 2e division.

Le Mont-Rouge formera l'objectif de l'attaque principale ; cette attaque est confiée au général Skobéleff ; la colonne de droite du général Dobrovolsky ne doit être engagée qu'après la prise du Mont-Rouge et des retranchements voisins.

De leur côté, les Turcs s'apprêtent à recevoir vigoureusement nos attaques ; nous voyons très bien, avec les ju-

melles, leurs officiers poster les soldats dans les haies, dans les jardins, derrière les tranchées, les petits murs et les baraques. Partout reluit au soleil l'acier de leurs canons et de leurs baïonnettes. Leurs positions sont des plus solides.

Nos troupes attendent, l'arme au pied, se tenant prêtes à partir. Des files de cosaques se portent en avant et traversent les blés en se dirigeant à droite pour couper la retraite à l'ennemi sur Plevna. A six heures moins un quart, de nombreux officiers d'ordonnance partent au galop, les reins pliés, le nez entre les oreilles de leurs chevaux.

A six heures précises, le roulement de notre canonnade commence, comme une digue qui se rompt, et dont l'eau tombe, en entraînant tout sur son passage. Les cinquante-six pièces de canon, mises en position sur les deux pics dont Skobéleff s'est emparé, ont ouvert le feu sur les lignes ennemies.

Une demi-heure à peu près s'écoule avant que les Turcs répondent du Mont-Rouge et d'une batterie établie sur la route de Trojan. Leurs obus, bien dirigés, atteignent le pic le plus rapproché de la route de Selvi, sur lequel le prince Imérétinsky est venu s'installer au début de l'action. Le sommet de cette hauteur est de forme circulaire, couvert de rochers en calcaire blanchâtre, et n'a pas plus de cinquante pieds de diamètre ; il n'y a ni ombre ni abri d'aucune espèce, et le soleil a beau jeu contre les occupants de cette position durant la journée terriblement chaude de la bataille de Lovtcha.

La supériorité de l'armement turc, maintes fois constatée depuis le commencement de la campagne, se manifeste une fois de plus en cette occasion ; les Krupps dont

sont armées les défenses de Lovtcha, possèdent une portée plus grande que les canons russes et répondent avec une précision telle qu'il est impossible de réduire quelques-unes de leurs batteries au silence, malgré la grande supériorité numérique des pièces du côté des Russes.

L'effet de notre artillerie n'en est pas moins terrible sur l'infanterie logée dans les tranchées des quatre hauteurs, défendant les abords de Lovtcha, soumis pendant huit heures consécutives à une effroyable canonnade, décimés par une pluie de fer qui détruit les épaulements de leurs abris; les fantassins turcs furent démoralisés quand se produisit l'assaut, et soutinrent mal le choc.

Pendant ce temps, les Russes couchés dans les blés et les maïs attendent, frais et reposés, le moment de marcher en avant; par les soins de Skobéleff, chaque homme a reçu du biscuit et une demi-livre de viande; en outre, un détachement spécial, désigné à cet effet, charrie l'eau dans les rangs de nos soldats.

Les colonnes d'assaut ne doivent s'ébranler qu'à deux heures de l'après-midi : Skobéleff doit attaquer le premier et Dobrovolsky l'appuyer ensuite; mais les événements viennent déranger les plans du général Imérétinsky, et obligent la colonne de droite à s'engager dès le matin.

En effet, après que l'artillerie de Skobéleff a commencé la canonnade, les Turcs répondent en ouvrant le feu de toutes leurs batteries installées sur les hauteurs et tirent aussi bien sur la colonne de droite qui reste muette, que sur la colonne de gauche qui les a provoqués.

Les troupes de Dobrovolsky, qui attendent, les fusils en faisceaux, commencent bientôt à être fortement éprouvées par les obus musulmans qui éclatent de tous côtés, en lacérant et faisant voler en débris les blés et les maïs;

elles perdent ainsi le colonel Kirdan, commandant du 11e bataillon de chasseurs, sept officiers et cent cinquante chasseurs hors de combat.

Peu après, les Turcs se disposent à nous attaquer, et nous voyons les fez rouges et les vestes bleues des nizams descendre le long des pentes des hauteurs et s'avancer dans la plaine. Le 12e bataillon de chasseurs et la 3e compagnie du 9e bataillon les laissent approcher jusqu'à deux cents pas; puis, se levant tout à coup du milieu des blés où ils se sont couchés, accueillent les assaillants par une décharge à bout portant devant laquelle les Turcs se dispersent et regagnent à toutes jambes leurs retranchements.

Dès cette heure, la chaleur est tellement forte qu'un certain nombre d'hommes fortement incommodés, doivent sortir des rangs.

D'après l'ordre de bataille, Dobrovolsky doit attendre le résultat de l'attaque de la colonne de gauche, pour se porter en avant; mais il se décide à attaquer immédialement la hauteur de droite lui faisant face, car il est nécessaire de refouler l'ennemi pour diminuer les pertes de nos troupes.

A huit heures du matin, un cordon de tirailleurs ayant tous les officiers en tête, se lance en avant et s'établit rapidement dans les retranchements s'élevant au pied de la hauteur; mais devant le feu meurtrier et la supériorité numérique des Turcs, nos chasseurs se replient; le général Dobrovolsky ordonne alors une attaque générale de l'ouvrage. La demi-compagnie mixte de la garde de l'escorte d'honneur de l'Empereur est jointe à la 3e brigade de chasseurs.

« En avant ! » crie le brave général Dobrovolsky, en

montrant de la pointe de son sabre la position ennemie, et ses soldats s'élancent en avant. De la hauteur où ceux-ci sont postés, la route descend en forme de chemin creux, étroit, bordé d'arbres et de broussailles, et conduit en ligne droite vers la colline escarpée où sont établies les tranchées turques.

Aussitôt que les nizams ont remarqué que les chasseurs se sont engagés dans ce chemin, ils ouvrent un feu bien nourri. Bientôt après, on entend un hourra retentissant; l'infanterie russe est arrivée au pied de la hauteur. Nous la voyons alors escalader la pente par groupes de deux ou trois hommes, en s'abritant de son mieux derrière les broussailles et les accidents de terrain.

En quelques bonds, les gigantesques silhouettes des soldats de la garde et les tailles sveltes et agiles des chasseurs apparaissent sur le sommet de la hauteur qui est en notre pouvoir. Descendant ensuite la pente opposée, les Russes poursuivent les nizams la baïonnette dans les reins et les jettent dans l'Osem où ceux-ci enfoncent dans la vase à un tel point qu'un grand nombre d'entre eux, atteints par notre mousqueterie, y restent debout quoique frappés à mort.

Une fois maîtres de cette position, les Russes se hâtent d'y installer une batterie qui, conjointement avec l'artillerie de Skobéleff, se met à battre le Mont-Rouge où les Turcs ont accumulé les retranchements et qui est la clef de la rive droite de la rivière.

A deux heures de l'après-midi, le prince Imérétinsky donne enfin à la colonne de gauche l'ordre d'attaquer. Le général Razguildéïeff, avec la 1re brigade de la 2e division, est chargé d'emporter les deux hauteurs du centre.

Skobéleff se réserve le périlleux honneur d'attaquer le

Mont-Rouge avec le reste de ses troupes. Le régiment de Kazan désigné pour former la tête de la colonne d'attaque se porte en avant sans voir l'ennemi, que lui dérobe la fumée, et reçoit des batteries turques une volée d'obus qui le fait un instant chanceler, car les soldats tombent par douzaines.

Skobéleff se jette aussitot en avant.

« En avant! dit-il. Allons, les Kazan, préparez-vous à charger! »

De l'endroit où nous sommes, nous assistons alors à un magnifique spectacle.

Ce régiment exécute l'attaque comme s'il était à la manœuvre, musique et tambours jouant la marche du corps. Sous la fumée, nous le voyons monter le long de la pente rougeâtre, calme, impassible, les lambeaux des drapeaux, déchirés et effiloqués par les balles, flottant fièrement au-dessus des pointes des baïonnettes.

Le général-major Tébiakine, commandant du régiment, marche avec le bataillon de tête et s'avance, le premier de tous, donnant l'exemple à ses troupes, et sans se soucier de la magnifique cible que son uniforme blanc offre aux tirailleurs ennemis. On ne tient pas devant tant de courage; en un instant le Mont-Rouge, avec tous ses retranchements, tombe en notre pouvoir.

Aussitôt on y hisse la 5e batterie de la 3e brigade d'artillerie qui ouvre son feu sur la grande redoute située au delà de Lovtcha, dernier centre de résistance des Turcs.

Pendant ce temps-là, Razguildéïeff mène sa brigade à l'assaut des deux hauteurs du centre qui sont enlevées à la baïonnette et se fait bravement blesser à la tête de ses troupes. Durant cette attaque, la brigade de ce général traverse un vignoble, et l'on voit les soldats, les officiers

eux-mêmes, dévorés par une soif ardente, cueillir des grappes sous le feu de l'ennemi et les manger en combattant.

En moins d'une heure toute la rive droite de l'Osem tombe de cette façon au pouvoir des Russes. Tandis que le 1er bataillon de Kazan occupe le Mont-Rouge, les 2e et 3e bataillons du même régiment, appuyés par deux bataillons de Pskoff, marchent sur Lovtcha par la chaussée. Deux batteries détachées de la réserve appuient ce mouvement : la canonnade devient intense.

La jolie ville de Lovtcha est noyée dans la fumée. Les obus y pleuvent comme grêle et les pans de murs s'écroulent sous un nuage de poussière blanche.

Les coups redoublent, on voit le jour à travers les premières maisons situées à l'entrée du pont.

La grande mosquée est en feu, et son minaret en pointe de baïonnette se penche et tombe dans le brasier.

Nous nous portons en avant.

Destruction partout; la vallée est couverte de morts, de blessés, d'armes brisés. Obligés de nous détourner d'un amas de cadavres turcs qui obstruent le passage, nous gagnons le pied du Mont-Rouge.

Comme nous commençons à découvrir les premières maisons, une véritable grêle de balles arrive sur notre tête de colonne avec un bruit épouvantable; de tous les trous des masures, de toutes les fenêtres et de toutes les terrasses des maisons, des haies, des vergers, par-dessus les petits murs en pierres sèches, la fusillade se croise sur nous comme des éclairs. Les assaillants tombent les uns sur les autres en tas dans la fumée.

Des masses de fumée blanche passent au-dessus de Lovtcha. Toute la rive gauche de l'Osem, derrière les saules, les trembles et les peupliers qui bordent la rivière, est en feu.

La charge !

Le cœur bat, les oreilles tintent; nos chevaux, rendus fous par le bruit, s'irritent, se cabrent, ruent dans les rangs, piaffent, tournent sur eux-mêmes, s'ébrouent avec fureur. Un épais tourbillon de poussière et de fumée nous aveugle.

Deux lignes d'infanterie se précipitent en avant comme un ouragan, et s'engouffrent dans un véritable brasier : l'on entend des cris gutturaux, des *Allah illah Allah* sauvages... la fusillade redouble. Les pièces de canon crachent la mitraille, les balles sifflent par milliers, déchirant l'air de ce *trrouit* sinistre qui ressemble au chant de la perdrix.

Notre artillerie tire à toute volée sur Lovtcha; les toits s'écroulent, les murs s'affaissent.

Nos soldats courent toujours, les officiers en tête, le sabre à la main, les tambours et clairons par derrière battant et sonnant la charge.

On crie : hourra! Les obus et les balles ouvrent des trouées sanglantes dans les rangs, les tambours vont toujours. Pan!... Pan!... Pan!... on ne voit plus rien, on n'entend plus rien, on passe à travers le pont que les Turcs n'ont pas heureusement songé à détruire. Ceux qui tombent à l'eau, on n'y fait pas attention ; on entre dans la ville, pendant que les nizams fusillent les assaillants par les fenêtres.

C'est un vacarme mille fois pire que dehors, parce que les cris de fureur s'y mêlent ; nos soldats font voler les portes en éclats à coups de crosse, sautent dans les chambres, éventrent tout sans pitié et ressortent les baïonnettes rougies. Derrière eux, des cadavres gisent sur les planches dans des mares de sang...

On se massacre sans miséricorde. De tous les côtés ne s'élève qu'un cri : « Pas de quartier! »

Les nizams surpris dans les maisons n'en demandent pas non plus. Ce sont presque tous de vieux soldats qui se défendent jusqu'à la mort, mais les coups de crosse et de baïonnette les étendent bientôt à terre.

Les grosses tuiles creuses, les ardoises, les briques, pleuvent dans les rues étroites et sombres de Lovtcha, les incendies allumés par nos obus remplissent l'air de fumée, tout crie, siffle, pétille autour de nous; on entend les combats dans les maisons, les chutes, les malédictions en russe et en turc, les commandements des officiers, etc.

On se tire des coups de fusil d'une fenêtre à l'autre :

« Voilà pour toi, damné Moscow! » crie en russe un nizam (un polonais sans doute), en déchargeant son arme sur un soldat de Kazan qui lui répond par le même compliment.

Les habitants musulmans de Plevna sont en proie à une panique qui se conçoit aisément. Les femmes et les enfants turcs fuient éperdus vers le quartier bulgare, où ils sont heureux de demander asile aux chrétiens détestés.

Les soldats russes s'avancent intrépidement de maison en maison, chassant devant eux ou tuant à coups de baïonnette les nizams et quelques habitants musulmans, qui luttent en désespérés; après avoir traversé la ville, nos troupiers s'établissent à son extrémité et ouvrent un feu bien nourri sur les colonnes ennemies qui battent en retraite et vont se réfugier sous la grande redoute élevée le long de la route de Plevna.

Installées dans la ville, les troupes se répandent dans les maisons et trouvent dans l'une d'elles une petite fille de trois mois que ses parents ont abandonnée. La pauvre petite

est fort gentille, fort mignonne et ne semble nullement effrayée de tout ce bruit qui se fait autour d'elle, si bien, qu'un soldat de Kazan, touché de l'abandon dans lequel il voit cette enfant, la prend avec précaution et l'emporte dans ses bras.

Cette petite orpheline, que j'ai vue au camp, a été adoptée par tout le régiment, et c'est à qui l'aimera et la caressera le plus.

Mais les Russes ne se bornent pas à cette capture, et pendant que les balles et les obus pleuvent de tous côtés, on voit les soldats, mis en gaîté sans doute par le succès, sortir des maisons, les uns armés d'un parasol tout grand ouvert, les autres coiffés de fez, de calottes brodées d'or et d'argent; ceux-ci portant des pelisses doublées de peaux de renard et des vestes de femmes en satin broché; tous ont orné leurs képis de rubans, de dentelles, de fleurs artificielles et autres objets de ce genre.

J'entre dans une habitation richement meublée et habitée par un pacha. On y remarque une grande glace biseautée dans laquelle se mire un tambour de Pskoff, pendant qu'un tirailleur se repose sur un beau lit de repos en soie brodée d'or, dont un autre soldat découpe silencieusement la couverture.

Toutes les vitres et les glaces sont brisées soit par les pillards, soit par les balles et la mitraille. Un des soldats qui sort de cette maison emporte pour sa part un fez d'officier supérieur, une lunette d'approche, des cuillères en écaille, une spatule en ivoire pour se gratter la peau, une toupie d'enfant, des bouteilles de mastic et une paire de babouches en velours à paillettes, qui fait l'éloge du pied de sa propriétaire.

Dans les rues, l'aspect est lamentable. Partout des tas

de morts contre les murs ; les portes défoncées et les volets criblés de balles ne tiennent qu'à moitié aux montants des fenêtres.

Le long des deux rues qui suivent la rivière et dans la rivière même, les morts ne forment que deux longues files; un grand nombre sont affaissés contre les murs ; ceux-là, blessés dangereusement pendant le combat, ont encore eu la force de se retirer de la mêlée ; ils se sont couchés le dos à un mur, où la perte de leur sang les a fait mourir.

Dans la rivière, plusieurs restent debout, les mains cramponnées au bord comme pour grimper, mais ils ne bougent plus; et dans les recoins obscurs où descendent les rayons du soleil, on voit aussi des malheureux écrasés sous les décombres, des pierres et des poutres en travers du corps. Dans les rues, le peu d'eau qui coule sur la boue des ruisseaux, est rouge de sang.

Dans un verger, j'aperçois un puits d'arrosage, dont la pierre, les poteaux et le seau en bois sont criblés de balles. Trois Russes, la face contre terre et les mains en avant, sont couchés dans le sentier qui mène à cet endroit ; ils ont, sans doute, voulu boire pendant l'engagement, et les nizams les ont tués.



L'infanterie russe enlève à la baïonnette la grande redoute de Lovtcha (2 septembre).

CHAPITRE XI

Prise de la grande redoute de Lovtcha.

Préparatifs pour l'attaque de la grande redoute. — Combat d'artillerie. — Retraite de l'artillerie turque. — La position ennemie et ses abords. — La brigade prussienne. — Passage de l'Osem par le régiment de Kalouga. — Violence du feu des Turcs. — Une véritable pluie de balles. — Mauvais tir de l'ennemi. — Les blessures aux mains. — Le colonel Eljanovsky à la nage. — Prise de l'île de l'Osem et du cimetière musulman. — Attaque générale. — Mort du colonel Koussoff. — Trait de courage de cinquante soldats du régiment de Kalouga. — Prise de la redoute. — La garnison turque est cernée. — Pas de quartier! — Boucherie dans la gorge de la redoute. — Le clairon du régiment de Libau. — Combat à la lueur des flammes.

Grande redoute de Lovtcha, 2 septembre, 7 heures soir.

La première partie de la bataille est terminée; mais le plus considérable et le plus fort des ouvrages ennemis, la

grande redoute, est encore aux mains des Turcs; tout le succès remporté jusque-là n'est rien, tant que cette position leur reste.

Le prince Imérétinsky en fait donc immédiatement préparer l'attaque; outre les pièces déjà en ligne, deux nouvelles batteries sont installées par Skobéleff sur la route de Selvi, et toute l'artillerie russe, près d'une centaine de pièces, se met à tonner contre la redoute avec un vacarme affreux, décuplé encore par les rochers de l'amphithéâtre, où l'écho roule comme un tonnerre. L'artillerie ennemie n'essaie pas de répondre; bien mieux, nous la voyons, comme si les pachas eussent jugé la prise de la redoute inévitable, se retirer sur les hauteurs situées en arrière de la position, d'où elle ne put prendre part à la lutte que quand les Russes s'approchèrent.

En même temps, le régiment de Pskoff, le 1er bataillon du régiment de Schouïa, les régiments de Reval et d'Esthonie, soit en tout treize bataillons, s'avancent par la ville et rejoignent le régiment de Kazan. Ces troupes sont chargées d'attaquer la redoute par le centre et par la gauche; l'attaque du flanc droit, la principale, est réservée à la brigade de Razguildéïeff, qui, à l'abri des maisons du faubourg de Lovtcha, situé sur la rive droite de l'Osem, s'est avancée vers le nord et a rejoint les chasseurs de Dobrovolsky.

A cinq heures et demie de l'après-midi, jugeant que l'attaque a été suffisamment préparée et que l'infanterie a pris le repos dont elle avait besoin, le prince Imérétinsky donne l'ordre de marcher à l'assaut.

Entre les positions où sont arrivées nos troupes et la base de la colline sur laquelle la redoute est construite, se trouve une plaine de huit cents mètres de largeur formant

le fond de la vallée. Nos soldats doivent traverser cette plaine sous le feu de l'infanterie turque qui est abritée derrière ses parapets.

En sortant de leur abri, les Russes ont devant eux une prairie variant de cent à quatre cents mètres de largeur. Puis vient la rivière Ozem, large d'environ vingt mètres, profonde d'un pied, et dont chaque rive est parsemée sur une grande largeur de cailloux blancs, que l'eau recouvre dans la saison des pluies. A côté de la rivière, sur la rive gauche, s'étend la route de Plevna, qui est bordée de hangars pleins de paille pouvant servir d'abri momentané aux assaillants, et entre cette route et la base de la hauteur sur laquelle la redoute turque est située se trouve un ancien cimetière turc d'environ quatre cents mètres de largeur.

La hauteur de la redoute est un pic de quelques centaines de mètres situé en face de notre colonne de droite, et par une étrange imprévoyance, les Turcs n'ont pas creusé de tranchées pour en balayer la face. Par conséquent, du moment où les Russes auront atteint cette place, ils seront à l'abri du feu. Le long de la chaussée et de la rive gauche de l'Ozem, il y a plusieurs ondulations de terrain assez hautes pour abriter un homme accroupi, et pouvant servir de lieux de repos dans la course nécessaire pour arriver à la hauteur.

La brigade de Razguildéïeff qui doit supporter le fort de l'attaque, est connue dans l'armée russe sous le nom de brigade prussienne, parce que, suivant une coutume en usage chez différentes puissances européennes, le régiment de Kalouga porte le titre de régiment de l'empereur d'Allemagne, et le régiment de Libau, celui de régiment du prince Frédéric-Charles de Prusse. Le régiment de Kalouga sur-

tout a déjà accompli des hauts faits mémorables dans les annales militaires et est considéré comme un des premiers de toute l'armée russe.

Ces régiments ont été dirigés de telle façon que celui de Kalouga doit attaquer l'extrême gauche des Turcs et traverser une île formée par l'Osem. Le régiment de Libau, par contre, doit attaquer le flanc gauche de la redoute.

L'artillerie russe lance force obus et shrapnels pour attirer sur elle l'attention de l'ennemi et permettre à l'infanterie de traverser, sans être aperçue, l'île de l'Osem, exposée en plein au feu des Turcs; malheureusement elle n'atteint pas ce but. A peine les premiers fantassins russes sont-ils arrivés au bord de l'Ozem, que tout le feu turc est dirigé sur eux. C'est un moment d'angoisse et d'excitation extrêmes! Les canons tirent sans trêve, mais personne n'entend le tonnerre de l'artillerie; toute l'attention est concentrée sur la brave compagnie qui, au mépris de la mort, marche la première sur la redoute et se précipite vers la rivière.

Le feu des Turcs acquiert à ce moment une intensité inouïe. Il semble qu'ils veuillent ensevelir les assaillants sous une grêle de projectiles; heureusement il y a beaucoup plus de bruit que de mal. En effet, il n'y a pas la moindre interruption dans la pluie des balles, et pourtant il est étonnant de voir combien est faible la proportion de celles qui portent juste.

Parfois un soldat isolé traverse en courant tout l'espace à découvert ; comme à cause de la sécheresse, chaque projectile en touchant le sol soulève une bouffée de poussière, on peut voir où chaque balle frappe autour de lui, et pourtant il traverse généralement le terrain sans être atteint. Il y a des minutes pendant lesquelles aucun d'eux n'est

sous le feu, et pourtant les Turcs ne cessent jamais de tirer.

Ceci s'explique par ce fait qu'ils sont couchés dans les tranchées et tirent par-dessus les parapets sans regarder et sans même se relever pour voir d'où vient l'ennemi ; nos soldats déclarent que jusqu'au dernier moment ils ne voyaient point de têtes au-dessus des retranchements. On s'étonnera moins après cela, quand on saura que cette manière de combattre est habituelle aux Turcs, du nombre tout à fait disproportionné de blessures aux mains qu'on signale parmi leurs hommes mis hors de combat ; il n'y a en quelque sorte que les mains de vulnérables chez eux, le reste du corps étant à l'abri dans la tranchée.

Cependant le nombre des projectiles est tel que, quelque maladroite que soit la fusillade, le terrain est bientôt couvert de morts et de blessés : mais rien ne peut arrêter les braves soldats de Kalouga.

L'Osem est franchi en un instant sous une grêle de balles et d'obus ; il y a cependant un instant d'émotion extrême : tout à coup, nous voyons le colonel Eljanovsky, commandant du régiment, disparaître dans la rivière avec son cheval, qu'une balle vient de tuer ; on le croit perdu, mais le vaillant officier, après avoir plongé, reparaît, gagne à la nage la rive ennemie, secoue un moment son uniforme ruisselant d'eau, puis forme ses hommes sous un feu violent et se met à leur tête.

La berge de l'île est enlevée et les soldats se lancent au pas de course vers les hangars remplis de paille, où ils peuvent se reposer un peu de la fatigue de la course et se tenir à l'abri des projectiles turcs. Les bords et le lit de l'Osem présentent sur ce point un effrayant spectacle. Partout, ils sont encombrés de fusils brisés, de cadavres, de

sacs, de cartouches, et les cailloux blanchâtres sont maculés de larges taches de sang.

S'aidant des ondulations du terrain et des larges dalles, dressées sur champ, du cimetière musulman, les soldats russes, après un moment de repos, gagnent un à un le pied de la hauteur où, comme je l'ai déjà dit, le feu ennemi ne peut les atteindre, et vers six heures une force considérable se trouve réunie en cet endroit.

Pendant ce temps, les colonnes du centre et de gauche s'avancent de leur côté sur un terrain labouré par les obus et semé d'excavations à chaque pas.

Malgré les pertes considérables qui éclaircissent leurs rangs, les bataillons de Pskoff, d'Esthonie et de Kazan, formés chacun sur deux lignes en colonnes de compagnies, marchent intrépidement, tambours battants et drapeaux déployés. Il n'y a un moment de désordre que dans le 1er bataillon de Pskoff, lorsque tombe le commandant de ce régiment, le colonel Koussoff ; mais les officiers ne tardent pas à rétablir l'ordre, et ce bataillon ne reste pas en arrière des autres.

Les colonels Toutolmine, avec sa brigade de cosaques du Caucase, et Orloff, avec le 30e cosaques du Don, se rapprochent de Lovtcha et viennent se poster sur la route de Plevna, afin de fermer cette ligne de retraite à l'ennemi.

Les troupes russes forment alors un demi-cercle qui cerne la redoute de trois côtés ; bientôt elles font un nouveau mouvement en avant sous le feu que les Turcs, bien approvisionnés de munitions, continuent avec fureur et prennent possession de quelques-unes des tranchées à moins de cent mètres du fossé même de l'ouvrage principal ; le moment décisif approche.

Les colonnes de gauche et du centre ouvrent le feu en

s'abritant derrière des arbres et des monticules, et attirent le gros de la fusillade des Turcs dans cette direction, lorsque soudain une cinquantaine de soldats de Kalouga se lancent contre le côté oriental de la redoute et s'approchent jusqu'à cinquante mètres du fossé. Assurément ce doit être un mouvement d'exaltation irréfléchie qui pousse ces hommes en avant, car aucun officier n'enverrait une pareille force contre une semblable fortification. Le feu des Turcs devient alors effroyable ; les soldats intrépides qui se sont si follement aventurés, font halte un moment, déchargent leurs fusils et, par un prodige que peut seule expliquer la manière de tirer des Turcs, se retirent sans perdre aucun des leurs.

Les Russes continuent à tirer irrégulièrement pendant une vingtaine de minutes ; puis un formidable « hourra ! » se fait entendre et l'attaque réelle a lieu sur le front oriental de la redoute. Les régiments de Libau et de Kalouga s'élancent à rangs ouverts, envoyant un courant constant de renforts à la suite de l'avant-garde.

Un véritable déluge d'obus est lancé sur la redoute et les hommes montent le flanc de cet ouvrage en courant, pendant que les Turcs continuent à tirer sans interruption.

« Si leur feu avait été bien dirigé, tous nous aurions dû être tués, » me dit le soir un lieutenant de Kalouga.

Dans tous les cas, beaucoup des assaillants périssent en cet endroit et restent étendus sur les flancs dénudés de la hauteur.

Enfin, les colonnes d'assaut sont si près de l'ennemi, que l'artillerie russe cesse de tirer pour ne pas atteindre les siens ; les soldats sautent dans le fossé et, lestes comme des chats, n'ayant nullement besoin d'échelles, escaladent le parapet, tandis que nous voyons une autre colonne

s'élancer le long du front sud, pour s'emparer des tranchées avancées.

A mesure que les assaillants montent sur le parapet, les Turcs courent vers l'ouest, et, refusant de se rendre, continuent à tirer tandis qu'ils se sauvent. Ils se rappellent peut-être comment ils ont traité nos blessés devant Plevna, et il y a en ce moment, dans cette redoute, des Russes qui étaient à cette terrible bataille et qui ont vu leurs camarades mutilés après que la lutte était terminée. Les Turcs des tranchées s'enfuient également vers l'ouest, tirant en courant, et tombant sous le feu des Russes, qui les abattent comme des lapins au déboulé.

Dans la redoute, la garnison se lance vers la gorge sur la façade occidentale de l'ouvrage; mais elle se trouve enfermée entre une traverse qui couvre cette gorge et le parapet occidental.

Cette garnison est composée en grande partie de réguliers, jeunes gens intrépides, dont le fanatisme a exaspéré le courage jusqu'au délire; ils brûlent leurs dernières cartouches, donnent des coups de baïonnette tant que leurs armes peuvent servir et, quand ils n'ont plus d'armes, se battent avec des pierres, des poutres, des fusils brisés et finissent par engager une lutte d'homme à homme, au milieu du labyrinthe de la redoute, des trous d'obus et des gabions brisés.

Russes et Turcs, luttant à coups de poing, avec les dents, s'attachent les uns aux autres et le combat se termine le plus souvent par la mortelle agonie des deux adversaires. Supposant que les Russes traitent leurs prisonniers aussi cruellement qu'eux-mêmes le font, aucun nizam ne demande à se rendre.

Un clairon de Libau s'empare d'un Yuzbachi (capitaine).

— Rendez-vous!

— Non.

— Rends-toi donc!

— Non.

Le clairon lui enfonce sa baïonnette dans le côté en lâchant son coup de fusil et le Turc tombe en râlant.

Il se passe là, entre les assaillants et les assaillis, tous animés d'une égale fureur, un carnage monstrueux qui ne cesse que faute de victimes. Ajoutez à cela que l'incendie s'est déclaré dans plusieurs parties de la redoute et que l'égorgement a lieu à la lueur des flammes.



Bataille de Lovtcha (2 septembre). — Les cosaques du Caucase et du Don poursuivent l'infanterie turque sur la route de Mikre.

CHAPITRE XII

Charge des cosaques à Lovtcha.

La cavalerie cosaque pendant la bataille. — Les obus à balles. — Sous le feu des Turcs. — Avant la charge. — « *Allons, les cosaques, en avant!* ». — Au galop de charge. — Attaque des Kouban. — Les cosaques de Vladikavkas détruisent deux bataillons. — Mêlée. — Traits de courage. — Le lieutenant Svidine. — Blessure du colonel Orloff. — La poursuite. — Les cosaques du 30e. — Le massacre. — Pas de quartier. — Retour de la charge. — Chevaux blessés. — Les cadavres. — Une main coupée. — Fanatisme d'un officier turc blessé. — Le Kirghiz de Skobéleff et son cheval. — Les morts russes. — Boucherie dans la redoute. — Un monceau de cadavres. — Deux drapeaux pris aux Turcs. — Déserteur russe fusillé. — Pertes des Turcs. — 3,000 nizams tués par 800 cosaques. — Pertes des Russes. — La maraude. — *La Djonka.* — Une fâcheuse méprise.

Du camp en avant de Lovtcha, 2 septembre, minuit.

Pendant que l'infanterie russe attaque la grande redoute, notre cavalerie s'est rapidement portée sur la route de Plevna afin de couper la retraite à l'ennemi.

A peine nos escadrons ont-ils pris position, que les Turcs les aperçoivent et dirigent sur eux le feu de plusieurs batteries.

Un obus à balles tombe et éclate à deux pas de la 2e sotnia du 30e cosaques près de laquelle je me trouvais, faisant pleuvoir sur nous une grêle de fer et de plomb, comme si on nous jetait, à un mètre de distance, une poignée de petites pierres. Cinq hommes et huit chevaux tombent autour de moi. Je me contente de fermer un instant les yeux, pour n'être point aveuglé par le sable que fait jaillir cette nuée de projectiles.

Les obus sillonnent la terre en tous sens, et pendant près de deux heures, nous restons dans cette terrible position, sans bouger, et le sabre à l'épaule.

Enfin les batteries ennemies se taisent, notre artillerie à cheval se porte en avant au galop, et couronne les crêtes de la colline.

La redoute est prise.

L'ennemi bat en retraite dans la direction de Mikre qui lui est assigné comme point de ralliement, et déjà nos tirailleurs descendent les pentes de l'ouvrage, tirant sur les fuyards.

Je les vois encore nos vaillants cavaliers, remplis d'ardeur et brandissant déjà leurs armes avant de recevoir l'ordre de charger. Les yeux luisants, la moustache hérissée, ils sont solides sur leurs chevaux comme des statues et demandent à marcher en avant. Chacun se prépare à sa manière : l'un inspecte sa lame de sabre et s'assure que son arme est bien en main ; un autre fait jouer le ressort de son revolver, celui-là tâte la pointe de sa lance.

Nos braves cosaques semblent sur des charbons ardents :

— Leur ardeur les pousse en avant ; la discipline les maintient à leur place de bataille. Nos chevaux hennissent d'une voix perçante ; on ne peut presque pas les retenir.

Il est sept heures environ ; un vacarme effroyable d'artillerie retentit dans la vallée ; la terre tremble sous le bruit des détonations, et on entend distinctement les hourras poussés par notre infanterie, lorsque enfin nous voyons accourir à toute bride un aide-de-camp du prince Imérétinsky, qui nous apporte l'ordre de charger.

Jamais homme condamné au supplice n'éprouva plus de joie, en recevant sa grâce, que nous en éprouvons à exécuter cette manœuvre qui nous délivre d'une inaction si funeste.

Les régiments se plient en escadron au galop en soutenant cette allure jusqu'au moment où, arrivés sur le flanc gauche de l'ennemi, ils se trouvent en présence de l'arrière-garde turque.

Nous nous formons en avant en bataille, et en colonnes par régiment en masse.

En même temps, la voix éclatante des colonels Toutolmine et Orloff s'élève :

« Allons, les cosaques ! »

Aussitôt un formidable hourra se fait entendre.

Notre cavalerie s'ébranle comme un ouragan, nos chevaux bondissent, les naseaux en feu, les crinières au vent, les queues fouettant l'air, les sabots battant le terrain et lançant des volées de cailloux dont le fer fait jaillir des étincelles ; nos soldats, les sabres et les lances haut pointés sur l'ennemi, sont superbes d'entrain et d'allure.

Tournant un peu à gauche pour défoncer le flanc droit

des Turcs, les cosaques du Kouban qui tiennent la tête de la charge, se précipitent en poussant un cri qui fait frissonner tous les cœurs, et au même instant y répond le hourra du 30e cosaques et des cavaliers de Vladikavkas.

Comme la foudre passe à travers les nuages, ainsi nos soldats passent à travers les masses noires des Turcs.

Le choc ne dure qu'un instant : aussi le premier tabor qui se trouve devant nous est-il écrasé et dispersé par notre attaque, avant d'avoir pu tirer un seul coup de fusil. On entend seulement un bruit d'acier, on voit miroiter des lames dans l'air, puis les cosaques disparaissent au milieu des colonnes enfoncées.

Bientôt les bonnets fourrés à fond rouge des Kouban et les casquettes bleues des cosaques du Don apparaissent de l'autre côté ; avec une force irrésistible nos cavaliers fondent sur la seconde ligne turque, la traversent comme du carton et la mettent en pleine déroute.

Pendant ce temps, le colonel Lévis, commandant du régiment de cosaques de Vladikavkas, court avec sa troupe barrer le chemin aux fuyards et charge l'infanterie, enveloppant les colonnes dans des tourbillons rapides, les entamant, les refoulant sans trêve, sans merci. Deux tabors (bataillons) sont ainsi coupés par les cosaques et absolument hachés à coups de sabre.

Une mêlée horrible s'engage et dégénère bientôt en une véritable boucherie.

Ici, un grand gaillard d'Arabe cherche à se dégager d'un amas de cadavres d'hommes et de chevaux ; un cosaque musulman du Térek, coiffé du bonnet en peau de mouton à fond de drap blanc, le saisit par le collet de sa veste et lui abat la tête d'un coup de *tschaska* (sabre du Caucase).

Là, un *bin-bachi* (major) dont le cheval s'arrête, blanc d'écume, dans nos rangs, pâlit et tombe ; on s'empresse pour le relever, il est mort... son corps est criblé de coups.

Un cosaque est couvert de sang ; un camarade a eu le crâne brisé à ses côtés et l'a éclaboussé. Un cheval traîne son cavalier pendu par l'étrier. La tête du Turc a roulé dans la poussière et le sang, la face est boursouflée, hideuse.

Un cosaque du Kouban tombe avec son cheval, la jambe prise sous sa monture ; deux Turcs se jettent sur lui, l'un le sabre nu à la main, l'autre la baïonnette en avant. Deux coups de revolver tirés à bout portant par le Russe le débarrassent de ses agresseurs.

Un lieutenant de Vladikavkas, M. Svidine, doué d'une force gigantesque, se trouve un moment à côté de moi pendant la charge. Tout à coup, je le vois s'élever sur ses étriers pour asséner sur un nizam un coup de sabre tel, que le bras de ce malheureux est littéralement détaché de l'épaule et tombe à terre.

Le colonel Orloff, commandant le 30e cosaques du Don, reçoit une balle dans sa casquette qui est percée ; heureusement la doublure en carton de cette coiffure amortit le projectile, et ce brave officier en est quitte pour une forte contusion.

Les Turcs complètement démoralisés se sauvent littéralement comme des troupeaux de moutons ; la vallée est inondée de fuyards. Les cosaques semblent voler sur leurs traces ; les cavaliers du Caucase sabrent avec rage comme pour se dédommager d'avoir attendu toute la journée, et réparer ainsi le temps perdu.

Les malheureux nizams courent à toutes jambes, mais

les grandes lances bleuâtres des cosaques du Don filent plus vite qu'eux et leur entrent dans le dos comme des flèches.

La vallée inondée de fuyards devient le théâtre du massacre que font les cosaques n'ayant qu'à percer de leur lance ou de leur sabre des hommes, qui ne cherchent même plus à se défendre et se laissent tuer le fusil sur l'épaule. Des cosaques se vantent d'en avoir sabré de quinze à vingt.

Cette chasse terrible, furieuse, passionnée se poursuit pendant plus d'une heure aux cris de : « Pas de quartier! »

Notre cavalerie assistait le 30 juillet dernier au sanglant échec de Plevna et, devant le massacre de nos blessés par les Turcs, a juré de ne pas faire de quartier à ceux-ci. Aussi n'avons-nous pas ramené le moindre prisonnier.

Les cosaques sont tellement acharnés, que beaucoup d'entre eux poursuivent l'ennemi longtemps après que les trompettes ont sonné le ralliement.

Et tous ces revenants de la charge, l'air farouche, tous ivres de colère et de sang; ils ne parlent pas, ils crient : cris rauques, yeux hagards... paupières injectées. Ils ne voient, ni n'entendent.

De pauvre chevaux blessés se traînent en avant de nous. L'un s'arrête la tête basse ; une fontaine de sang coule de son poitrail. Il promène autour de lui un regard égaré, et tombe tout d'un coup sur le côté. Un autre, superbe, galope fièrement sur trois jambes. Il voit nos rangs et hennit... L'air fier encore, la tête haute, la queue redressée sur le rein, il tient en avant sa jambe brisée qui pend et ballotte au mouvement du galop. Un cosaque l'achève d'un coup de carabine.

Le terrain sur lequel a eu lieu la poursuite est couvert de véritables montagnes de cadavres musulmans. Rédifs et nizams sont littéralement entassés.

Un grand chaouch (sergent) est littéralement cloué à terre d'un coup de lance dont le bois rompu est resté planté sur la poitrine, comme une épingle attache un papillon sur le chapeau d'un naturaliste. Le visage de ce Turc est tourné vers le ciel, tandis que le reste du corps, contourné par la souffrance, s'est enfoncé dans le sol. Un autre a la poitrine brisée et tire démesurément la langue ; la colonne vertébrale est brisée; un nègre de l'Arabie a les jambes tordues, un Anatolien a la tête fracassée. Le visage n'est plus qu'un amas de cervelle et de sang coagulé.

Une main couverte de bagues enrichies de pierres précieuses, taillées à la turque en forme de cabochons, est là à terre, se détachant pâle et blanche sur l'herbe verte maculée de sang. Un nizam est littéralement aplati sous les cadavres de trois chevaux.

Ici un magnifique étalon d'Arabie, à la robe blanc d'argent, aux naseaux rosés, est renversé sur le côté, la tête percée d'une balle à la tempe. Son cavalier est encore en selle, la jambe engagée sous l'animal; il appuie sa tête sur son bras ployé, dans la position d'un homme qui se repose sur le gazon. Il nous tourne le dos, on l'appelle, on le pousse avec le bout d'une lance... ni réponse, ni mouvement. On tourne autour de lui; il est mort.

Le long d'un mur, un jeune officier turc est étendu, la tête renversée en arrière et fendue d'un coup de sabre; l'épaule droite est fracassée et inonde de sang le drap fin de sa tunique, laquelle est entr'ouverte et laisse voir un pli de soie de Brousse que maculent de larges taches noi-

râtres. La main gauche est coupée de biais, ainsi que la manche ornée de petites hongroises en or. Une jambe s'écarte démesurément de l'autre ; la cuisse étranglée, dans un pantalon collant en *tchayak* (drap bulgare) jaunâtre, est brisée au-dessous de la hanche, et le sang qui coule de la blessure inonde la botte en cuir fauve.

Une souffrance atroce est peinte sur les traits de vingt ans de ce pauvre garçon... Je mets pied à terre, je m'approche de lui. Ses yeux suivent mes mouvements; je lui parle : pas de réponse. Sous sa tête garnie de cheveux noirs, fins et soyeux, je place un sac d'infanterie qui traîne par là, un manteau roulé, et je lui tends ma gourde ouverte, l'invitant à boire. D'un mouvement nerveux il relève le bras gauche, et du coude envoie ma gourde rouler à quelques pas, en me lançant un regard de haine atroce.

« Laisse-le donc crever! »

Me crie un camarade... Je ne puis m'empêcher pourtant de jeter encore un regard de pitié sur ce malheureux fanatique.

Une balle nous siffle par les jambes. C'est un blessé qui s'est relevé à moitié et nous envoie sa dernière cartouche. Un coup de berdan dans la tête en fait justice.

En retournant au camp, je trouve le Kirghiz que Skobéleff a amené avec lui du Kokhand, assis à terre et déplorant l'accident arrivé au cheval de son maître, que celui-ci avait également amené du Kokhand et qui a été blessé mortellement sous lui à l'attaque de la grande redoute.

C'était un magnifique animal qui a fait, l'autre jour, cent trente kilomètres sans paraître s'en ressentir, tandis qu'une belle jument anglaise que possédait le général était fourbue et dut être abattue.

Le Kirghiz, quoique légèrement blessé lui-même, a

ramené le cheval sous le feu, et voyant qu'il n'y a pas moyen de le sauver, l'a tué, a enlevé sa peau, coupé ses sabots, est rentré au camp où il s'est accroupi contre la tente de son général et se lamente, sans faire la moindre attention à sa blessure.

Il est resté complètement indifférent lorsque d'autres chevaux ont été tués, mais celui-ci, dit-il, était son compatriote et son frère, la seule chose qu'il eût pour lui rappeler sa patrie lointaine. Je vois les larmes couler à flots le long des joues bistrées du pauvre garçon.

Près de la redoute, le terrain est semé de Turcs, mêlés de temps en temps d'un mort russe. Les cadavres ennemis que je rencontre, sont presque tous couchés sur leurs fusils; ils ont cette physionomie souriante, que la mort, quand elle est instantanée, imprime d'ordinaire sur la face humaine. Un sentiment d'effroi se peint dans les yeux des blessés musulmans quand nous les approchons, et ils ne se remettent qu'après quelques minutes, quand nous leur offrons à boire. Je n'en entends qu'un seul se plaindre, la plupart expirent sans dire mot.

Un grand nombre de cadavres russes portent autour de leur cou de petites croix et des images saintes. Plusieurs d'entre eux ont dans leur sac un exemplaire du Coran; ce sont probablement des Tartares de Kazan. Les soldats portent le peu d'argent qu'ils possèdent dans des bourses attachées au-dessous de la cuisse gauche.

J'entre dans la redoute où je m'attendais à trouver de nombreux prisonniers turcs, mais je me trompe grandement. Sur les parapets et dans les fossés gisent déjà çà et là des morts et des blessés; mais lorsque j'arrive à l'extrémité occidentale, près de cette gorge et de cette traverse fatales, un spectacle épouvantable s'offre à mes yeux. Les

Turcs, comme je l'ai déjà dit, n'ont pas voulu se rendre, et après un furieux combat corps à corps, gisent amoncelés les uns sur les autres.

Je ne crois pas qu'un aussi grand carnage ait jamais eu lieu sur une étendue de terrain aussi restreinte. Sur un espace de cinquante pieds de long et d'environ vingt pieds de large, les morts et les blessés turcs forment une véritable montagne de corps humains, la plupart défigurés de la manière la plus horrible à coups de baïonnette ou de crosse de fusil. Il y a bien six couches de corps entassés sur une hauteur de cinq pieds, et souvent on entend sortir de ce hideux fouillis de membres, de torses, de sang et d'armes, les gémissements des malheureux blessés écrasés par des masses de cadavres!

C'est un des spectacles les plus atroces que j'aie vus de ma vie, et tous les Russes reculent aussi d'effroi à la vue de cette scène d'horreur. Jusqu'à la dernière minute, les Turcs se sont défendus avec un désespoir et une opiniâtreté presque sans exemple. C'est ce que ne démontre que trop la bordure de morts russes entourant ce monceau de musulmans.

De vieux officiers, habitués au spectacle du sang et des blessures depuis les guerres de Crimée, de Pologne, du Caucase et celles de l'Asie centrale, me disent que cette lugubre scène ne sortira jamais de leur mémoire.

Des soldats russes travaillent courageusement au milieu de cette masse d'êtres humains pour séparer les vivants des morts. Ceux-ci sont déposés d'un côté, et les blessés sont provisoirement transportés contre les parapets, où ils peuvent s'appuyer.

Pendant une demi-heure j'observe ce travail, et pourtant ce terrible monceau de musulmans est à peine di-

minué. Je ne me serais jamais imaginé que des corps humains pussent être mêlés d'une manière aussi inextricable qu'ils le sont dans cette sanglante hécatombe. On constate que beaucoup respiraient encore après qu'ils furent ensevelis sous ces masses de cadavres, et qu'ils ont péri asphyxiés ou par la perte de leur sang.

Par une prévoyance qui aurait dû s'étendre jusqu'à ses malheureux soldats, sacrifiés dans une résistance qu'il jugeait inutile, le commandant turc a fait retirer son artillerie avant l'attaque; les Russes ne se sont emparés, par conséquent, d'aucun canon ; leurs trophées se bornent à deux drapeaux, un million de cartouches, plusieurs caissons de munitions et une grande quantité d'armes. Parmi les quelques prisonniers faits au moment de l'occupation de la ville, s'est trouvé un soldat russe musulman, natif du gouvernement de Simbirsk, qui avait déserté, et qu'on fusille immédiatement pour avoir passé à l'ennemi.

Les pertes des Turcs sont considérables. Pendant la poursuite, grâce à l'élan de nos trois régiments de cosaques, lesquels présentent tout au plus un effectif de huit cents sabres ou lances, et au tir précis de la 8e batterie à cheval du Don, les Turcs ont perdu plus de trois mille hommes. Leurs pertes totales dépassent de beaucoup ce chiffre.

Sur les pentes du Mont-Rouge sont étendus mille de leurs cadavres et douze cents autres jonchent le terrain, rien qu'au centre et à gauche de la grande redoute de la rive gauche de l'Osem.

Nos pertes, au contraire, sont des plus minimes et comprennent six officiers et trois cent treize hommes tués ; trente-trois officiers, onze cent douze hommes blessés et

cinquante-deux hommes disparus. Le plan d'attaque, excellemment combiné, fit le plus grand honneur au prince Imérétinsky, qui devint dès lors, avec Skobéleff et Gourko, une des espérances de l'armée russe.

Comme la nuit arrive, les troupes occupent les ouvrages conquis et établissent leurs bivouacs près de la ville.

Nos cosaques reviennent de tous côtés, chargés de butin. Nous sommes dans l'abondance, je puis même dire dans le gaspillage. Les uns préparent le *borch* (pot-au-feu russe), d'autres font rôtir des moutons entiers; des marmites, remplies de ragoûts de toutes espèces, entourent les feux du bivouac.

A la suite de ce repas copieux, les officiers, en signe de réjouissance, préparent eux-mêmes la *djonka*, qui est une espèce de punch composé de champagne, d'eau-de-vie, de vin rouge, de sucre fondu en caramel et de fruits. Ce mélange de vins est placé au fond d'une marmite sur laquelle on pose un gril supportant le sucre imbibé d'eau-de-vie, à laquelle on met le feu.

Rien de plus pittoresque que notre groupe, se détachant en relief sur le fond sombre de la nuit et vivement éclairé par la flamme de ce punch gigantesque, qu'un de nos camarades remuait de temps en temps avec la lame de son sabre, en guise de cuillère.

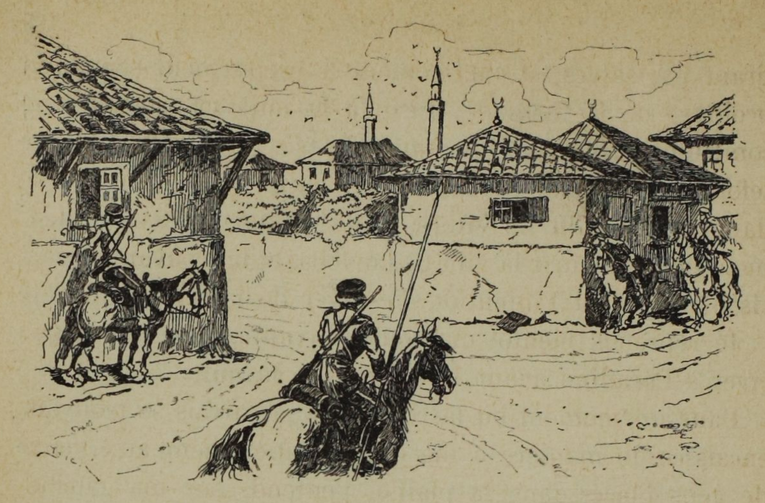
Un de nos cosaques est en ce moment victime d'une fatale méprise, qu'il a d'ailleurs inconsidérément provoquée.

Dans la soirée, ce joyeux gaillard se promenait en vainqueur dans les rues de Lovtcha et furetait dans les habitations turques abandonnées par leurs habitants. Trouvant à sa convenance une de ces belles pelisses en drap

jaunâtre doublée de peau de renard, notre homme s'en drape, se couvre également d'un fez, enfin se donne l'air du musulman le plus renforcé et revient au bivouac affublé de la sorte.

Malheureusement, en approchant de nos sentinelles, il est aperçu par un de ses camarades, qui ne le reconnaît pas, et reçoit un coup de sabre sur la tête ; le cri poussé alors par cet infortuné est, paraît-il, tellement russe que la méprise est reconnue, un peu tard cependant. Bien que la blessure soit assez profonde, on espère cependant le sauver. Je crois que notre cosaque a promis de ne plus se costumer en Turc qu'au bal masqué.

Fort avant dans la soirée, on reçoit de l'état-major du IVe corps d'armée l'avis que des forces turques considérables sont sorties de Plevna et marchent sur Lovtcha. L'obscurité ne permet pas sans doute à l'ennemi d'attaquer immédiatement. Attendons à demain.



Cosaques du Don explorant un village musulman aux environs de Plevna.

CHAPITRE XIII

Poradine.

Retour à Poradine. — Un voisinage désagréable. — Escarmouche de cosaques du Kouban. — Une alerte à Poradine. — Retraite des Turcs sur Mikre. — Le prince Charles de Roumanie à Poradine. — Son quartier général. — Son uniforme. — Officiers roumains. — Le colonel Gaillard. — Attachés militaires autrichien, japonais et américain. — Le fanion du général Zotoff. — Inspection des troupes russes. — Convoi d'artillerie de siège. — Arrivée de la cavalerie de l'ancien corps Gourko. — Emigrants bulgares. — La chaleur. — Le supplice de la poussière et des mouches. — Un orage au camp.

Poradine, 4 septembre.

Ce matin, au point du jour, je reprends la route de Poradine.

Quand je suis parvenu à une dizaine de kilomètres environ de Lovtcha, une violente canonnade retentit tout à coup sur ma gauche. J'entends distinctement les pièces

tirant par salves, et par moment le crépitement sourd et prolongé de la fusillade. Jusqu'à la nuit se prolonge ce combat d'artillerie et de mousqueterie, sans arriver toutefois à une action décisive ; les Turcs se retirent alors dans la direction de Mikre, car ils sont venus simplement pour secourir la ville de Lovtcha, et la trouvant prise, ils n'ont pas eu l'intention d'essayer de la reprendre.

Je reprends bientôt ma course, ayant grand'hâte d'arriver à Poradine avant la tombée de la nuit.

Dans un moment où la route que je suivais se trouvait encaissée de manière à me cacher entièrement aux yeux de gens placés dans la plaine, j'entends sur ma gauche un bruit confus d'hommes et de chevaux.

Mon cosaque met pied à terre et se glissant sur le talus aperçoit une bande de tcherkesses qui, après être descendus de cheval, font leurs préparatifs de bivouac. Il entend distinctement ces irréguliers s'exprimer en turc. Les uns se chargent d'apporter l'eau, les autres le bois, d'autres encore les marmites.

Observant le plus profond silence, nous nous glissons le long du talus, le revolver à la main. Notre situation est des plus critiques. Nous entendons les tcherkesses s'appeler, passer et repasser à peu de distance, s'éloigner, se rapprocher de nous, et ce n'est que par une véritable protection divine qu'ils ne nous découvrent pas. Le moindre hennissement d'un de nos chevaux pouvait nous trahir. Enfin quand nous sortons de ce chemin creux, les tcherkesses sont restés loin derrière nous, et nous filons à toute bride.

Une demi-heure ne s'est pas écoulée depuis cet incident, lorsqu'à deux cents mètres environ en avant de nous, la forte explosion d'un feu de peloton retentit

comme un violent coup de tonnerre et est répétée au loin dans la plaine.

Un détachement de cosaques du Kouban, qui nous précède, vient de tomber sur une compagnie d'infanterie turque envoyée en reconnaissance et a essuyé son premier feu à bout portant. Mais presque aussitôt les nizams se dispersent et s'enfuient à toutes jambes; nous entendons les hourras de nos cavaliers qui les poursuivent en les sabrant sans miséricorde.

Bientôt je rencontre le cadavre d'un cosaque du Kouban étendu à terre, les jambes, chaussées de fortes bottes sans talon, écartées et le front troué par une balle : la seule victime, paraît-il, que nous ayons eue dans cette escarmouche.

Dans l'après-midi j'aperçois enfin les huttes en terre de Poradine.

Vers quatre heures de l'après midi je me trouvais sous la tente des aides de camp duTsar détachés auprès du général Zotoff, quand ces officiers reçoivent tout à coup l'ordre de monter à cheval à l'instant même, les avant-postes ayant signalé de nouvelles colonnes turques manœuvrant sur la route entre Lovtcha et Plevna.

Est-ce la garnison de cette ville qui se dispose à nous attaquer, ou bien sont-ce des renforts envoyés pour recueillir les restes du corps d'armée chassé de Lovtcha ?

Bientôt le général Zotoff part au galop : toutes les troupes occupant Poradine et ses environs prennent immédiatement les armes et, laissant les sacs au campement, se portent en avant et au pas de course, pour renforcer les régiments occupant la ligne avancée de Pelichat à Sgalevitza. Bientôt tous disparaissent dans un épais nuage de poussière qui obscurcit et voile complètement le fond

de la vallée. Après être restés jusqu'à la nuit sur les hauteurs où toutes les dispositions sont prises pour repousser une diversion tentée par l'ennemi, nous rentrons à huit heures du soir à Poradine, l'ennemi de son côté s'étant tranquillement replié sur Plevna.

Poradine, 5 septembre.

Ce matin, vers sept heures, je monte à cheval avec un de mes amis, le baron Korff, officier aux lanciers de la garde, aide de camp du Tsar et, ce qui ne gâte rien, peintre du plus grand mérite.

Nous nous dirigions vers le quartier général en quête de nouvelles, quand nous rencontrons le général Zotoff suivi de son état-major et de son escorte de cosaques du Caucase, se rendant à l'habitation où le prince Charles de Roumanie est descendu depuis trois jours. Le prince a reçu le commandement de l'aile droite de l'armée russe, et a sous ses ordres deux corps d'armée roumains, ainsi que les 4ᵉ et 9ᵉ corps d'armée russes. Le général Zotoff est désigné comme son chef d'état-major, et le colonel Nevinsky comme sous-chef. Quatre jeunes officiers de l'état-major du grand-duc ont été attachés au prince de Roumanie en qualité d'officiers d'ordonnance.

Nous nous joignons au général Zotoff, et nous arrivons bientôt devant une petite maison, la seule du village qui soit couverte de larges feuilles de calcaire, toutes les autres ne possédant que de modestes toitures en chaume.

Sur le petit balcon en bois se tient le prince Charles, coiffé du képi à la française recouvert d'une coiffe en toile blanche, et vêtu d'une tunique bleu-de-roi, avec poignets rouges, et portant sur les épaules une mince

tresse d'or. Près de lui se tiennent le général Zefkary, le colonel Blarenberg et le major Barcanesco. Ces deux derniers appartiennent à la milice et portent un élégant uniforme entièrement noir, rehaussé par des galons d'or indiquant le grade le long des manches, et par les agrafes dorées des tresses du dolman.

Un peu en arrière se trouvent de nombreux attachés militaires étrangers, parmi lesquels je remarque notre brave compatriote le colonel Gaillard, portant au cou, auprès de la croix de la Légion d'honneur, la croix de commandeur de l'ordre de Saint-Wladimir avec les épées d'or, distinction des plus élevées que vient de lui conférer le Tsar; je vois également un lieutenant-colonel de dragons autrichiens, un colonel d'artillerie japonais, à l'uniforme entièrement de coupe française: képi bleu à galons d'or, portant sur le devant une plaque en cuivre représentant une fleur de chrysantème qui est l'emblème impérial du Japon, vareuse bleue à galons d'or, pantalon bleu à bande rouge; je citerai aussi un lieutenant de cavalerie américaine, M. Green, portant le costume de campagne si pratique dont on se sert aux Etats-Unis pendant les expéditions contre les Indiens insoumis : chapeau en feutre mou de forme calabraise aux larges ailes, vareuse, culotte en peau de chamois enfermée dans de hautes bottes montant à mi-cuisse.

Une fois arrivée devant la demeure princière, l'escorte de cosaques se range en bataille, ayant en tête le sous-officier portant le fanion en soie noire du général Zotoff, sur lequel est brodée en argent une croix grecque d'un côté, et de l'autre le chiffre 4 qui est le numéro de son ancien corps d'armée. Les officiers mettent pied à terre et sont présentés au prince Charles, qui monte ensuite à

cheval et se dirige vers le camp d'infanterie russe, situé en face de Poradine, pour passer l'inspection des troupes.

De là, Son Altesse va visiter les troupes occupant les positions de Pelichat et de Sgalevitza.

Partout les soldats, rangés en bataille en avant du front de bandière, en tunique verte, pantalon blanc, la capote grise roulée et portée en bandoulière, présentent les armes; les tambours et clairons battent et sonnent aux champs. L'aspect de ces braves troupes, qui ont combattu avec tant de vaillance, il y a cinq jours, et qui sentent encore la poudre, est magnifique.

Durant cette inspection, le prince Charles adresse quelques mots de compliments à chacun des chefs de corps qui les méritent bien d'ailleurs, car, malgré leurs revers de juillet dernier, l'esprit des soldats est resté irréprochable. Compliments et réponses sont adressés en français, et notre langue devient l'idiome quasi-officiel de l'armée de l'Ouest comme étant le seul dans lequel Russes et Roumains peuvent s'entendre.

En rentrant de cette longue excursion, nous rencontrons, aux abords de Poradine, d'énormes pièces de position en bronze poli et étincelant sous les rayons du soleil, traînées chacune par huit paires de bœufs et allant prendre position sur les collines dominant Tutchenitza et Radichovo, d'où elles pourront bombarder Plevna. Seize pièces de ce calibre sont destinées à cette œuvre terrible de destruction.

Les deux canons que j'ai vus passer étaient accompagnés d'une trentaine de chariots transportant les pièces de bois et les madriers destinés à établir leurs plateformes. Tout au loin, dans la vallée, les échos répètent le grincement criard et monotone des larges roues frottant les essieux

en bois de ces véhicules primitifs, et rappelant par leur forme et leur mode de construction les anciens chars des hordes barbares durant la domination romaine.

Vers midi arrivent à Poradine les cinq régiments de cavalerie et les batteries cosaques de l'ancien corps d'avant-garde du général Gourko qui sont à présent attachés à l'armée de droite. Bien qu'ayant accompli une longue étape sous un soleil de feu, les soldats arrivent en chantant à tue-tête.

Successivement, je vois défiler, et je salue comme de vieilles connaissances, les dragons d'Astrakan et de Kazan qui se sont couverts de gloire à Tirnova et à Eski-Zara ; les hussards de Kiew qui ont enlevé au galop le camp turc de Schipka ; les 21e et 26e régiments de cosaques du Don, si intelligents et si braves, qui ont accompli tant de pointes hardies et éclairé l'armée à plus de soixante-dix kilomètres en avant de ses avant-postes, et enfin cette artillerie montée des cosaques qui a pu faire passer ses canons là où n'osaient s'aventurer les cavaliers turcs.

Peu après l'arrivée de cette cavalerie, nous voyons le chemin de Pelichat se couvrir de voitures d'émigrants bulgares fuyant leurs villages situés autour de Plevna. Quel curieux et touchant tableau !

Chaque famille a deux voitures attelées de bœufs ou de buffles ; tout le mobilier y est entassé : dans l'une les vêtements, dans l'autre les meubles. Toute la famille accompagne. Le père, au cou bronzé et nu, au bonnet de laine brune épaisse, enfoncé jusqu'aux yeux, ouvre la marche et conduit l'attelage. La charrette suit pesamment et grince sur ses essieux, comme si elle se plaignait pour tous.

L'aîné, jeune homme ou jeune fille, conduit le second attelage, voiture plus petite. Derrière vient la mère, qui marche gravement et veille à la fois sur les richesses de la famille et sur les enfants groupés autour d'elle. Les jeunes filles de douze ans portent les tout petits enfants sur leur dos, comme les pauvres bohémiennes, ou bien elles tiennent sur l'épaule une longue tige d'érable, le support de la tente qui abritera la famille dans la plaine. Les autres enfants piétinent autour de la mère, et regardent avec étonnement la ville immense (le camp russe) qui s'est élevée soudain dans la vallée où, il y a un mois à peine, ils ne voyaient que leurs troupeaux.

Ces voitures sont recouvertes de nattes; si la natte manque et laisse à découvert la pauvre fortune de la maison, c'est qu'une bonne vieille femme, trop âgée pour suivre la colonne, a pris place sur les hardes. Certaines familles n'ont plus de chef, la fille aînée le remplace en tête du convoi. Les jeunes gens généralement sont absents. Depuis longtemps ils se sont enfuis dans nos lignes pour échapper à la rage sanguinaire des tcherkesses. Il y a dans ces groupes de la tristesse et quelque chose de patriarcal.

Le visage des émigrants n'exprime que la plus complète indifférence; ils se retirent devant l'armée turque, laissant leurs chaumières abandonnées et exposées à être saccagées et détruites; pas un mot, pas une plainte ne se font entendre : c'est la résignation de la servitude.

En quittant le foyer, les liens de famille se resserrent. Chaque membre, jeune ou vieux, a sa fonction. La femme, compagne courageuse, donne la force aux enfants, la fille aînée leur donne l'exemple. C'est une scène digne d'un bon pinceau.

Il règne en ce moment une chaleur accablante, dont souffrent beaucoup nos pauvres soldats accoutumés jusqu'ici au froid climat de la Russie. Le sol formé, presque partout, de sables grisâtres, ne retient pas l'eau et les hommes sont obligés de se contenter de celle qui coule dans le lit boueux du ruisseau traversant Poradine, ou bien de celle qu'ils tirent de quelques misérables puits avec des câbles d'écorce.

Aucun ombrage ne les garantit de l'ardeur du soleil; et malgré tout, leur bonne humeur, leur entrain, ne se démentent pas un seul instant. Le village où nous campons est bâti sur un terrain friable; au moindre passage de chevaux ou de voitures, la poussière y vole en épais nuage; des myriades de mouches et de moustiques y tourbillonnent dans l'air. Ces insectes se multiplient en si grande quantité, qu'il serait à croire que tout ce que la Turquie possède de moustiques et de mouches s'est concentré au nord de la Bulgarie pour faire notre supplice; ils se mêlent aux aliments, ils pénètrent dans le nez et dans la bouche avec l'air que l'on respire; rien ne peut les chasser, et ce supplice se continue nuit et jour sans la moindre trêve; il est aussi à remarquer que c'est surtout dans les tentes qu'ils pullulent; encore un nouveau désagrément pendant le sommeil.

Vers huit heures du soir un orage épouvantable éclate sur la vallée. Tout à coup le ciel devient si noir que le panorama de notre camp disparaît à nos yeux; un bruit sourd et formidable gronde derrière nous; quelques tourbillons, sans cesse grossissant, se forment dans la plaine. En peu d'instants, ils deviennent si nombreux, qu'ils soulèvent un voile épais de poussière. Ces trombes tournoient avec une rapidité vertigineuse, s'entre-mêlent, se

heurtent sur un espace immense en s'éloignant toujours et disparaissent enfin derrière les collines de Pelichat et de Sgalevitza.

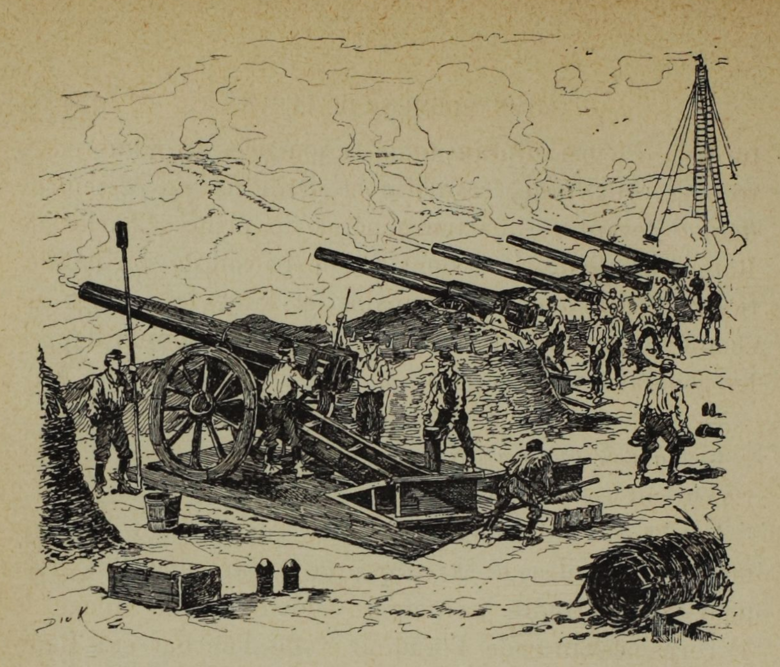
Un ouragan terrible s'abat alors sur nous, fouettant le camp de coups d'ailes effrayants qui lacèrent les tentes, cassent les arbres, renversent les murs des enclos, et chassent au ras du sol les pierres et les cailloux. La tempête rugit avec une telle violence que l'on voit des chevaux hennir à dix pas de soi sans entendre leurs cris.

Pendant deux heures entières le ciel est en feu, la pluie tombe avec tant d'abondance, que des hommes et des chevaux manquent d'être noyés dans les ravines transformées en torrents.

L'eau emporte des tentes et, enlevant la première couche de terre du cimetière de Poradine, met à nu les ossements.

C'est un véritable déluge qui trempe et noie nos malheureux troupiers sous leur mince abri de toile. Officiers et soldats sont couchés dans des flaques d'eau, enveloppés dans leurs capotes transpercées, sans pouvoir faire ni feu, ni thé, et voyant leur linge de rechange complètement perdu. Un général est trop heureux de s'abriter sous une charrette renversée.

Cet orage dure jusqu'à dix heures du soir, puis cesse tout à coup. Le vent alors balaie les nuages et la lune éclaire de ses rayons nos campements inondés.



La grande batterie de 16 du colonel Exten établie contre Plevna (7 septembre).

CHAPITRE XIV

Bombardement de Plevna (7 Septembre).

Le salut militaire russe. — Mouvement de troupes. — La mission médicale française. — Marche en avant. — Défilé de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie. — *Ave Cesar!* — Les artilleurs. — Les fourgons d'ambulance. — Enthousiasme des troupes. — Une tombe russe. — Les caissons d'artillerie. — Le champ de bataille du 31 août. — Dernières épaves de la lutte. — Les pionniers. — Vue générale du bombardement. — La batterie de 16 du colonel Exten. — L'observatoire. — Ouverture de la tranchée. Anniversaire du couronnement. — Les redoutes de Grévitza. — Incendie de la redoute turque du centre. — La première victime du bombardement. — Corvées de travailleurs. — La nuit du 7 septembre.

Poradine, 6 septembre.

Aujourd'hui l'armée russo-roumaine vient d'exécuter un mouvement concentrique général sur les retranchements

turcs de Plevna. Durant toute la journée, de nombreuses troupes, infanterie, cavalerie et artillerie, ne cessent de défiler devant le quartier général du prince Charles de Roumanie. Celui-ci se tient sur le balcon de son habitation, entouré de son état-major, et salue le passage de chaque compagnie de la phrase suivante, employée par les généraux russes :

— *Sdarova, ribiata* (Bonjour, mes braves).

— *Sdravié gelaïem* (Nous remercions Votre Seigneurie), répondent ces braves gens.

Les 3e et 4e divisions roumaines s'approchent de Verbitza sur Grévitza, le 9e corps quitte Karagatch-Bulgarski pour venir prendre position au sud du même village, le 4e corps s'avance de Poradine et de Pelichat sur Radichovo, et les corps d'Imérétinsky et de Skobéleff qui étaient à Bogot, font également un mouvement en avant sur Plevna, par la route de Lovtcha.

En même temps le général Leschkareff est envoyé de l'autre côté du Vid, sur la route de Sofia, avec un corps de cavalerie afin d'arrêter une retraite éventuelle de l'armée turque.

En me rendant au quartier général du prince Charles dans l'après-midi, j'ai le plaisir de rencontrer M. Debains, notre actif et sympathique consul général en Roumanie, qui, en vertu de ses instructions, est venu accompagner jusqu'ici la mission médicale envoyée à l'armée du Danube par le ministre de l'instruction publique, mission qu'il vient de présenter à Gorny-Studen au Tsar et au grand-duc Nicolas, qui lui ont fait l'accueil le plus cordial et le plus gracieux.

Vers trois heures de l'après-midi, le prince Charles, accompagné du colonel Gaillard, notre attaché militaire,

monte dans une victoria attelée de quatre chevaux et se dirige à toute vitesse vers Radenitza, village situé en arrière et à proximité de Poradine, où vient d'arriver le grand-duc Nicolas.

Tous ces mouvements sentent terriblement la poudre, et bientôt j'apprends que les troupes ont reçu l'ordre de se mettre en marche ce soir, à six heures, afin d'arriver vers huit heures sur les positions indiquées, positions entourant Plevna et où elles doivent, en une nuit, élever des parapets pour de nombreuses batteries.

Dans la soirée, je pars à cheval dans la direction de Radichovo et je trouve les troupes s'avançant partout. L'erreur de la dernière bataille ne sera pas commise, d'avoir des troupes à moitié épuisées par une longue marche avant d'arriver à leur poste de combat. Toutes les forces, à l'exception des réserves, bivouaqueront cette nuit à proximité de la ligne d'avant-postes.

La scène a une solennité singulière. Ici, une longue colonne de cavalerie dont les flammes des lances flottent au vent, monte la pente douce et verte d'une colline.

Là, tout un régiment d'infanterie forme une épaisse colonne noire massée, attendant l'ordre de se mettre en marche. Plus loin, un autre régiment déployé en ligne se porte rapidement en avant avec ses baïonnettes reluisant au soleil couchant.

Comme les soldats rendent le salut au général, ils poussent de vigoureux hourras. Sous cette acclamation ne se dissimule pas le sentiment exprimé dans le salut des gladiateurs romains :

« *Ave, Cesar, morituri te salutant!* » — (Salut, César, ceux qui vont mourir te saluent!)

Une batterie passe silencieusement dans sa marche en

avant, le bruit des roues étant amorti par l'épais tapis de verdure.

Lentement et avec un labeur infini les trains de bœufs s'avancent en traînant les lourds canons de siège et leurs munitions vers les positions préparées d'où s'élanceront demain en sifflant les énormes projectiles dirigés contre la redoute de Grévitza. Il faut voir avec quel joyeux entrain les soldats poussent aux roues, en chantant, en marquant la mesure et en jurant, tout essoufflés, pendant que les officiers qui les commandent, les invitent à se modérer.

Derrière s'avancent les canonniers portant le revolver et le sabre à lame courte et large, rappelant par sa forme l'ancien glaive du légionnaire romain. Chaque homme a au dos son petit sac et sa couverture de laine roulée autour du corps, en écharpe. Les derniers rangs de chaque peloton portent, en outre, les gamelles, bidons, etc... Enfin suivent les objets de campement, composés de tentes-abris, et les grandes chaudières de cuivre.

Les fourgons d'ambulance, vides maintenant, passent par vingtaine. Demain, beaucoup d'entre eux seront pleins, car je puis répéter le mot du roi Henri IV : « Je n'ai encore jamais vu la promesse d'une aussi sanglante mêlée. »

Des hauteurs en arrière de Radichovo, 7 septembre.

A cinq heures, ce matin, au point du jour, nous sommes en selle et prêts à partir. Vers six heures, nous entendons retentir au loin une forte détonation produite par de nombreuses bouches tirant à la fois et ressemblant à un roulement de tonnerre éloigné. Plus de doute, l'action est engagée : aussi partons-nous à toute vitesse.

En ce moment défile un régiment de la réserve : tous les hommes lèvent alors leurs képis à la pointe de leurs baïonnettes et se mettent à crier :

« En avant! Hourra! Hourra! »

Sur toute cette longue colonne ce n'est qu'un cri immense; quand un peloton a fini, l'autre recommence. Le canon gronde toujours, tous redoublent le pas.

La première chose que nous rencontrons en sortant de Poradine, c'est une croix faite de deux petits morceaux de bois blanc et plantée sur un peu de terre fraîchement remuée. Un mort a été enterré là : un officier russe. C'est comme la signature de la guerre. Nous passons devant cette tombe inconnue que tant de soldats et de cosaques cotoient en chantant.

La vallée où nous marchons est encore couverte d'un épais brouillard, et l'air vif et pénétrant du matin nous fait présager une belle journée d'automne. De tous côtés de nombreux parcs d'artillerie se dirigent en avant, chaque caisson peint en vert clair et attelé de front par trois forts chevaux; sur celui de gauche est monté le conducteur, la jambe droite garnie d'une forte armature en bois, afin de la protéger du frottement du brancard. Sur le caisson est assis un sous-officier qui doit remettre aux artilleurs de chaque batterie leur provision d'obus.

En passant au village de Sgalevitcha, je rencontre les nombreuses corvées de pionniers et de soldats d'infanterie employées la nuit dernière à élever les épaulements des batteries et qui rentrent à leur campement, la pelle et la pioche sur l'épaule, la capotte maculée de terre, l'air harassé et fatigué par cette pénible veille de travail incessant.

En avant du village s'étend le champ de bataille du

31 août dernier. Ici il faut que j'ouvre une parenthèse. Le lendemain du jour où une bataille a été livrée, le champ du combat présente un aspect terrible et navrant. C'est alors qu'on voit couchés dans les blés, étendus sur la route, renversés sur les troncs d'arbres rompus, et partout tordus dans les agonies de la mort, ces cadavres que Raffet a semés dans un si grand nombre de tableaux populaires. C'est l'heure des caissons mis en pièces et des affûts broyés; mais une semaine après, il n'y paraît plus.

Jamais on ne devinerait, à l'aspect des lieux où nous passons, qu'on s'est foudroyé là toute une journée. Seules les façades des maisons du village, faisant face au lieu du combat, sont criblées de balles. Un volet à moitié décroché est comme une cible. Plus de rampes aux escaliers, plus de portes. Il n'y a plus rien entre les cloisons des maisons qu'un peu de paille. Tous les meubles sont brisés, les fenêtres sont en pièces.

Çà et là sur la route de Grévitza, quelques tiges de maïs ont été hachées par les balles.

Une échancure circulaire, dessinée dans le tronc d'un arbre, indique qu'un obus a passé par là; au milieu des broussailles, nous voyons les carcasses puantes de nombreux chevaux de l'artillerie turque, éventrés par nos projectiles; quelques épaves de cette lutte gisent encore çà et là : fusils brisés, sacs éventrés, baïonnettes tordues et comme rouillées, culots de cartouches en cuivre, fragments de vestes et de ceintures de nizams accrochés aux buissons.

A deux kilomètres de Sgalevitcha, et en suivant le sentier qui conduit au village de Grévitza, nous apercevons devant nous toute une ligne de collines couronnées par la fumée de nos batteries. Le vent étant contraire, à peine

entendons-nous de l'endroit où nous sommes, tout au plus éloigné d'un kilomètre, le grondement de ces nombreuses bouches à feu. En arrière et au pied de ces collines, de nombreuses masses d'infanterie sont établies les fusils en faisceaux et à l'abri des obus turcs.

Je me dirige vers une hauteur située au centre de notre ligne, et d'où l'on peut embrasser l'action.

Là est établie une formidable batterie de douze pièces de six pouces (mesure russe qui équivaut, je crois, à notre calibre de seize centimètres); quatre de ces canons sont en acier et montés sur des affûts en fonte; les huit autres sont en bronze et assis sur de solides affûts à roues. Ceux-ci se contentent de sept livres *(pfunds)*; les premières supportent jusqu'à dix-neuf livres de poudre; la portée utile de celles-ci dépasse sept kilomètres.

Les Turcs ne paraissent posséder aucune pièce en état de se mesurer avec ces redoutables engins; aussi laissent-ils la grande batterie en repos, tandis qu'ils s'acharnent sur les batteries de moindre calibre, situées à des distances plus accessibles à leurs projectiles. En arrière de cette grande batterie, que commande le colonel Exten de l'artillerie de la garde impériale, on a établi un observatoire, composé de quatre autres échelles placées l'une au-dessus de l'autre et maintenues par de nombreux cordages fixés en terre. A l'extrémité supérieure, se tient, à califourchon sur le dernier barreau, un officier d'artillerie, muni d'une longue-vue avec laquelle il suit les effets de la batterie sur les ouvrages ennemis. Cette batterie, protégée par de solides parapets et munie de casemates blindées, a été, ainsi que les autres, élevée la nuit dernière par nos travailleurs, qui ont accompli ainsi un véritable tour de force.

Hier soir, comme je l'ai déjà dit, nos corvées arrivèrent à huit heures sur les emplacements déterminés d'avance pour l'emplacement de nos batteries, sans rencontrer aucun Turc et au commandement de : « Haut le bras! Commencez! » des milliers de pelles et de pioches creusèrent la terre, pendant que plusieurs lignes de tirailleurs allaient se poster en avant afin de les protéger contre une sortie de l'ennemi.

Grâce à l'obscurité d'une nuit sans lune et à un vent contraire qui soufflait dans une direction opposée à celle de Plevna, les Turcs n'entendirent rien et ne purent inquiéter les travailleurs.

Au jour, tout était prêt : une besogne qu'on eût regardée comme impossible avant de la tenter était faite : cent vingt pièces garnissaient les embrasures, les artilleurs à leur poste et prêts à faire feu.

Aujourd'hui était le jour anniversaire du couronnement de l'empereur Alexandre; quand le jour apparut, tous les chefs de batterie remercièrent, au nom du Tsar, les troupes de leur zèle et de leur dévouement. A ce moment, il était six heures du matin. Les soldats poussèrent trois hourras et, au même moment, une salve générale tirée par vingt canons de 16 et de nombreuses pièces de campagne apprit aux Turcs notre présence.

Aussitôt leur artillerie riposta à notre feu des plus énergiques et des plus soutenus, car, comme me l'a dit le colonel Exten, commandant la grande batterie :

« Nous resterons là deux jours, trois jours, une semaine, un mois même, jusqu'à ce qu'ils s'en aillent. »

Vers midi je m'installe sur une hauteur située à gauche de cette batterie et qui étant plus élevée me permet d'embrasser un magnifique panorama.

Tout au fond se dresse une longue ligne de crêtes jaunâtres, bordant le côté droit de la route de Plevna, et hérissées de tranchées, de redoutes *(tabias)* et d'un vaste camp noir de troupes et garni de nombreuses files de tentes coniques.

Plus à droite et sur un plateau élevé, sont construites trois redoutes répondant au feu de l'artillerie roumaine, dont la fumée s'élève au-dessus d'un petit bois, ainsi qu'à celui d'une batterie de huit pièces de 16, établie à proximité des Roumains. En avant de ces ouvrages, nous apercevons un officier avec une escorte de tcherkesses qui se découpent en silhouettes sur le fond bleu du ciel et qui examinent avec la plus parfaite tranquillité l'emplacement de nos batteries, malgré les obus qui pleuvent autour d'eux.

Au-dessous et paraissant à cette distance comme sur un amphithéâtre situé à mi-côte, le village bulgare de Grévitza nous montre ses toits de chaume ombragés de beaux arbres au fond de la vallée; ses habitants n'ont pas fui leurs demeures et restent tranquilles sous ce déluge de projectiles qui s'entre-croisent au-dessus de leurs têtes.

Entre nous et les batteries roumaines, trois batteries russes sont établies aux extrémités des mamelons formant promontoire sur la plaine; un peu plus loin au nord est établi un observatoire pour le Tsar; dans les vallons de séparation et abrités de la vue de l'ennemi se tiennent les troupes de soutien et les ambulances.

Plus en avant et sur une ligne de collines qui nous cachent la ville de Plevna, sont construites quatre formidables redoutes turques.

La deuxième, en comptant à partir de notre droite, est des plus vastes et à l'intérieur est établi un grand cam-

pement d'infanterie. Sur cet ouvrage se concentre le feu de presque toutes les batteries russes. A chaque minute, quinze, vingt obus tombent avec la plus grande précision sur ce malheureux ouvrage, et éclatent en faisant voler en nuages grisâtres la terre des parapets. En un instant les tentes sont lacérées et renversées; par deux fois, la batterie du colonel Exten y allume un violent incendie.

Les Turcs ripostent avec la plus grande énergie à ce feu plongeant et supérieur en nombre, car, dès ce premier jour, j'ai compté plus de dix batteries russes. Cependant leur tir ne doit pas être encore bien réglé, car la plupart de leurs obus éclatent en arrière de nos batteries.

Sur notre gauche, le sommet du mamelon que nous avons gravi forme un plateau s'abaissant graduellement vers Outchenitza, au delà de la redoute de Lovtcha. Cette surface plane nous dérobe la vue du village de Radichovo, enterré dans un vallon à quatre kilomètres environ de la grande batterie. Il existe, paraît-il, bien d'autres tabias, soit sur le grand plateau de droite, en avant des positions roumaines, soit en arrière de Plevna, soit enfin derrière des plis de terrain où nos yeux ne sauraient les deviner autrement que par la fumée de leurs canons.

Vers trois heures, je vois arriver sur une charrette le cadavre d'un artilleur, la première victime de la journée; les jambes chaussées de longues bottes, pendent en dehors et ballottent à chaque cahot de la voiture. Quelques minutes après, passe, soutenu par son ordonnance, le colonel de la batterie à laquelle appartenait cet artilleur et qui a reçu une forte contusion à la tête.

Cette batterie de campagne, située en avant de la grande batterie du Mât, est également le point de mire de l'ar-

tillerie turque, et on peut voir que le feu de celle-ci ne lui a pas fait subir de grandes pertes.

Sur la gauche de l'armée russe, le bombardement est beaucoup moins violent pendant cette première journée, parce que les batteries n'ont pas encore pris leurs positions définitives et qu'elles sont trop éloignées des ouvrages ennemis. Le village de Radichovo a été abandonné par les Turcs sans coup férir; dans l'après-midi, quelques obus y sont tombés et y occasionnent plusieurs incendies.

Vers six heures, je quitte ce dernier village et prends la route de Pelichat.

Partout la terre est jonchée de nombreuses enveloppes de paquets de cartouches, portant le cachet russe, toutes déformées par la pluie et l'humidité, et qui nous indiquent qu'à cet endroit, le 30 juillet dernier, les troupes du prince Tchakoskoy entrèrent en action; de distance en distance, on voit des ossements de chevaux noircis par la fumée et entourés de cendres. N'ayant pas eu le temps de les enterrer, les Turcs, le mois dernier, couvrirent les corps de ces animaux de tas de bois, auxquels ils mirent le feu, afin de faire disparaître ces foyers d'émanations putrides.

Près de la grande batterie, je rencontre de nombreuses corvées de travailleurs se dirigeant en avant et portant des fascines, poutres, gabions, etc., ce qui me donne à supposer que, la nuit prochaine, on établira de nouvelles batteries plus rapprochées de l'ennemi.

A la tombée de la nuit, j'établis mon campement dans le vallon situé en arrière de cet ouvrage, à l'endroit où sont dressées les tentes de l'ambulance de la 31e division.

Le canon retentit toujours avec force. Un officier d'ordonnance m'apprend que le grand-duc Nicolas est arrivé cette après-midi à Poradine et que le général Zotoff, le

chef d'état-major de l'armée opérant contre Plevna, s'est installé contre Sgalevitza, à trois kilomètres en avant de ce village. En outre les généraux Imérétinsky et Skobéleff opèrent un mouvement tournant à notre gauche par la route de Lovtcha à Plevna.

Cette nuit-là, je ne puis dormir; je sors de ma tente et vais m'étendre à quelques pas en arrière, la tête sur ma *padouchka* (1), au bord d'un sillon.

Le temps est si chaud, qu'on entend les cigales chanter longtemps encore après le coucher du soleil. Il fait un clair de lune magnifique; tout le pays et même les taillis de Radichovo, à trois quarts de lieue devant nous, brillent comme de l'argent; pas un souffle n'arrive sur la vallée. Les feuilles des plantations de maïs restent immobiles et les épis droits; dans le lointain, retentissent seulement quelques coups de feu isolés; le bombardement ne continue pas cette nuit. Je finis par m'endormir.

A l'aube, l'humidité de la rosée me réveille. Il fait encore nuit, mais le jour étend une ligne blanche au bord du ciel, le long des blés et des collines. Je me mets à marcher, en fumant force cigarettes, afin de réchauffer mes membres engourdis.

Le camp, avec ses cahutes de chaume et ses tentes en toile blanchâtre, s'élève au-dessus des moissons. Un hussard à cheval, en sentinelle au milieu du sentier, regarde, sa carabine Berdan appuyée sur la cuisse.

Longtemps je me promène en cet endroit, songeant, écoutant.

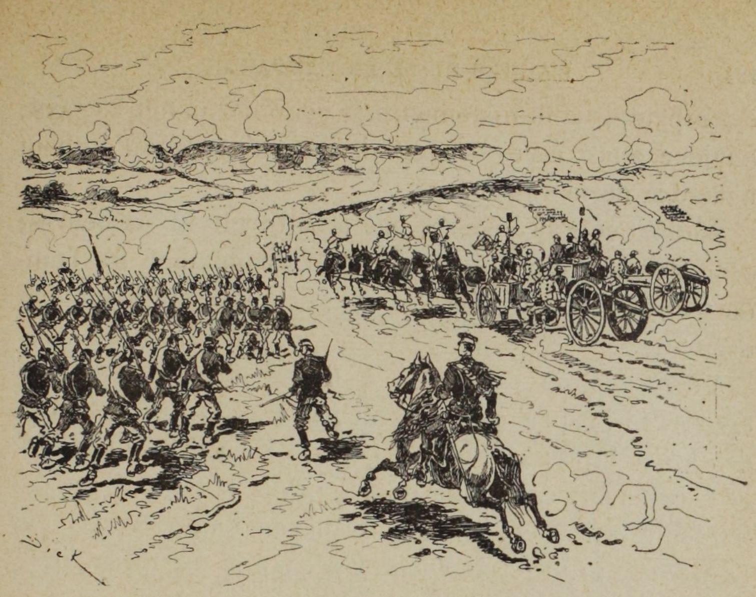
Tout dort.

La ligne blanche du ciel grandit. Cela dure plus d'une

(1) Coussin en cuir que les cosaques attachent sur leur selle et qui exhausse le cavalier.

demi-heure. La lumière matinale grisonne au loin le pays; deux ou trois cailles s'appellent et se répondent d'un bout à l'autre de la vallée.

Tout à coup, la diane se met à battre; il est six heures; nous sommes au 8 septembre, le second jour du bombardement.



Les troupes du général Kryloff se portent au secours de Skobéleff, attaqué par les Turcs sur la route de Lovtcha (8 septembre).

CHAPITRE XV

Combat sur la route de Lovtcha. (8 septembre).

Travaux de nuit. — Le second jour du bombardement. — Insouciance des habitants de Grévitza. — Mort du colonel Goudine. — Arrivée du Tsar. — Les premiers blessés. — Les échelles. — Violence du feu. — Évacuation par les Turcs du tabia n° 2. — Faiblesse de portée des canons turcs. — Prise d'un retranchement par le 13e dorobances. — Combat sur la route de Lovtcha. — L'artillerie au galop. — La bénédiction du pope. — Piété des Russes. — Les ouvrages turcs sur la route de Lovtcha. — Marche du Skobéleff et d'Imérétinsky. — Engagement des dragons d'avant-garde. — Combat dans les taillis. — Les soldats russo-musulmans. — Retraite des Turcs. Paradoxe d'un général russe. — Attaque de nuit. — Scènes fantastiques.

Grande batterie du Mât, 8 septembre, minuit.

La nuit qui vient de s'écouler n'a pas été perdue pour aucun des deux adversaires.

Les brèches faites aux parapets des redoutes turques ont

été réparées, et les épaulements de celles-ci apparaissent au jour aussi corrects que si l'ingénieur était venu y mettre la dernière main.

De leur côté, les Russes ont établi leurs batteries dans des positions plus rapprochées de l'ennemi et construit de nouvelles. Les Roumains ont porté à douze le nombre des leurs.

L'artillerie de campagne à droite et au centre s'est approchée jusqu'à quinze et même quatorze cents mètres des *tabias* turcs : à gauche le général Kryloff commandant le 4e corps fait couronner de ses pièces toute la ligne des hauteurs qui se profile en avant de Radichovo, et sur laquelle le prince Tchakvoskoy a livré la première partie de la bataille du 30 juillet.

Aujourd'hui de grand matin, c'est encore la batterie du Mât qui donne le signal de la canonnade par une salve générale ; le bombardement recommence avec beaucoup plus de furie que la veille et cette fois aussi activement sur la gauche que sur la droite.

Le spectacle est grandiose; sur une ligne de vingt-cinq kilomètres tonne l'artillerie ; les sommets des collines ressemblent à des cratères de volcan lançant la flamme et la fumée ; les *shrapnels* (obus à balles) éclatent en l'air, les obus font voler en poussière la terre des parapets; sur certains points, des poudrières font explosion ; et, comme contraste à cette terrible scène de guerre, dans le village de Grévitza, me raconte mon ami de Lamothe du *Temps*, les paysans bulgares s'occupent tranquillement, sous les obus, à battre leur orge, d'après la méthode primitive, sur une aire d'argile durcie ; les femmes font pietiner les gerbes par les chevaux dans des promenades circulaires sans fin, et les hommes secouent la paille au vent.

Hier, nous avons eu seulement deux hommes tués, dont malheureusement le lieutenant colonel d'artillerie Goudine et un artilleur, et quarante blessés, tous également artilleurs, et le colonel de la batterie avancée située en avant de l'ouvrage du Mât, qui a été contusionné à la tête.

Aujourd'hui, les quelques blessés que l'on apporte à l'ambulance arrivent également de la même batterie. L'un d'eux a la cuisse horriblement fracassée et est amputé sur-le-champ. C'est un jeune et beau garçon d'une vingtaine d'années, portant sur sa veste la croix de Saint-Georges, qu'il a reçue il y a à peine une semaine, et doué d'un courage stoïque, car il a supporté cette horrible opération sans proférer la moindre plainte.

Vers deux heures nous voyons arriver le Tsar en victoria, accompagné d'un nombreux état-major parmi lequel je remarque le général prince de Wittgenstein, le colonel Welesley, attaché militaire anglais, et l'attaché militaire autrichien. Près de l'ambulance, le Tsar descend de voiture, visite les blessés, et monte ensuite à cheval afin d'inspecter les positions.

Toute la matinée, de nombreuses voitures remplies d'échelles sont passées par la route de Sgalevitcha, ce qui donne à supposer que le moment de l'assaut est proche. Aussi, vers trois heures, je me rends à mon observatoire de la veille afin de constater les progrès de notre artillerie, dont le tir est décidément supérieur à celui de l'artillerie turque, sans que pour cela celle-ci cesse un moment de répondre.

D'épais tourbillons de fumée montent dans l'air en tournoyant et forment un nuage immense que sillonnent par milliers les traits de feu dessinés par les obus; les rangées de canons, tonnant sans cesse, se découpent en

lignes rougeâtres au milieu de ce voile si épais, que l'éclair des détonations n'a plus d'éclat.

Au début, j'ai les oreilles brisées par ces salves d'artillerie épouvantables. Les vieux officiers d'artillerie qui assistent à l'affaire m'assurent n'avoir pas entendu pareil tapage depuis Sébastopol. Mais peu à peu le vacarme devient si intense qu'il dépasse la limite des sons que l'homme peut percevoir, et, de même que la fourmi n'entend pas le tonnerre, nos soldats n'entendent plus ce bruit effroyable et assourdissant.

Comme la veille, le feu de nos batteries converge sur la redoute turque n° 2 de la première ligne, qui est devenue un véritable nid à obus. Les parapets éboulés ne présentent plus qu'une masse informe de terre, couronnée d'un nuage grisâtre occasionné par la chute continuelle de nos projectiles.

Vers cinq heures son feu s'éteint, et nous voyons les Turcs l'évacuer momentanément et se sauver par groupes vers une ligne de tranchée située à deux cents mètres en arrière. On leur lance force shrapnels qui doivent leur causer des pertes sensibles dans cette fuite précipitée.

Quant aux autres redoutes, elles ripostent avec acharnement à nos batteries avancées qui se sont de beaucoup rapprochées pendant la nuit. Beaucoup de projectiles ennemis les dépassent et labourent la route que suivent les caissons de munitions sans heureusement en toucher un seul.

A plusieurs reprises, les Turcs essayent d'abattre l'observatoire de la grande batterie, qui signale tous les points faibles de leurs ouvrages. Heureusement leurs obus tombent bien en avant de la batterie, car ils ne possèdent que de l'artillerie de campagne : deux projectiles seule-

ment, qu'ils ont dû lancer en enterrant presque leurs canons, et tirés à toute volée, dépassent la batterie et tombent dans le ravin où nous campons heureusement sans éclater.

L'artillerie roumaine tire à la fois sur la grande redoute de Kérim-Tabia et sur un petit ouvrage située en avant de celle-ci à gauche du chemin de Verbitza à Plevna. Son feu efficace éteint le feu du petit ouvrage, et vers le soir on voit les Turcs l'évacuer précipitamment.

Aussitôt le colonel Angelesco envoie le 13e dorobances (deux bataillons) et un bataillon du 5e de ligne roumain occuper la position abandonnée, où ces troupes réparent aussitôt les travaux de cet ouvrage pour les tourner contre les Turcs.

Vers cinq heures et demie du soir, au moment où je vais regagner notre campement, un formidable coup de canon se fait entendre sur notre extrême gauche, où tout était tranquille jusqu'à présent, et une épaisse fumée s'élève des bois; à ce premier coup succèdent bientôt un second, un troisième, dix autres, cent autres...

Chacun court à ses armes, à son cheval. Les troupes campées dans tous les plis de terrain rompent immédiatement les faisceaux et se forment en lignes prêtes à marcher.

Nous nous portons au galop vers le lieu du combat.

Ce sont les Turcs qui viennent d'attaquer les troupes de Skobéleff, et du prince Imérétinsky, lesquelles s'avancent par la route de Lovtcha et marchent droit sur Plevna.

En quelques minutes les régiments s'ébranlent. De tous côtés les troupes débouchent pour maintenir nos positions.

Plusieurs batteries se portent au galop sur la ligne de

bataille, les servants assis sur les avant-trains et les affûts, tenant haut l'écouvillon et les leviers de pointage.

L'infanterie défile au pas rédoublé, comme à la parade, les drapeaux renfermés dans leur étui de toile cirée en tête de chaque bataillon; les officiers sont obligés de modérer l'allure de leurs hommes afin de conserver l'alignement des files.

Je remarque surtout une compagnie d'infanterie qui fait halte quelques minutes avant de descendre dans le ravin de Radichovo. Tous, officiers et soldats, ont la tête découverte ; les orthodoxes faisant force signes de croix de la main gauche, les catholiques romains, qui sont pour la plupart des Polonais, lisant à la hâte quelques lignes de leurs livres de prières.

Rien qu'à les voir, je comprends la réponse de Cathelineau en parlant de ses Vendéens un jour qu'au milieu d'une action ils avaient suspendu leur attaque pour s'agenouiller au pied d'un calvaire :

« Laissez-les prier, ils ne s'en battront que mieux après. »

Là-bas, à notre gauche, tout au fond, au pied des bois sombres qui terminent l'horizon, s'élèvent des petits flocons de fumée blanchâtre... La fusillade crépite, puis dominant le bruit de la mousqueterie, celui des commandements et le roulement assourdissant des voitures d'artillerie, la grande voix lugubre du canon tonnant à intervalles réguliers. C'est comme le chef d'un formidable orchestre cherchant à régler la mesure d'une symphonie sinistre qui le déborde.

Cependant nos batteries descendent ventre à terre le ravin de Radichovo, et manœuvrant avec autant de rapidité qu'une ligne de tirailleurs, garnissent en un clin d'œil

les hauteurs qui s'élèvent à droite et en avant de ce village. En arrière se massent d'imposantes réserves.

De ce côté, les hauteurs occupées par les retranchements ottomans dessinent un angle dont le sommet est tourné vers Plevna; sur la branche gauche est située la grande redoute que Tchakovskoy n'avait pu prendre; à la base et entre les deux branches de l'angle s'élève une assez haute montagne conique, couverte d'arbres fort nombreux, sans cependant qu'ils soient assez rapprochés pour qu'on puisse dire qu'ils forment bois; la route de Lovtcha passe sur le flanc de cette hauteur avant d'entrer à Plevna.

Skobéleff et Imérétinsky avaient choisi cette montagne pour établir leurs batteries, et leurs avant-postes s'en étaient approchés dans l'après-midi. L'état-major turc veillait avec un soin inquiet sur ce qui se passait sur ce point, d'où l'on pouvait lui couper la route de Sofia.

Les Russes s'avançaient sur cette montagne à rangs ouverts, précédés de deux escadrons de dragons filant prudemment entre les arbres et tâtant le terrain à mesure qu'ils s'avançaient. Ils avaient déjà dépassé le sommet de la montagne à peu près d'un kilomètre, quand tout à coup les dragons, dispersés en tirailleurs, font volte-face et commencent à tirer en se repliant lentement. Puis, le feu des lignes de tirailleurs des deux côtés devient tellement intense qu'on ne peut plus distinguer les Russes des Turcs parmi les arbres.

Bientôt l'ennemi commence à lancer des obus vers le point où nos cavaliers sont massés dans les taillis. Chaque obus tombe de plus en plus près d'eux, de manière que les dragons commencent à changer de position.

Celà dure à peu près vingt minutes. Puis tout le flanc

de la montagne commence à retentir du pétillement de la mousqueterie, qui devient de plus en plus fort, et les arbres sont bientôt couverts de nuages de mince fumée bleue. C'est l'infanterie qui arrive en ligne et commence l'attaque.

Les Turcs sont postés entre les taillis au pied de la montagne, à un kilomètre en avant de la redoute, et répondent au feu des Russes avec vigueur. Ceux-ci s'avancent graduellement sur le flanc de la montagne à travers les arbres, repoussant les Turcs, dont une partie semble se retirer vers Plevna, mais dont le plus grand nombre se replie sur la redoute.

Les Russes s'avancent presque jusqu'au pied de la montagne, et je vois les Turcs se retirer par centaines sur le versant en pente douce conduisant à ce grand ouvrage, et celui-ci commence à tirer avec vigueur sur les Russes qui occupent le versant opposé.

Nos soldats continuent néanmoins à s'avancer constamment en tirailleurs, tirant en marchant; mais lorsqu'ils arrivent au pied du versant turc, le feu de l'ennemi devient terrible.

Des parapets de la redoute s'élance une lave constante de flammes et le tabia lui-même est bientôt caché derrière l'épais nuage de fumée blanchâtre qui s'en élève. Le bruit de ce feu terrible est réellement effrayant. Je ne me rappelle pas avoir jamais rien entendu de pareil, ni avoir vu dans aucune bataille un feu aussi soutenu.

Après vingt minutes de cette fusillade infernale, les tirailleurs russes, qui ont déjà atteint le pied du versant, commencent à se retirer et en quelques minutes ils ont atteint une position à mi-chemin sur le flanc de la montagne, où ils font halte, et le ralentissement du feu nous

annonce que pour le moment l'attaque, si attaque il y a, vient d'échouer.

Nous voyons alors les Turcs sortir de nouveau de la redoute, et rentrer entre les arbres au pied de la montagne, où nos tirailleurs se tenaient tout à l'heure, et ceux qui se sont retirés vers Plevna semblent également s'avancer de nouveau, car nous les voyons, dans les champs de maïs, immédiatement de l'autre côté du ravin qui s'étend entre eux et nous, et marcher comme s'ils voulaient tourner le flanc droit de l'attaque des Russes.

A ce moment l'attaque des Turcs paraît prendre le caractère d'une sortie générale, et il y a une vive alerte sur toute notre ligne gauche.

Grâce aux dispositions adoptées, une surprise est impossible. Les 30e, 16e et 5e divisions restent sur la défensive; les troupes d'Imérétinsky et de Skobéleff suffisent pour repousser la nouvelle agression des Turcs.

Détail curieux : dans la 2e division que commande le prince Imérétinsky, plus de 25 0/0 des soldats sont des musulmans, descendants des Tartares de Kazan et d'Astrakan, et n'en sont pas moins réputés comme l'un des meilleurs éléments de l'armée russe.

Notre artillerie fait merveille dans cet engagement. Là-bas, au pied de la hauteur, débouchent de noires colonnes ennemies. On les voit traverser l'espace vide entre deux lignes d'arbres. En quelques instants nos canons commencent leur travail.

Chaque fois que l'éclaircie entre les deux taillis s'est garnie d'un cordon noir, une volée d'obus à balles, et voilà la place nettoyée !... Et c'est ainsi chaque fois qu'une nouvelle colonne essaie de déboucher.

Peu à peu les batteries volantes des Turcs se retirent,

et nous voyons leurs lignes de fusillade reculer d'arbres en arbres jusqu'à ce qu'ils soient rentrés dans leurs redoutes.

Trop tard décidément. Il faut que l'ennemi se résigne à se voir battre, et se contente d'avoir pu conserver ses positions.

Entraîné par son ardeur, Skobéleff essaie même en poursuivant vivement les Turcs, de rentrer avec eux dans la redoute; mais une pareille tentative ne peut réussir; cet ouvrage le plus considérable des fortifications de Plevna après Kerim-Tabia (redoute de Grévitza) a pour glacis un talus en pente douce de quatre cents mètres, sur lequel il n'existe pas même d'abri pour un lapin.

Force est donc à Skobébleff de ramener ses troupes en arrière. La canonnade diminue d'intensité. Aux reflets rougeâtres du soleil couchant succède bientôt le crépuscule. Le bruit s'éteint peu à peu; çà et là encore un coup de canon isolé, et enfin silence complet...

Il est sept heures et demie.

Amis et ennemis harassés s'endorment à quelques pas les uns des autres; quelque balle perdue, envoyée par une sentinelle effarée, traverse encore l'espace de temps en temps en sifflant, et c'est tout...

Les Russes restent maîtres de la montagne qu'ils ont occupée avant l'attaque et dont la pente expire à un demi-kilomètre à peine de la redoute turque.

Nos troupes profitent de la nuit pour se hâter de creuser des tranchées sur la position conquise et pour y élever de nouvelles batteries destinées à battre à la fois la grande redoute voisine de Plevna et les quatre ouvrages construits sur les hauteurs du Sud-Ouest.

Le combat nous a coûté six cents hommes mis hors de

combat ; on nous annonce un premier convoi de soixante blessés et un second de trois cent quatre-vingt-neuf; mais la position n'est pas trop chèrement achetée. Quant aux pertes résultant de la canonnade, elles sont, comme je l'ai déjà dit, insignifiantes, — une cinquantaine d'hommes hors de combat en deux jours, — et justifient jusqu'à un certain point ce paradoxe d'un de nos généraux :

« Le canon est aujourd'hui le plus dispendieux et le » plus inoffensif des engins de guerre. Voyez notre grande » batterie; elle a dépensé aujourd'hui pour quarante mille » roubles de munitions, et les Turcs n'ont rien évacué. » Supposez cet argent offert à l'un des commandants turcs, » peut-être aurions-nous obtenu un résultat plus positif. »

Dans un dernier engagement sur la route de Lovtcha, les Turcs ont dû également perdre beaucoup de monde, car les soldats russes étaient acharnés aujourd'hui et racontaient, en revenant de l'action, qu'ils avaient retrouvé sur les hauteurs les cadavres de leurs camarades tués en juillet dernier, laissés sans sépulture par les Turcs et qui n'étaient plus que des squelettes encore enveloppés de quelques lambeaux d'uniforme.

Pendant la nuit, le bombardement continue, l'intention des Russes étant de ne laisser aucun repos aux artilleurs musulmans. Comme les nuits précédentes, ils construisent de nouvelles batteries à la faveur de l'obscurité et ont à la fin deux cent vingt canons en ligne.

Vers deux heures du matin nous sommes réveillés en sursaut par une violente fusillade.

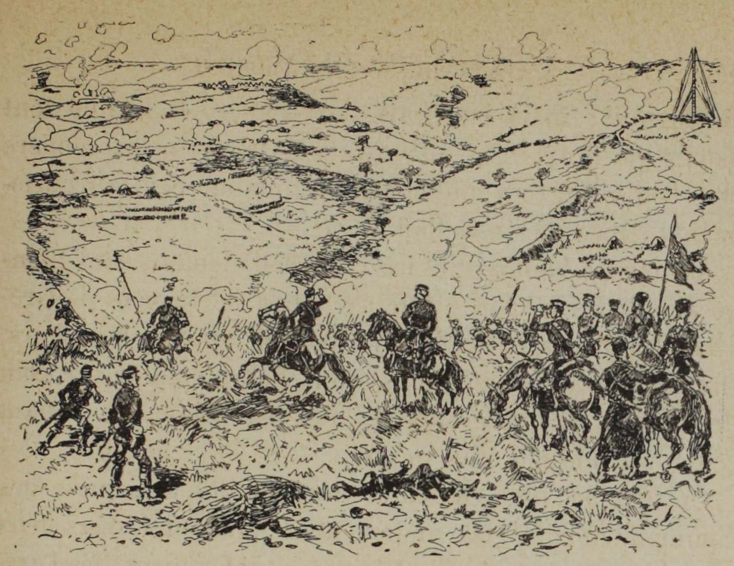
Une vive clarté illumine les retranchements de la petite redoute située au-dessus de Grévitza que les Roumains ont occupée cette après-midi et que les Turcs viennent d'attaquer, espérant en surprendre la garnison à la faveur

de la nuit ; mais les braves dorobances roumains font bonne garde, et bien que voyant le feu pour la première fois, ne se laissent nullement intimider par les hurlements féroces des assaillants.

Toutes les hauteurs et les ravines d'alentour sont plongées dans les ténèbres. Sur les flancs de la côte de Grévitza, les lueurs de la fusillade passent comme des éclairs, illuminant tantôt les sillons d'un champ, tantôt un coin de parapet, et des groupes d'hommes allant et venant comme au milieu d'un incendie.

On entend des rumeurs sourdes, des clameurs, des commandements, des roulements de tambours. Vers deux heures et demie la fusillade cesse complètement, les Turcs ayant regagné au plus vite leurs retranchements en emportant avec eux morts et blessés.

Quant aux vaillants paysans roumains, dont la courageuse défense a sauvegardé la redoute, trente et un des leurs sont hors de combat.



Bombardement général de Plevna, vue prise du centre des positions russes (9-10 septembre).

CHAPITRE XVI

Bombardement de Plevna (9 et 10 septembre).

Le troisième jour du bombardement. — Combat d'artillerie. — Courage des artilleurs russes. — Explosion de la poudrière du Tabia n° 2. — Attendant l'assaut. — Une heureuse chance. — Ténacité des Turcs. — Bravoure des artilleurs russes. — « Ce n'est rien! Vive le Tsar! » — Mort de deux officiers d'artillerie. — Un passage périlleux. — Les positions de droite. — La route de Sofia. — Incendie de Kerim-Tabia. — Attaque infructueuse des Roumains. — Grévitza. — Un cicerone improvisé. — Égaré dans la nuit. — Attaque nocturne. — Le quatrième jour du bombardement. — A Radichovo. — Destruction du village. — Un projectile d'un nouveau genre. — Aux positions de gauche. — Vue de Plevna. — Construction de nouvelles batteries. — Au crépuscule.

Hauteur de Radichovo (9 septembre).

Pendant toute la journée du 9 septembre, la canonnade continue avec des alternatives de violence furieuse et de calme relatif.

Les batteries de Skobéleff et d'Imérétinsky tirent sur les redoutes du Sud-Ouest et sur la grande redoute du Sud; le 4e corps bombarde la grande redoute et les ouvrages que Tchakovskoy avait pris le 30 juillet et qu'il avait dû abandonner; une partie de l'artillerie du 9e corps tire également sur ces ouvrages et l'autre avec les grosses pièces de 16 et l'artillerie roumaine sur Kérim-Tabia.

Il y a quelque chose d'étrange dans cet effroyable échange de projectiles entre deux adversaires invisibles l'un à l'autre; les Russes sont cachés dans les maïs, les bouquets d'arbres et les plis de terrain, tandis qu'on ne voit pas un soldat circuler dans les lignes turques.

Dès la première heure du matin, la 31e division d'infanterie, abritée dans un profond ravin s'étendant en avant de la grande batterie du Mât, se tient, l'arme au pied, et massée en colonnes d'attaque, prête à donner l'assaut sur le grand ouvrage du centre aussitôt qu'une brèche sera jugée praticable.

Le canon tonne avec violence : parfois une détonation rapprochée se fait entendre, puis des nuages de fumée montent rapidement au ciel, cachant sous leurs flocons blancs les parapets en terre des tabias.

L'effet de la canonnade est surtout sensible sur la grande redoute du centre. Le feu de nos batteries est admirablement dirigé contre cette importante position; en observant les effets du tir au moyen de mes jumelles, je vois les obus éclater les uns après les autres sur le parapet et dans la redoute. Les réduits où se tient la garnison de l'ouvrage, s'éboulent de toutes parts; les parapets percés à jour ne protègent plus les servants; les artilleurs tombent sur les affûts brisés; les embrasures sont tellement encombrées de débris que plusieurs pièces doivent être

changées de place; les canons démontés les uns après les autres se taisent momentanément, et pendant quelques minutes on peut croire que le feu de la redoute est complètement éteint; mais les artilleurs turcs, avec une indomptable énergie, remettent leurs pièces en batterie et recommencent à tirer.

Tout à coup une formidable détonation ébranle la terre : un obus vient de faire sauter une des poudrières de la redoute; une immense colonne de fumée au milieu de laquelle éclatent des centaines de projectiles, grenades, obus, shrapnels, fusées, s'élève à une hauteur prodigieuse et enveloppe les remparts du tabia. Le feu se communique aux baraques et aux tentes qui se trouvent dans l'intérieur de l'ouvrage.

Pendant plus d'un quart d'heure les canons de la redoute cessent complètement leur tir, et les gens confiants commencent à penser que la défense opiniâtre a été abandonnée et que les défenseurs sont partis avec armes et bagages. Mais lorsque le Turc est dans une place et a l'intention d'y rester, c'est un client qu'il est difficile de déloger. La pause n'était en réalité qu'un court intervalle pour réparer les dommages; tout à coup plusieurs flocons de fumée s'élèvent des embrasures et les canons de la redoute recommencent à tonner aussi vigoureusement que jamais.

Les régiments de la 31e division attendent toujours, en gardant leurs rangs, le moment propice pour monter à l'assaut; vers dix heures du matin, les troupes reçoivent l'ordre de former les faisceaux et de se coucher en arrière de leurs armes.

Détail curieux à constater : les Turcs ne soupçonnent nullement la présence de nombreuses troupes massées

dans le ravin s'étendant en arrière des batteries de campagne, et ne pensent en aucune manière à fouiller ces plis de terrain avec leurs projectiles. Deux de leurs obus seulement, pointés avec trop d'élévation sur notre première ligne de batteries, viennent, en rasant la crête, tomber dans le ravin où se tient la 31e division. Par un hasard heureux, nos soldats sont couchés en ce moment, et les deux projectiles éclatant entre les intervalles des deux régiments de la 1re brigade, ne font que contusionner cinq ou six hommes.

Vers midi, voyant le peu d'effet de notre artillerie sur les parapets de la redoute, le général Williaminoff fait retirer sa division dans ses anciennes positions, en arrière de Grévitza.

Dans la journée, le grand-duc Nicolas, escorté de deux sotnias des cosaques rouges de la garde, visite les batteries de gauche dominant Radichovo.

Depuis ce matin, nos pièces de campagne se sont, au sud, portées à mi-flanc de la ligne de hauteur en avant de ce village, dont elles n'avaient jusque-là occupé que la crête et se trouvent à très courte portée des ouvrages turcs.

La conduite de nos artilleurs, en ce moment surtout, est admirable ; les obus tombent autour d'eux comme la grêle, cassant les affûts, brisant les roues, faisant sauter les caissons, broyant les hommes contre les canons ou les coupant en deux. Au milieu de ces projectiles, les canonniers conservent leur flegme, et chargent, visent et rechargent, toujours impassibles, remplaçant les pièces brisées par des pièces de rechange, enlevant les blessés et dérangeant un peu les morts.

Un obus, lancé en plein fouet, emporte la jambe à un

jeune lieutenant d'artillerie, et il crie à ses hommes qui viennent pour le relever :

« Bah! ce n'est rien, mes braves, vive le Tsar! »

Deux officiers de la même arme sont mortellement atteints, et leurs corps déposés dans un champ de maïs en arrière de Radichovo. Un canonnier, le sabre à la main, se tient en sentinelle auprès de ces deux cadavres, recouverts par un drap ensanglanté. Les vêtements, bottes, képis, sabres brisés, tuniques vertes à col et poignets de velours, toutes trouées par les projectiles ennemis, sont entassés auprès d'eux.

Le vent soulève le coin d'un de ces draps mortuaires, et j'aperçois les traits d'un jeune capitaine qui, indifférent au danger, a sans doute été surpris par la mort au milieu d'un éclat de rire, car sa figure inanimée conserve encore une douce empreinte d'hilarité.

En cet endroit, bien qu'assez éloigné des redoutes turques, le terrain est des plus dangereux à parcourir, et à tout instant des obus, lancés à toute volée et dépassant nos batteries, viennent éclater autour de nous. Partout la terre est creusée de profonds sillons et semée de débris de fer et de plomb.

Au moment où je quitte cette position, je puis dire que je l'échappe belle, car à peine suis-je éloigné d'une vingtaine de mètres de l'endroit où je m'étais arrêté quelques minutes auparavant pour prendre un croquis des tabias ennemis, qu'un projectile éclate à la même place et met littéralement en pièces un malheureux lancier qui passait en cet instant.

Dans la soirée, je me dirige vers nos positions de droite et m'enfonce dans les pentes garnies de taillis de chênes nains s'étendant en arrière de Grévitza. Arrivé à l'an-

cien emplacement d'une de nos batteries, portée depuis en avant, je m'arrête quelques instants au milieu des gabions et fascines à moitié renversés et contemple le magnifique panorama que j'ai devant les yeux.

Le temps est doux et pur. En face, les collines de Buckovo, dans toute la magnificence de leur parure d'automne, avec le grand camp retranché garni de nombreuses tentes coniques, et au milieu duquel passe la grande chaussée de Biéla ; vallées sombres ; à l'horizon, noyé d'azur, tout au loin, au delà de Plevna et sur la route de Sofia, les fumées d'un fort engagement livré sans doute par la cavalerie de Leschkareff. A gauche, sur les croupes de nombreux mamelons caressés par la lumière, s'élèvent les lignes jaunâtres des Tabias.

De toutes ces positions jaillissent des globes de fumée blanche, nette, lisse à l'œil, qui montent doucement dans la brume gris d'argent et se balancent comme une vapeur d'encensoir avant de se perdre dans le ciel. Puis des bruits secs que l'écho, en prolongeant, adoucit et finit par rendre comme moelleux à l'oreille. Le vent rabat la fumée vers nous, et l'odeur grisante de la poudre, — qui est aux narines ce que le champagne est au palais, — nous arrive mêlée aux senteurs fraîches et fortes des prairies de la vallée.

Sur notre droite se dessinent les solides épaulements de Kérim-Tabia, se profilant en sombres silhouettes sur l'azur du ciel. Aux approches de la nuit l'incendie se déclare dans la redoute à plusieurs reprises et nous voyons s'élever d'épaisses colonnes de fumée noirâtre pailletées de milliers d'étincelles : ce sont les traverses et gabions qui ont pris feu.

Les Roumains croyant sérieusement que les Turcs se

sont retirés de cet ouvrage, envoient une reconnaissance, espérant le trouver évacué, comme la petite lunette qu'ils ont occupée hier; les nizams les laissent s'approcher à courte distance et ouvrent brusquement sur eux une fusillade bien nourrie qui les fait battre en retraite précipitamment.

Des positions de droite, la topographie du village de Grévitza apparaît tout autre que quand je l'ai examiné pour la première fois de la grande batterie du Mât. Au lieu d'un amphithéâtre, ce sont deux hauteurs séparées par un vallon rempli de maisons et d'arbres, d'où l'on ne peut ni voir les positions, redoutes et batteries des deux armées, ni en être vu, sauf par une seule des batteries roumaines.

Le colonel Schuld, de régiment du Kozloff massé en arrière, s'est abtenu pour le moment d'occuper Grévitza, vu qu'il n'en résulterait aucun avantage stratégique et qu'il est avant tout désireux d'éviter une destruction inutile de la vie ou des propriétés des habitants. Je puis donc gagner rapidement le bas-fond du village où l'on rencontre quelques cosaques en maraude; — ils ont encore su dénicher quelques oies dans la maison abandonnée d'un propriétaire turc, — des dorobances roumains allant chercher de l'eau, et enfin quelques habitants qui ont fini sans doute par s'habituer à leur singulière position.

Les obus sifflent dans l'air, mais le seul danger réel est celui d'une charge trop faible, qui les ferait tomber à moitié chemin. C'est ainsi qu'en trois jours Grévitza n'a reçu que trois obus turcs qui ont blessé trois personnes et tué un enfant. Dans une maison que des cosaques m'indiquent, un habitant détaille sa dernière futaille d'un vin aussi bon et aussi capiteux que celui de Kezanlyk.

Un vieux soldat retraité, originaire, m'a-t-il dit, de Kicheneff et qui, selon toute apparence, suit l'armée en amateur, s'est installé chez le propriétaire de la maison, et, en sa qualité de polyglotte, sert d'intermédiaire à celui-ci avec les Russes aussi bien qu'avec les Roumains. Aussi puise-t-il *ad libitum* à la futaille, permission dont les conséquences me paraissent être un attendrissement excessif, qui me fait subir de nombreux toasts à la France, à la Russie, et que sais-je encore.

En quittant Grévitza, je me dirige à toute vitesse vers mon campement, car la nuit arrive à grands pas, et le vallon occupé par la 31e division est maintenant désert, ces troupes s'étant portées sur la gauche, en arrière de Radichovo. Pour comble de malheur, je m'égare entièrement au milieu de tous les sentiers et des nombreux mamelons occupés par nos batteries,

Heureusement je finis par rencontrer un piquet de tirailleurs se chauffant autour d'un large feu de racines de maïs. Il était temps : quelques pas encore et mon ami de Lamothe ainsi que moi, nous tombions au beau milieu des avant-postes turcs qui ne nous eussent certainement pas épargnés.

Du 9 au 10 septembre, la canonnade continue vigoureusement dans l'obscurité, et vers une heure et demie du matin, à peu près à la même heure que la veille, les Turcs tentent une nouvelle sortie contre les Roumains qui la repoussent aussi brillamment que la première.

Grande batterie du Mât, 10 septembre.

Aujourd'hui, à cinq heures du matin, le bombardement reprend avec une nouvelle fureur; les pertes d'Osman-

Pacha doivent être considérables, et les nôtres dépassent sensiblement celles des jours précédents, surtout dans les batteries situées en avant de Radichovo. On perd là beaucoup de chevaux dans le transport des munitions.

Dans la matinée, je descends vers ce village par d'étroits sentiers au milieu d'épais bois de chênes, dont les feuilles déjà jaunies jonchent le sol et craquent sous le sabot de nos chevaux. Dans les clairières bivouaquent les soldats de la 31e division. De distance en distance la terre est jonchée de culots de cartouches, et au pied d'un talus, des linges ensanglantés et des lambeaux de vêtements roidis par le sang desséché indiquent l'emplacement où s'était établie une ambulance volante, le 30 juillet dernier.

Bientôt j'arrive au village de Radichovo, lequel, situé dans un bas-fond en arrière des hauteurs occupées par l'artillerie du 4e corps, est devenu un véritable entonnoir où s'engouffrent tous les obus dépassant la ligne de nos batteries. Les maisons sont criblées de projectiles, les débris des tuiles roulent des toits et plusieurs incendies s'y sont déclarés : on n'entend de tous côtés que pans de murailles s'écroulant, toitures s'effondrant.

Aucune troupe n'occupe ce village, dont les habitants se sont prudemment retirés, et les corvées de soldats, qui viennent y chercher de l'eau, le traversent en courant à toutes jambes.

M'y étant arrêté un instant pour dessiner cette scène de désolation, ma curiosité est bientôt punie : un obus éclate de l'autre côté du talus contre lequel je me suis adossé, le bouleverse entièrement et me renverse en me jetant sur le dos une de ces immenses cages à poules en forme de guérite et tressées en osier, que l'on rencontre

dans toutes les fermes bulgares. En somme, plus de peur que de mal, et je quitte au plus vite Radichovo, tout humilié d'avoir entendu nos soldats rire aux éclats, en me voyant recevoir ce projectile de nouvelle espèce.

Vers trois heures du soir, je me dirige du côté de nos positions de gauche, jusqu'à l'extrémité de la montagne occupée avant-hier par les troupes de Skobéleff et d'Imérétinsky. Ce point, qui avance en forme de promontoire sur la route de Lovtcha, est le seul de toutes nos positions d'où l'on puisse apercevoir une partie de la ville de Plevna, que son cirque de hauteurs cache partout ailleurs aux regards des assiégeants. Au bout de cet angle, je vois les toits des maisons étinceler au soleil, et les flèches sveltes des minarets ainsi que la masse sombre de l'église bulgare, émerger des massifs de feuillage à quatre kilomètres au plus. En avant de la ville et sur les pentes d'une colline boisée à sa partie supérieure, se détachent nettement les ouvrages attaqués le 8 septembre par Skobéleff.

Cette position, placée un peu à gauche de Plevna, est des plus formidables et décrit une courbe de forme concave que garnissent un camp retranché, une petite et deux grandes redoutes avec talus, fossé, levée et banquettes. En avant s'étendent plusieurs lignes de tranchées reliant entre eux tous ces ouvrages. A mi-côte de la hauteur occupée par nos troupes, deux batteries de campagne se sont installées sous d'épais bouquets d'arbres, et sur la crête, de nombreuses escouades de soldats du génie établissent les épaulements nécessaires pour recevoir huit pièces de la grande batterie du Mât, lesquelles doivent être mises cette nuit en position, pour battre demain la ville et le camp ennemi.

En ce moment arrivent les généraux Zotoff, Kryloff et Krudner; de ce point élevé le coup d'œil est magnifique. De temps en temps un coup de canon tonne encore. Le ciel est rayé de grandes lignes rouges et or; le soleil a déjà disparu; mais les officiers généraux et l'état-major, avec leurs casquettes blanches et leurs larges ceintures en argent, à cheval, par trois, six, dix, les cosaques avec leurs lances pointues peintes en rouge ou bleu, les petites tentes en toile, les lignes de baïonnettes des faisceaux, et en face Plevna avec ses toits innombrables et ses minarets aigus, tout cela se voit encore sous le ciel où passe la fumée.



Attaque générale de Plevna (11 septembre). — Les blessés russes arrivent à l'ambulance de la 31e division (aile gauche).

CHAPITRE XVII

Attaque générale de Plevna (aile gauche), 11 septembre.

La veille de la bataille. — Nuit pluvieuse. — Le brouillard du matin. — L'ordre d'attaque. — Reconnaissance de Skobéleff. — Engagement de l'aile gauche. — Les positions turques de droite. — Prise de la petite redoute par les chasseurs. — Mort du général Dobrovolsky. — Un funèbre pressentiment. — Le dernier vœu d'un mourant. — Attaque des Russes. — Fusillade des Turcs. — L'ambulance de la 31e division. — Arrivée des blessés. — Traits de courage. — L'attaque russe est repoussée. — En retraite. — Le cheval d'un ami. — En avant! — La 31e division. — « Nous vous vengerons! » — Le salut au drapeau. — Stoïcisme des blessés russes. — Un triste épisode.

Sous Plevna, à l'ambulance de la 5e division, 11 sept., minuit.

J'écris les lignes suivantes au milieu des râles et des gémissements de centaines de blessés, que l'on apporte

de tous côtés. A peine puis-je tenir ma plume, tellement j'ai le cœur serré d'avoir vu dans la terrible journée d'aujourd'hui tomber tant de vaillants officiers et de braves soldats pour un si mince, je dirai même, un si inutile résultat.

Il avait plu abondamment durant toute la nuit dernière, et nos tentes imbibées d'eau retombaient lourdement sur les piquets. Vers minuit, une alerte avait encore eu lieu à notre droite, alerte dont nous n'avions pas eu connaissance, car accablés de fatigue par quatre nuits passées sans sommeil et quatre journées de trot et de galop au milieu de nos batteries, nous dormions littéralement les poings fermés; le fracas même des grosses pièces de la batterie du Mât n'aurait pu nous tirer de ce sommeil de plomb.

Au jour, cependant, l'humidité du brouillard qui nous pénètre à travers la masse de couvertures dont nous sommes recouverts, nous force à sortir de notre tente.

Tout s'éveille autour de nous.

Les soldats, réunis autour de maigres feux de racines de maïs, essayent de réchauffer leurs membres engourdis et de sécher leurs lourdes capotes, rendues encore plus pesantes par la pluie de la nuit dernière, dont elles sont pénétrées.

Un épais brouillard couvre le sommet des collines et le fond des vallées; à peine voit-on à une distance de vingt mètres en avant de soi.

Vers dix heures, le 1er régiment de la 3e division, qui a quitté hier Gorny-Studen, défile devant nous et va prendre aussitôt sa place de bataille. Peu après, ce jour-là étant la date de la fête de l'empereur Alexandre, on distribue une ration supplémentaire de wodka (eau-de-vie

russe) aux troupes, qui poussent trois hourras en l'honneur de leur souverain.

A peine entend-on le fracas de notre artillerie, grâce aux nappes épaisses du brouillard qui assourdissent le son des détonations et nous empêchent de voir quoi que ce soit. Nous espérons, toutefois, que ce brouillard se dissipera vers midi et que nous pourrons contempler la bataille dans toute son étendue, car on vient de nous communiquer l'ordre de l'attaque, qui a été réglée ainsi qu'il suit :

De neuf heures à onze heures du matin, feu général et incessant de toutes nos batteries ; de onze heures à une heure, repos absolu; de une heure à trois heures, reprise du feu avec la même intensité; à trois heures, attaque générale sur toute la ligne.

Vers onze heures du matin, espérant mettre à profit la trêve de deux heures indiquée ci-dessus, nous allions commencer notre modeste déjeuner de campagne, quand tout à coup une fusillade horrible éclate à notre extrême gauche.

« Y aurait-il un contre ordre ou mauvaise interprétation ? ou bien Suleïman-Pacha, arrivant à marches forcées, n'attaquerait-il pas notre flanc gauche ? » Telles sont les questions que nous nous posons en filant à toute bride vers le lieu de l'attaque.

Un officier d'état-major que nous rencontrons m'apprend que ce matin le général Skobéleff, après avoir installé dès l'aube une batterie de vingt-quatre pièces sur le flanc de la hauteur avancée conquise la veille, et accompagné de deux officiers et de six cosaques, s'est approché tellement près des positions ennemies afin de les examiner, que cet officier supérieur, avec sa casquette et sa tunique

blanche, ainsi que son cheval, dont la robe est de la même couleur, attire sur lui la décharge entière d'une compagnie de nizams.

Les deux officiers et quatre cosaques roulent à terre atteints mortellement; les deux autres sont blessés légèrement; seul, le général Skobéleff, à qui toutes les balles sont destinées, ne reçoit pas la moindre égratignure. Presque aussitôt une reconnaissance ennemie s'avance de son côté.

Appelant à lui sa première ligne de troupes, Skobéleff se jette sur les Turcs et les ramène vivement. Malheureusement ce jeune et bouillant général se laisse trop emporter et ne s'arrête que dans un bas-fond entièrement dominé par les positions ennemies. Toutes ses troupes l'ont suivi, et il est impossible d'attendre jusqu'à trois heures sous le feu plongeant de l'ennemi, et sans y répondre, le signal de l'attaque générale.

Aussi, s'appuyant sur l'axiome qui prétend qu'en guerre on doit de préférence commencer l'action plus tôt que plus tard, Skobéleff prend sur lui d'ordonner l'attaque à ses troupes. Repoussé dans ses premiers assauts, il demande du secours au prince Imérétinsky, qui lui envoie coup sur coup toutes ses réserves, pendant que la cavalerie du général Leshkareff menace le flanc droit des Turcs.

Quinze mille Russes (jusqu'aux dernières réserves comprises dans ce chiffre) doivent enlever à la baïonnette de solides redoutes munies d'artillerie et défendues par vingt-cinq mille hommes.

La position turque, des plus formidables, s'étend sur une crête boisée située à gauche de Plevna et décrivant une courbe de forme concave, que garnissent au centre un petit ouvrage qui n'est armé que de deux canons, à

gauche des Russes une redoute beaucoup plus importante; à droite un camp fortifié et à l'extrême droite près de Plevna, une autre redoute et la grande redoute du Sud. Tous ces ouvrages, comme je l'ai déjà dit, sont reliés les uns aux autres par des tranchées.

Après avoir délogé les tirailleurs turcs des bois situés au pied des redoutes, les Russes assaillent à midi la petite redoute, en massacrent la garnison et s'emparent des deux pièces qui y sont en batterie.

Les pertes des deux bataillons de chasseurs qui accomplissent cet exploit son énormes.

Le brave Dobrovolsky, qui s'est distingué quelques jours auparavant à Lovtcha, y tombe blessé mortellement. Ce général avait le pressentiment de sa mort. Deux ou trois jours avant sa fin prématurée, la chancellerie de l'état-major de l'armée avait reçu de lui une enveloppe contenant son testament et la veille de la bataille, admirant ses chevaux et sa voiture, il s'était exprimé en ces termes : « Dieu merci! je me suis procuré de bons chevaux et un équipage solide; ils pourront au moins, après la journée de demain, transporter mon corps en Russie. »

Au moment où les huit chasseurs qui lui servaient d'ordonnances, transportaient leur chef blessé à mort hors du champ de bataille, le général Dobrovolsky, rencontrant le peintre Serge Verestchaguine, l'a supplié de transmettre par l'entremise de Skobéleff au grand-duc Nicolas son dernier désir que les huit braves chasseurs en question soient décorés de la croix de St-Georges en argent.

Espérons que la dernière demande de Dobrovolsky sera accomplie par son Altesse Impériale.

Skobéleff est aidé dans sa tâche par la 1re brigade de la 30e division et la 2e brigade de la 16e division.

A une heure moins dix, les deux premiers régiments de ces brigades se jettent sur celle des redoutes turques qui est la plus voisine de Radichovo, afin de tenter une diversion en faveur de Skobéleff. Ils ne peuvent pas même arriver jusqu'aux tranchées ennemies.

Les Turcs laissent les tirailleurs qui précèdent la colonne s'approcher jusqu'à cinquante mètres d'eux, puis ils ouvrent subitement une fusillade horrible, soutenue par les feux croisés de quatre ouvrages qui balayent de leur mitraille le terrain découvert où s'avancent les Russes.

Les deux premières lignes de ceux-ci sont entièrement détruites, tous les officiers tués ou blessés, et en moins d'une demi-heure les deux malheureux régiments sont littéralement hachés.

Cette terre qui a déjà bu tant de sang russe six semaines auparavant, en est encore une fois abreuvée jusqu'à satiété.

Quand j'arrive à cet endroit, vers une heure de l'après-midi, la bataille est dans toute sa violence. De nombreuses troupes sont massées dans le ravin de Radichovo. Nos batteries installées sur les hauteurs au-dessus du village font rage, et du fond de la vallée nous voyons monter les lignes blanches de la fusillade en colonnes de fumée épaisse. A notre gauche, la batterie de gros calibre du colonel Exten, installée durant la nuit, fait entendre sa puissante voix et crible de ses projectiles les tranchées turques qu'attaque Skobéleff.

Les feux de bataillon et de peloton se mêlent à la voix puissante du canon. A travers la fumée on distingue les ennemis qui s'approchent. Plus de cent pièces d'artillerie ennemie tonnent à la fois sur le front des troupes de Skobéleff et de Kryloff. On ne s'entend plus; des milliers

de balles sifflent au-dessus de nos têtes, frappent dans les rangs, ou se perdent dans la terre; mais la rage des uns et des autres est si grande, qu'on ne s'occupe que de charger et de décharger son fusil.

En ce moment toute cette partie du paysage ne forme qu'un nuage, car on ne distingue ni képi, ni capote, tellement la fumée est épaisse. On entend seulement le sifflement des obus et le singulier clapotement de la mitraille qui troue les rangs et brise les armes.

Dans un pli de terrain, sur le plateau boisé en arrière de Radichovo, sont installées deux grandes tentes de l'ambulance de la 31e division. Aux abords se tiennent des gendarmes à cheval qui en indiquent le chemin aux blessés. A deux cents mètres plus loin est planté en terre un long mât au haut duquel flotte le drapeau de Genève. A cet endroit, l'on fait aux blessés qui arrivent de tous côtés un premier pansement; ensuite on les évacue sur les ambulances.

Déjà plus de trois cents blessés sont arrivés à cette ambulance volante ; tous appartiennent aux deux régiments engagés à droite de Skobéleff. Des tas énormes de fusils, de sacs, de cartouchières dont beaucoup sont entièrement vides, sont formés en cet endroit par les blessés qui ont encore eu le courage d'apporter leur armement jusqu'ici.

Que de courage stoïque montrent ces braves soldats ! L'un d'eux, chargé par un officier de tcherkesses qui lui fracasse l'épaule gauche d'un coup de revolver, prend son fusil de la main droite comme une lance, et riposte par un coup de baïonnette qui étend son ennemi mort à ses pieds. Bien que grièvement blessé, il enlève le sabre damasquiné, les cartouchières et le bonnet fourré du

tcherkesse, avec lesquels il arrive à l'ambulance et qu'il montre en riant à ses camarades.

On apporte sur un brancard un tirailleur qui a été frappé au même instant par trois balles, avant de pouvoir faire feu. Un major l'interroge sur ses blessures : « Les blessures, major, répond notre soldat, certainement on s'en passerait ; mais avoir été blessé sans pouvoir tirer le moindre coup de fusil, vrai, est-ce assez bête ? »

Un autre soldat me raconte que nos deux premières lignes de tirailleurs ont été entièrement détruites, tous les officiers tués ou blessés ; lui-même, qui faisait seulement partie de la troisième ligne, avait à peine eu le temps de tirer deux coups de fusil, qu'il avait reçu une balle dans l'épaule.

Une immense file de blessés arrive par le chemin qui monte de Radichovo, les uns s'appuyant sur un camarade, les autres se servant de leurs fusils et de leurs sabres en guise de béquilles; quelques-uns, les plus grièvement atteints, sur des brancards.

La plupart de ces malheureux ont reçu des blessures horribles, mais qui ne les empêchent pas de se tenir debout, d'aller seuls, malgré la distance, en marchant, jusqu'à l'ambulance pour s'y faire panser, et lorsqu'on leur offre de leur venir en aide :

« Non, répondent-ils, nous aimons mieux laisser les camarades occupés à se battre qu'à nous porter. »

Un officier blessé me confirme mes premiers renseignements. Les Turcs, cachés au fond de leurs tranchées, ont laissé approcher nos soldats jusqu'à cinquante mètres d'eux, et là ont ouvert une fusillade horrible ; chaque nizam, agenouillé derrière le remblai, avait devant lui une grande boîte de fer-blanc remplie de plus de deux

cents cartouches, dans laquelle il puisait sans cesse, ne faisant que charger et décharger son fusil, le plus souvent sans viser et sans montrer la tête.

Après cette première attaque, un silence...; on attend, anxieux, le retour de la vaillante infanterie qui vient de se sacrifier.

Bientôt des groupes épars couvrent l'espace qui nous sépare de l'ennemi, mais combien ne peuvent parvenir jusqu'à nous ! Plus d'un, échappé au feu des tranchées et au vomissement des Krupp, est arrêté dans sa retraite par la balle d'un nizam.

Un cheval d'officier arrive au galop. C'est celui d'un ami dont, la veille encore, j'ai serré la main... La selle est tachée de sang. Son maître est étendu maintenant au pied des fatales tranchées ennemies.

Je descends au fond du ravin de Radichovo et là, sous quelques arbres, je vois, étendus à terre, de nombreux blessés que leurs camarades ont pu apporter jusqu'à cet endroit et qui attendent l'arrivée de nouveaux brancards pour être évacués à leur tour.

En ce moment, la 31e division se forme pour l'attaque et défile au pas redoublé devant ces blessés que les officiers saluent en passant du sabre, et auxquels les soldats crient :

« Soyez tranquilles, nous vous vengerons. »

On leur répond par des hourras !

Un sergent-major, en voyant passer le drapeau du régiment de Kazan, se soulève à moitié en s'aidant sur son sabre pour faire le salut militaire à l'étendard et, épuisé par cet effort, retombe à terre.

En suivant cette division dans sa marche offensive, je fais quelques pas avec un jeune officier qui, entr'ouvrant

sa capote, me montre sa poitrine labourée par une balle et qui, après avoir fait placer un bandage sur sa blessure, revient tranquillement rejoindre son bataillon :

« C'est si intéressant là-bas, me dit-il en me montrant l'endroit où le feu est le plus terrible, qu'il faut absolument que j'y retourne. »

Dans un mouvement de flanc que nous opérons pour ne pas rester inutilement exposés au feu du canon, lorsque mes yeux cherchent à percer le nuage de fumée et de poussière qui nous entoure, je me sens saisir la jambe par deux mains qui s'y cramponnent avec une force extrême.

J'arrête mon cheval et je vois un jeune officier polonais, d'une beauté remarquable qui, se traînant sur ses genoux et fixant sur moi des yeux ardents, s'écrie :

« Tuez-moi, tuez-moi, pour l'amour de Dieu, pour l'amour de votre mère ! »

Hélas ! le malheureux a été en partie déshabillé pour examiner sa blessure, et ensuite abandonné parce qu'il est hors d'état d'être transporté. Il a l'épine dorsale et le flanc coupés par un éclat d'obus, comme si on eût fait cette horrible blessure avec une faux tranchante.

Bien que ses blessures soient atroces et que la mort serait pour lui un véritable bienfait, je ne puis me résoudre à lui tendre mon revolver, et tout frissonnant je m'éloigne au galop.



Attaque générale de Plevna (11 septembre). — Attaque des 16e et 30e divisions russes (centre).

CHAPITRE XVIII

Attaque générale de Plevna (centre), 11 septembre.

La pluie. — Un moment de calme. — L'attaque générale. — Reprise du feu d'artillerie. — Courage des Turcs. — Attaque par Skobéleff de la grande redoute turque. — Trois assauts repoussés. — « Eh ! soldats, le régiment recule ! » — Magnifique attitude de Skobéleff. — Prise de la grande redoute. — Perte des Russes. — Destruction de la brigade de tirailleurs. — Les pertes en officiers. — Violence du feu ennemi. — Attaque de Kryloff au centre. — Les 16e et 30e divisions attaquent la redoute n° 2. — Première attaque. — Dans les fossés. — A l'assaut. — Les carabines Winchester. — En retraite. — Massacre des blessés russes. — Traits d'atrocités commis par les Turcs. — Dernière attaque du centre. — Sauvetage d'un drapeau du régiment de Kozloff. — Pertes du centre.

Grande batterie du Mât, 11 septembre, six heures du soir.

Vers deux heures et demie, le brouillard, qui s'était à peu près dissipé à midi, s'épaissit de nouveau et bientôt

se résout en une pluie fine et serrée qui nous glace jusqu'aux os.

Le feu s'étant à peu près éteint, et pensant que cette attaque anticipée de notre gauche fera remettre à demain l'attaque générale, je me dirige vers notre ambulance, quand, à trois heures précises, une violente fusillade mêlée de hourras éclate sur toute la ligne : c'est l'attaque générale.

Malheureusement le brouillard couvre toutes les hauteurs de ses vapeurs blanchâtres, et la fumée de l'artillerie, au lieu de s'élever en l'air, roule au fond des vallées en nuages opaques. Par instants, quand le vent parvient à déchirer un coin de cet immense rideau, nous voyons nos batteries tirer avec rage.

La grande batterie du Mât avec ses six dernières pièces envoie avec une véritable furie des obus à balles sur les tranchées et dans les plis de terrain où le matin sont allées prendre position des masses d'infanterie turque, en prévision de l'assaut. Sur les hauteurs de droite, en avant, en arrière et au dessus de Grévitza, de nouvelles batteries de campagne sont venues s'installer avec la plus grande audace, et battent la redoute turque dominant ce village.

Les Turcs ripostent avec la plus grande énergie; quelques-uns de leurs officiers montent à découvert sur les parapets qui s'éboulent à chaque instant sous les coups de nos obus et, de là, indiquent à leurs artilleurs les endroits où ils doivent pointer leurs canons. Aussitôt qu'un d'eux roule tué ou blessé dans le fossé, il est immédiatement remplacé par un autre.

Les Russes qui, eux, savent apprécier le courage de l'ennemi, sont dans l'admiration :

« Mon capitaine, dit un artilleur à son officier, il faut bien espérer que quand notre Tsar aura pris Plevna, il donnera la croix de Saint-Georges à ces gens-là. »

Hélas! Plevna est loin d'être pris!

A gauche, après la prise de la lunette, l'artillerie de Skobéleff a répandu pendant trois heures consécutives une averse d'obus et de mitraille sur la redoute turque, que le général russe se prépare à attaquer.

Quand il voit enfin le feu ennemi se ralentir, le jeune chef croit que le moment favorable est arrivé. Il forme une colonne d'attaque avec les régiments de Souzdal et de Wladimir, et les lance en avant, après avoir fait taire ses canons.

Ces troupes s'élancent, le fusil sur l'épaule, au son de la musique, drapeaux au vent et disparaissent en un clein d'œil dans le brouillard et la fumée. Quand elles reparaissent, c'est tout près de la redoute : un mouvement d'hésitation se produit parmi elles.

A l'instant, Skobéleff précipite dans la mêlée le régiment de Kalouga et attend le résultat de ce secours. Ce renfort entraîne avec lui la premiere colonne, mais la redoute turque, flambant et fumant, crache une telle nuée d'obus et de mitraille que les assaillants fléchissent une seconde fois.

Skobéleff se tient au milieu de cette pluie de projectiles sans qu'un seul l'atteigne, tandis que tous les hommes de son escorte sont tués ou blessés.

La première ligne s'étant arrêtée de nouveau, il jette sur le glacis un quatrième régiment — celui de Libau — le seul qui lui reste sous la main. Ce nouveau flot entraîne les autres à sa suite jusqu'au bord de l'escarpe, mais les obus retombent plus nombreux et plus drus que

jamais, frappant les soldats par centaines, sans que le combat se décide. Les assaillants hésitent une troisième fois. Il n'y a pas un seul instant à perdre pour prendre la redoute.

Skobéleff n'a plus que deux bataillons de chasseurs, l'élite des troupes de cette arme. Se mettant à leur tête, il s'élance lui-même en avant; il rallie les traînards, ranime les indécis et leur inspire son propre courage. Il rassemble toute la colonne et l'entraîne l'épée au poing.

Aux régiments de Wladimir et de Souzdal, il crie :

« Eh! soldats! vous reculez! Venez avec moi, musiques en tête! »

A ces mots du jeune général qui a le prestige d'enlever ses soldats, les Russes repartent comme un ouragan et, d'un élan furieux, escaladent les parapets de l'ouvrage qui reste en leur pouvoir. Il est en ce moment cinq heures du soir.

La brigade de tirailleurs n'existe plus; les soldats qui la composent avaient juré de ne faire feu qu'à quatre cents pas des Turcs; ils ont tenu leur serment, mais lors de la première attaque qu'ils ont faite avec le général Skobéleff, la moitié a été couchée par terre avant que les survivants aient pu aborder l'ennemi.

A cette attaque, m'ont dit des témoins oculaires, le général Skobéleff a été véritablement sublime.

Tête nue, sa casquette ayant été enlevée par une balle, le visage noir de poudre, ne pouvant plus parler à force de crier : En avant! la croix de Saint-Georges à moitié arrachée, sa tunique blanche lacérée par les balles et couverte de boue, ce vaillant officier en entrant dans la redoute a son cheval tué sous lui (c'est le cinquième depuis le commencement de la campagne) et roule avec

sa monture dans le fossé de l'ouvrage. Se relevant aussitôt, tout contusionné, il revient diriger ses soldats, qui l'ont cru mort, et assure la prise de la position ennemie.

Le massacre qui avait eu lieu dans la lunette, s'est renouvelé en grand dans la redoute; les Turcs résistent jusqu'au dernier avec un acharnement extraordinaire et sont exterminés à la baïonnette.

De leur côté, les Russes subissent des pertes énormes, et le fait que des hommes aient pu continuer une attaque sous un feu aussi meurtrier montre quel irrésistible prestige le courage de Skobéleff exerce sur ses soldats.

Sur trois mille hommes, la 4e brigade de chasseurs en perd près de seize cents; le régiment de Wladimir, sur trois mille hommes, en compte dix-sept cent soixante, plus quarante officiers hors de combat; les autres régiments subissent également des pertes considérables.

Les glacis de la redoute s'abaissent en pente douce vers les Russes, qui ont eu près d'un kilomètre à parcourir, sous un feu infernal pour atteindre l'ennemi.

Les nizams, postés derrière les retranchements, avaient reçu de petites caisses de fer-blanc qu'ils avaient installées à portée de leur main et contenant chacune deux cents cartouches. Ayant reçu l'ordre de ne pas ménager les munitions, ils tiraient sans relâche, avec une sorte de frénésie qui s'irritait au bruit de leur propre fusillade et à l'odeur de la poudre.

Au moment où Skobéleff se préparait à attaquer la grande redoute qu'il devait prendre et où Krüdner et les Roumains se disposaient à donner l'assaut à la redoute de Grévitza, le général Kryloff, au centre, doit se préparer, de son côté, à coopérer à l'engagement général par une

seconde tentative contre l'ouvrage sous lequel il vient d'échouer une première fois.

Après une canonnade de trois heures, douze bataillons pris dans les 16e et 30e divisions reçoivent l'ordre de se porter en avant. Pendant que l'artillerie avait tonné, ces troupes s'étaient tenues en arrière de la hauteur; les soldats, couchés à terre, se défilaient de leur mieux des obus qui venaient tomber au milieu de leurs lignes.

Aussi l'ordre d'attaquer est-il accueilli par un joyeux et immense hourra.

Les fantassins se lancent d'un pas rapide à travers la vallée et, s'avançant avec une bravoure admirable sur le terrain jonché des cadavres de leurs camarades, gravissent le talus escarpé sur lequel s'élève la redoute; les compagnies sont formées en colonne : en tête les compagnies de tirailleurs.

Au bruit des batteries qui ne cessent de tirer, se mêlent tout à coup les crépitements de la mousqueterie. Des champs de maïs qui entourent la redoute s'élèvent des nuages de fumée. Les Turcs abrités tirent à coup sûr.

Sans se laisser émouvoir, les Russes s'avancent avec un imperturbable sang-froid, les officiers en avant de la ligne des tirailleurs, pour mieux enlever leurs hommes.

A chaque pas, les rangs s'éclaircissent par les balles et les obus; le feu ennemi est d'une violence inouïe et on ne peut en comparer l'effet qu'à celui d'une dizaine de mitrailleuses.

Pour franchir le terrain qui les sépare de la redoute, les Russes doivent essuyer les rapides décharges des carabines Winchester à douze et seize coups dont la cavalerie turque est armée et dont l'infanterie se servait aujourd'hui.

Néanmoins nos intrépides troupiers courent toujours en

avant et la distance entre les colonnes d'attaque et le retranchement turc diminue rapidement; enfin voilà les Russes et les Turcs directement aux prises.

Les Russes s'élancent sur les fossés, assaillent l'ouvrage de trois côtés à la fois et se précipitent comme une avalanche.

Nos soldats sont munis d'échelles, et après avoir nettoyé les fossés des tirailleurs qui s'y trouvent cachés, dressent celles-ci le long des murs de terre et grimpent à l'assaut avec un entrain magnifique.

Un moment, vers quatre heures trois quarts, quelques soldats pénètrent dans l'intérieur de l'ouvrage; mais nul courage ne peut tenir contre l'effet foudroyant des carabines à répétition : à mesure que les hommes apparaissent, ils tombent frappés par cette inextinguible mousqueterie; comme dans la précédente attaque la colonne n'est pas soutenue, et des masses de nizams qui se sont cachés jusque-là, surgissent de toutes parts et se jettent, en hurlant, sur cette poignée d'hommes si témérairement engagés.

En cet instant surtout, les Russes éprouvent des pertes énormes; ils tombent par centaines : les survivants, la moitié à peine des troupes engagées, doivent alors, la rage au cœur, abandonner ces remparts qu'un instant ils ont cru tenir, et reculent lentement en faisant front à un ennemi dix fois supérieur en nombre.

Un certain nombre de blessés doivent être abandonnés, et leurs camarades les voient massacrer et mutiler sous leurs yeux de la façon la plus inhumaine.

Durant cette retraite un capitaine de tirailleurs est renversé par une balle : aussitôt une troupe de nizams, et non de bachi-bouzouks, se précipitent sur lui, enfoncent

leurs baïonnettes dans le corps de ce malheureux et l'emportent ainsi en poussant des cris de triomphe.

Un soldat blessé, relevé plus tard dans un mouvement offensif, raconte ce qui suit :

Un autre officier russe blessé est aperçu par des réguliers turcs. Ceux-ci ne tardent pas à mutiler cet infortuné de la façon la plus horrible; ils le soulèvent ensuite et, le poussant, lui disent de courir.

L'officier, au lieu d'avancer, tombe de nouveau. Cette chute excite un fou rire parmi ces sauvages. Puis ils se précipitent encore sur l'officier et lui coupent les oreilles ; ils le redressent de nouveau et lui ordonnent de rechef de courir. L'infortuné fait une nouvelle chute, et cette fois-ci les Turcs lui tranchent la tête.

Devant toutes ces atrocités, nos soldats sont furieux : une nouvelle attaque est résolue.

Les chefs, irrités, montrent la redoute à leurs hommes, et tous s'élancent comme un torrent. Quelques-uns ne s'avancent qu'en se couvrant de gabions, de fascines, etc. Les balles les renversent. Dans ce retour offensif, de nombreux soldats sont encore victimes de leur courage.

A la vue de tous ces officiers blessés ou tués, de tous ces camarades qui jonchent le terrain, les fantassins russes deviennent fous de rage et sautent dans les fossés de l'ouvrage ennemi. Mais cet acte d'héroïsme est encore inutile ; il est impossible de se rendre maître de la redoute.

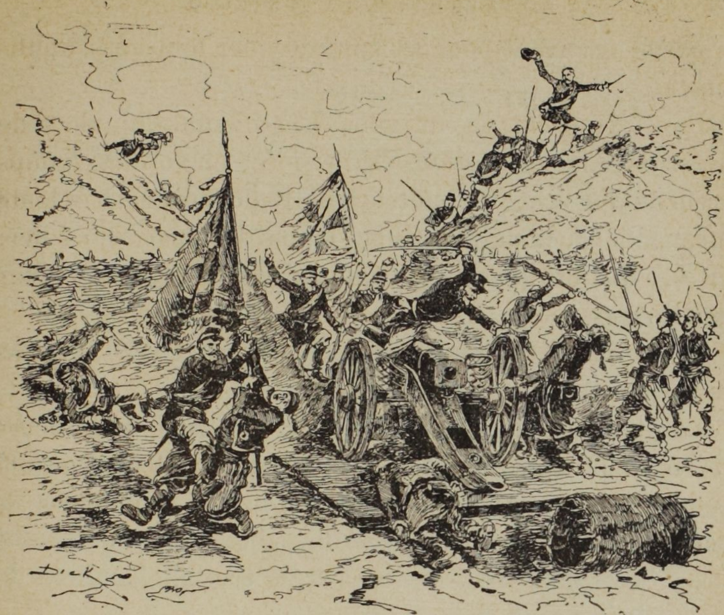
Dans cette attaque, un porte-drapeau du régiment de Kozloff tombe blessé et roule dans le fossé ; mais vingt hommes s'y précipitent immédiatement et rapportent l'officier et son glorieux trophée.

De retour dans nos lignes, les officiers sont encore obligés de retenir les hommes qui veulent se jeter de

nouveau en avant pour se faire décimer tout aussi inutilement.

Il est cinq heures du soir. La colonne qui vient de livrer de si furieux assauts est décimée; on voit les champs de maïs qui vont des hauteurs de Radichovo à la redoute turque, jonchés de morts et de blessés; parmi ces derniers, ceux qui peuvent se traîner encore reviennent par bandes vers notre front de bataille. Les soldats valides sont épuisés, tandis que des masses fraîches arrivent sans cesse pour renforcer les Turcs.

La première attaque de Kryloff a duré une demi-heure et les deux autres une heure. Ce peu de temps a suffi pour que les pertes s'élèvent aux deux cinquièmes de l'effectif engagé.



Attaque générale de Plevna (11 septembre). — Prise de la redoute de Grévitza, par la brigade Radionoff (aile droite).

CHAPITRE XIX

Prise de la redoute de Grévitza (aile droite, 11 septembre).

Attaques de la droite de l'armée russo-roumaine. — Les trois colonnes attaquent Kerim-Tabia. — Le premier assaut. — Les dorobances de Vrancha. — Attaque de l'infanterie de ligne roumaine. — Mort du major Schoutz. — En retraite. — Les dorobances à la rescousse. — Un ravin perfide. — La deuxième attaque. — Sous la pluie. — Mort du capitaine Maruciniano. — Le 3e bataillon de chasseurs. — Un fidèle serviteur. — Le drapeau du 16e dorobances. — Mort du major Chuntzo. — Sauvetage d'un canon par le capitaine Prunco. — L'empereur Alexandre pendant la bataille. — Courage de l'artillerie russe. — Attaque de la brigade Radionoff. — Le dernier assaut. — Combat dans l'obscurité. — Blessure mortelle du colonel Schlitter. — Entrée des Russes dans Kérim-Tabia. — Le sergent du régiment d'Arkangel. — Prise d'un drapeau par le major Kvitka. — Attaque du 16e dorobances. — « Ma mère ! mon frère ! » — Combat dans les traverses des fossés — Blessure du général

Radionoff. — Les trophées. — Les blessés. — « Bois, bois, mon vieux. » — Stoïcisme des blessés russes. — Mort du colonel Schlitter. — Un géant. — « Mon pays est mort! » — De sublimes paroles.

A la grande ambulance russe, 11 septembre, minuit.

Vers six heures du soir, à l'extrême droite, à travers le brouillard, nous voyons les lignes des feux de l'infanterie roumaine fléchir et reculer deux fois, puis revenir encore.

De ce côté, trois colonnes sont chargées d'attaquer la fameuse redoute de Grévitza.

La première se compose de la 1re brigade de la 5e division russe, général Radionoff (régiments d'Arkangel et du prince d'Orange), qui déjà ont assisté aux deux premières affaires de Plevna, des deux bataillons de Dorohoï et de Botochanï du 16e dorobances et d'un bataillon du 8e de ligne roumain.

Les deux autres colonnes sont composées uniquement de troupes roumaines ; le général Cernat, ministre de la guerre de la principauté, s'est réservé le commandement des troupes moldo-valaques.

Une quatrième colonne, composée de troupes de la 3e division roumaine, est chargée d'exécuter une diversion sur Bukova-Tabia. Elle s'engage bravement à fond et perd beaucoup de monde.

Les trois colonnes dirigées contre Kérim-Tabia sont déplorablement conduites : l'une d'elles, commandée par le colonel de Grammont, *s'égare*, volontairement paraît-il, dans le brouillard et n'est d'aucune utilité ; la première, celle du général Radionoff, arrive sur la redoute deux heures et demie après le moment fixé ; la troisième seule peut attaquer à trois heures, selon l'ordre de bataille préparé d'avance.

Cette colonne est composée de deux bataillons du 5e de ligne, du 3e bataillon et du 14e régiment de dorobances, qui vient d'arriver de Nikopoli.

Ces bataillons sont à peu près exclusivement recrutés parmi les robustes montagnards de Vrancha, ancienne république moldave, qui a conservé certains privilèges et son caractère guerrier.

Postés à l'extrémité du plateau sur lequel campe l'armée roumaine, ces troupes ne sont séparées de la redoute de Grévitza que par une vallée assez profonde.

Les bataillons de la ligne descendent les premiers de la hauteur pour escalader le versant opposé. Ils sont déjà arrivés dans le creux de la vallée et se trouvent masqués par les taillis, lorsque éclate tout à coup sur la gauche une vive fusillade.

Le général Cernat croit d'abord à un malentendu, mais une estafette du prince Charles vient lui annoncer que les Turcs, instruits par leurs espions de l'attaque méditée, ont eux-mêmes pris l'offensive en attaquant les troupes russes près de Radichovo.

Les dorobances descendent la colline au pas de course et se perdent dans les taillis, pendant que les tirailleurs arrivent déjà au sommet de la hauteur couronnée par Kérim-Tabia.

Un silence solennel règne pendant un instant. Les Turcs, comptant probablement sur l'effet que leur tactique produirait sur de jeunes troupes, laissent les assaillants s'approcher jusqu'à une faible distance; après quoi ils ouvrent sur eux une fusillade meurtrière, non seulement de la redoute, mais d'une tranchée creusée au dessous, dont les Roumains ignoraient l'existence et qui les prend en écharpe.

Le moment est critique. Il faut d'abord débusquer les Turcs de la tranchée avant de songer à l'assaut de la redoute. Mais les officiers roumains sont à la hauteur de la tâche.

Le major Schoutz, personnalité bien connue à Bukarest, s'élance le premier dans la tranchée, en criant :

« En avant, mes enfants! en avant. »

Et tombe, lui, dans le fossé.

Tous les coups des Turcs portent et ils tirent à la fois du parapet de la redoute et de la tranchée. De plus, les canons se mettent de la partie et font pleuvoir sur les Roumains une grêle de projectiles.

En quelques minutes, le quart du premier bataillon a mordu la poussière, et le reste se retire, en cherchant des points d'abri, mais les obus turcs continuent à moissonner les rangs.

C'est à ce moment qu'arrivent les braves dorobances, qui rallient les fantassins en débandade et renouvellent avec eux l'attaque de la tranchée, qui est emportée, mais seulement après quatre assauts désespérés.

Quel spectacle s'offre là aux yeux des Roumains ! Les blessés, parmi lesquels de nombreux officiers, ont été horriblement mutilés par les Turcs. Le pauvre major Schoutz, surtout, a été défiguré de la manière la plus atroce.

Mais il ne s'agit pas de perdre du temps. La tranchée enlevée, il faut monter à l'assaut de la redoute.

Les braves paysans roumains, d'une allure si étrange avec leur opankis aux pieds, leur longue blouse blanche et leur bonnet fourré, orné d'une plume de dindon, reprennent leur marche en avant.

Mais quel n'est pas leur étonnement en arrivant au

sommet de la colline où ils croient trouver la redoute, de voir qu'ils en sont encore séparés par un ravin de cinq à six cents mètres de large. Rien n'est trompeur comme ces pays coupés de courtes ondulations, et rien n'est mieux fait pour démoraliser la troupe la plus ferme qu'une aussi désagréable surprise. Ni le commandant de la 4e division, ni le général Cernat, ni l'état-major de l'armée n'ont soupçonné ce fatal pli de terrain.

Cependant les Roumains ne sont pas ébranlés. Le signal est donné et les hommes s'élancent ; une terrible fusillade les accueille, mais, décimés, les bataillons n'en avancent pas moins ; la terre glisse sous les pieds des soldats à cause de la pluie qui continue à tomber et qui les pénètre, mais ils s'aident de leurs baïonnettes pour escalader la pente du ravin ; beaucoup d'officiers périssent en cet endroit, fusillés par les tireurs turcs qui les reconnaissent à leurs uniformes.

Enfin au bout de quelques minutes les Roumains arrivent à la redoute.

Le premier qui parvient sur la crête du parapet est le capitaine d'infanterie Valter Maruciniano, qui est tué en posant une fascine et au moment où il crie à ses soldats : « En avant! mes enfants ! »

Son ordonnance, peu d'instants après, est mortellement atteint :

« Prends, dit-il à un de ses camarades, le manteau de mon capitaine, car, moi aussi, je vais mourir. »

Malgré des efforts prodigieux, la colonne n'étant pas soutenue doit battre en retraite, en laissant de nombreux cadavres autour de l'ouvrage.

Le 3e bataillon de chasseurs est décimé et le major Chuntzo, commandant le 5e de ligne, mortellement blessé.

La retraite ne s'accomplit pas sans danger. Deux bataillons de nizams, sortant des deux côtés de la redoute, entourent presque entièrement le bataillon de Dorohoï du 16e dorobances. Le drapeau de ce bataillon étant sur le point d'être pris, les dorobances en déchirent l'étoffe, qu'ils se distribuent en petits morceaux que l'on est venu apporter au colonel après la bataille.

Un des capitaines, M. Prunco, ancien officier de notre légion étrangère, et qui porte sur sa poitrine les médailles de Crimée et d'Italie, fait emporter à bras, par ses soldats, un canon dont l'affût était brisé et dont les Turcs vont s'emparer. A la fin de l'action, vingt hommes seulement restent debout sur les cent quatre-vingt-quatorze qui composaient sa compagnie.

L'empereur Alexandre, du haut de son observatoire, et accompagné du grand-duc Nicolas et du prince Charles de Roumanie, suit anxieusement, autant que le lui permet l'atmosphère, les péripéties de cette attaque. Attristé de l'insuccès des Roumains, il s'en va vers Radichovo et arrive juste à temps pour assister au second échec de Kryloff.

On raconte qu'il avait les larmes aux yeux lorsqu'il vit ses braves soldats décimés par la mitraille, hésiter, s'arrêter, puis reculer une fois encore sous le feu de l'ennemi, et finalement se retirer presque anéantis. Ses officiers durent lui faire violence pour l'arracher à ce douloureux spectacle. Ils parvinrent enfin, non sans peine, à l'entraîner loin de ces lieux maudits et à lui faire reprendre tristement le chemin du grand quartier général de Poradine.

Vers cinq heures du soir, je m'engage dans le ravin de Grévitza, à travers un épais nuage de fumée, et je

ne vois nos troupes distinctement qu'au moment où mon cheval, lancé à toute bride, s'arrête court devant un caisson renversé dont un obus a éventré l'attelage et fracassé les deux roues. Je devrais être lancé par dessus la tête de ma monture; heureusement, je l'étreins assez vigoureusement entre mes jambes pour pouvoir me remettre en selle et reprendre mon assiette.

Un feu épouvantable est, en ce moment, engagé entre notre artillerie, placée sur des hauteurs en arrière de Grévitza, et celle des redoutes ennemies, établies sur les mamelons opposés.

Toute la 5e division d'infanterie est placée dans le fond du ravin, spectatrice de ce combat à coups de canon. Les obus se croisent et s'entre-choquent au-dessus de nos têtes, et les détonations de plusieurs centaines de pièces de canon, tirant sans interruption, mille fois répercutées par l'écho des collines, produisent un vacarme si infernal, qu'il est impossible de se faire entendre de son voisin, même en criant de toutes ses forces, et que le sang coule des oreilles de beaucoup d'entre nous, ce qui arrive fréquemment aux canonniers dans une bataille.

Notre artillerie est magnifique dans cet engagement. Afin de produire plus d'effet, deux batteries de campagne sortent de derrière leurs épaulements et vont audacieusement s'établir sur le versant du mamelon qui porte Kerim-Tabia, d'où elles combattent immédiatement la position ennemie.

Les projectiles musulmans arrivent aussitôt de tous côtés, tombent comme une grêle fouettée en tous sens par des vents contraires, et s'abattent en tourbillon sur nos téméraires artilleurs.

Le terrain est creusé, bouleversé, sillonné, crevassé par

16

les projectiles qui fouillent la terre, s'enfoncent, éclatent, soulèvent des gerbes de débris, de fragments d'obus et de cailloux; au milieu de ce carnage, nos artilleurs tombent, mais manœuvrent et pointent toujours avec le plus grand calme.

Les chevaux s'abattent, les caissons sautent... Néanmoins nos pièces tirent sans cesse sur ce terrain ensanglanté, couvert de cadavres de servants et d'attelages.

La brigade Radionoff, après avoir longtemps tiraillé dans le brouillard, finit par se rapprocher de Kérim-Tabia. A cent cinquante mètres de cette redoute, elle rencontre les Roumains de la première colonne. Il est convenu que les deux régiments russes (régiment d'Arkangel — colonel, baron Schlitter, aide de camp de l'Empereur — et régiment du prince d'Orange — colonel, Récatchoff —) attaqueront le saillant de droite, et leurs alliés le saillant de gauche.

Pendant plus d'une heure, nos soldats s'avancent en tiraillant et en se glissant le long des plis de terrain sous une fusillade horrible.

A sept heures du soir, les troupes touchent presque à la redoute, mais là, il faut se montrer à découvert, sous les balles qui tombent comme grêle.

Le signal de l'assaut est alors donné.

Le général Radionoff se lance au cri de : En avant! sur le chemin couvert et le fossé; tous se précipitent à sa suite, en faisant entendre de retentissants hourras!

Trois étages de feux d'infanterie s'allument sur le parapet de Kérim-Tabia, et un ouragan de balles, de mitraille, de pierres, de grenades à main s'abat sur le fossé.

Il fait déjà sombre, la masse de fumée empêche de voir à cinquante pas devant soi. Tout s'ébranle, tout monte

vers la redoute; les roulements des tambours, les sonneries des clairons, les cris, les commandements, les feux de file, tout se confond.

De temps en temps un coup de feu nous montre un officier lancé en avant, agitant son épée, deux ou trois fantassins courant au milieu de la bagarre; cela passe comme un éclair! Et les maïs foulés, la pluie qui raye le fond gris du ciel, les blessés et les morts, tout sort de la nuit un quart de seconde!

Malgré la grêle de balles qui les décime, nos soldats avancent toujours au pas de course, munis de fascines pour franchir le fossé, et d'échelles pour escalader les parapets.

Quant au colonel Schlitter, toujours le premier en tête de son régiment et ne souffrant pas que quelqu'un le devance, il arrive enfin au haut du glacis de la redoute, suivi par ses sapeurs et les officiers de son état-major. A peine y est-il que, levant son sabre en l'air, il se tourne vers ses hommes, et leur crie :

« Allons, mes enfants, nous avons pris des redoutes bien plus hautes au Caucase, en avant! »

Il n'a que le temps de prononcer : « en a...; », et le reste du mot expire sur ses lèvres. Une balle vient de lui percer de part en part la partie supérieure du crâne et le renverse mortellement blessé.

Les soldats poussent un hourra furieux, et, en un clin d'œil, franchissent les fossés à l'aide d'échelles et de fascines, et pénètrent dans l'ouvrage par les embrasures et par-dessus les parapets.

Un sergent du régiment d'Arkangel apparaît sur l'épaulement, en agitant son képi au bout de son fusil, et tombe criblé de coups. Les nizams soulèvent alors son cadavre

à la pointe de leurs baïonnettes et le jettent au fond du fossé.

Le major Kvitka arrive un des premiers sur l'ouvrage, arrache le drapeau de la batterie turque, et, sautant à cheval sur un canon, sabre l'artilleur qui allait y mettre le feu. Puis, courant à un chef tcherkesse, il l'abat d'un coup de revolver, lui arrache son sabre et au même instant tombe blessé à l'aisselle.

Quelques instants après les Russes, le bataillon de Botochani, du 16e régiment de dorobances, entre dans la redoute par le côté opposé, plante son aigle sur le parapet et s'empare d'un étendard de batterie.

Une lutte acharnée s'engage à la baïonnette à l'intérieur de la redoute. Les Turcs qui n'ont pu s'échapper et sont entourés de tous côtés, se défendent avec énergie et se font tous tuer plutôt que de se rendre.

Un jeune capitaine du régiment du prince d'Orange refoule avec sa compagnie les nizams dans le chemin couvert; mais, en entraînant ses hommes, un *bin-bachi* (major) le renverse d'un coup de revolver, et il n'a que le temps de dire en tombant : « Ma mère, mon frère! »

Mais plus les forces des Turcs diminuent dans l'ouvrage même, plus leur défense devient terrible et puissante dans les traverses pratiquées au fond du fossé, dans l'épaisseur de la contrescarpe.

Les Russes font un dernier effort. Faisant venir des sapeurs armés de haches, les soldats s'élancent avec eux sur les poutres formant ces traverses, pour les enfoncer ou les briser. Malgré une grêle de balles tirées à bout portant, ce dernier refuge est forcé et ses défenseurs impitoyablement lardés à coups de baïonnette.

Le général Radionoff est blessé au pied, le colonel

Reckatchoff du régiment du prince d'Orange reçoit une forte contusion à la tête, mais reste néanmoins en avant de la brigade dont il prend le commandement.

Ce qui ajoute à l'horreur de la boucherie, c'est qu'au milieu de l'obscurité qui est survenue, les Turcs de la deuxième redoute, située à deux cents mètres environ en arrière de celle où l'on se bat, tirent indistinctement sur amis et ennemis; beaucoup de défenseurs de Kérim-Tabia sont ainsi tués par les leurs.

Enfin, à sept heures un quart du soir, la redoute est au pouvoir de notre brigade dont les drapeaux flottent victorieusement sur les parapets.

Pas un seul Turc n'a échappé au massacre, et il ne reste plus que leurs blessés qui râlent affreusement dans tous les coins de l'ouvrage. Deux étendards et cinq canons Krupp en acier, tels sont les trophées des vainqueurs.

Déjà à Grévitza, où je me trouve, arrivent les premiers blessés, beaucoup atteints de coups de baïonnette ou contusionnés par des coups de crosse, ce qui prouve qu'on s'est abordé de près.

Il y a là des soldats du régiment d'Arkangel, des tirailleurs du prince d'Orange, dont les pattes jaunes des capotes portent, brodée en rouge, une couronne princière surmontant l'initiale O ; je vois également des chasseurs roumains à la veste marron et au collet vert orné de deux cors de chasse en cuivre, des dorobances vêtus d'une large capote grise au col rabattu en drap blanc, des artilleurs aux parements de velours noir, un capitaine d'infanterie roumaine, les yeux presque fermés, la tête ensanglantée; ceux-ci atteints sans gravité, ceux-là presque mourants.

Un tirailleur du régiment d'Arkangel passe contre moi,

se dirigeant vers l'ambulance. Il a reçu un coup de feu à la jambe gauche et marche appuyé sur son fusil. Il accompagne deux nizams plus gravement blessés que lui et s'occupe d'eux avec une grande sollicitude. Tantôt il s'arrête pour arranger un petit pansement provisoire qu'il leur a fait; tantôt il commande halte et leur donne à boire dans une gourde qu'il a sur lui. Il accompagne tout cela de bonnes paroles, dont les soldats turcs ne comprennent pas le sens littéral, mais dont au son de sa voix ils apprécient la portée bienveillante.

Lorsque nous passons, il faisait boire le plus jeune des deux nizams, qui paraît aussi le plus souffrant, et il lui dit, en lui soutenant le bras, cette phrase militaire que nous avons retenue et qui montre tant de bon sens :

« Bois, bois, mon vieux. Ce n'est pas de votre faute à vous ce qui est arrivé. Vous avez fait votre devoir de soldats, vous êtes de braves gens comme nous. »

Un blessé russe demande s'il nous serait possible de lui donner quelque chose à boire. On s'empresse autour de lui, et on est heureux d'avoir à lui offrir une gourde remplie d'excellent wodka.

« Messieurs, dit-il aux officiers qui l'entourent, il faut que vous ayez la complaisance de me faire boire, car, voyez-vous, j'ai le bras gauche cassé par un éclat d'obus; l'os ne tient presque plus, et je suis obligé de le soutenir avec la main droite. »

Et, en effet, il maintient avec sa main droite son bras gauche sanglant et mutilé.

Lorsqu'il a fini de boire, on cherche, par de bonnes paroles, à le rassurer sur son état :

« Oh! répond-il, je connais mon affaire : un bras de moins; c'est égal, nous avons la redoute. »

Puis il remercie et continue son chemin sans vouloir être accompagné.

Je remarque, dans cette longue file de blessés, trois soldats d'Arkangel, qui portent sur leurs vêtements des traces du combat terrible qu'ils ont eu à soutenir. L'un a la capote traversée par une balle, la manche brûlée par un éclat d'obus ; l'autre a collée sur le dos la trace de cervelle d'un camarade renversé par un boulet, le troisième est en lambeaux.

Un tout jeune sous-lieutenant russe me propose d'aller en sa compagnie jusqu'à l'ambulance de la Croix-Rouge : « Seulement, me dit-il, je vous prierai de vouloir bien aller au trot, car je suis pressé d'arriver. » Pendant cette course de quatre kilomètres, il ne cesse de parler, de rire même. Une fois arrivé à l'ambulance, il me dit au revoir et met pied à terre. Je n'y pensais plus, quant tout à l'heure, en pénétrant sous la tente des officiers blessés, j'ai revu ce jeune sous-lieutenant assis sur un matelas, et attendant qu'on vînt lui extraire une balle qui s'était logée dans sa jambe.

Vers huit heures commence l'arrivée des blessés à l'ambulance, long et lugubre défilé; bientôt les sept grandes tentes sont entièrement pleines; à peine les chirurgiens et leurs aides peuvent-ils circuler, et pourtant il arrive encore et toujours de nouveaux blessés qui sont forcés de se coucher en plein air, sous la pluie fine et glaciale qui n'a pas cessé depuis cet après-midi, et qu'on couvre le mieux qu'on peut de couvertures. J'avoue que la mienne passe également à cet usage.

A minuit il y a déjà plus de mille blessés dans cette ambulance, presque tous appartenant à la 1re brigade de la 5e division. Les chirurgiens et leurs aides, en bras de

chemise et les manches retroussées, tiennent en main le fatal bistouri ou la scie terrible. Ils coupent un bras ou une jambe, déchiquettent les chairs, et, tout couverts de sang, montrent la plus grande activité dans les pansements.

Des jurements affreux, des cris de désespoir, des gémissements lamentables, partent de tous les coins de l'ambulance.

A huit heures, on apporte sur un brancard le colonel Schlitter, qui n'a pas repris connaissance depuis le moment où il a été blessé. Le professeur Peléchine sonde sa blessure et secoue tristement la tête ; il n'y a aucun espoir, la cervelle a été attaquée et sort par les deux trous de la blessure.

Jamais je n'oublierai cette scène lugubre qu'éclaire à peine la lueur vacillante d'un falot, et la noble et martiale figure du colonel qui repose immobile dans son uniforme d'aide de camp de l'Empereur, la poitrine seulement soulevée par un spasme convulsif.

Mlle Kartzeff, la directrice des sœurs de Saint-Georges, après avoir bandé sa plaie, lui ramène doucement le long du corps ses deux mains qu'il tient crispées sur la poitrine; son aide de camp réunit sa croix de Saint-Georges, ses bagues, sa montre, son porte-monnaie, qu'on enverra à sa famille, et dans un coin son ordonnance pleure à chaudes larmes.

Ce brave colonel a été blessé mortellement au moment de jouir de son triomphe, car son régiment a été admirable, et ses officiers qui ont été blessés à côté de lui me disent :

« Dans cette journée-là il a été géant ! »

Au reste, avant de se porter à l'assaut et pendant toute l'affaire, il avait fait preuve d'un calme et d'un sang-froid

effrayants; les officiers, les hommes se le montraient, quelques minutes avant sa blessure, voyant, sans même daigner tourner la tête, les obus éclater à côté de lui.

C'était un de ces hommes rares dont le sang-froid et l'énergie croissent avec le danger. Il n'était que depuis un mois au régiment d'Arkangel, et déjà il était aimé de de tous ses officiers et adoré des soldats.

A dix heures arrive le général Radionoff, dont la blessure est heureusement légère.

Quel courage stoïque montrent ces braves gens ! Dans un coin un soldat gît, sombre et farouche. Quelqu'un lui demande ce qu'il a :

« C'est que mon pays est mort ! » répond-il.

Quant à lui, il a deux balles dans le corps et n'en parle seulement pas.

Un tirailleur du régiment d'Arkangel, blessé à mort, se cramponne obstinément à son fusil qu'il a emporté avec lui sur la civière et meurt sans lâcher prise.

Un artilleur a eu les deux bras emportés en écouvillonnant sa pièce.

— Pauvre garçon, lui dit un docteur, les gredins, comme ils t'ont arrangé !

— Ah ! ne m'en parlez pas, major, reprend l'artilleur, ils ne m'en ont pas seulement laissé un pour manger le *borch* (potage russe).

Sous une tente un blessé gémit par instants :

« Frère, lui dit son voisin, pourquoi te plaindre ? Tu vois bien que je suis blessé plus grièvement que toi, e je me tais pourtant pour ne pas troubler le repos de nos pauvres camarades. »

Trouvez-moi beaucoup de paroles aussi naïvement sublimes que celles-ci.



Aspect de l'intérieur de la redoute de Grévitza (Kérim-Tabia) après sa prise par les Russes, le 12 septembre au matin.

CHAPITRE XX

Visite au champ de bataille de Grévitza.

La nuit du 11 septembre. — Tristesse de notre armée. — Attaque des Turcs sur Kérim-Tabia. — Belle conduite du bataillon de Huse. — Les états-majors russes et roumains. — Les sacs du 3e bataillon du régiment de Kostroma. — Épaves de la bataille du 30 juillet. — Avant-poste de hussards de Kiew. — A Grévitza. — Insouciance des habitants. — A Kérim-Tabia. — Justesse du tir des Turcs. — Blessure du colonel Voulfert. — Les galeries souterraines. — Canons pris à l'ennemi. — Intérieur de la redoute. — Tués et blessés. — La brigade Radionoff. — L'armée roumaine. — Défilé d'artillerie. — Étendard pris aux Turcs. — Uniformes roumains. — Les chasseurs à pied. — Les dorobances. — La *Catchoula*. — Les *Kourcanes*. — L'amour du galon. — Le prince Mourouzine. — La batterie du capitaine Lupasco. — Le drapeau du 13e dorobances est décoré de l'Étoile de Roumanie. — Pertes de l'armée roumaine. — L'ambulance des dames de Yassy.

Grévitza, 12 septembre.

La nuit du 11 au 12 septembre a été d'une lugubre horreur sous les murs de Plevna. Une pluie fine et glacée

tombait sur les blessés qu'on entendait crier de toutes parts dans la nuit entre les lignes turques et russes.

On n'a guère dormi dans notre camp; tous ne connaissent pas encore la prise de la redoute de Grévitza, mais tous savent quelles énormes pertes vient de subir notre armée : des régiments sont réduits à l'effectif d'un bataillon, des bataillons à l'effectif d'une compagnie, des compagnies n'existent plus, personne qui n'ait plusieurs camarades à pleurer; les visages sont mornes et abattus : tant de sang, une pareille boucherie pour si peu de résultats! le tonnerre lointain de la canonnade turque éclatant par intervalle semble railler cette malheureuse armée qui vient de faire en hommes et courage tant de sacrifices inutiles.

On se dit tout bas qu'il y a douze à treize mille hommes hors de combat dans l'armée russe, et trois mille dans l'armée roumaine, soit seize mille hommes, en un seul jour, broyés contre les murs de Plevna.

Ce matin à cinq heures, au point du jour, nous sommes réveillés par une vive fusillade, à laquelle se mêle le feu de l'artillerie. Ce sont les Turcs qui, dès l'aube, ont envoyé des obus à balles sur la redoute prise hier, et essayent d'en déloger la garnison, qui, étant trop nombreuse de moitié, se retire en partie dans un pli de terrain situé un peu en arrière.

Les Turcs, enhardis par ce mouvement qu'ils prennent pour une retraite, s'avancent, mais les soldats qui restent dans l'ouvrage les accueillent par un feu nourri, qui les oblige à reculer précipitamment, pendant que le bataillon de Huse du 14e régiment de dorabances, les fusille en flanc.

Vers huit heures du matin, je me dirige vers les hau-

teurs de droite, où le grand-duc Nicolas, le prince Charles et leurs états-majors ont passé la nuit sous une pluie fine et glaciale, abrités seulement par leurs capotes; les plus privilégiés ont été trop heureux de coucher sous des charrettes renversées. Après une courte visite aux positions de droite, le grand-duc et le prince retournent à Poradine. Il n'y aura aucun engagement aujourd'hui; on fera seulement avancer plusieurs batteries nouvelles, et reposer les troupes qui sont accablées de fatigue. Quant à moi, je profiterai de cette journée de répit pour visiter les positions occupées par l'armée roumaine que je n'ai pas encore eu le temps d'aller voir, ainsi que l'ouvrage conquis sur les Turcs.

De la hauteur où se tenait le grand-duc, je descends droit en avant, en traversant un épais taillis de chênes-verts, et je me trouve bientôt au fond d'une étroite ravine, entièrement remplie d'épaves de la journée du 30 juillet dernier.

Ce jour-là le 3e bataillon du régiment de Kostroma de la 5e division du corps du général Krudner, lequel régiment est aujourd'hni en garnison à Nikopoli, avait déposé en cet endroit ses sacs avant de commencer l'attaque.

Quand les Russes battirent en retraite, le bataillon prit sans doute une autre direction et ne put revenir prendre ses sacs, qui furent ensuite pillés par les Turcs ou les Bulgares. En cet endroit, la terre est encore couverte de longues files de sacs éventrés, aplatis par la pluie et l'humidité, de gamelles rongées par la rouille, de livrets de soldats à l'aide desquels j'ai pu connaître le nom du régiment, de livres de prières, quelques-uns en caractères judaïques, etc.

A l'extrémité de cette vallée campe un peloton de hus-

sards de Kiew, enveloppés dans leurs grands manteaux gris.

Bientôt j'arrive au coquet petit village de Grévitza; et je trouve les habitants rassemblés devant leurs maisons. Les enfants jouent inconscients, dans de grands tas de sable, au milieu d'une petite place, sans paraître se douter du danger qu'ils courent. Des obus tombent par dizaines sur le village; malgré cela les habitants paraissent indifférents à cet incident.

Depuis hier soir, quatre nouvelles batteries se sont installées en avant de Grévitza; elles ont, en outre, été renforcées par deux batteries roumaines, qui sont venues ce matin s'établir audacieusement dans un pli de terrain situé à gauche et un peu en arrière de la redoute conquise cette nuit.

Cette redoute est seulement à deux cents mètres d'un second ouvrage occupé encore par les Turcs. Il faudra le plus tôt possible s'emparer de cette seconde position, qui domine la première et y fait pleuvoir une pluie d'obus et de balles, sous laquelle on ne peut travailler durant le jour pour réparer les parapets et tourner les pièces contre les Turcs.

Voulant visiter ce dernier ouvrage, je mets pied à terre et m'y rends, en rampant le long d'une tranchée qui nous couvre entièrement du feu de l'ennemi. Mais une fois arrivé dans la redoute, dans laquelle les balles tombent par centaines, en faisant voler la terre de tous côtés, je dois rester tapi le long d'un parapet avec défense absolue de lever la tête au-dessus de la gabionnade. Je dois avouer que la recommandation est, du reste, parfaitement inutile.

Les Turcs, postés seulement à près de deux cents mètres, tirent sur tout ce qui dépasse le parapet. Nous nous

amusons à lever à l'aide d'un bâton un de nos manteaux qui est aussitôt percé de plusieurs balles. Peu d'instant avant mon arrivée, le colonel de cosaques Voulfert, beau-frère du général Tchernaïeff, qui visitait la redoute, a eu l'imprudence, malgré les avertissements des officiers, de se montrer à découvert et a reçu, presque aussitôt, une balle qui lui a traversé le poumon droit.

Cette redoute, véritable œuvre d'art militaire, est munie d'un triple rang de banquettes pour le feu de l'infanterie. Tout le long de l'escarpe et de la contrescarpe sont pratiqués des galeries blindées et des logements souterrains d'où les Turcs fusillaient les Russes à bout portant et par derrière, une fois que descendus dans le fossé de la redoute, ceux-ci essayaient d'escalader le parapet à l'aide d'échelles et de fascines.

De furieux combats à la baïonnette se sont livrés dans ces boyaux souterrains, et dans le coin d'une galerie j'ai vu jusqu'à dix-sept cadavres de nizams tous percés à coups de baïonnette et littéralement empilés les uns sur les autres.

Cinq pièces en acier sont restées en notre pouvoir, les Turcs ayant eu le temps d'en sauver trois autres, un peu avant notre assaut. Dans les casemates on a trouvé une provision d'obus assez considérable pour alimenter, pendant de longs jours, les canons Krupp qui nous restent.

Dans l'intérieur de la redoute, le sol couvert d'excavations énormes produites par l'explosion de nos projectiles, porte les traces de la lutte de la veille; les parapets sont éboulés, les embrasures n'existent plus. Partout on rencontre des fusils brisés, des baïonnettes tordues, des gibernes, des fez de nizams, des *catchoulas* (bonnets en peau de mouton de dorobances), des képis de fantassins russes, des morceaux d'habits, des ceinturons, des baudriers, des

éclats d'obus, des balles, des mares de sang, des gabions et fascines démolis, des sacs à terre, des fragments de roues brisées et d'affûts fracassés.

L'intérieur de la redoute est rempli de monceaux de morts et de blessés présentant une masse indescriptible d'êtres humains, animés, et inanimés les blessés étant non moins abandonnés que les morts. Le feu a empêché les médecins de monter jusqu'à la redoute, et la même cause a retardé les brancardiers.

Les blessés sont là qui gémissent et se tordent. Ces malheureux souffrent horriblement, exposés à un soleil ardent, dévorés par la soif, assaillis par les myriades de mouches qui sont un des fléaux de la Bulgarie.

Dans un coin de la redoute, je découvre de nombreux brancards abandonnés et paraissant avoir déjà beaucoup servi au transport des cadavres; les sangles sont littéralement noires de sang.

Presque tous les morts turcs sont dans la fleur de l'âge, pâles, et semblent mal nourris, bien que plusieurs d'entre eux soient des hommes robustes.

Il y en a d'une stature gigantesque, parmi lesquels est un Albanais étendu la face contre terre et serrant convulsivement dans la main un long handjiar à poignée d'ivoire garnie de corail, et à la lame d'acier bleuâtre incrustée d'or ; auprès de lui est une boîte en argent ciselé remplie de cartouches de carabines Winchester.

Parmi les cadavres sont étendus deux hommes qui ne sont pas des soldats : ce sont des Turcs de la classe inférieure, et très probablement des habitants de Plevna. On ne sait pas s'ils servaient comme volontaires, ou si Osman-Pacha, manquant d'hommes, ne force pas les habitants à s'enrôler.

Tous les cadavres turcs tombés dans la redoute ont été déchaussés; la propreté de leurs pieds et de leurs grosses chemises de toile est remarquable; il y a parmi eux des soldats de la garde impériale. Ce sont pour la plupart de beaux hommes robustes et dont la physionomie est toute militaire.

La lutte à l'arme blanche a été terrible et acharnée, et presque tous les cadavres sont méconnaissables.

Un officier turc, la tête prodigieusement enflée et complètement défiguré, a reçu neuf coups de baïonnette, un autre vingt-trois et deux coups de feu.

Je remarque également le cadavre d'un lieutenant de dorobances, qui, frappé d'un coup de baïonnette, a déchiré sa chemise pour panser la plaie, et tient encore le linge entre ses doigts raidis.

Détail curieux: tous les nizams tués portent de véritables charges de cartouches, les pantalons, la chemise, et jusqu'au fond du fez en sont remplis.

Quelques Russes gisent, loin de la redoute, près du second ouvrage turc. Ils ont évidemment péri pendant la poursuite de l'ennemi, et ont été traînés près des positions musulmanes, probablement dans la nuit, pour être pillés.

La redoute est, en ce moment, gardée par la brigade Radionoff; tous ces braves soldats, en quelque sorte drapés dans leurs uniformes en lambeaux, paraissent fiers, contents, radieux de leur succès de la veille, et sont noirs de poudre: leurs drapeaux fièrement arborés sur les parapets, troués, déchirés par les balles et les éclats d'obus, ternis par la fumée du combat, attestent l'ardeur de la lutte.

En sortant de la redoute, je me dirige vers les troupes

roumaines, et bientôt j'arrive à un vaste plateau qui s'étend jusqu'à Verbitza et où sont campées les quatre divisions de l'armée du prince Charles dans l'ordre suivant : à gauche la 4e division (général Alexandre Angelesco), à droite, la 3e division (colonel Georges Angelesco); en 2e ligne en avant du village de Verbitza la 5e division (colonel Cherkess), plus une brigade de la 1re division.

En arrivant aux avant-postes, je rencontre deux batteries roumaines qui quittent leurs anciennes positions pour se porter en avant, les artilleurs enveloppés d'une large capote grise, coiffés d'un shako recouvert en toile cirée avec pompon rouge et armés du revolver et de la carabine à sabre-baïonnette. Leurs officiers coiffés du képi à la française portent la tunique courte de couleur marron avec cols et poignets en velours noir, le pantalon gris à double bande rouge, et la giberne à baudrier d'or.

En avant de la redoute prise hier s'engage une vive fusillade ; ce sont les Roumains qui essayent de s'emparer de l'ouvrage situé à deux cents mètres en avant et qui communique avec Kérim-Tabia au moyen de galeries souterraines. Après un court, mais violent engagement, ils sont repoussés et essayent de s'approcher à couvert de l'ennemi en creusant plusieurs lignes de tranchées.

Près du campement du général Angelesco, je remarque, planté en terre, l'étendard de la batterie enlevé hier par un dorobance auquel le Tsar vient d'envoyer la croix de Saint-Georges en argent.

Cet étendard est en soie verte, avec un croissant au centre entouré de quatre étoiles et de versets du Coran brodés en or, et est bordé d'une frange verte et or. La hampe est surmontée d'une longue pointe en cuivre d'où

retombe une cordelière terminée par deux nœuds également en soie verte et or. Sur la pointe, on a planté le fez d'un officier turc.

En arrière s'étendent de longues lignes de tentes-abri abritant les troupes.

Sauf ceux de l'infanterie de ligne et du génie qui rappellent les uniformes français, les uniformes roumains ont un caractère tout à fait original et ne ressemblent en rien à ceux qui sont en usage chez les autres nations d'Europe.

Les chasseurs, qui forment l'élite de l'armée, sont élégamment vêtus d'une vareuse et d'un pantalon brun, pris dans la demi-botte russe qui est en usage dans toute l'armée régulière roumaine, et qui est rendu indispensable par la nature boueuse du pays. La partie caractéristique de ce costume est le petit chapeau rond en feutre, relevé sur le côté droit par une aigrette que les chasseurs portent d'un air fort dégagé.

Mais l'uniforme le plus curieux est celui des dorobances, qui est à peu de chose près la reproduction de l'ancien costume national : aux pieds, des *opankis*, sandales dont l'usage se retrouve dans presque tout le pays du Bas-Danube, et composées d'un morceau de cuir non tanné taillé sur la forme du pied, formant une semelle au bord de laquelle sont percés des trous rapprochés où sont lacées de minces lanières de cuir passant et repassant sur le cou-de-pied et autour du bas de la jambe.

Les jambes sont recouvertes du pantalon de laine blanche, et le corps de la blouse blanche à manches formant chemise, que la coquetterie roumaine entretient toujours d'une propreté éclatante.

Comme coiffure, ils ont la *catchoula*, en peau de mouton

imitant l'astrakan, et ayant la forme d'un bonnet phrygien dont la pointe retombe sur le côté. Les armes entrelacées du prince et des plumes de dindon forment les ornements de cette coiffure singulière et commode. Dans l'armée roumaine, les dorobances sont désignés sous le sobriquet de *kourcanes* (dindons), vu l'ardeur toute particulière avec laquelle ces braves miliciens chassent les volatiles de ce nom, afin de leur arracher les plumes pour en orner leurs bonnets.

Toutes ces troupes ont bonne apparence. On ne saurait en réalité leur reprocher qu'une chose : c'est la coquetterie efféminée, qui est un des traits caractéristiques de la nation, un soin trop méticuleux de leur personne, un penchant très vif pour le galon, le clinquant, le panache, tout ce qui tire l'œil et flatte la vanité. Les officiers sont couverts d'or au point qu'il serait quelquefois difficile de dire la couleur du drap de leur uniforme; mais, je dois ajouter que ce n'est pas là un défaut irrémédiable.

Grâce à un de mes bons amis, le prince Mourouzy, sous-lieutenant de calaraches et aide de camp du général Angelesco, je recueille de nombreux et intéressants détails sur la conduite des Roumains depuis le commencement de l'attaque, c'est-à-dire depuis le 7 septembre.

Pendant ces cinq jours de canonnade incessante, la batterie qui s'est la plus distinguée est celle du capitaine Lupasco, qui s'est avancée jusqu'à huit cents mètres des retranchements turcs. Aussi le Tsar a-t-il donné quatre croix de Saint-Georges à cette batterie, tandis qu'il n'en a donné que deux à chaque autre.

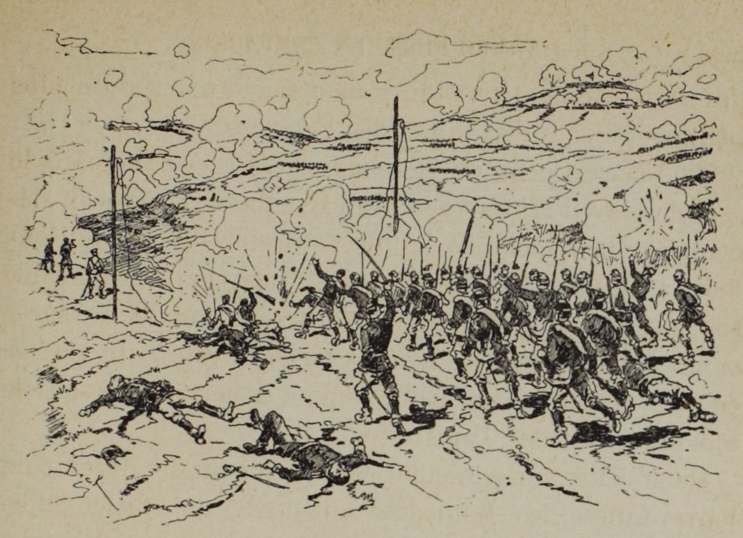
Les troupes de la 4e division qui ont pris la plus large part à tous ces combats, sont en presque totalité composées de Moldaves qui, grâce à l'élément celte et dace

qui s'est croisé à leur race, sont doués d'une nature plus belliqueuse et militaire que les Valaques.

Le 13e régiment de dorobances, qui s'est emparé le septembre d'un ouvrage avancé, a eu son drapeau décoré, par le prince Charles, de l'ordre de l'Étoile de Roumanie. Pendant que, ce jour-là, il marchait à l'ennemi, son commandant, le colonel Vornesco, voulant s'assurer si un peloton avait ses hausses au cran voulu, fit arrêter celui-ci et vérifia les fusils comme à la parade, sous le feu meurtrier des Turcs.

Dans cette lutte meurtrière qui vient de durer cinq jours entiers les Roumains ont perdu un officier supérieur, quarante officiers subalternes et onze cent soixante-seize hommes blessés; un officier supérieur, quatorze officiers subalternes et treize cent trente-cinq hommes tués, c'est-à-dire que, contrairement à tout ce qui s'est toujours vu sur les champs de bataille, où le chiffre des morts est généralement à celui des blessés comme un à six ou à sept, le chiffre des morts est cette fois supérieur à celui des blessés.

Un peu en arrière de la première ligne est placée l'ambulance des dames de Yassy, qui reçoit de nombreux blessés; ceux-ci sont secourus avec un zèle admirable par Mmes Nathalie Soutzo, Letiano, Codriano et Condurado.



Défense de la Montagne-Verte par les troupes de Skobéleff (12 septembre).

CHAPITRE XXI.

Attaque de Skobéleff, 12 septembre.

Attaque des positions de Skobéleff. — Concentration des Turcs. — Le premier obus. — Défense héroïque des Russes. — Attaque de la petite redoute. — Combat à la baïonnette. — Les deux nègres. — Ténacité des Russes. — Vaincre ou mourir. — Trente-quatre canons russes démontés sur quarante. — Courage du major Kouropatkine. — Mort du général Tebiakine. — Courage de Skobéleff. — Pertes en officiers russes. — Cinq assauts repoussés. — Dernière attaque des Turcs. — Les volontaires musulmans. — Mort héroïque du général Gortaloff. — Artilleurs tués sur leurs pièces. — Le régiment de Souzdal se dégage à la baïonnette. — Prise des redoutes par les Turcs. — Skobéleff après la bataille. — Pertes de son état-major. — Mort du peintre Verestchagine. — Blessure de M. Maximoff. — A Krichine. — Le colonel du régiment d'Esthonie. — Mort du colonel Salingré racontée par un chasseur. — Pertes des troupes de Skobéleff.

Krichine, 12 septembre, minuit.

Vers trois heures de l'après-midi, au moment où je revenais des lignes roumaines, j'entends tout à coup dans

le lointain, à notre extrême gauche, le bruit d'une fusillade dont, vu l'éloignement, je ne peux juger de l'importance. Je me dirige immédiatement de ce côté.

J'ai déjà dit qu'à gauche de Plevna s'élevaient, sur une colline, quatre ouvrages turcs. Skobéleff avait pris hier deux de ces ouvrages. Toute la nuit, prévoyant bien que les Turcs l'attaqueraient avec des masses énormes, il demanda, dans des dépêches désespérées, ou qu'on lui envoyât des renforts, ou que l'on tentât une nouvelle attaque pour faire diversion en sa faveur.

Aucune de ses demandes ne fut exaucée, et il se prépara néanmoins à tenir tête à l'ennemi coûte que coûte. La nuit dernière fut tranquille.

Ce matin, une heure avant l'aube, le bruit sourd que produit une armée, même lorsqu'elle marche en silence, éveille l'attention des Russes. Une reconnaissance est poussée en avant, vers la grande redoute de droite, et, à la clarté de la lune, peut distinguer les masses ennemies qui marchent résolument vers nos positions.

Une heure nous sépare encore du lever du soleil.

A cinq heures, un obus est lancé sur les Turcs, un hourra formidable éclate dans nos rangs et l'aube vient éclairer une lutte meurtrière.

De nombreux *tabors* de nizams se lancent au pas de charge sur nos deux redoutes.

L'attaque est vigoureuse et la défense héroïque.

Quand une colonne ennemie s'approche de trop près, quarante ou cinquante hommes sortent des rangs, sautent en bas des parapets, repoussent les têtes de colonne à la baïonnette, puis retournent prendre leur place pour continuer le feu. D'un autre côté, des officiers turcs ayant

franchi ces parapets, sont tués sur les plates-formes de nos canons.

Malgré l'immense supériorité du nombre, les Turcs se retirent et fuient à la débandade, en jetant tout ce qui peut les gêner. Le sol est jonché de fusils, de sabres, de gibernes, de munitions, etc.

Pendant ce temps, l'ennemi attaque avec fureur la petite redoute. Nos soldats le reçoivent bravement et le forcent également à se replier.

Repoussés sur tous les points, les Turcs poursuivent leur entreprise toute la journée et donnent cinq fois l'assaut à nos redoutes, avec une opiniâtreté qui semble devoir triompher de la résistance de nos troupes épuisées. Arrivant en ordre jusqu'aux parapets, ils sont chargés à la baïonnette dans les batteries mêmes ou frappés à bout portant par le canon.

A partir de ce moment, le combat se change en massacre; l'artillerie lance à profusion des obus et de la mitraille.

Le feu de l'infanterie est des plus vifs. Dans leur impatience de ne pouvoir charger assez vite, nos soldats se jettent sur les nizams et les frappent à coups de baïonnette, de crosse de fusil, de sabre, de couteau, enfin de tout ce qui leur tombe sous la main.

L'opiniâtreté des Turcs rend nos soldats presque furieux. Des prodiges de valeur éclatent de part et d'autre. Ces combats continuels à l'arme blanche, ces assauts toujours renouvelés dans les conditions les plus meurtrières, cette animosité extraordinaire des deux côtés, cette rage croissante sur des cadavres amoncelés, offre un spectacle inconnu en Europe depuis des siècles.

On voit des soldats mortellement blessés s'acharner les

uns contre les autres, à genoux ou couchés, et hâter une mort inévitable.

Toutes sortes de peuples sont représentés dans l'armée turque. Deux Africains, noirs comme jais, tombés dans la grande redoute, où vient de pénétrer un tabor d'élite, — presque aussitôt anéanti, — se relèvent à l'approche de nos soldats et tuent encore l'un de nos capitaines. On doit les assommer sur place comme des bêtes fauves.

Les troupes de Skobéleff, qui l'adorent, lui ont juré de périr jusqu'au dernier homme plutôt que de reculer, et leur défense est héroïque : leurs pertes s'élèvent déjà à plus de cinq mille hommes, et elles ne faiblissent point pour cela.

Sur quarante canons en batterie, trente-quatre sont démontés, ce qui donne une idée de la prodigieuse avalanche de projectiles à laquelle nos pièces résistent.

Le major Kouropatkine, de l'état-major, compagnon d'armes de Skobéleff au Turkestan, et qui est attaché à sa personne devant Plevna, commande le feu d'une des batteries de la grande redoute; une grenade turque fait sauter à côté de lui un caisson de munitions qui tue le général Tébiakine, — commandant la 1re brigade de la 1re division, — un major du régiment de Revel, le commandant de la batterie et tous les hommes qui se trouvent près de lui.

Le major Kouropatkine reçoit seulement une légère blessure à la main et il est brûlé au visage. Sans être émotionné par les horribles effets de cette explosion, il n'en commande pas moins :

« Première pièce, feu ! »

Skobéleff, de son côté, se multiplie. Il visite les re-

doutes trois ou quatre fois dans la journée, amenant lui-même l'artillerie sur les positions, encourageant les troupes, leur promettant des renforts : les soldats répondent invariablement par des cris d'enthousiasme et se remettent à combattre avec une nouvelle furie.

Mais aucun renfort n'arrive, et le corps de Skobéleff diminue avec une épouvantable rapidité dans cette lutte surhumaine.

Un bataillon de chasseurs est réduit à cent soixante hommes ; des compagnies entières ont disparu, les rangs se reforment au hasard ; on combat pêle-mêle, car il n'y a plus d'officiers.

Le général major Tébiakine, le colonel Salingré, commandant du 9e bataillon de chasseurs, et le commandant du régiment de Souzdal sont tués.

Le colonel Kohl, commandant du régiment de Libau, et le colonel Pisanko, du régiment de Revel, sont grièvement blessés.

Le colonel Nojakovsky, du régiment de Kalouga, le colonel Golovine du régiment d'Esthonie, le colonel Borodine, du 10e bataillon de chasseurs, et le colonel Courcel, du 12e bataillon de la même arme, reçoivent des contusions. Il en est de même pour les officiers subalternes : tous se font tuer au premier rang.

Enfin dans la soirée, les Turcs, convaincus, par l'immobilité des Russes au centre et à Grévitza, qu'ils n'ont aucune attaque à redouter de ce côté, concentrent des masses énormes contre Skobéleff.

Ces troupes sortent de Plevna par la route de Sofia, traversent des bois épais qui s'étendent en avant des redoutes, et à cinq heures du soir, débouchant derrière l'ouvrage de gauche, se précipitent à l'assaut du grand

ouvrage occupé par les Russes, musique en tête, précédées de quelques régiments de cavalerie régulière et de nombreux habitants de Plevna et des environs, coiffés du turban blanc et le cimeterre au poing, d'irréguliers armés de carabines Winchester et de larges dagues à deux tranchants, et organisés en tirailleurs.

C'est une véritable fourmilière; la plaine et les collines en sont noires; plus on en tue, plus il en arrive. Leurs premières lignes sont littéralement détruites.

Électrisés par le général Skobéleff, les Russes se battent comme des lions et se font tuer sans reculer d'une semelle. Bientôt la redoute est remplie de véritables montagnes de cadavres qui s'entassent les uns sur les autres et finissent par servir de retranchements aux survivants.

Dans une batterie, il ne reste debout qu'un officier, un artilleur et quatre autres soldats.

Les Turcs sont sur le parapet.

A peine nos soldats ont-ils le temps de décharger leur arme, de la recharger, de la décharger encore, lançant par-ci par-là un coup de baïonnette. Les officiers se battent comme des lions.

Le major Gortaloff, du régiment de Wladimir, surtout est magnifique ! Le feu lui sort par les yeux ; son sabre est rouge jusqu'à la garde et le sang coule dans la rainure.

Nommé commandant de cet ouvrage par Skobéleff, ce brave officier lui a promis qu'il ne le rendrait pas aux Turcs. Il tient sa parole, car lorsque l'ennemi se jette pour la dernière fois sur la redoute et y pénétre, le major Gortaloff y reste le dernier et est enlevé par les assaillants à la pointe de la baïonnette. La croix de Saint-Georges envoyée à ce héros pour sa brillante

conduite de la veille, ne le trouve plus au nombre des vivants.

Trois canons amenés dans l'ouvrage doivent être abandonnés, leurs attelages ayant été couchés à terre par les balles ennemies. Un officier et quelques artilleurs ne cherchent pas à fuir ; ils pointent au plus épais des groupes et tirent jusqu'au moment où l'ennemi est sur eux. Alors, sabre et révolver en mains, ils font une résistance acharnée et tombent après quelques minutes d'une lutte désespérée.

Le dernier artilleur survivant, bien que blessé déjà mortellement, parvient à élargir le cercle qui l'environne; il se retourne alors, passe ses deux bras autour de son canon, appuie sa tête sur le bronze, et attend la mort ainsi. Il reçoit presque aussitôt huit ou dix coups de baïonnette...

Le lieutenant-colonel Mostsevoï, du régiment de Souzdal, commande la petite redoute et repousse six assauts des Turcs; entouré par l'ennemi, il continue à défendre sa position, et quand nos troupes se retirent déjà sur toute la ligne, il se jette sur les masses des nizams pour s'ouvrir un chemin à la baïonnette.

C'était sublime à voir, paraît-il, que ces quelques soldats aux uniformes russes entrant au milieu des rangs ennemis.

« En avant! » crie le colonel à ses soldats : tous le suivent, la baïonnette en avant; mais plus on tue de nizams, plus il paraît y en avoir. On n'a plus le temps de recharger les fusils : on y va à la baïonnette et à coups de crosse, enfin les derniers rangs musulmans sont renversés, et les Russes rejoignent leurs camarades qui les croyaient perdus à tout jamais.

Skobéleff a quitté la grande redoute une heure auparavant, et s'est retiré dans sa tente, située sur une hauteur en arrière. Tout à coup on vient lui dire que les Turcs attaquent de nouveau le flanc droit par la route de Lovtcha, juste au-dessus de Plevna. Il s'avance pour contrôler l'exactitude de cette nouvelle et rencontre une ordonnance qui lui annonce que les Turcs reviennent pour la sixième fois attaquer la redoute.

Le général met son cheval au galop dans l'espoir d'y arriver à temps; mais à peine a-t-il fait quelques pas qu'il rencontre une masse de fuyards, épuisés par quarante-huit heures de combat, exténués de fatigue et mourant de faim et de soif.

C'est à ce moment, qu'arrivant moi-même de Radichovo, je rencontre le général Skobéleff en proie à un accès de rage et de désespoir indescriptibles.

Sa physionomie exprime la plus violente exaltation; il est méconnaissable, couvert d'une boue épaisse des pieds à la tête; un coup de feu lui a enlevé l'une des pattes en argent de sa tunique dont les basques sont criblées de trous provenant des projectiles ennemis; il ne lui reste plus que la moitié de ses jumelles, l'autre a été emportée par une balle. Son épée est brisée, sa croix de Saint-Georges toute tordue, son visage et ses mains noircis par la poudre et par la fumée, ses yeux hagards, injectés de sang, sa voix sans force. C'est le symbole vivant de la défaite.

Aujourd'hui plus que jamais, ses soldats ont pu croire qu'il était invulnérable : toujours au plus épais du feu, il semble protégé par un pouvoir magique et ne reçoit pas la moindre égratignure.

Autour de lui tout est abattu. Sur ses cinq officiers d'état-major, quatre sont tués ou blessés. Son fidèle cava-

lier turcoman, qu'il avait ramené avec lui du Kokhand, tombe à ses côtés.

Le peintre Vérestchaguine, frère du célèbre artiste blessé en juin dernier près des îles Parapan, et qui servait en amateur, est sabré par les tcherkesses.

Ce dernier était fort connu dans l'armée russe, non seulement à cause du nom illustre qu'il portait, mais aussi à cause d'une sorte de demi-légende qui s'était faite sur son compte personnel. Il avait étudié la peinture à Paris et était élève de Gérôme. Il s'était engagé comme volontaire au début de la guerre.

Tous les officiers n'ont qu'une voix pour déclarer que Serge Vérestchaguine était d'une bravoure frisant trop souvent la témérité; il ne remplissait pas seulement les fonctions d'aide de camp dans le corps du général Skobéleff, mais aussi, pour ainsi dire, celles d'officier d'état-major. Il prenait des croquis des localités, faisait des reconnaissances des forces de l'ennemi et des routes que les troupes de son chef devaient suivre, etc... Il n'y avait pas de feu assez violent pour l'empêcher de porter au galop les ordres que lui donnait son chef.

Quand le général Gourko eut traversé les Balkans et se fut emparé de Schipka, Serge Vérestchaguine, qui alors n'était pas encore entré aux cosaques, s'était choisi pour camarade un sous-officier tout aussi téméraire que lui, et marchait à une grande distance en avant du détachement.

Les soldats et les cosaques de l'avant-garde du général Gourko qui s'attendaient naturellement à tomber dans une embuscade quelconque, disaient en le voyant :

« Ah ! ce monsieur en civil est là, donc nous pouvons » y aller aussi. »

Il n'était pas destiné à vivre ; on voyait qu'il cherchait la mort ; il était toujours pensif et avait l'air d'être abattu par un grand chagrin. Il ne s'animait qu'au bruit de la fusillade et du canon, et courait aussitôt à l'endroit où le danger était le plus grand. Il avait été blessé trois fois dans la journée de la veille. Envoyé aujourd'hui par le général Skobéleff pour rassembler les débris d'un régiment d'infanterie qui avait beaucoup souffert du feu de l'ennemi, il a été haché en morceaux par les tcherkesses, disent les uns, tué raide d'une balle, selon les autres.

Un troisième frère Vérestchaguine, qui sert également aux cosaques, est blessé à côté du général Skobéleff.

Au nombre des blessés se trouve aussi un journaliste, M. Maximoff, correspondant de la *Gazette de la Bourse*, de Saint-Pétersbourg, qui avait été entraîné dans la mêlée par Skobéleff. Il suivait depuis le matin les péripéties de la lutte. Lors du dernier assaut des Turcs, le général l'invite à se porter en avant avec lui. Hésitation fort naturelle de Maximoff, la qualité de correspondant n'imposant nullement le devoir d'aller se fourrer en pleine fusillade.

« Alors, me raconte-t-il, le général me regarde d'une certaine façon, sans rien dire ; y avait-il du magnétisme dans ce regard ? Je n'en sais rien, toujours est-il que je n'hésitai plus.

» A quelques pas de là, un homme tombe tout près de nous. Décidément je vais battre en retraite.

» Autre coup d'œil, autre marche en avant ; je ne sais pas jusqu'où je serais allé avec lui, si tout à coup je n'avais ressenti une commotion, qui me donna cette fois le droit de m'en retourner.

» C'était une balle qui après m'avoir éraflé la main droite, m'avait traversé le côté. Je comprends maintenant que ce diable d'homme fasse de ses soldats tout ce qu'il veut. »

A six heures du soir, Skobéleff peut enfin rallier les débris de son corps, près de Krichine, sur ses anciennes positions ; heureusement les Turcs n'osent pas le poursuivre. Derrière nous, gisent des monceaux de cadavres que des bandes de tcherkesses dépouillent bientôt de tout vêtement, et du champ de bataille s'élèvent les cris déchirants des malheureux soldats russes tombés blessés, à la dernière attaque des Turcs, et que ceux-ci achèvent et mutilent de la façon la plus barbare.

Arrivés à Krichine, les débris des régiments et des bataillons se rallient ; officiers et soldats pleurent les nombreux camarades laissés sans vie sur les pentes de Plevna. On ne s'était pas vu depuis le commencement de l'affaire ; on se reconnaît, on s'écrie, on s'embrasse.

« La journée a été bien dure, me raconte un caporal du 9e bataillon de chasseurs; mon pauvre bataillon a été entièrement détruit. A peines sommes-nous assez nombreux pour former une compagnie; et, ce qu'il y a de plus triste, nous avons perdu notre brave colonel, qui était un vrai père pour nous tous.

» Aujourd'hui, quand nous chargions, peut-être pour la dixième fois, les Turcs à la baïonnette, tout à coup je sens une main qui m'empoigne au bras, des doigts qui me serrent, qui m'entraînent...

» Je vais pour tomber, je fais un effort, je secoue la main qui me tient, je me redresse, je me retourne, et je vois notre pauvre colonel Salingré qui vient de tomber la tête fracassée par la balle d'un fusil turc.

» Je l'aimais mon colonel! Le voir là, baigné dans son sang, ça me remue! Je perds la tête et je me rue sur les nizams.

» Oh! j'en ai tué, allez! j'ai vengé mon colonel!

Ici, mon interlocuteur s'arrête. Le brave chasseur, ému par ses propres paroles et par les durs souvenirs qu'il évoque, passe sa main sur ses yeux. Sa mâle physionomie expressive a pris un caractère tout particulier; ses joues sont rouges, son œil ardent, ses narines dilatées. On comprend combien cet homme dit vrai, quand il s'est écrié :

« Oh! j'en ai tué! allez! j'ai vengé mon officier! »

Je respecte son silence et m'éloigne en lui serrant affectueusement la main.

Dans cette triste mais glorieuse journée, le corps de Skobéleff a perdu près des deux tiers de son effectif, et nous ne savons pas s'il y a, même dans les guerres du premier empire, exemple d'un pareil carnage. Toutes ses troupes ont été engagées trois ou quatre fois, et on ne saurait vraiment trop insister sur la prestigieuse influence que ce général doit avoir sur ses soldats pour que les rangs aient pu se reformer et la résistance continuer sous un feu aussi épouvantable et au milieu d'une aussi terrible boucherie.

Quand on a fait ce soir l'appel des survivants, voici les chiffres que l'on a constatés; on peut en déduire immédiatement les pertes en se rappelant que les régiments engagés avaient, l'un dans l'autre, un effectif de deux mille cinq cents hommes environ, et que la brigade de chasseurs comprenait trois mille hommes, et qu'il y a environ soixante-cinq à soixante-dix officiers par régiment :

— Régiment de Kalouga : 11 officiers et 1,066 sous-officiers et soldats.

— Régiment de Libau : 14 officiers et 1,201 hommes;

— Régiment de Revel : 7 officiers et 1,015 hommes;

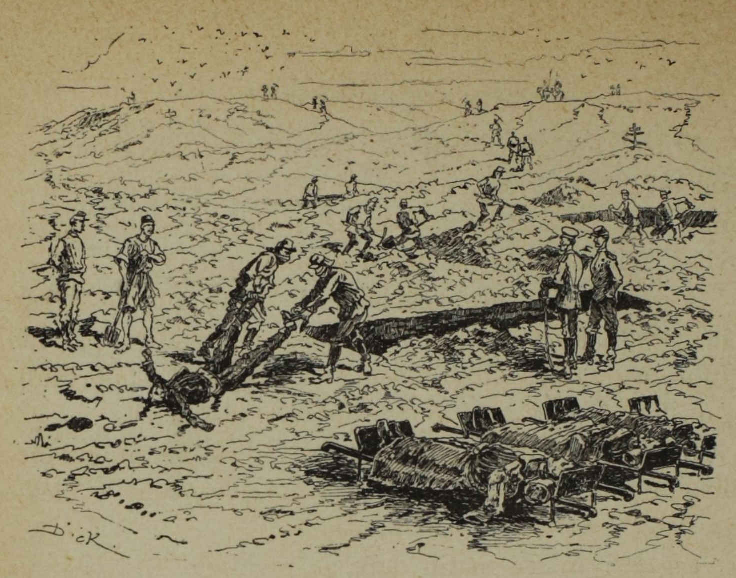
— Régiment d'Esthonie : 11 officiers et 827 hommes;

— Régiment de Souzdal : 18 officiers et 906 hommes;

— Régiment de Vladimir : 25 officiers et 1,149 hommes;

— 3e brigade de chasseurs : 30 officiers et 1,028 hommes.

Aucune parole ne serait plus éloquente que ces chiffres pour démontrer le courage du soldat russe.



Ensevelissement des morts russes dans le ravin de Grévitza (12 et 13 septembre).

CHAPITRE XXII

Après la bataille.

Cessation des hostilités.— Vingt mille hommes hors de combat.— Enterrement des morts dans le ravin de Grévitza. — Une barbare réponse d'Osman-Pacha. — Mort horrible des blessés russes abandonnés. — Effroyable agonie. — Les massacreurs turcs. — A l'ambulance de Gorny-Studen. — Ouverture du siège en règle de Plevna. — Prochaine arrivée de Totleben. — Retour du Tsar et du grand-duc Nicolas à Gorny-Studen. — Attaque des Roumains du 18 septembre. — Belle conduite de deux compagnies russes. — Attaques de Schipka par les Turcs. — Un serment devant les Images. — Blessure du lieutenant Tcherkoff. — De braves gens. — Arrivée de la Garde impériale en Bulgarie. — Les chasseurs finlandais. — Les tirailleurs de la famille impériale. — Les hussards de la Garde. — Travaux commandés à l'ingénieur Poliakoff. — Mon départ pour Bukarest.

Grévitza, 13 septembre.

Aujourd'hui, par un accord tacite, les hostilités ont cessé des deux côtés; les deux adversaires ont aussi besoin de repos l'un que l'autre.

L'immense effort tenté par les Russes n'a abouti qu'à un désastre; ils ont acheté au prix de vingt mille hommes hors de combat la possession de la redoute de Grévitza, qui se trouve n'être d'aucune utilité.

Aussi ne rencontre-t-on dans le camp que des visages mornes, abattus, lassés, abrutis pour ainsi dire, par cette lutte incessante, affreusement meurtrière et sans résultat qui dure depuis sept jours sans trêve ni merci.

Durant cette semaine il est passé dans les ambulances neuf mille quatre cent quatre-vingt-deux soldats blessés et deux cent trente-neuf officiers.

En arrivant ce matin dans le ravin de Grévitzá, j'aperçois un amas de morts qu'un officier fait enterrer. Des soldats creusent de larges fosses. Les morts sont étendus côte à côte sur des brancards, par rang, les pieds nus, blancs comme de la cire, les yeux grands ouverts, les bras raidis; souvent des blessures affreuses au visage, quelquefois sans aucun indice de coups.

Il y a là de tous les corps et de tous les uniformes; celui-là c'est un soldat du régiment d'Arkangel, celui-ci un artilleur, cet autre un dorobance. Il y a un chasseur roumain, garçon superbe, dont la tête a été écrasée.

De temps en temps la terre est rayée de larges flaques de sang.

Partout des chevaux morts, des armes brisées, des sacs, et ces petits paquets de cartouches Krinka dont il serait facile de ramasser des milliers.

Deux maisons situées à l'entrée du ravin sont défoncées par les obus et fument de tous côtés, dévorées par le feu.

Cet après-midi, le général Zotoff envoie un parlementaire à Osman-Pacha pour lui demander une suspension

d'armes, afin d'enterrer les morts et relever les blessés tombés entre ses lignes et les lignes russo-roumaines. Le général turc n'y veut pas consentir, et ajoute, paraît-il, avec la plus grande barbarie :

« Que ceux qui sont blessés meurent sous les cadavres. »

Plusieurs milliers de cadavres restent donc sans sépulture entre les deux lignes, et s'y décomposent en répandant une insupportable puanteur qui causera certainement de nombreuses maladies, aussi bien chez les Turcs que chez les Russes.

Quant aux blessés, on peut deviner combien est terrible leur agonie. Ils périssent lentement dans les horribles tortures de la soif et de la fièvre, sous les yeux de leurs camarades impuissants à les secourir ; des tranchées russes, on les voit remuer au milieu des monceaux de cadavres et tendre les mains vers leurs compatriotes ; la nuit dernière, quand le vent portait, on les entendait crier lamentablement ; les plus heureux sont ceux que les tcherkesses ont massacrés dans leurs tournées nocturnes.

Les pauvres soldats tombés atteints dans la zone turque, sont condamnés à passer là des jours entiers de souffrance et d'agonie : tantôt ils y meurent de leurs blessures, tantôt les balles des Turcs les viennent achever, s'ils osent bouger et que l'ennemi les aperçoive.

J'ai eu occasion de causer avec des blessés, qui sont restés quarante-huit heures dans un fossé, sans faire aucun mouvement, sans boire ni manger, et attendant toujours qu'il leur arrivât des secours.

Lorsqu'il faisait nuit, ils commençaient à ramper comme des reptiles et avançaient peu à peu de cette sorte

jusqu'à l'aube; alors, avisant le premier fossé venu, ils s'y blottissaient jusqu'au soir, pour recommencer ensuite leur pénible voyage.

Ce n'est qu'au bout de deux jours qu'ils ont pu atteindre les lignes russo-roumaines.

Le chemin qu'ils ont parcouru dans ce laps de temps n'est pas considérable; mais qu'on se figure quelle difficulté ce doit être pour un pauvre blessé, ayant un bras ou une jambe fracassée, de se traîner la nuit parmi des tas de morts et de blessés!

Je viens de voir également un soldat du régiment du prince d'Orange qui a été blessé proche d'une redoute turque. Il a eu le pied fracassé. Il me raconte que plusieurs de ses camarades, blessés en même temps que lui, ayant essayé de se redresser, reçurent aussitôt le coup de grâce. Pour lui, il se dissimula dans un fossé, où il resta jusqu'au soir; alors il commençait à se traîner tant bien que mal, quand soudain il entendit un bruit de pas qui s'approchaient.

Il s'arrêta.

C'était une patrouille turque, achevant sur son passage les blessés et dépouillant les morts. Des cris déchirants se rapprochaient de plus en plus. C'était navrant! Un affreux mélange de supplications, de blasphèmes et de prières. Le malheureux retint sa respiration, recommanda son âme à Dieu, et attendit tranquillement le sort qu'il pensait lui être réservé. Mais la patrouille passa près de lui sans même l'apercevoir, et ce n'est que de loin qu'il entendait encore de temps à autre des cris de douleur.

Les infâmes continuaient leur œuvre de carnage. Notre pauvre blessé resta de la sorte deux longues journées et

tomba enfin tout épuisé contre nos tranchées, où des brancardiers de la 5e division le ramassèrent. Il me raconte que ce qui faisait son plus grand supplice, c'était la soif, une soif inextinguible qu'il croyait ne jamais pouvoir calmer. On a le cœur serré lorsqu'on pense au nombre effrayant d'infortunés qui se trouvaient dans une aussi terrible situation.

Quelques hommes courageux essayèrent de se dévouer; mais ils furent accueillis à coups de fusil et durent renoncer à une entreprise où ils auraient trouvé sûrement la mort.

Les blessés qui ne furent pas assez forts pour se traîner jusqu'auprès de leurs amis, périrent sans secours. C'est ce qui expliqua le nombre énorme des morts, qui dut s'élever, pour l'armée russe, au moins à six ou sept mille hommes.

Gorny-Studen, 23 septembre.

Ainsi que la plupart de mes camarades, j'ai dû payer mon tribut aux fièvres paludéennes qui sont le fléau de la région où nous nous trouvons; mais en somme ces indispositions sont plus ennuyeuses que réellement dangereuses, et aujourd'hui, après une longue semaine passée sous une tente de la grande ambulance de Gorny-Studen, et grâce surtout aux soins dévoués de mon fidèle cosaque Samokine, me voilà sur pied et presque aussi dispos qu'auparavant.

Instruit par la sanglante journée du 11 septembre dernier, l'état-major russe ne songe plus à renouveler cette héroïque folie, qui consiste à faire attaquer à la baïonnette de véritables redoutes, sans les avoir auparavant rendues praticables au moyen de la grosse artillerie de

position. Maintenant, on a commencé un véritable siège en règle, et l'on ouvre des tranchées, afin de s'avancer à couvert vers les ouvrages ennemis. L'on attend dans quelques jours le célèbre général Totleben, le héros de la défense de Sébastopol, qui doit diriger en personne les travaux du génie contre Plevna.

Aujourd'hui l'Empereur et le grand-duc Nicolas ont reporté leurs quartiers généraux à Gorny-Studen. Le prince Charles qui commande l'armée opérant contre Plevna, reste toujours à Poradine. Quant à ses troupes épuisées et réduites par les derniers combats, il a dû leur faire abandonner la ligne d'investissement trop étendue qu'elles occupaient auparavant et les a fait se replier sur le centre, en laissant libres les routes de Sofia et de Lovtcha.

Maintenant, l'on a déjà commencé les travaux d'approche à notre droite, et l'on a ouvert des tranchées pour aborder de près la redoute turque située à deux cent quarante mètres de celle qui a été enlevée au-dessus de Grévitza le 11 septembre dernier, celle-ci ne pouvant être utilisée et efficacement employée qu'après la prise de ce premier ouvrage, que les Roumains ont attaqué le 18 septembre.

Les Turcs les repoussèrent lors de cette attaque, en leur infligeant une perte de quatre cents hommes tués et blessés, et, les ramenant vigoureusement, furent sur le point d'entrer avec eux dans la seconde redoute. A cette vue, deux compagnies russes, qui se trouvaient non loin de là, coururent, sans prendre l'ordre de leur commandant, se placer dans l'ouvrage d'où elles aidèrent puissamment à repousser l'ennemi.

Les Turcs de leur côté, sont loin de rester inactifs ; tous

les jours l'on voit de véritables fourmilières de leurs travailleurs occupés à élever de nouveaux ouvrages.

Dix bataillons de renfort viennent en outre d'entrer dans Plevna. Les uns prétendent que c'est l'avant-garde des troupes de secours envoyées par Suleïman-Pacha ; d'autres disent que ce sont toutes les troupes encore disponibles à Widdine et dans divers petits postes que l'on a envoyées ici comme suprême effort. Je crois assez à cette dernière supposition, car Suleïman-Pacha s'acharne toujours contre les positions de Schipka, contre lesquelles il a ces jours derniers tenté une nouvelle attaque, qui a eu le même résultat que les précédentes.

A cette dernière affaire, un de mes bons amis, le lieutenant Tcherkoff, du régiment d'Orel, a été grièvement blessé en accomplissant une action d'éclat qui lui a valu la croix de Saint-Georges. Placé à la tête de cent cinquante hommes d'élite, il leur fit mettre le genou à terre et jurer devant les images saintes de ne pas reculer.

Pendant l'action, le lieutenant Tcherkoff tomba la cuisse traversée par une balle. Au milieu de la fumée, ses soldats le perdirent de vue. Une forte colonne turque s'avançait alors au pas de charge. Deux soldats des ambulances ayant aperçu le blessé, le mirent sur un brancard et se disposèrent à le transporter à l'ambulance ; mais les Turcs les ayant vus dirigèrent sur eux une vive fusillade, et nos deux ambulanciers se sauvèrent au plus vite, jetant à terre et brancard et blessé.

L'instant était critique pour le lieutenant : les Turcs étaient au plus à une cinquantaine de mètres de distance. Dans cet instant suprême, un de leurs officiers supérieurs, qui marchait à cheval, en tête de la troupe, fut renversé par une balle ; sa monture continua à marcher en avant

et passa près du lieutenant Tcherkoff. Celui-ci, surexcité par l'idée du sort terrible qui lui était réservé quand il tomberait aux mains des Turcs, fit un dernier effort, saisit le cheval par la bride et, se hissant dessus, partit au galop sous une grêle de balles.

Le cheval, excité par les coups de feu et les cris des combattants, s'emporta, franchit d'un bond les retranchements russes, et descendant à fond de train la pente qui conduit à Gabrova, y apporta d'un seul trait son cavalier à moitié évanoui, qui se tenait convulsivement cramponné à la crinière.

Le lendemain, les braves soldats qu'il commandait et qui étaient réduits à cinquante hommes, le faisaient prier de les excuser s'ils s'étaient sitôt repliés, alléguant qu'ils avaient dû obéir à des ordres supérieurs.

De nombreux renforts commencent à arriver en Bulgarie. Les 26e et 41e divisions ont déjà passé le Danube.

La brigade de tirailleurs de la garde impériale, troupe d'élite s'il en fût, et où l'on compte ces fameux tirailleurs finlandais si réputés lors de la guerre de Crimée, vient d'arriver à Aktchaïr, où elle a été passée avant-hier en revue par le Tsar.

A Gorny-Studen campent en ce moment les chasseurs de la famille impériale. Ce bataillon a une origine tout historique et fut formé lors de la guerre de Crimée avec des paysans des domaines appartenant à la Couronne. Leur uniforme rappelle le costume national russe et se compose d'un bonnet fourré à fond vert sur le devant duquel brille une grosse croix grecque en cuivre, d'une tunique verte et ornée de brandebourgs en laine violette, courte et plissée à la ceinture, d'un large pantalon et de hautes bottes.

Le costume des officiers est exactement semblable, avec cette seule différence que les brandebourgs sont en or.

Les deux régiments de hussards de la garde qui font partie de la division de cavalerie de la garde que commande le général Gourko, viennent d'arriver avec ce brillant officier supérieur au village de Turkslina, situé à moitié chemin entre Sistova et Gorny-Studen, endroit où toute cette cavalerie doit se rassembler.

Tout fait présager une campagne d'hiver, et la preuve la plus concluante est l'arrivée à Gorny-Studen du célèbre ingénieur Poliakoff, qui vient signer avec le quartier général le traité aux termes duquel il doit construire deux voies ferrées, l'une de Fratesti à Zimnitza, l'autre continuant en quelque sorte la première et allant de Sistova à Tirnova, Gorny-Studen et Biéla. Ces deux voies doivent être livrées, la première dans la première quinzaine de décembre, et la seconde dans le courant de janvier.

Chaque kilomètre de ces nouvelles lignes doit coûter vingt et un mille roubles en papier (le rouble en papier vaut en ce moment 2 fr. 50).

A cette même date, M. Poliakoff doit tenir prêt un pont en fer sur le Danube entre Sistova et Zimnitza, qui remplacerait le pont de bateaux dont on se sert actuellement.

En outre, dans ce pays formé de terres argileuses et que la moindre pluie convertit en un bourbier épais et glissant, l'approvisionnement ne se fera pendant l'hiver que très difficilement. Aussi accumule-t-on des quantités énormes de vivres, de munitions, de fourrages, etc., dans toutes les localités voisines du Danube et de Plevna.

Quant à moi, affaibli et exténué par ma récente maladie et par cette rude campagne d'été à travers les cimes

des Balkans et les plaines brûlantes de la Bulgarie septentrionale, je pars ce soir pour Bukarest, où, je l'espère, quelques semaines de repos me rendront tout aussi robuste qu'au commencement des hostilités, et me permettront de suivre activement, en compagnie de mes braves camarades du 26e régiment de Cosaques du Don, les différentes phases de la campagne d'hiver qui doit commencer avant peu.



Sotnia de cosaques du Don s'engageant en tirailleurs.

CHAPITRE XXIII

A Bukarest.

Aspect de la capitale de la Roumanie. — La rue Mogochoï. — Souffrances de l'armée. — Cynisme et corruption. — La foule des déclassés. — Les stratégistes de café. — Les fournisseurs juifs. — A Raska. — De honteux trafics. — L'intendance. — Mépris de l'armée pour l'intendance.

Bukarest, 6 octobre.

« Allons, Samokine, vite; faisons les valises, bouclons les manteaux; que tout soit préparé et astiqué pour le départ !.. »

Demain matin, après un repos de trois semaines qui m'a totalement remis des maudites fièvres contractées dans nos campements de septembre dernier autour de Plevna, je quitte Bukarest pour rejoindre au delà du Vid mes braves camarades du 26e cosaques.

Franchement, j'ai hâte de sortir de la capitale de la Roumanie envahie en ce moment par une tourbe immonde qui s'est abattue sur cette ville comme une véritable nuée de vautours, et s'y étale au grand jour avec un impudent cynisme. Vrai, je n'ai pas la prétention de jouer au philosophe et au puritain ; mais là, franchement, je suis tout à fait écœuré.

Sur les trottoirs de la rue Mogochoï, impossible de faire un pas sans se heurter à tous ces déclassés des deux sexes qui tâchent de pêcher en eau trouble.

Là-bas, de l'autre côté du Danube, sur les bords du Lom, dans les défilés de Schipka et au pied des *tabias* (redoutes) turcs de Plevna, de braves soldats depuis de longs mois supportent toutes les fatigues, épuisent toutes les souffrances, se battent sans relâche et meurent du typhus s'ils échappent à la mitraille ; des officiers héroïques périssent par centaines en entraînant leurs hommes : abnégation, courage, souffrances, tout cela est simple et naturel pour ces vaillants défenseurs de la patrie russe.

Ici, les *gradinas* (jardins publics), les théâtres, les cafés et les restaurants à la mode regorgent d'une foule bigarrée et cosmopolite, âpre au gain et à la curée : banquiers et agents d'affaires, cravatés de blanc et ornés de rosettes multicolores de tous les ordres les plus étranges et étrangers, depuis l'Alligator du Soudan jusqu'au Chimpanzé de Tunis, proposant des millions, tout en empruntant cinq francs au garçon de leur hôtel, aventuriers et

soi-disant officiers de tous les pays, venant offrir leur vaillante épée au grand état-major russe, lequel leur a poliment défendu de passer le Danube et de pénétrer en Bulgarie; tous ces vaillants chevaliers remplissent les cafés de leurs éclats de voix et de leurs rodomontades, filant doux toutefois et disparaissant sans bruit lorsque apparaît la casquette verte à galon rouge d'un officier russe.

Que l'on panache ce bouquet cosmopolite, d'avocats discutant stratégie sur les tables des cafés et critiquant la conduite des vaillantes troupes qui se sont fait décimer sous Plevna, d'officiers de la garde nationale, chamarrés d'or, et effrayant les enfants et les chiens du fracas retentissant de leurs fourreaux de sabre; de fournisseurs militaires, voulant trancher de l'officier et tremblant devant le moindre geste, l'on comprendra facilement mon empressement à fuir au plus vite ce séjour peu enchanteur de Bukarest.

Ces fournisseurs militaires, juifs pour la plupart, c'est-à-dire sans foi ni loi, volent le plus effrontément du monde et font payer à l'intendance leurs achats le plus cher possible. L'intendance, qui est bonne fille et qui ne sait pas, comme Hippocrate, refuser les présents d'Artaxercès, ferme les yeux et laisse faire. Pour donner une idée de ce trafic éhonté, je citerai quelques chiffres.

Quarante livres de pain coûtent à Bukarest 4 fr. 10; et la même quantité, quand elle est livrée aux soldats, revient à 4 roubles, soit 10 francs.

A Tirnova, en Bulgarie, les dix tchetvert (le tchetvert pèse 7 pouds ou 40 livres) d'orge se payent 10 francs. Or, nos aimables fournisseurs trouvent moyen de les faire payer 40 francs.

Ainsi en tout l'administration paye tous ces objets trois fois plus cher que leur valeur réelle; mais aussi les fournisseurs gagnent trois fois plus que s'ils se conduisaient honnêtement, et messieurs de l'Intendance mènent joyeuse vie à Bukarest et vident le champagne à pleins verres à Raska, le Mabille de l'endroit, en joyeuse compagnie.

Le gouvernement russe paie donc, pour les marchandises dont il a besoin, trois, quatre, cinq et souvent dix fois leur valeur. Les officiers d'intendance qui concluent un marché mettent dans leur poche au moins un quart de la somme payée par l'Etat. Ainsi des tentes qui étaient offertes à 80 francs pièce ont été achetées au prix de 350 francs.

Pour un autre marché très important, concernant une fourniture de biscuits, un officier supérieur de l'intendance a demandé, avant la signature du contrat, 40,000 roubles, soit environ 90,000 francs. Sans aucune espèce de honte, ces officiers d'intendance, au nombre de trois cents environ, trouvent le moyen de verser ainsi à la Banque de Roumanie ou ailleurs cet argent volé, en échange de traites sur Saint-Pétersbourg. Les comptes courants de plusieurs d'entre eux atteignent le chiffre de 400,000 francs. Or, leur solde s'élève seulement à 300 francs par mois. Ce qu'il y a de pis encore, c'est que des fournisseurs reçoivent des acomptes et *oublient* ensuite de livrer les marchandises.

Un fournisseur de Vienne arrive au quartier général de l'Intendance, avec l'intention de vendre des chaussures à l'armée, et étale ses échantillons, en déclarant qu'il est prêt à livrer des bottes de la qualité indiquée, à six roubles la paire. On lui répond que son offre sera

acceptée, mais qu'il doit porter sur sa facture sept roubles par paire, bien que le payement doive être effectué au taux de l'offre.

Un autre fonctionnaire russe a proposé au directeur du chemin de fer de Roumanie, d'approuver de suite la vérification d'un compte de dix millions de roubles dûs par son gouvernement à cette Compagnie, à condition que lui, fonctionnaire russe, recevrait *une douceur*, c'est-à-dire une commission d'un demi-rouble par mille, soit près de 25,000 francs.

Les approvisionnements russes qui sont accumulés à Bukarest, Fratesti, Zimnitza, Sistova et Braïla, sont à peine protégés sous des hangars contre les influences destructives de l'atmosphère. Comment pourrait-il en être autrement, lorsqu'il est de l'intérêt de tous, sauf de l'Etat et de l'armée, que ces approvisionnements se détériorent et se perdent afin qu'on soit appelé à en fournir de nouveaux ?

Les chefs de corps consciencieux cherchent à nourrir leurs troupes sans se mettre en relation avec l'Intendance. Le général Kriloff a fait moudre le blé laissé par les Turcs et en a fait préparer sur place du pain pour les malades, qui doivent leur guérison à l'absence de l'Intendance.

Grâce à ses nombreuses fourberies, l'Intendance est traitée par les soldats de tout grade avec un souverain mépris. J'ai constaté, pendant les combats du défilé de Schipka, que les intendants et les fournisseurs se sont enfuis jusqu'à trois fois de Gabrova, où ils n'étaient pas en danger, après avoir fermé les magasins d'approvisionnements, à tel point que le capitaine Massloff, un officier qui a commandé dans le Turkestan, a dû faire

ouvrir ces magasins de force pour ne pas laisser mourir de faim ses soldats,

A Slatina, le 9ᵉ régiment de lanciers ne veut plus rien recevoir de l'Intendance et s'approvisionne lui-même. L'Intendance payait 35 kopecks pour le transport, tandis que ce régiment n'en paye que 9 et n'a pas lieu de se plaindre des voituriers.

Le général Gourko, qui connaît toutes les fourberies de la misérable bande, s'est toujours passé de l'Intendance, et ses soldats s'en sont très bien trouvés et n'ont pas eu à souffrir de privations.



Une rue de Sistova pendant les pluies d'automne.

CHAPITRE XXIV

De Bukarest à Plevna.

Départ de Bukarest. — De Guirgewo à Zimnitza. — Le mauvais temps. — Les ponts du Danube. — La mer de boue. — Un sinistre tableau. — L'obscurité. — A Sistova. — Les émigrants bulgares. — Leur misère. — Marche de convois. — A Gorny-Studen. — Les huttes bulgares. — Le quartier impérial. — Les *Kibitkas* — La route des camps autour de Plevna. — Toujours la boue. — Aspect des campements. — A Brestovatz. — Le quartier général de Skobéleff. — Les tranchées à la nuit. — Cessation du feu. — Les fatigues du soldat dans les tranchées. — En grand'garde. — Le départ à la nuit. — Au Karaül. — Dans les tranchées. — Travaux de nuit. — Violence du feu ennemi. — Nos pertes. — Les feux pendant la nuit. — Plaisanteries des soldats. — Les projectiles. — Le jour. — Retour à Brestovatz.

Sistova, 10 octobre.

Hier, dans l'après-midi, j'ai quitté Bukarest et suis arrivé par la voie ferrée jusqu'à Guirgewo, où mon cosaque

m'attendait avec nos chevaux et nos bagages. Ce matin, dès l'aube, j'étais en selle, et me suis dirigé vers Zimnitza, pour y traverser le Danube.

La saison s'avance; les averses et les brumes deviennent plus fréquentes.

Aujourd'hui, le temps est exécrable; depuis mon départ de Guirgewo, je ne fais que barboter avec mon infortuné cheval dans une boue épaisse et profonde.

A partir de Zimnitza, le spectacle est encore plus lamentable.

Dès la fin du mois dernier, il a neigé en abondance dans les Balkans et une pluie torrentielle est tombée entre cette chaîne de montagnes et le Danube.

En quelques jours le pays a été transformé en un immense marécage. Depuis longtemps les Russes trituraient en poussière impalpable sous le poids de leurs transports le sol de tous les chemins, sans rien faire ni ordonner pour l'entretien et la réparation des voies même les plus importantes; les premières pluies, en se mêlant à cette poussière, ont formé de tous côtés de véritables océans de boue, où les voitures se perdent à la lettre.

Les renforts qui arrivent de Russie ont sous les yeux, aussitôt qu'ils ont passé le Danube, un tableau bien fait pour leur donner la plus sombre idée des misères qui les attendent.

Le génie russe a créé successivement entre Zimnitza et Sistova cinq ponts de bateaux par lesquels les hommes et le matériel se déversent sans relâche en Bulgarie; mais on n'a pas eu la précaution d'établir au bout de ces ponts une chaussée empierrée, de sorte que, quand est survenu le mauvais temps, d'effroyables fondrières se sont ouvertes dans le sol profondément défoncé par les milliers

d'hommes, de chevaux et de voitures de toutes sortes qui l'ont foulé.

On voit des chariots auxquels on attelle jusqu'à vingt chevaux pour essayer de franchir ces abîmes; les charretiers vocifèrent et jurent dans toutes les langues de l'Orient et les attelages s'enfoncent de plus en plus dans la vase, sans parvenir à avancer.

Des caissons de munitions avec leurs essieux rompus, des débris de voitures et d'arabas bulgares dispersés dans un affreux désordre le long du fleuve, disent éloquemment à quoi aboutissent trop souvent ces efforts.

On dirait une scène de naufrage : des fragments de véhicules brisés émergent du noir mélange semi-liquide; des chevaux morts, qu'on n'a même pas essayé de retirer, gisent de distance en distance, à moitié ensevelis dans la boue. Tout ce qui passe sur la route les écrase davantage et les enfonce de plus en plus. Impossible d'imaginer un pareil gâchis, un pareil spectacle de saleté et de confusion.

Que l'on joigne à cela la pluie continuelle, les plus petits cours d'eau grossis et transformés en rivières, les jours qui deviennent courts. La lumière du soleil n'apparaît plus à travers les nuages épais et lourds.

Le soir, à sept heures, l'obscurité est si profonde qu'il est impossible de faire dix pas sans une lanterne pour éclairer le chemin, et sans un gros bâton pour tenir à distance les chiens hargneux à l'aspect de loups, qui attaquent avec la dernière férocité les personnes n'ayant pas d'armes pour se défendre.

Je ne m'attarde pas de longues heures à Sistova; ses rues tortueuses et si remplies de boue qu'il faut les passer sur des pierres, comme des ruisseaux; son mauvais port, son grand lac marécageux, ses maisons en ruine, sa rive

sablonneuse, ne sont pas faits pour retenir longtemps le voyageur, surtout en hiver. La crainte des tcherkesses a amené ici de nombreux émigrants qui campent sur les places, dans les rues, dans les maisons turques abandonnées; ce sont là des hôtes assez incommodes.

Les adultes portent des houppelandes grises, comme celles des soldats russes, et des colbacks en peau de mouton; mais les enfants, en revanche, vont complètement nus. Dénués de toutes ressources, ces malheureux, pour se procurer du bois de chauffage, démolissent les toitures des maisons et les barques tirées sur la rive. Ils tuent et mangent de jeunes chevaux, et l'on voit même des familles affamées dévorer des charognes, qu'elles ne prennent pas même le temps de faire cuire.

Gorny-Studen, 11 octobre.

Ce matin, je pars pour le quartier général, bien enveloppé dans ma bourka, et mon bachelik enfoncé sur la tête. Le temps est fort mauvais; il pleut pendant toute la journée, un vent froid et violent souffle par rafales; les routes sont détrempées: canons, équipages, voitures d'ambulance et d'approvisionnement, que l'on rencontre à chaque pas (car, le pays ne présentant aucune ressource, il faut apporter aux camps les vivres et le fourrage), roulent, glissent et creüsent des ornières profondes comme des tranchées dans une mer de boue noire, gluante, adhérente, si bien qu'à chaque instant les soldats de l'escorte sont obligés d'aider les chevaux à sortir des mauvais pas.

Comment les transports pourront-ils s'opérer d'une façon régulière et continue dans de pareilles conditions ? Comment supportera-t-on ce climat? Les huttes bulgares

n'offrent que des abris complètement insuffisants. Ce sont des espèces de trous recouverts de terre glaise, dont les murs et le sol sont envahis par la pluie, l'humidité et la moisissure. Les habitants n'ont pas de lit, sauf dans un petit nombre de villes principales; tous les membres de la famille couchent ensemble sur le sol, enveloppés dans leurs vêtements, la tête appuyée contre les parois de terre, tandis qu'un maigre feu de menues branches brûle dans l'âtre. Aussi, avec cette misérable existence, quand arrive l'automne, la majeure partie de la population est-elle en proie aux fièvres et à la dyssenterie.

A Gorny-Studen, tout le monde, depuis l'Empereur jusqu'au simple fantassin, se tient à couvert tant bien que mal. Personne n'ose s'aventurer dans la boue épaisse et profonde; ce serait courir le risque de s'enfoncer jusqu'aux genoux dans le bourbier de la vallée où s'élèvent les cabanes du village. Le Tsar occupe la seule maison en pierres de l'endroit, laquelle était sans doute, avant la guerre, la demeure de quelque employé turc. Le grand-duc Nicolas et quelques-uns de ses officiers d'état-major sont installés dans des *kibitkas* kirghises, espèces de tentes rondes faites d'un feutre épais, appliqué sur des cercles de bois; elles ont l'air des plus confortables. Quant au reste du camp, il se niche sous des abris de toile humide qui fourmillent d'insectes envoyés là par la nature et par le paysan bulgare.

Brestovatz, 13 octobre.

Du Gorny-Studen jusqu'aux campements de l'armée assiégeant Plevna, la route est également transformée en un épais bourbier, où les chevaux enfoncent jusqu'à mi-jambe. Sur les côtés on rencontre à chaque pas de pau-

vre chevaux morts à la peine et à demi dévorés par les chiens et les oiseaux de proie. Nous attendons le véritable hiver, la gelée et la neige, et nous les bénirons, n'eussions-nous seulement pour nous en défendre qu'un toit et des murs de toile.

Après avoir successivement dépassé Pelichat et Tutchenitza, en parcourant des sentiers affreux où les chevaux enfoncent jusqu'à mi-jambe dans le gâchis qui recouvre la chaussée, j'arrive aux positions des troupes de notre aile gauche.

Les campements des différents corps de l'armée russo-roumaine occupent un espace de plus de cinq lieues. Cet immense emplacement, grand comme une ville, est entièrement couvert de chevaux, de pièces, de parcs d'artillerie, de chariots de toutes sortes, d'engins de toutes formes.

Rien de plus curieux à voir que cette multitude de tentes s'enfonçant dans les ravins, s'échelonnant sur les coteaux, fuyant dans tous les horizons. Nos troupes se remettent des fatigues et des épreuves des dernières affaires. Les bataillons de Skobéleff qui ont si largement payé leur dette à l'attaque des redoutes de la Montagne-Verte, les 11 et 12 septembre, comblent leurs vides et se réorganisent.

Malheureusement le froid et l'humidité constante du sol ont déjà exercé leur funeste influence. Les Russes ont établi des communications entre les différents campements au moyen de routes empierrées. Les compagnies d'ouvriers des divers régiments fournissent par centaines les terrassiers, les charrons, les charpentiers, les armuriers, les forgerons.

Des ateliers, des magasins, des ambulances, des canti-

nes s'élèvent en arrière des campements divisionnaires. L'Intendance a construit des fours où se cuit le pain de l'armée; les boulangers pétrissent et enfournent sans relâche; les bouchers militaires dépècent la viande pour les distributions; les employés aux vivres emmagasinent dans de grandes baraques les salaisons, le biscuit, le sucre, le thé, le wodka, le riz, etc...; d'autres, chargés du campement et de l'habillement, empilent avec ordre une masse d'effets de toute nature.

Les régiments au moyen de leurs hommes de corvée reçoivent de l'administration ces vivres et ces effets, sur des bons délivrés par l'Intendance militaire.

Les cantiniers ont improvisé des cafés, des restaurants même, des boutiques où ils vendent à un prix excessif des objets de toute espèce et des denrées alimentaires qu'achètent ceux qui veulent ajouter quelques friandises à la ration militaire.

La plupart des états-majors et les officiers supérieurs sont allés se loger dans des hameaux bulgares à proximité du camp. Chaque maison a été mise en état et porte en gros caractères noirs ou blancs le nom du propriétaire ou des propriétaires qui l'occupent. A chaque coin de rue du village de Brestovatz, une sentinelle se promène de long en large; des feux de camp brûlent nuit et jour; en arrière des maisons, parmi les toits de tuile et de chaume, on aperçoit le sommet rouge des tentes.

L'église de ce village n'a pas d'horloge à ma connaissance; nous savons l'heure par le son de la trompette et le roulement du tambour.

Au moment où j'entre dans ce dernier village, il fait complètement nuit; le ciel est sombre, le vent mugit

avec rage; d'épaisses nuées rasent la terre, chassées par les rafales, et sur le fond gris de l'horizon, les formidables redoutes ennemies se détachent en masses noires, dont les contours vagues se dessinent bizarrement à travers le brouillard.

Les tranchées profondes des lignes russes déroulent au loin leurs lignes tortueuses, enveloppent les tabias, les enlacent et les étreignent de leurs sinueux replis; çà et là surgissent les épaulements de nombreuses batteries, dominant cet inextricable réseau de cheminements souterrains.

Tout est silencieux.

Les canons ont tout à coup cessé de tonner dans l'ombre, les feux roulants de la fusillade se sont subitement éteints; on n'entend plus que les sifflements du vent qui fouette les nuages de son aile rapide.

La pluie commence à tomber; une pluie fine, pénétrante, glaciale; dans les retranchements, sur le sol humide, sont étendus sans mouvement de longues files de soldats; en avant, les sentinelles perdues sont couchées immobiles et muettes au pied de leurs embuscades de pierre.

Tout bruit humain a cessé comme par enchantement; les deux armées semblent dormir d'un profond sommeil.

D'incessantes fatigues viennent s'ajouter aux maux causés aux troupes par les intempéries du temps. Il y a les batteries à établir, les communications à entretenir, les baraquements à édifier, les travaux de circonvolution à compléter et surtout les tranchées à garder.

Rien n'est plus terrible pour les soldats que de rester douze heures immobiles, ou à peu près, les pieds dans

la boue ou dans l'eau, la pluie sur les épaules, sous un vent glacial, l'œil fixé devant soi, l'esprit tendu, toujours plein d'appréhension, d'inquiétude, car ce sentiment traverse le cœur des plus braves dans les longues et sinistres nuits qu'ils ont à passer.

Peu après mon arrivée à Brestovatz, je reçois la plus cordiale hospitalité chez un capitaine du régiment d'Ouglitch. La compagnie de ce brave officier étant désignée pour le service de nuit dans les tranchées faisant face à la Montagne-Verte, j'accepte avec le plus grand empressement l'offre qui m'est faite de l'accompagner dans sa garde nocturne.

Nous partons du village à huit heures trois quarts. Chaque soldat, le col de la large capote jaunâtre relevé jusqu'aux oreilles, le bachelik enfoncé sur le képi et entortillé autour du cou, porte le fusil en bandouillère et un pelle ou pioche sur l'épaule.

Après une demi-heure de marche, sous la pluie froide qui tombe sans relâche, dans un chemin boueux et rempli d'eau, nous arrivons enfin à un *karaül* (auberge) abandonné.

C'est là que se rassemblent les gardes et les travailleurs. En jetant un coup d'œil sur ce karaül, on reconnaît que plusieurs obus y ont laissé leurs traces. Nous sommes donc dans le rayon dangereux et il serait prudent de descendre dans les boyaux de communication qui commencent à cet endroit; mais ces cheminements sont inondés et nous préférons rester à découvert en marchant sur les revers.

La lune s'étant dégagée pour un instant, éclaire un peu et permet de distinguer la quantité incroyable d'éclats d'obus qui couvrent le terrain; souvent le pied s'enfonce

dans une des nombreuses ornières que ces projectiles ont creusées.

Cinq ou six minutes après avoir quitté le karaül, nous arrivons à portée de la mitraille et des balles, et alors l'eau qui séjourne dans la tranchée ne nous empêche plus d'y descendre et de la suivre jusqu'à la deuxième parallèle. Là on fait halte. Dans la nuit précédente, les Turcs ont construit un ouvrage sur un petit mamelon avancé; cet ouvrage enfile la gauche de notre troisième parallèle, quelques boyaux de communication et des places d'armes.

Le colonel de la tranchée envoie la compagnie d'Ouglitch et un peloton de sapeurs du génie établir des traverses dans les parties enfilées; ces travailleurs sont répartis sur une longueur de quatre cents mètres en dix chantiers; pendant toute la nuit, je parcours, avec le capitaine commandant le détachement, cette distance composée de boyaux en zigzags.

Partout je trouve les hommes remplis de la meilleure volonté. Une pluie mêlée de givre commence à neuf heures du soir et ne finit qu'à deux heures du matin.

Les hommes y sont habitués, et ne quittent le travail que lorsqu'il arrive un obus dans leur direction ou que la mitraille vient tomber auprès d'eux.

Or, pendant que l'artillerie arme les batteries, les Turcs font autant de décharges générales qu'on amène de pièces. Un homme en embuscade est tué par un biscaïen dans la partie que nous avons à surveiller.

Un obus rencontre un sac à terre garnissant la crête d'un parapet et l'envoie sur la tête d'un sapeur qui se trouve à quinze pas de moi; sa blessure nécessite son

envoi à l'ambulance. Le même obus coupe les deux jambes d'un autre soldat.

Une grande quantité d'obus et de mitraille nous est envoyée toute la nuit sans nous occasionner d'autres pertes.

Vers quatre heures du matin, nous apercevons environ quatre cents nizams qui se dirigent sur l'ouvrage qu'ils ont commencé la nuit précédente; on en prévient le colonel de tranchée, et bientôt ils regagnent la Montagne-Verte sous le feu de nos tirailleurs qui leur font prendre un pas de course plus que redoublé.

Quant au coup d'œil, il est parfois magique! Que l'on se place sur un point dominant et que l'on regarde autour de soi, on aperçoit ces vastes tranchées avec leurs parapets formés de terre, de pierres, de gabions, fascines et sacs à terre. Ce terrain, remué de tous côtés, ressemble à une vaste carrière!

Quel coup d'œil, lorsque, étant dans la troisième parallèle, on est tout à coup éclairé par une cinquantaine de bouches à feu turques, lumières dont on se passerait bien, et qui nous éclairent cependant plusieurs fois cette nuit même.

Dans ce moment, le tirailleur en embuscade, enveloppé dans sa capote à bachelik et placé derrière le parapet, l'œil dans le créneau, examinant les mouvements des Turcs, baisse la tête; le travailleur, enveloppé dans son paletot de peau de mouton, et ressemblant à un fantôme, quitte son travail pour s'abriter du mieux qu'il peut; l'homme de garde qui n'est pas de faction, et qui souvent est accroupi du côté du revers, se lève et cherche un abri plus sûr.

Chaque soldat connaît maintenant, au son de la pièce, quel est le projectile qu'on nous envoie, et lorsqu'il est

derrière un parapet, il ne craint que l'obus qui peut venir tomber dans la tranchée.

Les plaisanteries ne manquent jamais, même au moment du plus grand danger, et chaque espèce de projectile a reçu un nom assez bien en rapport avec son effet ou sa forme. La mitraille en tombant fait un bruit qui ressemble assez à celui que produit un peloton de cavalerie au trot; aussi, lorsqu'il en arrive, les soldats ne manquent pas de dire :

« Fantassins, ne craignez rien, c'est la cavalerie! »

Les grenades, lorsqu'elles sont lancées la nuit, font un bien bel effet, et comme elles sont assez dangereuses, les hommes préviennent de leur arrivée par ces mots :

« Attention! voilà le feu d'artifice! »

Enfin, si c'est un obus, on le voit arriver comme une énorme boule de feu; puis il annonce sa présence par un long sifflement; alors vous entendez crier :

« Gare l'obus! ».

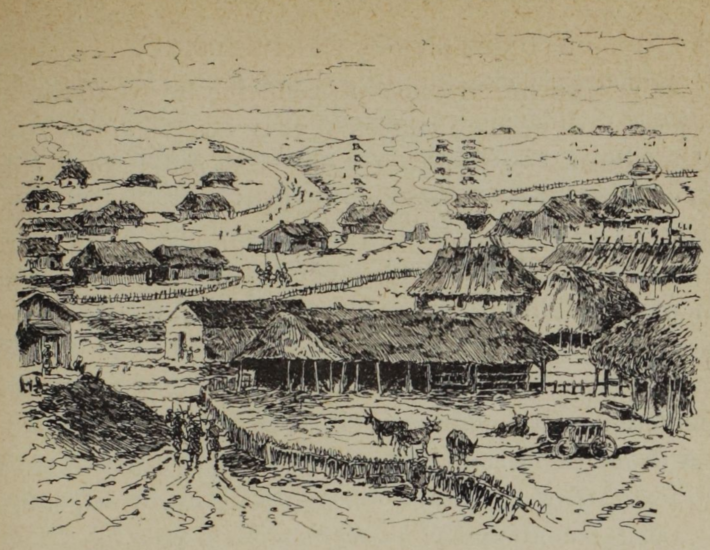
Chacun donne son coup d'œil et change lestement de place, s'il vient de son côté. Tout le monde alors se couche, et si le projectile n'a pas éclaté loin de vous, on remarque, lorsque les éclats sont tombés, que chacun se relève et promène autour de soi un regard inquiet. Si tous sont sains et saufs, le mot pour rire ne manque pas d'arriver, et chacun reprend son poste immédiatement.

Enfin, se termine cette nuit qui n'a pas manqué de paraître bien longue. Le jour se montre; nos tirailleurs reprennent leurs créneaux et commencent leur feu de mousqueterie.

Bientôt les Turcs y répondent avec prodigalité; leur artillerie fait feu de toutes parts; alors on reconnaît que les obus sont plus dangereux le jour que la nuit, car on

ne les voit plus arriver, on ne peut que les entendre, et encore faut-il qu'ils soient assez près.

Huit heures sonnent, on vient relever la compagnie d'Ouglitch. Nous regagnons Brestovatz ; après le déjeuner, je me jette sur la terre qui tient lieu de plancher à notre cabane, et m'endors, brisé de fatigue par ma longue course de Poradine au camp et la nuit d'insomnie passée dans la tranchée.



Village de Poradine, quartier général du prince Charles de Roumanie.

CHAPITRE XXV

Autour de Plevna

Le beau temps. — Plevna vu des avant-postes russes. — Les tranchées turques. — Continuation des travaux. — Blessés par imprudence. — Les éclaireurs volontaires. — Construction de *Zemlanki.* — En avant de Grévitza. — Embuscade dans un cimetière. — Bukova-Tabia. — Le grand camp turc. — Combat général d'artillerie. — Adresse des artilleurs turcs. — Haine des Turcs contre les Roumains. — Les veilleurs. — Le « Camouflet. » — Un désert de boue. — La vie au camp. — La diane. — Le thé. — Les appels. — Le « borch ». — Le sommeil. — La vie des officiers. — La toilette. — La table. — Cherté des vivres. — Les visites. — Les réunions du soir. — Le revers de la médaille. — La canonnade de nuit.

Redoute de Galitz, 15 octobre.

Ce matin, le temps s'est mis au beau et le soleil débordant les montagnes de Trojan dore de ses rayons la ville assiégée : on prend plaisir à contempler cette belle

et malheureuse cité bulgare, digne d'un meilleur sort, tant elle est blanche et gracieuse.

On admire ses édifices, ses minarets, ses mosquées, sa vaste église, ses maisons propres, coquettes, qui font envie!

La redoute de la Montagne-Verte qui nous fait face est d'une solidité remarquable et entourée d'ouvrages en terre très solides. Devant elle est creusé un fossé profond avec de forts chevaux de frise de l'autre côté et une double banquette pour recevoir deux lignes de tirailleurs.

A droite de la Montagne-Verte se trouve le grand camp retranché d'où les Turcs débouchèrent le 12 septembre dernier, pour attaquer Skobéleff. C'est le plus formidable de tous les ouvrages ennemis nous faisant face de ce côté.

De nos tranchées avancées, l'on a une vue parfaite et très distincte de la ville; à l'œil nu, l'on distingue tout distinctement. Avec une bonne lorgnette, pas un détail n'échapperait.

On ne voit pas qu'il ait été fait encore un grand mal à la ville ; les petites huttes de la population tzigane hors des faubourgs de Plevna ont été détruites. Une caserne et quelques magasins les plus rapprochés des tabias paraissent avoir été perforés par les obus et il ne reste plus de toitures ; mais les grands édifices publics, le Conak, l'église bulgare, les mosquées n'ont pas souffert.

On aperçoit très peu de monde dans les rues : peut-être trente ou quarante personnes et encore les deux tiers sont des soldats ; pas de femmes du tout ; la ville paraît être presque entièrement déserte ; il y a quelque mouvement sur la route de Sofia, où l'on aperçoit circuler de nombreux arabas.

Le terrain sur lequel je fais toutes ces observations, est

pierreux et assez aride; seulement on voit de loin en loin quelques violettes. De ces hauteurs on plonge facilement sur les premières lignes des tranchées turques. Nous pouvons avec nos jumelles distinguer les officiers courant çà et là sur leurs petits chevaux à crinière ondoyante, et à longue queue balayant le sol; les nizams et rédifs flânent au soleil, et les artilleurs, reconnaissables à leur uniforme bleu galonné de rouge, sont assis contre les affûts de leurs pièces.

Les Turcs se livrent à un feu permanent, incroyable. On fera à coup sûr des statistiques à cet égard; les chiffres seront curieux à lire. Il est facile de reconnaître avec quelle profusion les ennemis nous ont lancé leurs projectiles.

Tous les accidents de terrain, toutes les inégalités du sol se trouvent, en quelque sorte, nivelés par les masses d'obus qui, en roulant, ont été s'y fixer. Partout, le long de nos ouvrages, des milliers d'éclats de ces projectiles sont amoncelés, et l'on peut dire en toute vérité qu'il y en a là une telle quantité que la terre en est littéralement noire. Dans le bas-fonds de Tutchenitza, les obus qui ont roulé des hauteurs sans éclater obstruent presque la route.

Nos travaux de cheminement sont d'autant plus périlleux et difficiles qu'ils s'accomplissent à proximité de l'ennemi. On perd parfois de nombreux tués et blessés en élevant des places d'armes, en ouvrant de nouvelles parallèles; mais quand les unes et les autres sont établies, les balles turques n'atteignent que ceux qui s'exposent imprudemment.

Un capitaine de hussards visitant les tranchées dédaigne de prendre les précautions ordinaires; cet imprudent

officier ayant regardé par-dessus le parapet, est atteint au milieu du front et tombe raide mort.

Un sous-officier d'Ouglitch nouvellement arrivé de Russie est appelé à faire sa garde dans les tranchées; malgré les représentations de ses camarades, il élève un peu la tête et au même instant une balle le frappe mortellement.

Un artilleur a la malheureuse velléité de mettre à l'épreuve l'adresse des tirailleurs turcs. Posant sa casquette sur sa main, il la promène lentement le long du parapet, et si bien qu'une balle vient percer sa coiffure et briser trois doigts de la main qui la soutient.

Pour protéger les gardes de tranchée, on a créé dans les régiments de la division Skobéleff, des compagnies de cent cinquante hommes chacune, armées de fusils Peabody-Martini, enlevés aux prisonniers turcs.

La garde avancée des tranchées est confiée, chaque nuit, à une de ces compagnies d'éclaireurs volontaires ou enfants perdus. Le capitaine qui la commande a carte blanche et peut tenter à peu près ce qu'il veut. Sa tâche est assez variée; le plus souvent, il doit détruire les embuscades turques dont le feu a gêné le plus les travaux. Dans ce cas, la manière d'opérer est simple, la voici :

Quand la nuit est bien complète, chacun passe par-dessus la tranchée et s'avance en silence, pose son fusil en avant, le rejoint, puis le repose plus en avant, et ainsi de suite, toujours à quatre pattes. Les officiers dirigent la marche; quand ils sont près de l'embuscade, au cri de : « A la baïonnette! » tout le monde se dresse, s'élance, franchit l'obstacle, puis, à grands coups d'épaule et de crosse, la muraille est renversée avec un grand fracas de pierres. Alors on rentre au galop sous la mitraille que les tabias envoient toujours trop loin.

Voilà tout le secret : du silence, de la baïonnette, puis, vainqueurs ou découverts, une rentrée au galop. Mais ce sont là les heureux du siège. Une nuit sur trois ils font ce métier; le reste du temps est à eux, et ils l'ont bien gagné.

Dans la journée, ces enfants perdus secondent puissamment notre canonnade en décimant les artilleurs turcs. Ils creusent des trous en avant des tranchées, s'y installent et y restent en embuscade avec la patience d'un héros de Cooper. Dès qu'une tête, une épaule, un bras se montre dans l'embrasure d'une redoute, c'est un but qu'ils manquent rarement d'atteindre.

Un seul tirailleur, m'a-t-on dit, a descendu neuf canonniers en un jour. Ils en ont tellement abattu que les Turcs bouchent maintenant leurs embrasures au moyen d'une fascine. Mais il faut bien dégager l'embrasure pour braquer la pièce et faire feu; la fascine est à peine soulevée que vingt balles arrivent en sifflant.

Ces malheureux Turcs sont parfois saisis de désespoir. Ils soulèvent les affûts par derrière et lachent des bordées de mitraille à ces incommodes voisins.

De Brestovatz jusqu'à l'entrée de nos tranchées, des charrettes vont et viennent sans cesse, chargées les unes de gabions, de fascines et de troncs d'arbres pour la construction des traverses; les autres de vivres et de munitions. A peine ont elles déchargé leurs cargaison, qu'elles retournent en chercher de nouvelles; elles peuvent faire ainsi chacune douze ou quinze voyages par jour. Les bois fournis en si grande quantité par les taillis entourant Plevna, nous ont été d'un grand secours.

Ils servent à entretenir les feux de bivouac, à préparer la nourriture des soldats, à construire les *zemlanki* (mai-

sons souterraines) des troupes russes, à établir les traverses et les planchers des batteries, etc. On a tiré des mêmes taillis des fascines et des gabions pour tous les ouvrages, et chaque jour encore on en apporte de grandes quantités.

Grévitza, 16 octobre.

Après avoir visité nos positions du centre et de l'aile gauche, je me suis dirigé aujourd'hui vers les tranchées serpentant sur les coteaux de Grévitza.

En arrivant dans le ravin de ce nom, je remarque tout d'abord, et de même qu'en avant de Brestovatz, des éclats de bombes et d'obus, parsemés çà et là. J'entre dans la première tranchée à droite, et j'arrive bientôt vers le milieu de la colline qui, partant du village de Grévitza, passe à Kérim-Tabia et vient finir devant la redoute qui a déjà repoussé deux fois les assauts donnés par l'armée roumaine. Je me traîne alors avec précaution environ trente pas en avant de la tranchée et j'atteins une élévation d'où l'on peut tout voir, mais non sans péril.

Sur cet emplacement s'élèvent les dalles en pierre d'un cimetière musulman, dalles dont nos soldats se sont servis pour s'en faire des abris contre la mousqueterie. Blotti derrière ces épaulements en pierres égratignées et mouchetées par les balles, je vois en face de moi le tabia de Bukova; puis à gauche, les redoutes occupant la crête de collines dominant le cours de la Grévitza, le vaste camp retranché avec ses tentes blanches groupées autour des tentes vertes des pachas; plus à gauche, les tabias dont les collines faisant face aux hauteurs de Radichovo sont hérissées; au versant du coteau d'Opanès les feux des baraques où sont entassés les paysans musul-

mans qui se sont réfugiés dans Plevna, et enfin le grand camp turc avec ses lignes de circonvallation, et tout au fond à gauche, les redoutes de Krichine et de la Montagne-Verte.

La nuit, les camps ottomans sont noyés dans l'obscurité; quelques feux de bivouacs brillent çà et là et leur donnent un aspect lugubre et funéraire.

A gauche sont les diverses collines qui viennent se fondre devant les tabias turcs. Là sont établis les Russes, et à ma droite les Roumains. Tout cela est coupé par des lignes de tranchées et garni de batteries.

Aujourd'hui la journée a été assez chaude de toute manière; à la nuit sombre le tam-tam continue et prend une rapide extension. Les batteries de part et d'autre sont échelonnées ou disposées à droite et à gauche. En ce moment ce sont nos alliés, les Roumains, qui tirent sur Bukova-Tabia et le camp retranché d'Opanès qui leur font face. Ces ouvrages répondent immédiatement et vigoureusement par des obus et grenades.

Les tabias voisins viennent immédiatement à leur secours par quelques coups de feu.

La partie s'engage. Alors les batteries faisant face à Radichovo ouvrent leur feu, qui est suivi par les détonations des canons russes braqués contre elles à la droite du ravin.

Ici la musique générale s'en mêle : les batteries de Brestovatz font feu sur les redoutes de Krichine et de la Montagne-Verte qui sont venues, elles aussi, au secours des leurs, de sorte qu'en un instant, de la droite à la gauche, toute la ligne est en feu. Que l'on joigne à tout ce vacarme la fusillade nourrie des avant-postes, tirailleurs et embuscades, et l'on se fera une idée de l'orchestration.

La nuit étant très sombre, la scène est magnifique. Les projectiles se croisent dans l'air, les grenades s'élancent par bouquets, et l'on dirait les jongleries d'un feu d'artifice.

Les obus déchirent l'air de leurs sifflements aigus, les balles produisent un bruit semblable à celui des frelons, les éclats des projectiles sifflent comme des serpents en fureur, et au milieu de ces éclairs, de ces foudres, de ces détonations précipitées, ardentes et furieuses, on remarque surtout les lignes de feu que projettent les obus lorsqu'ils enfilent le milieu d'une colline ou qu'ils contournent les aspérités d'un coteau.

On dirait des lignes foudroyantes et vraiment infernales ! Alors les boulets vous frôlent l'oreille; les obus qui éclatent, vous brisent le tympan, et leurs morceaux épars produisent, en passant autour de vous, un bruit fauve qui agace les nerfs ! Les pots à feu éclairent le tout.

En vérité, Dieu nous protège, car c'est inconcevable qu'avec une telle profusion de projectiles destructeurs, il n'y ait pas plus de victimes.

Les Turcs pointent juste, et avec la plus extrême adresse : cette après-midi, ils ont fait passer un obus entre les jambes d'un tirailleur qui puisait de l'eau, les jambes écartées au-dessus d'un puits situé en avant du village de Grévitza. Le pantalon seul de ce soldat a été emporté; mais aussi, je dois ajouter que nos troupiers sont tellement habitués au tir des Turcs, qu'ils connaissent maintenant à la détonation, si c'est un boulet ou un obus, et en voyant l'éclair quelle est sa destination.

Si c'est un obus, ils ont calculé en une demi-seconde l'espace où il doit tomber. Quant aux grenades et aux

balles, ils n'y font pas plus attention que si c'étaient des mouches.

Sur quatre hommes, il y en a toujours un qui veille pour avertir tous les autres. Suivant le cas, ils se couchent à plat-ventre, s'accroupissent derrière une pierre, un gabion ou le terrassement de la tranchée, filent à droite ou à gauche, en avant ou en arrière, pour éluder le danger.

Bukova-Tabia est un lieu de prédilection où les batteries qui lui font face lancent leurs foudres; il paraît presque toujours embrasé. L'ennemi affectionne aussi particulièrement les Roumains; c'est pourquoi une multitude incroyable de coups leur sont destinés de préférence.

Les Russes, et surtout les Roumains, livrent à l'ennemi une guerre souterraine, en lui donnant des *camouflets*. Cette expression, souvent employée sans qu'on en sache l'origine, n'est autre qu'un terme de mine.

C'est paralyser le travail de l'ennemi, le détruire en parvenant à faire éclater des globes de compression ou d'autres engins à l'usage de la destruction souterraine, qui bouleversent son entreprise et tuent souvent ses mineurs, en un mot, être plus habile que lui.

Nous avons eu jusqu'ici, à ce qu'on dit, les meilleures réussites, et les sapeurs sont dans l'enchantement. Il paraît que cette guerre dans les entrailles du sol, qui a toutes les péripéties, les ruses et les combinaisons de la guerre au soleil, est plus attachante encore. C'est une chasse à l'homme; elle devient une passion.

Ce péril attache, on rampe sous le sol, on s'entend, on s'écoute, on se guette. Tant que le bruit existe, il n'y a pas de danger; mais si l'oreille exercée a reconnu que le son se rapproche, dès qu'il cesse, il faut se hâter : c'est

une affaire de rapidité ; malheur au plus lent, sa vie est en jeu, et s'il tarde, en poursuivant son travail, le mineur ennemi retirera de la terre des fragments de tibias ou de crânes, des débris informes aplatis dans les terres ou la roche bouleversées.

Aussi on ne perd pas les minutes, et le *camouflet* se donne sans retard. Il y a des points de nos attaques où l'on se bat avec une égale ardeur sous le ciel et dans les profondeurs du sol. Le dévoûment des sapeurs du génie sauvegarde nos travaux et nos soldats.

En poursuivant leurs fouilles, nos mineurs ont, hier, découvert une galerie turque remplie de cadavres de nizams affreusement mutilés. Il est évident qu'une de nos explosions les a surpris dans leur galerie, et que ces malheureux sont tombés victimes de ce *camouflet*.

Au moment de notre arrivée autour de Plevna, la partie que nous occupons actuellement était comme un charmant éden : des paysages accidentés où jouaient la verdure et la lumière; à chaque pas, de gracieux villages dont les maisons, aux toits de tuiles rougeâtres, étaient enfouies, comme des nids d'oiseaux, dans d'épais fourrés verdoyants ; des eaux vives qui gazouillaient gaiement entre leurs vertes rives, et, pour réunir tous ces détails entre eux, d'immenses champs de maïs avec leurs hautes tiges chargées de grains.

Hélas ! la guerre a bien changé ce paradis.

Aujourd'hui, les maisons sont incendiées ou percées par les obus, les arbres abattus, les plants de maïs arrachés ; la verdure est partie avec les beaux jours; les ruisseaux, piétinés par les chevaux, coulent sans transparence entre des bords dévastés, et les collines verdoyantes sont devenues de laids rochers pelés.

Bref, nous sommes dans un désert recouvert seulement de deux ou trois pieds de boue. Ne croyez pas que j'aie rien changé pour le plaisir d'un contraste; tout était aussi gracieux que je le peins et tout est devenu aussi laid. La dure nécessité présidait à cette destruction.

A deux kilomètres environ avant d'arriver à Plevna, les camps cessent. Le plus avancé est celui de Grévitza. Il se trouve près de l'ambulance de la tranchée, au penchant d'un petit ravin qui termine une plaine assez étendue sur laquelle commencent nos attaques.

Dans tous ces campements, la plupart des tentes en toile ont été remplacées par des baraques en bois et en pierre ou des huttes en terre. Tous les soldats sont devenus architectes, maçons, charpentiers, tailleurs de pierres, menuisiers, fumistes, et même artistes décorateurs; tous les matériaux des villages ruinés par le bombardement ont été enlevés et employés à l'hivernement.

Pour visiter nos travaux, il y a, je l'ai déjà dit, des périls nombreux. Le feu des tabias est constamment dirigé sur nos batteries, et quand on y passe il faut avoir l'œil vif; mais avec de l'adresse on s'en tire. Le danger le plus sérieux est de s'égarer. Les boyaux, les tranchées, les places d'armes, tout cela s'enchevrête singulièrement. Jetez un écheveau de fil très embrouillé sur une feuille de papier et vous en aurez une idée très exacte.

Le matin, au point du jour, qu'il vente ou qu'il pleuve, la diane éveille les soldats aux sons de la musique militaire. Les artistes, transis, massacrent lestement les plus jolis airs d'opéra, et, en attendant l'appel du matin, tous vont prendre le thé réglementaire, que les hommes tiennent en grande estime.

Après cet appel, commencent les corvées du matin

aussi nombreuses que variées, et les bataillons de garde de tranchée mangent la soupe et partent pour leurs postes.

Vers deux heures tout le monde est de nouveau réuni au camp; c'est l'heure du *borch*, soupe russe à la viande avec des choux aigres. Parfois on y ajoute d'autres légumes ou des oignons.

Puis vient le second appel, en armes, où les officiers passent un semblant de revue à des effets qui ont subi un semblant de nettoyage. Sauf les armes, qui sont soignées religieusement et avec amour, la tenue, on le conçoit, n'est pas brillante. Ensuite recommencent les corvées comme le matin.

A quatre heures, nouvel appel et nouveau borch, identique au premier. Enfin après ce repas, les hommes sont libres, s'ils ne sont ni de garde, ni de travail, c'est-à-dire à peu près un jour sur deux; ils prennent alors un thé et se couchent, en attendant l'appel de sept heures du soir, après lequel ils s'endorment de ce sommeil du laboureur, tant vanté par les poètes.

La vie des officiers, tout en côtoyant de très près celle des soldats sous leurs ordres, se rapproche pourtant assez de la vie commune.

La toilette seulement est inverse de celle de Saint-Pétersbourg; comme on se couche à peu près habillé, au réveil on se déshabille. Presque personne ne se rase, et les barbes en pleine floraison changent singulièrement les physionomies. Dois-je dire que je conserve les antiques usages? Tous les matins, je me rase avec tous les soins et les raffinements que je mettais au beau temps des brillantes premières parisiennes. On me raille bien un peu, on me demande pour qui ces frais, hélas!... mais

je laisse dire; je trouve que c'est une heure de civilisation de plus. Que dire des uniformes souillés, avec leurs galons lacérés, ternis et couverts de poussière? Passons vite, et ne nous arrêtons pas devant de pareils désastres.

La table des officiers ne brille pas par une très grande recherche; le fond en est le riz et le bœuf; on y ajoute un peu de variété par des légumes, et à la moindre occasion par des conserves anglaises aussi bonnes que chères; elles sont très bonnes.

Le luxe n'est pas dans le service; le fer battu brille sur toutes les tables. Le général Skobéleff y a substitué la vaisselle plate, et dans la 5e division, apparaissent quelques services de faïence achetés à grand prix à Sistova.

Le seul luxe est dans les verres, très variés et possédant les deux qualités des conserves : bon et cher.

Voici le prix des marchandises qui arrivent de temps en temps de Sistova : cognac, rhum et absinthe, de 15 à 20 francs le litre; vin, suivant qu'il y en a plus ou moins, 6 francs, 8 francs et 10 francs; tabac turc, 20 fr. le kilog.; saucisson et jambon, 12 et 14 francs le kilog.; pommes de terres 2 fr. 50 et 5 francs le kilog. C'est à peu près tout ce que l'on peut se procurer.

Dans l'après-midi, quand on est libre, on se visite dans le camp, ou d'un camp à l'autre, car les régiments sont très rapprochés. On colporte les nouvelles du jour, les aventures de la nuit, les anecdotes plaisantes ou sérieuses, tous les petits cancans qui naissent ici comme partout, ou bien on monte quelques heures à cheval, ou encore, comme je fais en ce moment, on écrit. L'heure du dîner arrive tout doucement, et la journée s'achève en petites réunions, où la partie de whist alterne avec les

discussions les plus transcendantes sur la guerre ou la conduite de l'Angleterre.

J'ai déjà donné le revers de la médaille, en décrivant le départ pour la tranchée par une nuit noire comme de l'encre, le voyage dans les boyaux, où l'on s'enfonce jusqu'aux genoux dans une boue pétrie par un million de pieds par jour, l'arrivée aux embuscades, et l'installation à découvert, au hasard des coups de fusil turcs qui piquent la nuit d'étoiles, ou du ronflement des éclats d'obus lancés par série, un seul étant d'un effet nul, et pour brocher sur le tout, la pluie et le vent alternant comme les vers des idylles. Bah! ce sombre tableau a été essayé assez souvent, je préfère m'en tenir au premier.

J'écris ces dernières lignes le soir, il est près de minuit; c'est scandaleusement tard au camp. J'entends le feu de Bukova-Tabia, qui se défend de son mieux, et vers lequel convergent tous les efforts des Roumains. Bonne chance, je leur souhaite; bonsoir!



Reconnaissance de cosaques du Don interrogeant des bachi-bouzouks prisonniers.

CHAPITRE XXVI

A Gorny-Mitropol.

Camp de Gorny-Mitropol. — La cavalerie russo-roumaine sur la rive gauche du Vid. — Les gourbis des cosaques. — Le cheval du Don. — Ses qualités. — Les *calaraches* à Trestenik. — Le moral des troupes. — Le réveil. — Le déjeuner. — Les affamés. — Le menu. — Le café. — La pipe. — En corvée. — Le dîner. — Gaîté des convives. — Le retour des avant-postes. — La soirée. — Les entretiens. — Dévastation du pays. — Les reconnaissances. — Campements à la belle étoile. — Les nouveaux arrivants. — Les deux officiers roumains. — Arrivée du général Gourko et de la garde impériale russe. — Joie de nos cosaques.

Gorny-Mitropol, 21 octobre.

Depuis bientôt une semaine j'ai rejoint mes braves camarades du 26e cosaques, lesquels avec le 21e régiment de la même arme campent à Gorny-Mitropol, sur la rive gauche du Vid. En ce moment encore, seule, la cavalerie russo-roumaine a passé cette rivière et harcèle

sans cesse les nombreux convois de vivres et de munitions qui tentent de pénétrer dans Plevna.

Rien de plus pittoresque que nos campements de cavalerie. Les Turcs se sont chargés de nous fournir notre abri, et tous les officiers de la brigade campent sous de vastes tentes coniques marquées de l'estampille du Sultan et enlevées à Schipka et à Kezanlyk.

Les cosaques s'abritent sous des gourbis construits à la hâte de planches et de gerbes de maïs desséché ; les hommes couchent sur la paille, auprès de leurs amis, les chevaux des steppes du Don.

Avec les nouvelles armes à longue portée et à tir rapide, il est facile de comprendre que désormais les grandes charges d'ensemble comme celles d'Eylau et de Waterloo, par exemple, sont devenues impossibles. La cavalerie légère seule continuera son service, qui est d'éclairer les marches, de flanquer les colonnes, d'escorter les convois et de poursuivre les fuyards. Or, je l'ai déjà dit, le prototype de cette cavalerie, est le cosaque ; et le meilleur cheval propre à cette guerre, est le cheval du Don.

C'est le plus sobre des coursiers ; il vit d'un peu d'orge ou d'avoine, mange au besoin le chaume des cabanes bulgares, couche dans la boue et dans la neige, fournit double étape le lendemain des plus mauvaises nuits, et s'il est un peu moins *vite* que le cheval anglais, le surpasse de beaucoup en fond et en vigueur.

Et quel charmant petit animal, avec son corps râblé, sa jolie tête, ses yeux intelligents ! Comme le chien, il aime son maître, il le suit ; s'il monte un autre coursier, il est jaloux et boude ; il est reconnaissant d'une caresse et la rend ; il baisse la tête si son cavalier est triste, il bondit joyeusement s'il est gai.

Dans la mêlée, il prend part à la lutte avec une fougue indicible ; la crinière hérissée, les naseaux sanglants, il se rue sur les coursiers ennemis et les mord avec une incroyable furie.

Nul ne pourrait s'imaginer l'attachement de nos cosaques pour leurs chevaux ; combien de fois n'ai-je pas vu de vieux cavaliers pleurer comme des enfants quand leurs montures sont renversées par les balles ennemies ! Avant tout, le cosaque s'occupe de la nourriture, du bien-être de son coursier et fera plusieurs verstes sous le feu des avant-postes turcs pour lui ramasser quelques bottes de fourrages.

Aussi notre campement de Gorny-Mitropol regorge-t-il de nombreuses meules de foin et de paille, que nos hommes sont allés dénicher Dieu sait où ! tandis qu'en arrière de notre position, la malheureuse brigade de *calaraches* roumains campée à Trestnik, en est réduite à donner à ses chevaux, comme unique nourriture, le vieux chaume qui, depuis bien des années, sert de toiture aux huttes des paysans.

Le moral des cosaques est excellent ; toujours on trouve chez eux de bons visages, des cœurs à l'avenant, quelques mauvais calembours par-ci par-là, un joyeux conte et le petit mot pour rire. Telle est la physionomie générale du campement. Veut-on maintenant savoir comment nous passons habituellement nos journées ?

De grand matin, communément vers quatre heures et demie, nous entendons gratter à la porte de notre tente :

« Levez-vous, *Gospodine* fait une voix dont l'accent n'a rien d'agréable, tout est prêt ; le thé vous attend.

— Comment, Samokine, répond en bâillant un de nos camarades, il n'est pas encore cinq heures, peut-être !

— *Da* (oui), *Gospodine*, *Da*, *Gospodine*, près de cinq ! »

L'officier que réclame le service se lève aussitôt, avale son thé, mange une tranche de jambon, endosse sa capote, prend son sabre et son revolver, et se rend aux avant-postes où il restera jusqu'à six heures du soir. Les autres habitants de la tente restent enveloppés et sommeillent de leur mieux dans leurs couvertures jusqu'à ce que le soleil, si ce jour-là il lui plaît de se montrer à l'horizon, ait répandu sur notre campement le bienfait impatiemment attendu d'un peu plus de lumière et de chaleur.

C'est le moment où nous sortons de nos couvertures pour nous précipiter sur le déjeuner avec cet appétit féroce que donne toujours la vie au grand air. Quant à notre cuisine, c'est une espèce de cabane en pierres sèches ; nous l'avons couverte en toile avec nos sacs du campement ; à peine le cuisinier peut-il s'y tenir debout. La table placée en plein air, et formée de deux planches clouées sur quatre pieux, est garnie de cuillères d'étain et de fourchettes de fer ; la vaisselle, les boîtes à thé, les salières, tout est en étain ou en fer-blanc.

A peine avons-nous pris place, nous regardant de l'air affamé avec lequel les voyageurs d'autrefois se ruaient dans l'auberge où la diligence faisait halte, que nous voyons paraître la figure riante de Baranoff, l'ordonnance du colonel, portant d'une main une poêle à frire où pétillent encore les tranches de jambon ou de bœuf, et de l'autre une provision de biscuit que le cuisinier a arrosé de lard pour lui donner plus de saveur. C'est là, avec du caviar ou du fromage de Hollande de temps en temps, et plusieurs tasses de thé, tout notre déjeuner.

Quelques-uns d'entre nous, et je suis du nombre, y joignent un énorme bol d'un café exécrable, café que

connaissait sans doute madame de Sévigné, quand elle annonçait sa décadence prochaine. Au reste, même pour celui-là, elle s'est trompée, car nous ne saurions nous en passer.

La pipe, cette inséparable amie du soldat en campagne, et surtout les *papyroski* (cigarettes) de tabac turc succèdent au repas « pour faciliter la digestion », comme dit de Martinoff; après quoi, si aucun devoir ne nous réclame, ce qui est rare, chacun s'occupe comme il l'entend.

Mais en campagne, l'officier n'est jamais sûr d'un moment de loisir. Quand il se croit le plus tranquille, il n'est pas rare qu'il voie venir à lui l'aide de camp Platonoff sortant de la tente du colonel :

« Qui cherches-tu? demande notre officier, prévoyant bien le sort qui l'attend, mais à qui il reste encore une dernière espérance.

— Toi-même, *Stanichnik* (camarade, dans le langage cosaque, de *Stanitza*, village); le colonel t'ordonne de prendre le commandement du peloton qui va se rendre sur la route de Sofia pour donner la chasse aux tcherkesses. »

Le pauvre officier l'avait bien deviné; il faut partir sans délai, et il restera sur la route jusqu'au coucher du soleil, souvent sous une pluie battante, avec le *wodka* (eau-de-vie de grains) et le porc salé dont se compose sa ration, et qui sont bien ses meilleurs amis.

Nous dînons d'ordinaire à cinq heures. La table est de sept couverts, et nous sommes d'une exactitude toute militaire. A l'heure dite nous nous mettons à table avec les appétits les plus impatients, et au moindre retard des murmures s'élèvent contre le malheureux cuisinier qui nous fait attendre.

Quant au menu de notre dîner, il varie suivant les circonstances; mais nous nous arrangeons généralement de façon à avoir un bon plat, attendu qu'en principe nous tenons pour certain qu'une bonne et régulière nourriture est le meilleur moyen de conserver sa santé au milieu des épreuves que nous avons à subir. Aussi estimons-nous que corps bien nourri vaut mieux que bourse bien garnie.

Et quels joyeux rires, quel feu roulant de plaisanteries autour de la bienheureuse marmite d'où le borch dégage ses aromes apéritifs !

L'un est accusé de prendre toute la viande pour lui seul ; à l'autre l'on rappelle que les friandises de la saison coûtent de l'argent; un troisième est unanimement condamné aux arrêts, pour avoir pris plus que sa ration de sucre. Chacun tour à tour est ainsi convaincu d'avoir dérobé quelque chose à son voisin, et tout cela se passe si gaiement que notre petit cercle ressemble à une des plus touchantes réunions de famille qu'on puisse rencontrer à Saint-Pétersbourg ou à Moscou; le plus petit nuage ne s'élève jamais entre nous.

Souvent le service nous enlève quelqu'un de nos convives. Ces jours-là, au moment où se termine le dîner, et quand nous savourons le thé, qui est loin d'être mauvais, nous sommes sûr d'entendre une voix crier aussi loin qu'elle peut espérer se faire entendre :

« Baranoff, mon dîner, tout de suite ! dépêchons, je ne peux pas attendre, je meurs de faim !

— *Sitchas, gospodine, Sitchas* (de suite), voilà le dîner ».

Et promptement comme l'éclair, Baranoff reparaît avec la gamelle où le camarade qui a passé la journée aux avant-postes trouve au moins un bon repas. Il est de fait

que le grand air fait des merveilles sur les plus mauvais estomacs, et parmi nous l'hypocondriaque même sent venir la faim. Qu'on se figure comment doit manger et boire après une journée de faction sur les hauteurs, l'officier qui, dans toute sa carrière, n'a pas encore connu un jour de maladie, et comme il doit remercier Dieu quand il trouve en rentrant une abondante et saine nourriture!

Pendant ce second repas, la nuit est venue; alors nous nous retirons sous la tente, et nous passons la soirée à causer des événements du jour: ce sont là, je l'assure, de gais et charmants entretiens, à moins que la perte récente de quelque camarade ne jette sur toutes ces réunions un voile de tristesse.

On raconte, on discute les événements militaires du jour; chacun les juge à son point de vue, et presque toujours ces causeries nous mènent à parler de l'avenir et des perspectives qui s'ouvrent devant nous.

Les constructions des tranchées, les mouvements de l'ennemi, tout ce qui a rapport à ce siège important, voilà les sujets ordinaires de nos entretiens.

Parfois aussi la conversation tourne au sentiment : les jours passés à l'académie, les frères aînés, les sœurs si dévouées, la vieillesse vénérée des grands parents, les lieux où s'écoula notre enfance, en un mot, tout ce qui se rattache aux joies de la maison paternelle, se présente à notre souvenir, et cela dure jusqu'au moment où, la tête bien enserrée dans le bachelik, nous nous étendons sur notre lit, non pas de roses, mais de couvertures, pour y dormir autant que le devoir et les circonstances le voudront bien.

Tout le pays situé à gauche du Vid est entièrement

désert et saccagé. Quand nous arrivons à portée d'un village ou d'un hameau, nous le trouvons en flammes, les tcherkesses ne l'abandonnant qu'après y avoir mis le feu et dévasté tout ce qu'ils ne peuvent emporter. — Pas un mouton, pas un animal qui puisse nous servir de nourriture, si ce n'est, de temps en temps, une poule maigre échappée à l'émigration générale, ou un jeune veau trop faible pour suivre sa mère. Quand nous faisons cette trouvaille, nos cosaques la mettent dans les rangs; elle suit quand même les mouvements de la colonne, et on la tue en arrivant au bivouac pour la manger en bifteck.

Quelquefois, après le coucher du soleil, nos reconnaissances se trouvant trop éloignées de Gorny-Mitropol, pour rejoindre le campement, font halte en rase campagne; harassés de fatigue, mourant de faim et de soif, nous établissons nos bivouacs, soit dans une plaine, soit dans quelque taillis de chênes. Là, couchés au pied de nos chevaux, nous attendons que les maraudeurs aient découvert un village ou seulement une cabane abandonnée.

Cette bonne nouvelle nous est annoncée par quelques cosaques rejoignant leur sotnia, chargés de paille, de foin, de pommes de terre, enfin de tout ce qu'ils ont pu arracher à l'incendie.

Alors chacun se précipite de ce côté dans l'espoir de trouver un peu de nourriture pour soi-même ou au moins pour ses chevaux; mais il est bien rare qu'il y ait assez pour contenter cette foule affamée, et il faut, bon gré mal gré, se résoudre à manger le morceau de viande mis en réserve dans nos sacoches, et que nous faisons griller, au feu du bivouac, au bout de la pointe de notre sabre en guise de broche.

Nos pauvres chevaux après avoir dévoré la ration

d'avoine placée dans les musettes, passent une partie de la nuit à broyer péniblement le maïs et la paille à moitié hachés, qui ont déjà servi de litières aux montures des tcherkesses.

Il est curieux de suivre les nouveaux arrivés à travers les phases de leur acclimatation à la vie des camps. A Trestenik surtout, où, comme je l'ai déjà dit, campe une brigade de *calaraches*, la plupart des officiers roumains, jeunes gens habitués à toutes les jouissances du luxe, à toutes les douceurs du confortable, souffrent cruellement de cette existence pénible et tourmentée.

J'ai eu la chance d'en rencontrer deux, l'autre jour, au moment où, couvert de boue et de poussière, après une rude journée, je galopais sur la route de Trestenik à Gorny-Mitropol. Ils m'arrêtèrent; s'ils ne l'avaient pas fait, je les aurais certainement arrêtés moi-même. Ils méritaient bien qu'on les regardât; à les voir on se serait cru à Bukarest, et j'allais presque leur demander de m'indiquer le programme du Théâtre-Italien ou l'heure du dîner chez Huges, le Café anglais de la localité.

On aurait juré que quelqu'un les avait emballés avec soin dans une boîte, avec de la ouate et du papier de soie et adressés à la gare de Philarète, avec ces indications : « Haut! Bas! Très fragile! » et que, ces prescriptions ayant été exactement suivies, on les avait déposés avec le même soin à Trestenik, et remis avec précaution sur leurs pieds à l'endroit le plus propre du village.

Ils étaient, avec leurs uniformes noirs et leurs tresses de soie, sans un grain de poussière; l'or de leurs broderies brillait d'un éclat qui vous rappelait les boutiques des tailleurs de la rue Mogochoï. Leurs boutons étaient de petits soleils; leurs bottes de vrais miroirs et leurs

cols de chemise d'une blancheur immaculée. Les fourreaux de métal de leurs sabres étincelaient au soleil. Leurs ceinturons avaient l'air de n'avoir jamais été touchés et le pommeau de leurs épées vierges était si propre et si luisant que c'était pitié de penser que ces jolies choses devaient servir.

Ils portaient aussi des fouets de fantaisie, à manche d'ivoire sculpté, dont l'existence éphémère ne résisterait pas à une demi-heure de course sur un cheval de cosaque. Leurs brillants éperons d'argent n'avaient que des mollettes arrondies, inoffensives, et faisant penser aux élégantes montures qui se promènent gracieusement au trot sur la Perspective Nevsky. Leur figure aussi était charmante de fraîcheur et d'embonpoint, rose et blanche; leur menton était presque aussi doux que celui d'une jeune fille.

Tout en répondant à leurs premières questions, je les regardais sans déguiser mon étonnement, tandis qu'eux-mêmes, à ma grande satisfaction, avaient le bon ton de ne pas remarquer mes boutons ternis, mon sabre rouillé, et souriaient légèrement à la vue de mon havre-sac qui dansait à mes côtés sur les flancs de mon rude cheval du Don.

J'ai revu, depuis, il y a quelques jours, les mêmes officiers; quelques nuits sous la tente, quelques repas au camp, non à table, mais sur la terre, leur avaient déjà enlevé la moitié de leur éclat. Leur uniforme noir et leurs tresses portaient des traces de poussière; le fourreau de leur sabre était couvert de taches suspectes; une barbe de deux ou trois jours noircissait leur menton

Ils étaient montés cette fois sur de petits chevaux valaques horriblement durs, pliaient sous le poids de leurs

havre-sacs, et, ce qui est pire, leur figure pâle et jaunie portait l'indication de ces terribles indispositions qui attaquent les arrivants et qui, si on les néglige, les renvoient chez eux en congé de maladie ou bien dans un endroit écarté, aux abords du camp, où le gazon est enlevé et où la terre, nouvellement remuée, forme de petits tertres; c'est là que nos soldats, usés par la guerre, prennent un repos éternel; le son de la trompette et du canon d'alarme ne les y réveillera plus. Pauvres gens que ces deux officiers! Leur initiation commence; elle n'est pas encore finie.

J'apprends à l'instant que le brave général Gourko vient d'être mis à la tête de la garde qui est arrivée au complet sous Plevna, et qu'un nouvel effort va être tenté pour compléter le blocus de cette place et occuper la chaussée de Sofia. Nos cosaques sont dans la joie et chantent à tue-tête, car vu notre position avancée sur la rive gauche du Vid, nous serons aux premières loges pour assister à la nouvelle affaire qui se prépare.



Prise de la grande redoute de Gorny-Doubnick par l'infanterie de la garde impériale russe (24 octobre).

CHAPITRE XXVII

Bataille de Gorny-Doubnick.

Départ des 5e et 6e sotnias du 26e cosaques du Don, de Gorny-Mitropol. — Marche autour de Plevna. — A Kruschevitza. — Préparatifs de campement. — Le dîner de campagne. — Reconnaissance de la 5e sotnia. — Marche dans le brouillard. — La vallée du Vid. — A Tchirikovo. — Camp turc abandonné. — Aspect des positions turques de Gorny-Doubnick. — Le retour. — Une nuit sans sommeil. — Arrivée de la garde impériale russe. — Au jour. — Plan d'attaque du général Gourko. — Forces turques et russes. — Les trois colonnes d'attaque. — Feu de l'artillerie de la garde; sa précision. — Attaque des grenadiers de la garde. — Prise de la redoute de l'Est. — Le général Lubovitsky est blessé. — Premières attaques sur la grande redoute repoussées. — Attaque sur Telisch. — Le régiment de chasseurs à pied de la garde est décimé. — Sa retraite. — Blessés russes achevés. — Cruautés des Turcs. — Pertes du régiment des chasseurs. — Dispositions pour une nouvelle attaque. — Signaux convenus. — Un faux signal. — Attaques successives repoussées. — Mort du général Lavrof. — Au pied de la redoute. — Dernière attaque. — Le régiment d'Ismaïlovsky se lance à

l'assaut. — Les hourras. — Incendie dans la redoute. — Combat corps à corps. — Le général Gourko apprend la prise de la redoute. — Réception enthousiaste des soldats. — Le champ de bataille au matin. — Aspect des cadavres. — Les trophées de la victoire. — Pertes russes et turques.

En avant de Kruschevitza, 23 octobre.

Hier, au point du jour, le boute-selle se fait entendre dans notre campement de Gorny-Mitropol. En un instant, les chevaux sont sellés et bridés ; les hommes, le fusil en bandoulière, la lanière de la lance passée dans le bras droit, sont prêts à partir.

Les 5e et 6e sotnias du 26e cosaques reçoivent l'ordre d'aller rejoindre à l'extrême gauche de nos positions, la garde impériale qui se masse en ce moment sur la rive droite du Vid, afin de passer ensuite cette rivière et compléter l'investissement de Plevna, en enlevant la position fortifiée de Gorny-Doubnick, sur la route de Sofia.

Pour se rendre à la position qui leur est assignée, nos deux sotnias sont obligés de traverser à gué le Vid, au-dessus de Plevna, à Kacemunitza, et de longer ensuite l'immense arc de cercle formé par les positions russo-roumaines.

Nous arrivons à la nuit, sur la rive droite du Vid, vis-à-vis le petit village de Kruschevitza. En un instant les hommes sont à terre, déposent leurs armes et déchargent leurs cordes et leurs sacoches. On n'entend bientôt plus que le bruit des maillets qui frappent sur les piquets. La terre est dure; le bois se fend, le fer se tord... C'est fait cependant; les entraves sont placées au pied des chevaux ; déjà les gourbis se dressent, les feux s'allument pour la soupe.

On voit les officiers fort occupés autour de leurs tentes

que dressent les ordonnances. Ils font décharger leur cheval de bât, déploient les peaux de moutons et les couvertures, font apporter leurs sacoches, y prennent un costume plus léger que l'uniforme réglementaire, s'épongent, se brossent, se mettent à l'air; le bivouac est établi.

En attendant l'heure du dîner, nous prenons le thé et le wodka; c'est obligatoire. Notre cuisine est fort simple : des trous dans la terre, de manière à pouvoir y allumer du feu, et au-dessus, les marmites. Pour les rôtis, car nos ordonnances ont *acheté* (?) aujourd'hui deux oies magnifiques en passant à Peternitza, un grand feu devant une branche placée en travers sur deux piquets. La pièce à rôtir est attachée par une ficelle que l'on fait tourner et qui finit par donner à la viande l'oscillation d'un pendule.

Et qu'on n'aille pas croire que l'on ne mange pas d'excellente cuisine ! Tout cela est, ma foi ! fort bien fait et du meilleur goût. Je sais bien qu'il y a des puristes qui trouvent que tout cela n'a pas l'air d'une propreté sans égale, mais bast ! A la guerre ! Et quand on a faim, tout cela passe très-bien.

Ce matin, la 5e sotnia de mon régiment reçoit l'ordre de pousser en avant et de reconnaître la position de Gorny-Doubnick. A sept heures, nos cent vingt cosaques sont rangés en bataille, la petite casquette bleue à bande rouge crânement enfoncée sur l'oreille droite, les capotes roulées sur les fontes, le berdan en bandoulière, les cartouchières bien garnies.

L'on se met en mouvement en ordre et en silence. Ici plus de commandements à haute voix comme sur les terrains de manœuvre. Du calme et du sang-froid; avec cela on va loin.

Cachés par un épais brouillard, nous descendons dans la vallée verdoyante du Vid. Une pluie froide, qui a commencé à tomber pendant la nuit, continue de temps en temps; le brouillard se dissipe à mesure que nous remontons la vallée, sur la rive gauche, découvrant tout le paysage, les collines qui bordent le cours du Vid et les huttes en paille que les Turcs construisent partout où ils passent un jour.

La vallée est entièrement déserte: il n'y a aucun indice d'un camp occupé, et les cosaques prennent possession du village de Tchirikovo et des hauteurs qui l'entourent.

On y fait prisonniers deux bachi-bouzouks qui déclarent que vingt bataillons, soit sept à huit mille hommes, et seulement quatre pièces de canon occupent la position de Gorny-Doubnick. Ces forces sont sous les ordres de Ahmed-Hifzi-Pacha, un bon officier, celui-là même qui a réussi, le 19 septembre dernier, à faire entrer le premier convoi dans Plevna.

En outre, suivant les dires de nos prisonniers, d'autres forces turques, à peu près égales en nombre à celles de Gorny-Doubnick, occupent les positions fortifiées de Dolny-Doubnick, Telisch, et au sud de cette dernière se tient l'armée de Chevket-Pacha, évaluée à environ vingt-cinq bataillons.

Nous avançons en conséquence avec précaution. Arrivés au sommet d'une colline située à l'est du village de Tchirikovo, nous apercevons de fortes batteries fraîchement construites, un camp d'avant-poste qui vient d'être évacué à notre approche et dans lequel nous trouvons des effets d'équipement et des ustensiles abandonnés dans une fuite précipitée, et plus loin encore un grand

camp désert, avec deux caisses de cartouches cachées dans les buissons.

Bientôt nous débouchons en plein champ et nous voyons le panorama des redoutes de Gorny-Doubnick s'étendant à dix-huit cents mètres de nous. Cette position est précisément l'anneau le plus puissamment fortifié de la longue chaîne de retranchements, qui défend la chaussée de Plevna à Sofia.

Sur le point le plus élevé, entre le village de Gorny-Doubnick et la route, et à l'ouest de celle-ci, les Turcs ont élevé une assez grande redoute avec un haut cavalier à l'intérieur; à l'est de cette redoute, et de l'autre côté de la chaussée, ils en ont construit une seconde plus petite.

Les deux ouvrages sont entourés d'une série de retranchements avancés qui s'étendent assez loin. Au nord des redoutes, le terrain parfaitement uni et découvert s'abaisse par une pente insensible du côté de Dolny-Doubnick.

A l'est, le sol offre également une légère déclivité et est couvert d'un jeune taillis très épais; entre la lisière de ce bois et la redoute de l'Est, la distance est d'environ quatre cent soixante mètres. Au sud et à l'ouest, la position turque est bordée par une pente escarpée descendant dans un étroit ravin, dont la largeur n'excède pas deux cent-cinquante pas. A dix-huit cents mètres environ de la redoute de l'Est, il y a dans le bois une assez vaste clairière, que les Turcs ont également retranchée.

Auprès des deux redoutes, sur les versants des collines paissent de nombreux troupeaux de bétail. Derrière les parapets en terre, on aperçoit encore deux ou trois groupes de gourbis et de grandes tentes coniques. On voit peu d'artillerie, mais beaucoup d'infanterie, et quelques escadrons de tcherkesses.

Un détachement considérable semble prêt à nous recevoir. Quelques cosaques descendent dans la vallée et échangent des coups de fusil avec l'ennemi. Le bétail est emmené en toute hâte à la vue des lances de notre sotnia, et on voit des préparatifs de combat dans le camp turc, mais nous nous bornons à l'observer jusqu'au coucher du soleil et nous revenons ensuite sur nos pas.

Après avoir dépassé le village de Tchirikovo, nous arrivons à l'endroit qui nous est désigné pour l'emplacement de la grand'garde. La pluie, qui a tombé toute l'après-midi, commence à se calmer. Le campement a été inondé, les chevaux à la corde tendent l'encolure et baissent piteusement la tête; chacun s'organise pour passer la nuit.

Un superbe horizon se déroule devant nous. Le jour commence à tomber; les massifs des bois prennent déjà cette teinte noirâtre du soir, les premiers plans sont plus accusés, c'est la nuit qui vient. Une ligne claire et brillante sépare l'horizon brun de la masse du ciel.

Nos petits postes et nos vedettes sont installés; recommandations faites à celles-ci de ne pas s'endormir et de ne point se laisser surprendre. La nuit est pure; le vent souffle vif et froid et a bientôt chassé les gros nuages de la journée; des milliers d'étoiles brillent au ciel. Nos hommes veillent, tout prêts à agir, en cas d'attaque. Rien ne paraît bouger au milieu du silence.

Karaül de Gorny-Doubnick, 24 octobre.

Vers le milieu de la nuit, nous entendons derrière nous de sourdes rumeurs produites par de nombreuses troupes en marche. Ce sont les divisions de la garde qui tra-

versent le Vid et viennent prendre position pour l'attaque d'aujourd'hui.

Là-bas, dans l'ombre, une masse noire, quelques éclairs d'acier... une ligne d'hommes à pied. C'est l'infanterie. Derrière, immobiles, silencieux, sur leurs chevaux au repos, mais inquiets, tout harnachés, les cavaliers pressés en épaisses rangées. Les officiers, en capote grise, le revolver au côté, le cordon de celui-ci aux couleurs impériales passé autour du cou, vont et viennent.

La pâle clarté du croissant éclaire vaguement les longues files d'hommes, de chevaux, de caissons et de canons; à travers les ténèbres on devine que l'armée est sous les armes et attend.

Bientôt l'aube commence à blanchir l'horizon de sa lueur indécise.

Les vedettes de notre régiment se replient, les chevaux couverts de rosée. D'après leurs rapports, nous n'avons devant nous, dans les deux redoutes de Gorny-Doubnick, que sept à huit mille hommes et seulement quatre canons.

La disproportion numérique est très grande entre les deux adversaires, puisque Gourko opère avec la 1re et la 2e divisions de la garde, la brigade de chasseurs de la garde, une brigade d'infanterie roumaine, six divisions de cavalerie et cent cinquante-deux canons.

Mais il faut tenir compte de ce fait, qu'indépendamment de la vive résistance à laquelle il faut s'attendre à Gorny-Doubnick, le mouvement du corps de la garde sur la chaussée de Sofia est encore compliquée par cela, qu'il y a à petite distance, dans les positions fortifiées de Telisch et de Dolny-Doubnick d'autres troupes ennemies.

Ces corps ne sont pas, il est vrai, très nombreux, mais

ils ont à proximité immédiate, d'une part toute l'armée d'Osman-Pacha et d'autre part au sud de Telisch, l'armée de Chevket-Pacha, qu'on évalue à environ vingt-cinq bataillons.

En présence de cette situation de l'ennemi, il est nécessaire pour Gourko de se couvrir sur les deux côtés par des détachements plus ou moins forts et il doit y employer toute sa cavalerie et une grande partie de son infanterie.

L'attaque directe des positions de Gorny-Doubnick n'est en réalité conduite que par la 2e division d'infanterie de la garde et par les chasseurs.

Gourko a dressé son plan avec beaucoup de sagesse. Il a désigné pour l'attaque directe de la position les seize bataillons de la 2e division d'infanterie de la garde (Régiments de Moscou, des grenadiers, de Pavlovsky et de Finlande), brigade des chasseurs de la garde (Bataillons de l'Empereur, des chasseurs de la garde, de Finlande et de la Famille Impériale), quarante-huit bouches à feu, deux escadrons de l'escorte particulière de S. M. l'empereur, deux sotnias du 4e régiment des cosaques du Don et deux sotnias du 26e régiment de cette dernière arme, soit un total de vingt bataillons, de six escadrons et sotnias et quarante-huit bouches à feu. Ces troupes doivent entourer la position de trois côtés et l'attaquer par le nord, l'est et le sud. Afin de couper toute retraite à la garnison, la brigade de cosaques du Caucase du général Tchérévine et deux régiments de calaraches, avec six pièces d'artillerie à cheval, prennent position à l'ouest, de sorte que Gorny-Doubnick est complètement enveloppé.

Comme le général Gourko se propose, après la prise de Gorny-Doubnick, de fortifier la position en tournant

son front contre Plevna et d'employer à cet effet la 2e division d'infanterie, en la faisant protéger par la 1re division, le général russe adjoint le bataillon du génie de la garde à la 2e division de la garde.

Le mouvement de la 2e division doit être accompagné d'une série d'opérations destinées à isoler la garnison turque, s'étendant sur une longueur d'une vingtaine de kilomètres, depuis Plevna même jusqu'à Telisch.

Douze bataillons de la 1re division d'infanterie de la garde (régiment de Préobrajenski, de Séménowsky et d'Ismaïlovsky), trende-deux canons de la 1re brigade d'artillerie de la garde, deux escadrons de l'escorte particulière de S. M. l'empereur et une sotnia du 4e cosaques du Don, sont désignés pour couvrir les colonnes d'attaque du côté de Dolny-Doubnick.

La 3e brigade de la 2e division de cavalerie de la garde (régiments des lanciers de l'Empereur et des hussards de Grodno) avec deux batteries à cheval, reçoit la même mission. Il doit donc y avoir de ce côté douze bataillons, onze escadrons et quarante-quatre bouches à feu.

Ces forces, dans le cas où Osman-Pacha ferait une sortie, doivent en outre être soutenues par le corps du général-major Arnoldi, fort de quarante-quatre escadrons et de sept bataillons roumains, avec trente-quatre pièces d'artillerie à pied et à cheval qui doit opérer par le nord une démonstration sur Dolny-Doubnick et empêcher les troupes turques de sortir de Plevna et de Dolny-Doubnick pour se porter au secours de la garnison de Gorny-Doubnick.

Pour remplir cette tâche, ce dernier corps est ainsi disposé :

1° Cinq bataillons d'infanterie, sept sotnias et douze

canons, sous les ordres du général Tchernozouboff, sont en position à Dolny et à Gorny-Mitropol, et ont pour mission d'empêcher un mouvement des troupes de Plevna sur la chaussée de Dolny-Doubnick.

2° Le général Arnoldi, avec dix-neuf escadrons, deux bataillons et seize bouches à feu, doit, dans la nuit du 23 ou 24, se porter de Tresténik sur Dolny-Doubnick pour arriver devant cette position à sept heures et demie du matin. Ces troupes sont destinées à éxécuter une démonstration sur Dolny-Doubnick, à empêcher à tout prix l'ennemi d'en sortir pour se porter sur Gorny-Doubnick, et enfin à se mettre en communication avec la 2e division de cavalerie, qui opère contre Dolny-Doubnick, dans la direction de Médovane.

3° Le général Tchérévine, aide de camp de l'Empereur, doit, avec douze sotnias de cosaques du Caucase (régiments du Kouban et de Vladikavkass) et six canons, prendre position, le 24 au matin, à l'ouest de Gorny-Doubnick pour seconder l'infanterie de la garde dans l'attaque de cette position et couper la retraite aux Turcs qui tenteraient de s'échapper par le sud-ouest.

4° La brigade de calaraches Formak doit porter une partie de ses forces de Makhaleta par Dévenitza sur Tchervenbreg, pour effectuer une démonstration dans cette direction, où se trouvent des troupes turques, et envoyer le reste de ses forces sur la rive gauche de l'Isker, sur Tchoumakowtsky, pour s'éclairer de ce côté et couper la retraite aux Turcs dans l'ouest.

Ces différents détachements remplissent tous sans difficulté, et à peu près sans combat, la tâche qui leur a été assignée.

Pour se couvrir du côté du sud, d'où les forces turques

peuvent venir du côté de Telisch au secours de la garnison de Gorny-Doubnick, le général Gourko a envoyé sur cette position le régiment des chasseurs de la garde, la 3e batterie de la 1re brigade d'artillerie de la garde et la 5e batterie à cheval de la garde, sous les ordres du général Tchelistcheff, aide de camp de l'Empereur, commandant du régiment des chasseurs de la garde, avec la mission de s'emparer de Telisch, s'il est possible.

Cette colonne fut repoussée et complètement maltraitée, ainsi que je le raconterai en temps et lieu.

Comme on voit, toutes les éventualités sont prévues dans ce plan, dont je crois devoir signaler une fois de plus les excellentes combinaisons.

Les troupes désignées pour attaquer la position de Gorny-Doubnick sont divisées en trois colonnes ; elles passent le Vid pendant la nuit du 23 au 24 octobre et se forment ainsi :

La colonne de droite, commandée par le général-major Ellis Ier, et composée de la brigade de chasseurs de la garde, de la 6e batterie de la 1re brigade d'artillerie de la garde, de la 6e batterie de la 2e brigade d'artillerie de la garde, de deux escadrons de l'escorte particulière de S. M. l'empereur et d'une sotnia du 4e cosaques du Don (quatre bataillons, trois escadrons et seize canons), se place à deux kilomètres de Tchirikovo, sur la route allant de ce village à Kruschévitsa.

La colonne du centre, sous les ordres du général-major baron de Zeddeler, formée de la 1re brigade de la 2e division de la garde, du bataillon du génie de la garde, des 1re et 2e batteries de la 2e brigade d'artillerie de la garde et d'un solnia du 4e cosaques du Don (huit bataillons, une sotnia et seize canons), après avoir franchi le Vid,

s'établit à un demi kilomètre de Tchirikovo, non loin de la route allant de ce village à Tchoumakowtsky.

La colonne de gauche, commandée par le général-major de Rosenbach, de la suite de S. M. l'empereur, et composée de la 2e brigade de la 2e division d'infanterie de la garde et des 4e et 5e batterie de la 2e brigade d'artillerie de la garde (huit bataillons et seize canons), traverse le Vid à quatre heures du matin et se masse dans le ravin de Svinar, à environ un kilomètre et demi de cette rivière.

Le détachement de cavalerie du colonel Tchérévine, fort de douze sotnias de cosaques du Caucase et de deux régiments de calaraches, avec six pièces d'artillerie à cheval, se rassemble dans la nuit, au village d'Abaskeui.

Ces colonnes quittent leurs emplacements préalables à six heures et quart du matin, sauf la colonne du centre qui, ayant à faire le moindre trajet, se met en marche une demi heure plus tard.

Vers sept heures du matin, le soleil se lève et commence à dorer de ses rayons le sommet neigeux du mont Trojan. Les colonnes de droite et de gauche éprouvent du retard dans leurs mouvements et n'arrivent devant la position de Gorny-Doubnick qu'une demi-heure environ après la colonne du centre, qui engage l'action vers huit heures du matin.

Lorsque cette colonne a occupé à l'est de Gorny-Doubnick la clairière dont j'ai déjà parlé, et qui n'est pas défendue par les Turcs, elle y établit ses batteries. Peu après, la colonne du général Ellis arrive au nord de Gorny-Doubnick, la colonne du général de Rosenbach arrive au sud et toutes deux envoient leurs batteries prendre position.

L'infanterie attend l'arme au pied. Ces six batteries de la garde partent au galop et s'arrêtent en face des deux redoutes ennemies. Les artilleurs, à l'uniforme vert, le collet et les poignets en velours noirs rehaussés de larges galons de laine jaune, décrochent rapidement les pièces, les tournent à bras, tandis que les avant-trains font demi-tour et vont se ranger en arrière.

Tout à coup, une effroyable détonation déchire l'atmosphère et fait trembler la terre au loin. Ce sont ces six batteries de la garde qui viennent d'ouvrir le feu, en tirant leur première salve toutes à la fois.

Presque aussitôt la colonne du général Tchérévine prend position à l'ouest et fait sa partie dans la canonnade; la position turque se trouve dès lors enfermée dans un formidable cercle de feu épouvantable et convergent.

Le tir de notre artillerie de la garde est magnifique: tous ses obus éclatent en grappes dans les deux redoutes. Pour tenir tête à l'épouvantable avalanche de fer que les cinquante-quatre pièces russes lancent sur eux, les Turcs ne disposent que de quatre canons Krupp. N'importe! Enthousiasmés par l'exemple de leur chef, l'intrépide Ahmed-Hifzi, les soldats turcs acceptent résolument la lutte et se préparent à une héroïque défense.

Nos artilleurs emploient de préférence des shrapnels (obus à balles), tandis que leurs adversaires ne répondent qu'avec de simples obus. Nos batteries travaillent ainsi le retranchement ennemi d'une manière terrible; une véritable grêle de projectiles creux et de mitraille, durant deux heures sans relâche, remplit les redoutes de cadavres.

Plusieurs explosions se font entendre dans l'intérieur de ces ouvrages. Ce sont les caissons d'artillerie qui

éclatent, défoncés par nos obus. Bientôt les quatre pièces d'Ahmed-Hifzi sont démontées et gisent dans une boue sanglante, au milieu des cadavres mutilés de leurs servants.

Vers deux heures de l'après-midi, notre artillerie cesse son feu sur la petite redoute de l'Est; le général Lubovitsky, commandant les grenadiers de la garde, qui font partie de la colonne du centre, jugeant l'attaque suffisamment préparée, se dispose à donner l'assaut à cette position.

Ce vaillant officier va se placer à cheval sur le front de son régiment, et tirant son sabre : « En avant! mes enfants! » s'écrie-t-il, et, piquant des deux, il se lance au galop. Ses grenadiers enthousiasmés le suivent au pas de course, en faisant entendre des hourras mille fois répétés. Malgré la violente et meurtrière fusillade que l'ennemi dirige sur eux, de la redoute principale et de celle de l'Est, ces admirables soldats s'avancent toujours, emportés par un élan irrésistible, sans répondre par un seul coup de fusil à la masse de plomb qui s'abat sur eux. La garde impériale qui, ce jour-là, reçoit le baptême du feu des Turcs, a mis son point d'honneur à combattre seulement à la baïonnette, et le soir on ne trouva, en faisant le compte des munitions brûlées pendant cette longue et meurtrière affaire, qu'une moyenne d'une cartouche et demie par homme engagé.

Cependant les balles des Turcs déciment cruellement les rangs des grenadiers. Le général Lubovitsky, atteint de deux balles, reste néanmoins intrépide sur sa selle qui est bientôt rouge du sang qui s'échappe de ses blessures. Rien ne peut arrêter les grenadiers. Bientôt l'espace qui les sépare de la redoute de l'Est est franchi et un flot de soldats coiffés de la casquette à bandeau bleu de ciel esca-

lade le parapet sur lequel sont plantées les quatre aigles à deux têtes et aux ailes d'argent du régiment des grenadiers.

Les Turcs n'ont pas osé affronter le choc des soldats du général Lubovitsky et se sont réfugiés dans la redoute principale. Encouragés par ce premier succès, les grenadiers veulent les poursuivre pour entrer sur leurs pas dans cette seconde redoute, mais ils ont à essuyer un feu tellement meurtrier qu'il leur est impossible d'avancer et qu'ils doivent revenir dans la redoute qu'ils ont prise en moins de dix minutes, mais qui leur a coûté près de huit cents soldats et officiers tués ou blessés.

Ce mouvement en avant des grenadiers a les plus fâcheux résultats. Le général Zeddeler fait avancer toute la colonne du centre pour les soutenir, et les généraux Ellis et de Rosenbach, croyant à une attaque générale, donnent également l'ordre d'assaut aux colonnes de droite et de gauche.

Cette attaque mal combinée échoue complètement. Les Turcs, suivant leur tactique accoutumée, ont auprès d'eux des munitions à volonté et tirent sans relâche.

Les Russes, très émus de ce feu d'enfer, contre lequel aucun courage humain ne peut tenir, comparent la redoute turque à une immense « mitrailleuse ».

Les pertes sont énormes. Les officiers, qui marchent en tête de leurs troupes pour les entraîner, sont presque tous mis hors de combat.

Deux commandants de colonne, les généraux Zeddeler et Rosenbach, le colonel Rounoff, commandant le régiment de Pavlowsky, sont tués; le général Lubovitsky et le colonel Scalon sont blessés.

La journée s'annonce donc très mal pour les Russes.

Ah ! si Osman-Pacha sortait à ce moment de Plevna et si Chevket s'avançait en même temps de Radomirtza, la garde impériale inaugurerait, sans aucun doute, ses opérations par une sanglante défaite. Mais Osman-Pacha est retenu par une effroyable canonnade que les batteries de siège ont ouverte depuis le matin, et par des démonstrations qui peuvent lui laisser croire qu'on va lui donner l'assaut.

Quant à Chevket, il a des raisons particulières pour désirer ne pas voir les Russes de trop près. Le bruit court que ceux-ci, considérant les atrocités commises en Bulgarie, l'année précédente, par ce général turc, l'ont condamné à être pendu, et Chevket, on le conçoit, n'est nullement désireux de voir exécuter la sentence.

Les mouvements tournants, qui deviennent familiers à ses ennemis, l'empêchent de dormir, et il a une peur atroce d'être pris ; à part cela, habile et brave soldat, dit-on ; mais il ne sort pas de Radomirtza.

A deux heures de l'après-midi, le général Gourko, qu'escortent nos deux sotnias du 26e régiment de cosaques du Don, arrive aux batteries de la colonne du centre et peut juger de sa situation.

Les troupes russes sont arrivées très près des retranchements turcs et se sont tapies dans tous les abris qu'elles ont pu trouver, attendant, dans une position très critique, de nouveaux ordres.

Pour comble de malheur, on apprend à ce moment que les chasseurs de la garde, envoyés contre Telisch, s'y sont fait follement écraser et que l'on est découvert sur la gauche et exposé à une attaque de flanc.

Voici ce qui s'est passé : la colonne du général Tchelistcheff s'est mise en marche, à six heures et demie du

matin, de Svinar où elle a passé la nuit, et est arrivée à neuf heures et demie devant Telisch.

Une reconnaissance lui a permis de constater que les ouvrages turcs se composent d'une grande redoute traversée par la chaussée, qui la divise en deux parties à peu près égales; d'une seconde redoute élevée à l'ouest de la principale, de l'autre côté du ravin, et de plusieurs retranchements avancés.

La face est de la redoute est choisie pour l'attaque. Après une courte canonnade exécutée par une douzaine de canons, le régiment des chasseurs de la garde se forme alors en bataille, ses 3e et 4e bataillons en première ligne, les 1er et 2e en seconde ligne.

Le terrain étant complètement découvert et n'offrant aucun abri, la mousqueterie de deux retranchements avancés des Turcs leur fait éprouver des pertes assez sensibles. Pour y mettre fin, les deux bataillons de la première ligne reçoivent l'ordre de s'emparer de ces retranchements.

Cet ordre est promptement exécuté. A dix heures du matin, ces bataillons s'élancent en avant et chassent à la baïonnette les Turcs des retranchements ; mais, contrairement à ce qu'ils espèrent, ils n'y trouvent aucun abri contre le feu de l'ennemi, qui leur fait éprouver des pertes encore plus grandes.

Le désir d'échapper à cette fusillade terrible porte ces bataillons à s'avancer encore pour donner l'assaut à la redoute principale. A la vue de cette charge, les deux bataillons de la seconde ligne s'élancent également à l'assaut, de leur propre initiative. Mais une grêle de projectiles d'une violence inouïe contient leur élan et les oblige à se coucher derrière des abris, à cent pas environ du rempart principal.

A ce moment arrive un avis signalant dans le sud un mouvement de plusieurs bataillons turcs avec de l'artillerie. Voyant que la grande redoute ne peut être rapidement enlevée et appréhendant l'apparition de troupes fraîches ennemies, le général Tchelitscheff ordonne à sa colonne de se replier.

Il se passe alors sous les remparts une scène d'horreur abominable qui fut attestée quelques jours après par deux médecins anglais, qui se trouvaient dans Telisch et qui furent faits prisonniers avec la garnison turque.

Après la retraite des chasseurs, deux cent cinquante à trois cents de leurs camarades tués ou blessés sont restés, gisant sur le terrain. Les nizams, tcherkesses, arnaoutes et autres bandits sortent sur les talons de la colonne de Tchélistcheff et, sous les yeux de leurs officiers impassibles, agissent en vrais barbares.

Pas un mort n'est touché ; mais les malheureux blessés qui tombent aux mains de ces brutes subissent la torture d'avoir le nez et les oreilles coupés, ou des mutilations infâmes qu'il est impossible de nommer. Tous ces blessés sont achevés avec la plus cruelle barbarie.

Deux de ces pauvres soldats sont garrottés et on leur allume du feu sur l'estomac. D'autres sont assassinés à coups de revolver, tirés de si près, que les places sont noires de poudre ; à d'autres on découpe des morceaux de leur peau ; d'autres encore sont décapités.

Pas un seul blessé russe n'est emporté à l'hôpital du Croissant-Rouge à Telisch. Bien plus, tous les cadavres des chasseurs sont entièrement dépouillés et abandonnés sur le champ de bataille. A peine a-t-on laissé à quelques-uns leur chemise déchirée et sanglante.

Dans cette triste affaire les pertes du régiment des chasseurs de la garde se sont élevées à près de la moitié de son effectif. Sept officiers dont un colonel sont tués. Dix-neuf officiers et neuf cent sept hommes mis hors de combat. — Voilà ce que Gourko apprend au moment même où il constate la situation périlleuse où l'impétuosité intempestive des grenadiers vient de mettre son armée. Maintenant Ahmed-Hifzi-Pacha peut recevoir des renforts par le sud, la route est ouverte : les excellentes dispositions du général russe sont déjouées.

Aussi Gourko juge-t-il qu'il est urgent d'en finir promptement afin de prévenir l'arrivée de Chevket-Pacha, si celui-ci profitant de ce que la route lui est ouverte, accourt de Radomirtza sur le champ de bataille.

Le commandant russe fixe trois heures de l'après-midi pour l'attaque décisive. Il donne en personne des ordres en conséquence au général Brock, qui a pris le commandement de la 1re brigade de la 2e division d'infanterie de la garde, et il envoie un ordre écrit au général Ellis.

Afin que l'assaut soit simultanément donné par toutes les troupes, il décide que, lorsque tous les ordres seront donnés, il fera tirer trois salves par les batteries de gauche ; que trois salves seront ensuite tirées successivement par les batteries du centre et par celles de droite et qu'après la dernière salve tirée par celles-ci, toutes les troupes devront se lancer à l'assaut. Il calcule qu'une attaque simultanément opérée sur bien des points et à de très petites distances (de cent à quatre cents pas) doit être couronnée de succès.

Après avoir donné ces ordres, le général Gourko se rend à la colonne de gauche et examine la position de toutes les troupes; il retourne ensuite à la batterie où il donne

lui-même les ordres nécessaires à l'aide de camp général, comte Schouvaloff, commandant la 2e division de l'infanterie de la Garde.

Mais avant que le comte Schouvaloff ait eu le temps de transmettre ses ordres aux troupes, trois salves successives sont tirées des batteries de la colonne de droite et aussitôt les quatre bataillons de chasseurs s'élancent à l'assaut. Le signal convenu n'est pas ainsi observé et les calculs du général en chef, en vue d'une attaque d'ensemble, sont déjoués une seconde fois.

C'est le cœur serré que le général Gourko suit ce qui va se passer, car au lieu d'un assaut simultané sur tous les points, il va y avoir des assauts isolés et successifs dont le succès est plus que douteux.

Pour réparer autant que possible les choses et soutenir la colonne de droite qui a déjà commencé l'assaut, le général Gourko envoie de toutes parts des officiers d'ordonnance porter aux troupes l'ordre de ne plus attendre de signal et d'appuyer l'attaque de la colonne de droite.

Ainsi qu'il faut s'y attendre, une série d'attaques successives ont lieu. Accueillis par un feu extrêmement meurtrier, aucun corps de troupes ne peut parvenir jusqu'à la grande redoute.

Mais, à l'exception du régiment de Finlande, aucun d'eux ne rétrograde; se portant en avant, ils se couchent derrière différents abris et quelques-uns arrivent jusqu'à quarante pas de la redoute. Quant au régiment de Finlande, ne trouvant aucun abri, il est obligé de se replier et de s'établir de nouveau sur le versant de la hauteur, dans l'espace mort (qu'il occupait auparavant).

Dans cet assaut le général-major Lavroff, commandant du régiment de Finlande, qui marche à la tête de son

régiment avec une héroïque intrépidité, tombe mortellement blessé.

Après cette série d'assauts, qui se termine vers quatre de l'après-midi, toutes les batteries cessent leurs feux, car les troupes se sont tellement approchées de la redoute, que nos projectiles atteignent nos propres soldats.

Le général Gourko se décide donc à laisser celles-ci dans les positions qu'elles occupent et à donner un nouvel assaut à la tombée de la nuit, après avoir donné des ordres en conséquence, et retourné sur la hauteur en face du village de Gorny-Doubnick pour y attendre le crépuscule.

Il se fait un silence terrible, un silence de mort qu'interrompt seulement de temps en temps un coup de feu tiré des parapets de la redoute ennemie.

Les soldats russes remplissent les tranchées avancées de l'ennemi qu'ils ont conquises, mais ils n'y peuvent bouger. Il suffit d'élever un peu la tête au-dessus de l'épaulement, et la tête est aussitôt transpercée de part en part.

Un si grand nombre d'officiers sont hors de combat que, sur beaucoup de points, les soldats n'obéissent plus qu'à leurs inspirations. Fiers de leur titre de soldats de la garde, ils veulent que leur premier combat soit une victoire, et ils se feraient hacher jusqu'au dernier sous la redoute plutôt que de reculer. Ils veulent prendre cette position à tout prix.

Quand la nuit est arrivée, tous ces braves gens se préparent à donner l'assaut à la baïonnette; cette attaque est toute spontanée. C'est au régiment d'Ismaïlovsky (2e brigade, 2e division de l'infanterie de la garde) que son chef le général-major Ellis II mène en personne à l'assaut que revient l'honneur du succès.

Les blockhaus de l'intérieur de la redoute, ainsi que les gourbis en paille de maïs des nizams, sont en flammes; une fumée noire se mêle au nuage blanc de la poudre et les rayons du soleil couchant jettent sur le tout des lueurs rouges de sang.

Soudain un formidable hourra ébranle l'air. C'est la baïonnette qui donne le coup de grâce à l'ennemi. Le vaillant régiment d'Ismaïlovsky se jette en avant; les trois premiers bataillons attaquent la redoute de front, tandis que le quatrième, ou bataillon des tirailleurs, tourne la position afin d'en occuper la gorge.

Les casquettes à bandeau blanc des Ismailovsky arrivent rapidement au bord du fossé qui se remplit de cadavres. Les Turcs résistent en désespérés. Les braves soldats russes escaladent enfin le parapet; toutefois, beaucoup d'entre eux roulent dans le fossé. Mais les autres régiments, grenadiers, Moscou, Pavlovsky, Finlande ainsi que les chasseurs de la garde, arrivent sans cesse, et à sept heures et demie du soir on est dans l'intérieur de la redoute, et cette fois pour n'en plus sortir.

Seule, une imagination malade peut se figurer tout ce qui se passe dans l'intérieur de cette redoute. Au moment où les Russes y pénètrent, tout est en feu. Hommes, bêtes, munitions, armes, tout brûle pêle-mêle. Tout ce qui se défend encore est abattu à coups de sabre ou de baïonnette. Et l'on entend toujours ce que nous croyons être le crépitement de la fusillade, mais ce sont des cartouches qui, gisant çà et là en masse, éclatent les unes après les autres au milieu de l'embrasement.

Voyant qu'il lui est impossible de continuer la résistance, Ahmet-Hifzi-Pacha se rend avec les troupes qui lui restent.

Le général Gourko, trompé lui-même par les explosions des cartouches et croyant que le combat continue, ne connaît qu'au bout de quelques instants la fin heureuse de cette laborieuse et rude journée.

Vers six heures du soir, le commandant en chef de la garde impériale russe s'est dirigé au petit pas de sa monture vers la hauteur qu'il a occupée dans la matinée. La fusillade continue, tantôt plus faible, tantôt plus forte.

La lune, toute rouge, se lève à l'horizon au moment où nous descendons de cheval. Nous sommes tristes et abattus; cet horrible carnage dure trop longtemps!

Dix heures de combat, c'est plus qu'il n'en faut pour crisper les nerfs. A la lueur d'une lanterne, le général Gourko et le chef de l'état-major, le général Naglovsky, mettent par écrit les dispositions nécessaires pour la nuit et la journée suivante.

Le général Gourko est décidé à passer la nuit là où nous nous trouvons. De gros nuages rendent l'obscurité de plus en plus profonde. On aperçoit la lueur d'un incendie allumé dans la redoute par nos obus. Ce sont les baraques et les tentes des Turcs, qui brûlent; pourtant le crépitement ne discontinue pas.

Nous nous préparons à passer une vilaine nuit, — nuit d'insomnie et d'angoisses, quand soudain nous voyons apparaître un officier d'ordonnance qui court à toute bride, en se dirigeant vers nous. C'est le capitaine Scalon, des lanciers de la garde.

« La redoute est à nous! s'écrie-t-il d'une voix légèrement tremblante d'émotion.

— Que dites-vous? demanda le général très ému lui-même, la redoute est à nous?

— Oui, mon général, il y a un instant que nos

troupes l'ont occupée et les Turcs survivants se sont rendus.

— Hourra ! s'écrie le général » et nous faisons tous chorus.

Nous sommes fous de joie; en un instant nous sommes tous sur pied.

« Vite, mon cheval ! s'écrie le général Gourko, et nous ne nous faisons pas prier pour le suivre.

— Mais que signifient donc ces coups de fusil que l'on entend encore? demande le général.

— Ce sont les cartouches que les Turcs ont parsemées et qui éclatent au feu de l'incendie! »

Nous courons à toute bride, sautant les fossés et foulant aux pieds les cadavres. La redoute est éclairée par l'incendie, — ce qui fait ressortir en noir les silhouettes de nos soldats. En voyant venir le général et sa suite, les soldats se précipitent à notre rencontre. C'est un enthousiasme indescriptible; les bonnets volent en l'air, on crie hourra et l'on se presse autour du général.

« Mes enfants, dit le brave Gourko tout ému, vous êtes des braves, merci, grand merci!

— Hourra! Hourra! » crient les soldats.

Tout ce tableau est éclairé par les flammes de l'incendie, et l'explosion des cartouches fait l'effet d'une fusillade soutenue. Les prisonniers qui ont déposé leurs armes, sont entourés de nos soldats.

Il y en a plus de deux mille, le reste a succombé. On conduit auprès du général Gourko le pacha turc Ahmet-Hifzi-Pacha, qui s'est constitué prisonnier. La figure du Pacha exprime le découragement. Il s'incline profondément devant le général russe. Celui-ci lui tend la main en disant : « Je respecte en vous un brave adversaire. »

Le tableau, que le champ de bataille présente le lendemain matin au lever du jour, est horrible Il faut voir l'énorme quantité de cadavres pour se faire une idée des difficultés de l'assaut et de la prise de la redoute de Gorny-Doubnik.

Dans l'intérieur de la grande redoute, on voit littéralement empilés les uns sur les autres, des monceaux de cadavres de nizams, vêtus de l'uniforme bleu à galons rouges; quelques-uns sont horriblement mutilés par les éclats d'obus, mais la plupart ont été percés par les terribles baïonnettes de la garde impériale russe.

Un officier de haute taille, dont les manches de la tunique sont chargées de hongroises d'or, est étendu mort contre le parapet. C'est un colonel peut-être, mais je ne puis reconnaître son grade, parce que les soldats lui ont ôté son pardessus et ses bottes. La contraction de ses sourcils et l'expression farouche de ses lèvres prouvent que la mort a été soudaine. Son beau cheval arabe est étendu mort à côté de lui.

L'intérieur de la redoute est labouré par les obus et parsemé de leurs fragments. Quatre canons Krupp, portant le nom de leur fabricant, avec leurs munitions tombent en notre pouvoir; leurs roues sont fracassées, mais il est facile de les remettre en état de servir.

Les Turcs ne manquaient pas de munitions, car on trouve la charge d'un wagon de chemin de fer de cartouches, les unes encore dans leurs caisses primitives en fer-blanc, les autres étendues en monceaux détachés ou simplement semées sur le terrain, et elles auraient pu fournir le moyen d'annihiler tout notre corps d'armée. Quelques charrettes à bœufs vides et des tentes presque en guenilles constituent le reste du butin.

La route de Sofia est coupée; Gorny-Doubnick est pris : un pacha, cinquante-trois officiers et deux mille deux cent trente-cinq soldats turcs sont prisonniers.

Trois mille cinq cents sont hors de combat, le reste de la garnison dispersée s'est réfugiée à Plevna et à Telisch. Quatre canons Krupp, ainsi que je viens de le dire, et une grande quantité de fusils et de munitions sont tombés entre les mains des Russes.

Mais cette victoire a coûté bien cher. La garde, trop désireuse de bien faire et de se distinguer entre toutes les troupes de l'armée, a montré trop d'ardeur, et par son impétuosité a annihilé les bons effets des dispositions de Gourko et a failli compromettre complètement la bataille.

Les pertes sont cruelles et les officiers, empressés à dépasser leurs hommes en courage plutôt qu'à les retenir, ont été décimés. Cent dix-sept sont tués ou blessés; un général et trois colonels sont tués; deux généraux et quatorze colonels sont blessés. Constatons à ce propos que dans la garde impériale russe, chaque régiment est commandé par un général-major et chaque bataillon par un colonel.

En outre, trois mille cent quatre-vingt-quinze hommes sont tués, blessés ou disparus. Aussi la victoire de Gorny-Doubnick, quand elle a été connue au camp sous Plevna, a-t-elle causé une grande tristesse dans l'armée. Il n'y a presque pas d'officier qui n'y ait perdu un ami, un camarade.



La garnison turque de Télisch envoie un parlementaire pour se rendre prisonnière (28 octobre).

CHAPITRE XXVIII

Prise de Telisch.

Forces turques à Telisch. — Hakki-Pacha. — Un triste personnage. — Voleur et ivrogne. — Dispositions d'attaque contre Telisch. — Ouverture du feu de l'artillerie russe. — Arrivée d'un parlementaire turc. — La capitulation. — Défilé de la garnison turque. — Massacre de la cavalerie tcherkesse et arnaoute par les lanciers de la garde. — Intérieur des ouvrages de Telisch Profusion de cartouches. — Découverte des cadavres mutilés du 24 octobre. — Interrogatoire des prisonniers. — Déposition des médecins anglais. — Fuite de Chevket-Pacha.— Évacuation de Radomirtza et de Dolny-Doubnick.

Tabia de Telisch, 28 octobre.

L'investissement de Plevna est virtuellement assuré. Néanmoins, il est, pour la garde impériale impossible, au point de vue tactique, de rester dans la situation où

elle se trouve, ayant devant elle Dolny-Doubnick et en arrière Telisch dont l'attaque, le 24 octobre dernier, n'a pas réussi, comme nous venons de le voir.

« L'air me manque ici ! » écrit le général Gourko dans un de ses rapports, et effectivement le séjour de son corps sur un espace aussi restreint, est difficile ; la cavalerie n'a pas assez d'espace pour opérer et le cercle de ses fourrages et de ses réquisitions est très limité. Par suite, l'occupation de Telisch est nécessaire.

Cette position, qui est fortifiée par deux redoutes, comme Gorny-Doubnick, est regardée comme à peu près aussi forte que celle-ci. Elle est défendue par sept bataillons d'infanterie et quelques bandes de bachi-bouzouks, soit en tout cinq à six mille hommes environ, commandés par Hakki-Pacha que Chevket avait placé sous les ordres d'Ahmet-Hifzi, fait prisonnier quatre jours auparavant.

Cet Hakki est un bel exemple des conséquences de ce fanatisme qui servit en Turquie à toutes les révolutions. Général par la grâce d'Abd-ul-Aziz et de son grand vizir Essad-Pacha, Hakki a fait toute sa carrière militaire dans les emplois administratifs, notamment dans la commission du chemin de fer d'Ismidt, où, à force de tripotages, il a pu amasser la plus scandaleuse fortune.

Poursuivi plusieurs fois comme concussionnaire, toujours une ordonnance de non-lieu est venue mettre un terme à l'enquête commencée ; ses protecteurs ont jugé, sans doute, que de si beaux états de service dans l'administration indiquent une capacité militaire de premier ordre, et voilà comment, l'*ivrogne* Hakki-Sarkoch, comme l'appellent ses soldats, a été attaché à l'état-major de Chevket-Pacha. Par la valeur de l'homme, on peut prévoir ce que sera la défense.

Le 28 octobre, tandis que la canonnade, ininterrompue du reste, depuis quatre jours, continue contre Plevna, d'où Osman-Pacha n'ose sortir par crainte d'une surprise, Gourko prend ses dispositions d'attaque contre Telisch.

Trois batteries de la 1re brigade d'artillerie de la garde, soutenues par les régiments de grenadiers et de Moscou de la garde, sous les ordres du général-major Brock, commandant la 1re brigade de la 2e division de la garde, s'avancent sur la chaussée : trois batteries de la 3e brigade d'artillerie de la garde et de la brigade d'artillerie du corps des grenadiers de la garde, soutenues par les régiments de grenadiers de Kekxolhm et de Lithuanie, s'établissent au sud de Telisch, tandis que l'artillerie à cheval de la garde prend position au nord et en queue de la position.

La canonnade est ouverte à onze heures du matin d'abord avec des obus ordinaires et ensuite avec des shrapnels. Les batteries tirent principalement par salves.

Le feu dure jusqu'à deux heures de l'après-midi et est alors suspendu pour une demi-heure, pendant laquelle le général Gourko envoie au pacha, par cinq prisonniers turcs de Gorny-Doubnick, une lettre écrite par le prince Tsérételew et offrant à la garnison des conditions de capitulation.

N'ayant pas reçu de réponse à deux heures et demie, le général Gourko fait rouvrir le feu. Démontés par notre artillerie, les canons turcs cessent de répondre; quant à l'infanterie ennemie, elle ne tire presque pas par suite probablement de la grande distance et aussi du manque de points de mire, car plusieurs des batteries russes sont retranchées.

Le général Gourko se rend à cheval et accompagné

d'officiers d'état-major, à une des batterie pour juger par lui-même de l'effet du bombardement. Vingt minutes après, on aperçoit un parlementaire turc, et les lignes russes retentissent de bruyants hourras, acclamant une victoire remportée presque sans effusion de sang. Le général Gourko, suivi de son escorte, se dirige au trot vers la chaussée et envoie en avant le général-major de Brévern et le prince Tsérételew pour traiter avec l'ennemi.

Le pacha souscrit promptement aux conditions de la capitulation et ne se préoccupe que de stipuler pour les officiers le droit de conserver leurs effets. Lorsqu'il apprend que cette clause est acceptée, il se remet entre les mains des Russes, le cœur léger.

« Puisque mon chef (le pacha de Gorny-Doubnick) s'est rendu, pourquoi moi ne capitulerais-je pas? » dit naïvement ce lâche.

Après une petite heure d'attente sur la chaussée, on voit apparaître la garnison prisonnière, qui vient défiler; le pacha s'avance en tête, monté sur une méchante haridelle et accompagné d'aides de camp et de domestiques à pied. L'extérieur du pacha est loin d'être digne et il a l'air enchanté d'en être quitte à si bon compte.

Il s'approche du général Gourko avec un gai sourire, le salue, s'excuse de mal parler le français, et, par l'entremise d'un interprète, énumère ensuite l'effectif de la garnison.

Après cela, il est envoyé à Gorny-Doubnick, accompagné par un officier, et suivi par les sept bataillons de la garnison de Telisch, qui sont dirigés, entre deux haies de soldats du régiment de Moscou, sur la grande route de Gorny-Doubnick.

Les officiers, au nombre d'une centaine, passent la nuit dans un bivouac séparé de celui des soldats. A part deux bataillons de *mustafiz* (garde nationale), ces soldats sont des *nizams* (armée active) et des *rédifs* (réserve de l'armée active). Ils ne paraissent nullement affligés de leur sort, et leurs officiers surtout manifestent une joie indécente de se voir délivrés des calamités de la guerre.

La cavalerie circassienne, arnaoute et bachi-bouzouks qui est dans la redoute est parvenue à s'échapper. Le régiment de l'Empereur, des lanciers de la garde, se jette à sa poursuite et la rejoint rapidement. Ces misérables irréguliers, qui ne savent que voler, incendier et assassiner, ne peuvent tenir tête à nos lanciers. Fous de terreur, ils se laissent massacrer sans même essayer de se défendre. Presque toute cette cavalerie est anéantie.

Après le défilé des prisonniers, le général Gourko occupe les ouvrages évacués par les Turcs. L'intérieur de ces positions offre le spectacle ordinaire en pareil cas : des morts, des blessés, des chevaux errants, etc., mais une chose frappe surtout, c'est l'immense quantité de cartouches qu'elles renferment. Le parapet est couvert dans toute sa longueur de caisses de bois doublées entièrement en fer-blanc, pleines de cartouches, et, sur plusieurs points de la chaussée, on en voit des amas énormes. Les Russes trouvent en outre, dans la grande redoute, quatre canons pareils à ceux pris à Gorny-Doubnick.

Après la prise de Telisch, le général Gourko a la triste confirmation des scènes sauvages que j'ai rapportées plus haut, dans le récit de la journée du 24 octobre, et que les chasseurs de la garde ont entrevues en se repliant.

Quelques-uns des cadavres sont restés sur le champ de bataille, sans sépulture; les plus mutilés ont été enterrés

à la hâte, cachés sous une légère couche de terre, et on les retrouve aisément.

Aux questions qui lui sont posées à ce sujet, Hakki-Sarkoch répond d'abord qu'il n'en sait rien, qu'il n'a pas vu nos blessés et que s'ils ont été tués, cela doit avoir été fait par les circassiens et les bachi-bouzouks qui se sont enfuis de Telisch. Mais ensuite il doit avouer que les officiers turcs, et surtout ceux du tabor de Bosnie, ont cherché à empêcher leurs propres soldats de commettre des cruautés et ont même tiré sur eux.

Tous les officiers turcs déposent dans le même sens; mais fait accablant pour les musulmans, on trouve sur les officiers et les soldats faits prisonniers, des objets qui ont appartenu aux officiers et soldats du régiment des chasseurs de la garde. Ainsi un des soldats du *tabor* (bataillon) de Bosnie est-il en possession du porte-monnaie et de l'argent que portait le capitaine Basilevsky, blessé le 24 octobre et massacré ensuite par les Turcs.

En outre, six étrangers attachés à l'ambulance de la Croix-Rouge, le sujet français Lorando, le docteur Mac-keller, de l'hôpital Saint-Thomas de Londres, le capitaine anglais Coope, les docteurs Sarrel, Douglas et Vachell avaient été témoins des atrocités commises par les Turcs.

Les quatre premiers avaient été tellement frappés d'horreur et de dégoût qu'ils n'avaient pas voulu rester plus longtemps au camp turc et étaient repartis le lendemain. Les docteurs Douglas et Vachell avaient été obligés de rester, ayant reçu l'ordre d'être à Telisch, pour y attendre les blessés que l'on y amènerait après la prochaine attaque.

Un officier turc avait déclaré devant eux qu'il était impossible de retenir les soldats et qu'aussitôt après la

bataille, les circassiens et les bachi-bouzouks accouraient pour dépouiller et mutiler les blessés. En outre les deux docteurs anglais racontèrent que, le 24 octobre au soir, ils avaient vu eux-mêmes sur la route de Telisch beaucoup de circassiens et de bachi-bouzoucks avec leurs chevaux pesamment chargés de butin russe. La plupart des atrocités reprochées aux Turcs avaient dû être commises sous les yeux de leurs propres officiers, car il y avait des cadavres russes à cinquante pas à peu près de la batterie et à l'intérieur de la ligne de piquets.

Les Turcs avaient donc perdu en quatre jours, sans compter les tués et les blessés, treize *tabors* (bataillons) d'infanterie et cinq escadrons faits prisonniers, soit près de sept mille hommes, parmi lesquels deux pachas et environ deux cents officiers.

Dans un moment où la Turquie avait à peu près épuisé toutes ses réserves d'hommes, et où l'armée de Chevket était déjà beaucoup trop insuffisante pour la tâche qui lui était assignée, c'était une perte irréparable et qui contribua sensiblement à la catastrophe finale, la chute de Plevna.

On dit que, quand Osman-Pacha apprit l'affaire de Telisch, il s'écria dans un transport de colère :

« Tandis que je fais de mon mieux pour rendre Plevna inexpugnable et pour le défendre contre les assauts répétés d'un formidable ennemi, un misérable ivrogne, aussi lâche qu'il est ignorant, compromet tous mes plans et met en péril les succès que j'ai remportés jusqu'à ce jour.

» Ce peut être la fatalité, ou simplement un manque de jugement, mais on dirait presque que quelque malveillant esprit pousse notre ministère à commettre une faute après l'autre. »

Les Russes eurent un moment la pensée d'envoyer ces sept mille prisonniers à Osman-Pacha, qui avait plus besoin de vivres que de soldats. Le général turc, qui comprit sans peine que ce n'était qu'un moyen de l'affamer plus promptement, répondit aux ouvertures qui lui furent faites, que si ces hommes s'approchaient de Plevna, il les ferait recevoir à coups de canon, et que si Hakki-Pacha se trouvait parmi eux, il le ferait saisir et pendre immédiatement. Il ne fut pas donné suite à l'idée, et les prisonniers dirigés sur Bogot furent ensuite expédiés en Roumanie.

Les affaires de Gorny-Doubnick et de Telisch eurent des résultats décisifs pour le blocus de l'armée d'Osman-Pacha dont le ravitaillement fut dès lors impossible et l'héroïque général put, de ce jour, compter, d'après la quantité de rations qui lui restaient, le nombre de jours pendant lesquels il pourrait prolonger la défense.

Tout espoir de secours était désormais perdu. Chevket, bien loin de pouvoir débloquer Plevna, ne se jugea pas assez fort pour se défendre lui-même. Quand il eut appris la chute honteuse de Telisch, il s'enfuit de Radomirtza avec douze tabors, et si précipitamment qu'il ne prit pas même le temps de détruire le pont de ce village, afin d'arrêter, au moins pendant quelques jours, la marche de l'ennemi.

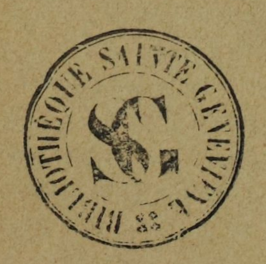
Après avoir tourné contre Plevna les ouvrages fortifiés établis par les Turcs, à Gorny-Doubnick et à Telisch, le général Gourko fit avancer ses troupes, le 31 octobre, contre Dolny-Doubnick. Cette position, comme les précédentes, avait été couverte de retranchements, mais Osman-Pacha la jugeant trop éloignée de ses lignes et inutile à la défense depuis que la route de Sofia était

perdue pour lui, en retira ses troupes, de sorte que les Russes l'occupèrent sans coup férir. Ils s'empressèrent encore d'en retourner les fortifications contre Plevna.

Ainsi donc le cercle, au centre duquel se trouvait Osman-Pacha, était complètement fermé, et les chances de retraite du généralissime turc rendues de plus en plus problématiques. La chute de Plevna désormais n'était plus qu'une question de temps.

FIN

TABLE DES MATIÈRES



IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX.
RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 24254-7.

